LES

ÉCRIVAINS RUSSES

CONTEMPORAINS

NICOLAS GOGOL.

Œuvres complètes, 4 vol. in-8°. Moscou; 1880, Hagen. — Biographies et critiques, MM. Polévoï, Chevyref, Schébalsky. — *Les Ames mortes*, traduction française, par Charrière, 2 vol. in-18. Paris; 1885, Hachette (1).

C'est par lui qu'il eût fallu commencer, si j'avais pris ces études dans leur ordre naturel de succession. Malgré moi et sans calcul, je les ai prises dans l'ordre de justice; j'ai couru tout d'abord au plus pressé de l'inconnu, au plus vif de mon plaisir; j'ai recommandé à nos lecteurs les romanciers qui m'avaient le plus séduit

(1) *Les Ames mortes* furent traduites en 1858 par Eug. Moreau, 1 vol. in-4°, chez Havard, et en 1859 par E. Charrière, 2 vol. in-12. Ces deux éditions sont introuvables aujourd'hui, et pourtant *les Ames mortes* ont été fort peu lues en France La consomption lente de certains livres que personne ne lit tient du mystère. C'est la seconde de ces traductions que la maison Hachette réimprimé dans sa collection des romans étrangers. Je crois devoir indiquer les autres œuvres de Gogol traduites dans notre langue : *Tarass Boulba*, traduction de Viardot, dans la collection des romans étrangers, même librairie. — Chez C. Lévy : *l'Inspecteur général (le Reviseur)*, traduction de Mérimée; *le Manteau*, traduction de X. Marmier, dans le volume intitulé : *Au bord de la Néva*.

et qui représentent le génie de leur pays dans son entier épanouissement. Il est temps de rétrograder de quelques années, jusqu'à leur instituteur. Celui-là pouvait attendre. Mérimée a révélé le nom de Gogol, il a dit ici même, avec la sagacité habituelle de son jugement, ce qu'il fallait admirer dans le premier des prosateurs russes. Toutefois, Mérimée ne connaissait qu'une partie de l'œuvre de son ami; et dans cette œuvre, il a surtout étudié une rareté littéraire. Nous exigeons davantage aujourd'hui; notre curiosité s'attache à l'homme; à travers l'homme elle poursuit le secret de la race. L'écrivain consacré par les suffrages de ses compatriotes nous apparaît comme un gardien à qui tout un peuple a confié son âme pour un moment. Que veut cette âme dans ce moment? Quel est le rôle historique du gardien? Dans quelle mesure a-t-il préparé les transformations ultérieures? Voilà ce que j'essaierai de chercher dans les livres de Gogol, dans les polémiques passionnées soulevées par ces livres depuis bientôt un demi-siècle.

I.

Il était Petit-Russien, fils de Cosaques. Donnée à des lecteurs russes, cette simple indication n'a pas besoin de commentaires; elle éclaire le plus particulier de l'homme, elle dessine à l'avance le trait saillant que nous relèverons dans son caractère et dans son œuvre: une bonne humeur maligne avec un dessous de mélancolie. Pour comprendre cet écrivain, il faut connaître la terre qui le porta comme son fruit naturel. Cette terre, — l'Ukraine, *la frontière*, — est un objet de dispute entre les influences de l'extrême Nord et de l'extrême Midi. Durant quelques mois, le soleil s'empare d'elle en maître, il y accomplit ses miracles constans. C'est l'Orient, des jours lumineux sur des plaines enchantées de fleurs et de verdure, des nuits douces dans un ciel enchanté d'étoiles. Le sol fertile porte d'incomparables moissons, la vie est facile, partant joyeuse, dans cet éveil universel de la sève et du sang. Le grand magicien fond la tristesse avec la neige, il élabore des esprits plus ardens et plus subtils, il tire de l'âme tout ce qu'elle contient de gaîté, chaleur qui monte aux lèvres en rires bruyans. Pays de soleil, mais aussi pays de grandes plaines. L'inquiétude des horizons sans fin diminue le plaisir que les yeux trouvent autour d'eux; on n'est pas joyeux longtemps en face de l'illimité. L'habitude du regard fait celle de la pensée, ce vide lointain l'attire, elle se poursuit dans l'espace sans parvenir à se perdre; c'est le vol d'oiseaux parti dans la clarté, qu'on accompagne machinalement comme il décroît dans l'ombre, qu'on cherche encore évanoui dans l'éther. De là, pour l'homme de la steppe, l'inclination au rêve, la

retombée sur lui-même, l'essor en dedans de l'imagination. Il y a dans le Petit-Russien du Provençal et du Breton. L'hiver le refait russe. Cette saison revient sur le Dnièpre presque aussi rigoureuse que sur la Néva; rien n'arrête les vents et les glaces du Nord qui ressaisissent ce pays; la mort contrarie brusquement l'œuvre du soleil; la terre et l'homme s'engourdissent. De même qu'elle fut conquise et asservie par les armées de Moscou, l'Ukraine est reconquise chaque année par le climat de Moscou: il égalise la dure condition de toutes les provinces. Sur ce champ de luttes, l'histoire physique semble avoir tracé le plan de l'histoire politique; et les vicissitudes de cette dernière n'ont pas moins contribué que celles du climat à former une physionomie originale à la Petite-Russie.

Elle a subi le Turc, et d'un long contact avec lui elle a gardé bien des traits orientaux. Puis la Pologne l'entraîna dans son orbite agitée; cette Italie du Nord a laissé à son ancienne vassale quelque chose de ses mœurs magnifiques et turbulentes. Enfin, les ligues cosaques lui ont fait une âme républicaine; de cette époque datent les traditions les plus chères au Petit-Russien, le fonds de liberté et de hardiesse qui décèle son origine. J'ai eu l'occasion de dire à cette place ce qu'étaient les Cosaques Zaporogues : un ordre de chevalerie chrétienne, recruté parmi des brigands et des serfs fugitifs, toujours en guerre contre tous, sans autres lois que celles du sabre. Dans les familles qui descendent directement de cette souche, — et la famille de Gogol en était, — on retrouve les révoltes héréditaires, les instincts errans, le goût de l'aventure et du merveilleux.

Il fallait noter les élémens complexes de cet esprit semi-méridional, plus jovial, plus prompt et plus libre que celui du Grand-Russe; notre écrivain va le faire triompher dans la littérature de son temps, il le représentera avec d'autant plus d'exactitude que son cœur tenait plus fort à la terre natale. Il y plonge par toutes ses racines; la première moitié de l'œuvre de Gogol n'est que la légende de la vie de l'Ukraine.

Nicolas Vassiliévitch naquit en 1809, à Sorotchinzy, près de Poltava, au centre des terres noires et de l'ancien pays cosaque. Son premier éducateur fut son grand-père. Ce vieillard avait été écrivain régimentaire des Zaporogues. Malgré son intitulé, cette charge d'épée n'avait rien à voir avec les lettres, c'était une des dignités de la milice républicaine. L'enfant fut bercé aux récits de l'aïeul, survivant des époques héroïques, intarissable sur les grandes guerres de Pologne, sur les hauts faits des écumeurs de la steppe. La jeune imagination s'emplit de ces histoires, tragédies militaires et féeries paysannes; elles nous ont été transmises presque intactes, — Gogol l'a souvent répété, — dans les *Soirées du Hameau* et sur-

tout dans le poème de *Tarass Boulba*. Ce que le grand-père racontait, l'enfant l'apprenait sous une autre forme en écoutant les kobzars, ces rhapsodes populaires qui vont chantant l'épopée ukrainienne. Tout, dans ce milieu, lui parlait d'un âge fabuleux à son déclin, d'une poésie primitive encore vivante dans les mœurs. Quand l'artiste va condenser pour nous cette poésie flottante dans l'air qu'il respire, on devine qu'elle aura passé à travers deux prismes; celui de la vieillesse, qui se rappelle avec regret ce qu'elle narre, celui de l'enfance, qui imagine avec éblouissement ce qu'elle entend.

Ce furent là, paraît-il, les premières classes du jeune Gogol et les plus profitables. On le plaça par la suite au gymnase de Niéjine, on lui montra le latin et les langues étrangères; ses biographes nous assurent qu'il fut un détestable écolier. Les biographes agrémentent volontiers de ce trait la vie de tous les grands hommes, c'est un siège fait. Il ne faut pas le répéter trop haut, on pourrait être lu dans les collèges. D'ailleurs, si l'éducation première de l'écrivain eut des lacunes, il y pourvut plus tard; tous ses contemporains témoignent de sa vaste lecture, de sa connaissance approfondie des littératures d'Occident. Comme il va quitter les bancs de l'école, ses lettres à sa mère nous déclarent déjà les inclinations de son esprit : une verve observatrice et satirique, exercée aux dépens de ses camarades, un fonds de piété sérieuse, le désir d'une grande destinée. Parfois un découragement subit ravale le vol de ces hautes espérances; des affaissemens de volonté, des déclamations contre l'injustice des hommes datent les lettres; on reconnaît l'influence des premières lectures romantiques, la contagion du byronisme de l'époque. « Je me sens, écrit le jeune enthousiaste, la force d'une grande, d'une noble tâche, pour le bien de ma patrie, pour le bonheur de mes concitoyens et de tous mes semblables... Mon âme aperçoit un ange envoyé du ciel, qui l'appelle impérieusement vers le but auquel elle aspire... » Nos pessimistes de vingt ans souriront de cette rhétorique; on sourira de la leur dans un demi-siècle, et avec moins d'indulgence. Malheur aux générations qui ne sont pas un instant crédules au mensonge de la vie, qui ne se brûlent pas à leur propre flamme et laissent refroidir la vieille humanité! Comme tout ce qui existe, elle ne dure que par une perpétuelle combustion.

Un Russe qui voulait faire le bonheur de ses semblables sous l'empereur Nicolas n'avait pas le choix des moyens; il devait entrer au service de l'état et gravir laborieusement les degrés de la hiérarchie administrative : on sait que, depuis Pierre le Grand, ce mandarinat obligatoire aspire toutes les forces vives de la nation. Après avoir terminé les études qui y donnent accès, Gogol partit

pour Pétersbourg. Ses lettres nous instruisent de son histoire morale. C'était en 1829, il avait vingt ans; léger de bourse, riche d'illusions, il entra dans la capitale comme ses pères les Zaporogues dans les villes conquises, persuadé qu'il n'avait qu'à étendre la main avec hardiesse pour saisir toutes les félicités. Oh! le curieux spectacle, une nature d'homme qui se forme pour l'emploi auquel elle est prédestinée! Surprenez à l'œuvre la volonté obscure, toujours agissante, qui tisse adroitement chaque fil dans la vaste trame de l'histoire. Voici un futur écrivain, commissionné pour guider une évolution de l'esprit, pour arracher la littérature à la vie imaginaire et la ramener à la vie réelle; à cet homme, la volonté dont je parle a donné d'abord une bonne part de rêve, une libre crue d'imagination, tout ce qu'il fallait de poésie pour lui affermir les ailes; maintenant elle va l'astreindre au dur noviciat de la réalité. En quelques semaines, Nicolas Vassiliévitch fit son apprentissage. Non-seulement on ne lui offrait rien de ce qu'il attendait, mais on refusait partout ce provincial sans appuis. Il apprit que la grande ville était un désert plus inclément que sa steppe natale; il connut les portes sourdes au débutant qui frappe, les vaines promesses, toute la défense inerte de l'établissement social contre l'assaut des nouveaux arrivans. Alors, dans son cœur pris de désespoir, le sang du Cosaque, de l'aventurier errant, s'attesta par un brusque retour d'atavisme. Un jour, il reçoit de sa mère une petite somme destinée à libérer la maison paternelle d'une hypothèque; au lieu de porter cet argent à la banque, Gogol se jette sur un bateau en partance, sans but, comme l'enfant qui s'est grisé du *Robinson*, pour fuir n'importe où devant soi, dans le vaste monde. Ce bateau le laisse à la première escale, à Lubeck; il débarque là indifféremment, comme il eût débarqué aux Indes, il vagabonde trois jours dans la ville, et revient à Pétersbourg, soulagé de son trésor, guéri de sa folie, résigné à tout supporter.

Après bien des démarches, il obtint une modeste place d'expéditionnaire au ministère des apanages. Il ne passa qu'une année dans les bureaux; elle exerça une influence décisive sur son esprit. Tandis qu'il copiait la prose de son chef de division, la bureaucratie russe posait devant lui; les silhouettes des *tchinovniks* se gravaient dans sa mémoire, il étudiait le monstre qui devait hanter toute son œuvre: Akaky Akakiévitch, le triste héros qui personnifiera dans *le Manteau* ce monde de misère, lui apparut là en chair et en os. Bientôt las de ce métier, Gogol en essaya quelques autres. Il se croyait un grand talent d'acteur, il offrit ses services à la direction des théâtres; on ne lui trouva pas assez de voix. Le comédien rebuté se fit précepteur; il entreprit sans grand succès des éducations dans des familles de l'aristocratie pétersbourgeoise. Enfin,

des amis lui procurèrent une chaire d'histoire à l'université; le professeur dépensa tout son feu dans un brillant discours d'ouverture; dès la seconde leçon, ses élèves ne le reconnurent plus, il ne réussissait qu'à les endormir. Au bout de tant de naufrages, cette épave ne pouvait manquer d'arriver à la littérature; c'est le refuge habituel, le tombeau des propres à rien et le tremplin des propres à tout. Plus souvent le premier.

De timides essais, publiés dans les journaux sous le couvert de l'anonyme, avaient procuré au jeune homme quelques relations. Pletnef l'encourageait, Joukovsky l'introduisit chez Pouchkine. Gogol a raconté avec quelles palpitations il sonna un matin à la porte du grand poète. Celui-ci dormait encore, ayant veillé toute la nuit; comme le visiteur ingénu s'excusait de troubler un pareil travailleur, le valet de chambre lui certifia que son maître avait passé la nuit à jouer aux cartes. C'était une désillusion, l'émule de Byron ne les épargnait pas à ses admirateurs; mais l'accueil fut si cordial! Les lettres russes doivent beaucoup à Pouchkine, peut-être plus encore à sa bonté qu'à ses chefs-d'œuvre. Exempt d'envie, libéral de son trop plein d'idées et de gloire, il aimait naturellement le succès d'autrui, comme on aime le soleil sur les fleurs; c'est la vraie marque du génie, celle qui est au cœur. Son ardente sympathie, prodigue d'encouragemens et d'éloges, a fait lever des légions d'écrivains; entre tous, Gogol demeura son préféré. Je dirai plus loin quelle part revient au poète dans les maîtresses œuvres du prosateur; pour commencer, Pouchkine l'engagea à traiter des scènes tirées de l'histoire nationale et des mœurs populaires. Gogol suivit le conseil; il écrivit *les Veillées du hameau*. Au moment où notre Petit-Russien se jette dans le courant littéraire, il faut dire en quelques mots où portait ce courant, dans la Russie de 1830. Nous avons vu de quels élémens l'homme s'était formé; pour le bien connaître, il nous reste à savoir quelles influences l'artiste dut subir à ses débuts et secouer plus tard en leur substituant la sienne.

Le dogme romantique régnait encore sans discussion, personne ne tentait de s'y soustraire. Contemporain du nôtre, le romantisme russe devait fort peu à la France; Joukovsky et les premiers initiateurs l'avaient importé directement d'Allemagne. Burger, Wieland et Schiller furent les maîtres exclusifs de la nouvelle poésie durant les premières années du siècle. Quand Pouchkine prit la tête du mouvement, vers 1820, son génie plus large agrandit l'horizon romantique et s'orienta vers l'Angleterre; à ce moment, Byron donnait la note dominante. Chez nous, la lyre russe n'emprunta qu'une seule corde, celle d'André Chénier. Lamartine, Hugo et notre cénacle n'eurent aucune influence appréciable; Pouchkine faisait peu de cas des novateurs français, il leur préférait nos classiques. Après

1830, à l'heure où Gogol entrait en scène, une nouvelle évolution s'accomplissait, celle-ci tout à fait parallèle à l'évolution de notre littérature au même instant. Las de planer trop haut dans les espaces imaginaires, le romantisme cherchait dans l'histoire un terrain plus solide où se poser : les faiseurs d'élégie et de ballades se tournaient vers le drame historique, vers la vie du passé. On reculait de Byron à Shakspeare, qui apparaissait comme le docteur universel. Les Russes découvraient leur moyen âge à l'heure même où nous exhumions le nôtre. Pouchkine se donnait tout entier à cette résurrection du passé, avec *Boris Godounof*, le poème de *Poltava* et *la Fille du capitaine*. Ses disciples le suivaient dans cette voie, comme on suivait chez nous les inventeurs d'*Henri III*, de *Marion Delorme* et de *Notre-Dame de Paris*. Il y eut rencontre et non imitation; la parfaite simultanéité des deux mouvemens exclut toute subordination de l'un à l'autre. Dans toute l'Europe, les mêmes causes produisaient les mêmes effets. Le romantisme ne pouvait guère durer sous sa forme lyrique, pas plus que ne dure une crise de passion; sous cette forme, il avait été surtout une réaction inconsciente contre l'idéal philosophique du XVIIIe siècle. A la fin de ce siècle, des prophètes et des apôtres étaient venus, qui annonçaient aux hommes le bonheur fondé sur la raison, le règne de la vertu et de la liberté, organisé par un miracle métaphysique. Les hommes avaient cru au nouveau mythe, ils en avaient poursuivi le fantôme à travers les ruines; comme ils ne pouvaient l'étreindre, comme leurs passions continuaient de leur déchirer le cœur et de les tenir en esclavage, malgré la grande promesse de bonheur et de liberté, ils tombèrent en mélancolie ou se révoltèrent contre la fatalité. De là le sanglot des René, des Childe-Harold, des Olympio, de toute la famille éplorée. Certes, ils n'apercevaient pas encore la source de leur mal; seul peut-être, ce grand fou de Rolla y vit clair. Aujourd'hui même, après cent ans d'expériences qui ont crevé le mensonge, nous commençons à peine à comprendre que notre pessimisme et notre découragement proviennent de cette immense banqueroute de l'idéal philosophique.

Le désespoir tout seul n'est pas un aliment pour une littérature. D'ailleurs le nouvel état d'âme avait créé une rhétorique particulière, qui demandait à s'essayer sur des objets plus substantiels. Elle s'empara de l'histoire et des côtés pittoresques de la vie populaire. Comme cette rhétorique était aussi conventionnelle que celle des périodes classiques, elle faussa longtemps les images qu'elle évoquait; la personnalité exaspérée qui était au fond de l'esprit romantique ne sut pas s'effacer pour faire parler les gens d'un autre âge et d'une autre condition; les écrivains soufflèrent aux acteurs qu'ils mettaient en scène leurs doctrines et leurs sentimens. Ils avaient invoqué contre

les vieilles règles le besoin de vérité; ce besoin devait bientôt se retourner contre eux et réagir contre leur emportement d'imagination. Quelques années encore, et des observateurs moins suspects allaient venir, qui prendraient plaisir au spectacle de la vie et l'étudieraient attentivement en dehors d'eux-mêmes. De légers symptômes les annonçaient déjà : l'héritage du romantisme leur était si nécessairement dévolu qu'ils apparurent partout en même temps, pour accomplir la même tâche, sans se connaître ni s'imiter : ce furent Dickens, Balzac, Gogol. Nous allons voir ce dernier se dégager promptement des influences ambiantes.

II.

Les Veillées dans un hameau près de Dikanka, c'est toute l'enfance du jeune auteur, tout le souvenir et l'amour de la terre d'Ukraine, épanchés de son cœur dans un livre. Un vieil éleveur d'abeilles est censé conter ces histoires à la veillée; il bavarde au hasard, et la Petite-Russie se déroule devant nous sous tous ses aspects: paysages et foules, tableaux de mœurs rustiques, dialogues populaires, légendes grotesques ou terribles. Deux élémens assez contradictoires font corps dans ces récits : la gaîté et le fantastique. Il y a beaucoup de diablerie, il y en a trop; les sorcières, les ondines, pâles spectres de noyées, le Malin sous tous ses déguisemens, passent et repassent sans cesse, effrayant les villageois. Mais on ne les prend guère au sérieux; la gaîté l'emporte, saine et robuste. Rien encore du rire amer qui creusera bientôt son pli sur la lèvre de Gogol; seulement le bon et franc rire d'un joyeux Cosaque, gavé d'une copieuse écuelle de gruau, et qui s'étire au soleil en écoutant les farces dont se vante son compère: entreprises galantes de jeunes gars, bons tours joués au juif ou aux autorités du village, soulaisons rabelaisiennes avec force gourmades. Tout cela est conté dans une langue grasse et savoureuse, chargée de mots petits-russiens, de locutions naïves ou triviales, de ces diminutifs caressans qui rendraient seuls la traduction impossible dans un idiome plus formé. Par instans, le style s'élève et s'affine; un flot de poésie emporte l'auteur quand revient sous ses yeux un des paysages où il a grandi. Ainsi, au début de la *Nuit de mai* (1) :

Connaissez-vous la nuit d'Ukraine? Oh! vous ne connaissez pas la nuit d'Ukraine! Contemplez-la. Du milieu du ciel, la lune regarde; la

(1) Dans cet essai de traduction et dans les suivans, je me suis attaché à transposer la phrase russe mot pour mot, avec ses répétitions et sa redondance. Le lecteur jugera ainsi le fort et le faible de ce style.

voûte incommensurable s'étend et paraît plus profonde encore; elle s'embrase et respire. Sur la terre, une lumière argentée; l'air est frais, et pourtant il oppresse, chargé de langueur, charriant des parfums. Nuit divine! Nuit enchanteresse! Immobiles et pensives, les forêts reposent pleines de ténèbres, projetant leur grandes ombres. Voici des étangs silencieux; leurs eaux sombres et froides sont tristement emprisonnées dans les murailles de verdure des jardins. La petite forêt vierge de merisiers et de prunelles risque timidement ses racines dans le froid de l'eau; par momens, ses feuilles murmurent, comme dans un frisson de colère, quand un joli petit vent, le vent de nuit, se glisse à la dérobée et les caresse. Tout l'horizon dort. Au-dessus, là-haut, tout respire, tout est auguste et triomphal. Et dans l'âme, comme au ciel, s'ouvrent des espaces sans fin; une foule de visions argentées se lève avec grâce dans ses profondeurs. Nuit divine! nuit charmante! Soudain tout s'anime, les forêts, les étangs et les steppes. Le trille majestueux du rossignol d'Ukraine a retenti; il semble que la lune s'arrête au milieu des nuées pour l'entendre. Sur la colline, le village dort d'un sommeil enchanté. L'amas de chaumières blanches brille d'un éclat plus vif aux rayons de la lune; leurs murailles basses surgissent éblouissantes des ténèbres. Les chants se sont tus. Tout repose chez ces braves gens assoupis. Çà et là, pourtant, une petite fenêtre scintille. Sur le seuil d'une cabane, une famille attardée achève de souper.

Brusquement, à la ligne suivante, nous sommes tirés de cette contemplation émue par la dispute de joyeux drilles qui dansent la farandole. Les voilà partis pour administrer une volée à l'ancien du village, caché dans un sac chez sa commère. Au milieu de la folle nuit, le décor change de nouveau : la dame de l'étang sort de son lit humide, elle embrouille, puis dénoue l'aventure par ses sortilèges. D'autres fois, entre deux éclats de rire, un soupir mélancolique échappe au vieux conteur; c'est le trait qui achève la physionomie de ce peuple, dont Gogol dit avec justesse : « Il verse sa gaîté dans des chansons où perce toujours une note triste. » Voyez l'épilogue du premier de ces récits, *la Foire de Sorotchinzy*. Le long convoi de charrettes quitte le marché, les appels et les refrains bruyans meurent sur la route...

Ainsi la joie, la belle visiteuse inconstante, s'envole loin de nous. Vainement une voix isolée tente d'exprimer l'allégresse : son propre écho lui rapporte le chagrin et l'ennui; elle s'attriste en s'écoutant. Ainsi les gais amis de notre libre et turbulente jeunesse, l'un après l'autre, solitairement, se perdent par le monde et laissent à la fin leur frère tout seul, vieillissant. Triste, l'abandon! Triste et lourd, le cœur! Et rien pour le soutenir!

On devine ce que tous ces contrastes mettent de couleur et de mouvement dans *les Veillées*. L'effet du livre fut considérable ; il avait par surcroît le mérite de révéler un coin de Russie inconnu. Gogol se trouva classé d'emblée. Pouchkine, dont l'âme claire aimait par-dessus tout la bonne humeur, porta aux nues l'œuvre qui l'avait fait rire. Les Russes la tiennent jusqu'à présent pour un de leurs meilleurs titres littéraires. Je demande à faire quelques réserves. Serait-ce que nous sommes trop vieux pour nous plaire aux contes de nourrices, trop moroses pour nous réjouir avec les bonnes gens? Je ne sais, mais malgré toutes les qualités incontestables que je signale, *les Veillées* me laissent assez indifférent. La farce y est parfois un peu grosse, et dans le sac ridicule où le scapin cosaque s'enveloppe, moi non plus je ne reconnais pas le grand satirique des *Ames mortes*. La diablerie ne nous séduit que si elle nous épouvante; or Gogol fut très influencé par Hoffmann, il a tenté de l'imiter dans une assez médiocre nouvelle, *le Portrait*; mais il n'avait pas la fantaisie inquiétante de l'Allemand; ses diables sont bons enfans et le diable bon enfant m'ennuie. Enfin, à côté des pages où les émotions de jeunesse entraînent librement la plume, il y en a d'autres où je sens la rouerie du lettré, travaillant sur des thèmes populaires. *Les Veillées* font souvent penser aux histoires provençales de nos félibres; elles en ont l'agrément, mais aussi la naïveté voulue, qui est l'écueil du genre. Peut-être n'y a-t-il entre nous et les lecteurs enthousiastes de 1832 qu'une question d'optique; pour eux, ce livre était singulièrement en avance par la franchise et le naturel; pour nous, il est en retard, encore suspect de prétentions romantiques. Rien n'est plus difficile à apprécier et à faire sentir que la mesure dans laquelle une œuvre d'art a vieilli; quand il s'agit d'une littérature étrangère, la difficulté devient impossibilité. Que les Russes me pardonnent une indication qui n'est certes pas une comparaison : je vais résumer mes critiques et les confondre en même temps par une simple question. Vous amusez-vous à *la Dame blanche?* Assurément oui, presque tous les honnêtes gens s'y divertissent. En ce cas, vous vous plairez aux dames du lac de Gogol, vous n'aurez rien à passer dans *les Veillées du hameau*.

En 1834, l'auteur leur donna une suite sous ce titre : *Récits de Mirgorod*. C'était son règlement de comptes avec le romantisme. Il prend congé de la sorcellerie dans *le Viy*, ce cauchemar de la légende slave; une belle demoiselle maléficie ses admirateurs, elle consume lentement et réduit en une pincée de cendres l'imprudent qui touche son petit pied; les naïves populations de l'Ukraine font honneur de ce phénomène au démon. La possédée a distingué un bachelier en théologie; elle exige en mourant qu'il vienne pen-

dant trois nuits lire les prières à l'église sur son corps. Pour la première fois, Gogol a su mettre une vraie puissance de terreur dans la lutte du pauvre clerc contre le fantôme. Voilà une belle histoire de revenans et qui donne la chair de poule.

L'œuvre capitale dans ce recueil, celle qui assura la célébrité de l'écrivain, c'est *Tarass Boulba*. *Tarass* est un poème épique en prose, le poème de la vie cosaque d'autrefois. Gogol se trouvait dans d'heureuses conditions, refusées à tous les modernes faiseurs d'épopées. En empruntant le cadre et les procédés consacrés depuis le vieil Homère, il les appliquait au pays, aux hommes, aux mœurs qui offrent la plus exacte ressemblance avec le monde homérique. Il avait eu l'impression directe de ce qu'il chantait; il avait vu mourir autour de lui ces débris attardés du moyen âge. Comme il l'a dit, il ne faisait que rédiger les récits de son aïeul, témoin et acteur de cette Iliade. A l'époque où le poète écrivait, il ne s'était guère écoulé plus d'un demi-siècle depuis la dissolution du camp des Zaporogues, depuis la dernière guerre de Pologne, où Cosaques et Polonais avaient fait revivre les exploits, la licence et la férocité des grands compagnons du temps de Bogdan. Cette guerre forme le nœud de l'action dramatique : le vieux Tarass y incarne, dans la rudesse héroïque de ses traits et de son âme, le type légendaire des aventuriers de la steppe. Les Zaporogues se sont levés pour la foi et pour le pillage, ils partent contre l'ennemi héréditaire; Tarass rappelle ses deux fils de l'université de Kief, il les conduit au camp, dans l'île du Dnièpre. Nous entrons avec lui dans la vie quotidienne de la sauvage république ; nous le suivons à travers les batailles, les sièges et le sac des villes polonaises; il nous mène dans Varsovie, où un juif l'introduit sous un déguisement, pour y assister à l'exécution de son fils prisonnier ; il nous épouvante par les vengeances qu'il tire de ce meurtre; sa mort symbolique nous montre la gloire et la liberté des Cosaques disparaissant dans la tombe avec leur dernier ataman. Sur ce canevas, le poète a prodigué les descriptions pittoresques, les divers ingrédiens qui entrent dans la composition d'une épopée.

Nous devons à M. Viardot une honnête version de *Tarass Boulba*; elle révèle du moins à l'étranger un des mérites de l'œuvre, la vivacité du sens historique. Cette représentation animée nous en apprend plus, sur la république du Dnièpre, que toutes les dissertations des érudits. Ce que la traduction ne pouvait rendre, c'est la magnificence de la prose poétique. Imaginez *les Martyrs* traduits, trahis dans un autre langage ; il faudrait beaucoup de courage pour les lire ; il en faut déjà un peu pour aborder l'original, ajouteraient les gens irrévérencieux. Ici il s'agit d'une langue dont Mérimée disait avec raison : « Elle est le plus riche des idiomes de l'Europe.

Douée d'une merveilleuse concision qui s'allie à la clarté, il lui suffit d'un mot pour associer plusieurs idées qui, dans une autre langue, exigeraient des phrases entières. Le français, renforcé de grec et de latin, appelant à son aide tous ses patois du Nord et du Midi, la langue de Rabelais enfin, peut seule donner une idée de cette souplesse et de cette énergie. » Je dois pourtant faire entrevoir quelques-unes de ces pages classiques ; on les apprend en Russie dans toutes les écoles. J'essaie, en serrant le texte d'aussi près que possible.

Les fils de Tarass sont revenus au logis, pour une nuit seulement. A l'aube, leur père doit les emmener au camp.

Seule, la pauvre mère ne dormait pas. Penchée sur le chevet de ses chers fils, qui reposaient côte à côte, elle peignait ces jeunes boucles de cheveux, frisant en désordre, elle les regardait à travers ses larmes; tout son être, tous ses sentimens et ses facultés se concentraient dans ce regard; elle ne pouvait pas s'en rassasier. Elle les avait nourris de son lait, élevés, choyés; et voilà qu'on lui accorde une seule minute pour les voir ! « Mes fils, mes fils bien-aimés! qu'arrivera-t-il de vous ? qu'est-ce qui vous attend ? » murmurait-elle; et ses larmes s'arrêtaient dans les rides qui avaient changé son visage, si beau jadis. C'est qu'elle était profondément à plaindre, comme toutes les femmes de ce siècle turbulent. Elle avait vécu de l'amour un instant, la durée du premier éclair de passion, du premier bouillon de jeunesse ; puis son farouche séducteur l'avait abandonnée pour le sabre, les compagnons de guerre, les aventures. Elle voyait son époux deux ou trois jours par an, parfois elle n'entendait plus parler de lui pendant des années. Et quand elle le retrouvait, quand ils vivaient ensemble, quelle était sa vie? Il fallait subir les outrages, les coups même; les rares caresses n'étaient qu'une aumône de pitié pour la pauvre créature, égarée dans cette horde de soldats célibataires, dont les mœurs brutales donnaient au camp des Zaporogues sa rude physionomie. Elle avait vu fuir sa jeunesse sans bonheur; ses joues fraîches et ses lèvres délicates s'étaient flétries sans baisers, couvertes de rides prématurées. Amour, instincts, tout ce qu'il y a de tendre et de passionné dans la femme s'était concentré dans le sentiment maternel. Elle couvait ses enfans avec fièvre, avec passion, avec larmes, elle planait sur eux comme la mouette des steppes. Et on les lui prend, ces fils adorés, on les lui prend pour jamais. Qui sait? Peut-être qu'à la première rencontre, un Tartare leur coupera la tête; elle ne saura jamais où gisent leurs corps abandonnés, sur quelle route les oiseaux de proie les dévorent. Et pour chaque goutte de leur sang, elle aurait donné tout le sien ! Secouée par les sanglots, elle contemplait leurs yeux, que le tout-puissant sommeil commençait à fermer; elle pensait :

« Peut-être que Boulba, quand il s'éveillera, retardera son départ d'un jour ou deux : peut-être n'a-t-il décidé de partir aussi vite que parce qu'il avait beaucoup bu ! »

« Du haut du ciel, la lune éclairait depuis longtemps toute la cour, les groupes de serviteurs endormis, les épaisses touffes des saules, les folles avoines où disparaissait la palissade de l'enceinte. La mère était toujours assise au chevet de ses fils, elle ne les quittait pas des yeux une minute, elle ne pensait pas au sommeil. Déjà les chevaux, flairant l'aurore, dressaient leurs têtes dans l'herbe et cessaient de manger; les feuilles commençaient de trembler au sommet des saules, insensiblement le frisson murmurant descendait, gagnant les branches basses. De la steppe arriva le hennissement sonore d'un poulain; des bandes rouges illuminèrent tout d'un coup le ciel...

« ... Quand la mère vit ses fils déjà en selle, elle se précipita vers le plus jeune, dont le visage laissait paraître quelque expression de tendresse ; elle saisit l'étrier, se cramponna à l'arçon ; le désespoir dans les yeux, elle ne voulait plus lâcher prise. Deux vigoureux cosaques l'enlevèrent avec précaution et l'emportèrent dans la maison. Mais dès qu'ils eurent repassé le seuil, elle s'élança derrière eux avec une agilité de chèvre sauvage qu'on n'eût pas attendue de la vieille femme ; elle arrêta le cheval d'un effort surhumain, elle embrassa son fils d'une étreinte folle, convulsive ; on l'emporta de nouveau...

« Les jeunes Cosaques chevauchaient en silence, retenant leurs larmes, craignant leur père ; lui aussi, il était un peu troublé, quoiqu'il s'efforçât de n'en rien laisser voir. Le jour était gris ; la verdure se découpait nettement ; des oiseaux criards chantaient sans unisson. Quand les cavaliers furent à quelque distance, ils se retournèrent. Leur hameau semblait descendu sous terre ; on ne voyait plus à l'horizon que les deux cheminées de leur humble toit et les sommets de quelques arbres, aux branches desquels ils avaient tant de fois grimpé comme des écureuils. Plus rien sous leurs yeux que la grande prairie, où était écrite toute l'histoire de leur vie : depuis les années où ils se roulaient sur son herbe trempée de rosée, jusqu'à celles où ils venaient attendre la fille cosaque aux yeux noirs, dont les petits pieds rapides couraient en tremblant dans cette herbe. Voilà la perche, au-dessus du puits, avec la roue de télègue qui sert de poulie, attachée là-haut : c'est le dernier objet qui surnage dans le ciel vide ; le ravin qu'ils viennent de franchir semble de loin une montagne et masque tout... Adieu enfance, jeux, souvenirs ; adieu tout, tout ! »

A la suite de ce passage vient la description fameuse de la steppe : j'ai déjà eu l'occasion de la citer ici (1). Je détache encore un ta-

(1) Voir la *Revue* du 15 novembre 1881.

bleau très vivant de la foule polonaise, assemblée à Varsovie pour assister au supplice des Cosaques. Ce morceau fait penser aux toiles historiques de MM. Brosicz et Matejko, chargées de personnages, aveuglantes de couleur. Il est intéressant parce qu'on y saisit bien le procédé de Gogol, cette extrême curiosité du détail qui sera de plus en plus sa marque de facture et celle de toute l'école sortie de lui.

Sur la place des exécutions, le peuple affluait de partout. En ce siècle de mœurs violentes, un supplice était le plus attrayant des spectacles, non-seulement pour la populace, mais pour les classes supérieures. Personne ne résistait à la curiosité ; ni les vieilles dévotes, qu'on voyait là en grand nombre, ni les timides jeunes filles ; le cauchemar de ces corps ensanglantés les poursuivra toute la nuit d'après, elles se réveilleront en sursaut, avec des cris de hussard ivre. « Ah ! quelle horreur ! » s'écrient beaucoup d'entre elles avec un frisson de fièvre ; elles ferment les yeux, détournent la tête, mais ne s'en vont pas. Un homme, la bouche et les mains tendues en avant, semble vouloir sauter sur les épaules de ses voisins pour mieux voir. De la masse des têtes communes, étroites et indistinctes, saillit la grosse face d'un boucher ; il examine toute l'opération de l'air d'un connaisseur, il échange ses impressions avec un armurier qu'il nomme son compère, parce que tous deux s'enivrèrent dans le même cabaret à l'une des dernières fêtes. Quelques-uns discutent avec chaleur, d'autres engagent des paris ; mais la majorité est formée de ces gens qui regardent tout l'univers et tout ce qui s'y passe en se fourrant les doigts dans le nez. Au premier rang, tout contre les sergens moustachus de la milice urbaine, on distingue un jeune gentillâtre ou qui du moins paraît tel, sous son habit militaire ; celui-là s'est mis sur le dos à la lettre tout ce qu'il possède ; dans son logement vide il ne reste qu'une chemise trouée et de vieilles bottes. Deux chaînes, l'une sur l'autre, pendent à son cou, soutenant un ducaton. Il est venu avec sa dame, Yuzicée : celle-ci fort occupée à regarder si quelqu'un ne tache pas sa robe de soie. Il lui explique tout avec tant de détails qu'il serait impossible d'y rien ajouter. « Tenez, ma petite âme Yuzicée, tout ce peuple que vous voyez là est venu à cette fin, pour voir comme on va supplicier les condamnés. Cet homme que vous voyez par ici, petite âme, qui tient dans ses mains une hache et d'autres instrumens, c'est le bourreau ; c'est lui qui exécutera. Quand on commencera à rouer et à faire les autres tourmens, le criminel sera encore vivant ; mais quand on lui tranchera la tête, alors, petite âme, il mourra tout de suite. Avant cela vous l'ouirez crier, se démener ; mais aussitôt qu'on le décollera, il ne pourra plus crier, ni manger, ni boire, parce

que, voyez-vous, petite âme, il n'aura plus de tête. » Yuzicée écoute toutes ces explications avec épouvante et curiosité.

« Les toits des maisons sont noirs de peuple. Par les lucarnes, d'étranges figures regardent, avec de longues moustaches sous une coiffe semblable à un bonnet. Sur les balcons tendus d'étoffes, le monde aristocratique est assis. La jolie petite main d'une *panna* (1), souriante, éclatante comme du sucre candi, est appuyée sur la balustrade. Les illustrissimes *panes*, d'une belle prestance, regardent majestueusement. Un serviteur chamarré de galons, les manches flottantes par derrière, passe des friandises et des rafraîchissemens.. Parfois une petite gamine aux yeux noirs prend à poignée des gâteaux, des fruits et les jette au peuple. La foule des chevaliers meurt-de-faim tend adroitement ses bonnets ; un hobereau de haute taille dépasse les autres de la tête ; il est vêtu d'une casaque rouge râpée, aux brandebourgs d'or noircis ; grâce à ses longs bras, il attrape le premier la manne, baise galamment son butin, le met sur son cœur et le porte à sa bouche. Un épervier, prisonnier sous le balcon dans une cage dorée, prend sa part du spectacle ; le bec incliné sur son aile, une serre levée, lui aussi il considère attentivement le peuple. Soudain un frémissement court dans la foule et des cris éclatent de toute part : « On les amène, on les amène ! les Cosaques !

La fin du poème, la mort du Roland de l'Ukraine, accablé sous le nombre, son apostrophe prophétique à la Russie, qui recueillera l'âme du peuple cosaque et vengera sa défaite, — cette fin est d'un très grand souffle. Mais tout n'est pas du même aloi. La partie amoureuse est franchement mauvaise ; c'est du placage littéraire, sans l'ombre d'un sentiment personnel, le dernier mot du genre troubadour. La belle Polonaise, pour qui le jeune Boulba trahit ses frères, est copiée sur une estampe de 1830 ; les scènes de passion ont été vues sur les tapisseries de l'époque, où Roméo fait pendant à Juliette. L'exercice littéraire ! voilà ce qui nous met en défiance contre les meilleurs tableaux de l'épopée. Ces combats singuliers, ces prouesses des chefs cosaques dans la mêlée, nous les connaissions ; quand deux armées s'arrêtent pour regarder des héros qui se battent, on a beau les russifier à grand renfort de couleur locale, nous les appellerons toujours Achille ou Hector, Enée ou Turnus. Le malheur est peut-être que le moule a trop servi. Un des hommes les plus compétens en cette matière, mon savant ami M. G. Guizot, me disait naguère qu'à son avis *Tarass Boulba* est le seul poème épique vraiment digne de ce nom chez les modernes. Je le crois aussi ; mais est-il bien nécessaire de faire un

(1) *Pane*, seigneur ; *panna*, dame de qualité, en polonais et en petit-russien.

poème épique? Le plaisir que nous prenons à ce chef-d'œuvre de style est un plaisir de raison, celui que nous imposait notre régent de rhétorique quand il nous faisait admirer les *beautés* des auteurs : nous sommes émus dans notre seconde âme, celle qu'on acquiert au collège; le fond de l'homme se dérobe, ce fond sauvage qu'un mot bien simple trouble et qui se glace devant les apprêts magnifiques.

Les descriptions de paysages elles-mêmes, ce qu'il y a de plus sincère dans *Tarass*, ne correspondent plus tout à fait à notre sentiment de la nature. Il les faut comparer à celles de Tourguénef pour mesurer le chemin parcouru. Tous deux admirent et sentent la nature; mais pour le premier de ces artistes, c'est un modèle qui pose devant le chevalet et dont on choisit certaines attitudes; pour le second, le modèle est devenu une maîtresse despotique, dont on exécute humblement toutes les fantaisies. On comprendra mieux les nuances que je signale par des exemples pris en terrain connu. Rappelez-vous comment le paysage est vu dans *Atala*; regardez ensuite comme il est subi dans tel livre récent, disons dans *Dominique*. Entre ces deux points de repère, le pouvoir du monde extérieur sur l'âme humaine a grandi presque autant qu'il avait grandi de *Phèdre* à cette même *Atala*. Le classique avait fait de la nature un décor; le romantique en fit une lyre où chantaient toutes ses passions; nous avons renversé les rôles; aujourd'hui c'est l'homme qui est la lyre passive, résonnant au moindre souffle du grand Pan. Le moderne se rapproche en ce point de l'homme primitif; il se subordonne et se livre chaque jour davantage à la puissance mystérieuse de la terre.

J'ai insisté sur *Tarass Boulba* un peu par scrupule. Je comprends l'orgueil que ce livre donne aux Russes, je vois bien comme il en faut démontrer les mérites dans une chaire de littérature; j'ai essayé de le faire, mais je ne suis pas conquis. Serait-ce que nous sommes trop près, en pleine réaction contre le genre? Serait-ce tout simplement que j'ai peu de penchant pour l'épopée? C'est peut-être là le dernier mot de toute critique, une idiosyncrasie, terme commode inventé par les savans pour justifier un éloignement qu'on ne peut pas expliquer.

Nous en avons fini avec la période douteuse où Gogol se cherchait; dans ce même volume, une courte nouvelle éclaire la transformation de son talent et garantit la voie où il va s'engager. Cela s'appelle *les Petits Propriétaires d'autrefois*. C'est une histoire très simple, la vieille histoire de Philémon et Baucis. Ces deux bonnes gens servent de prétexte à de nouvelles peintures de la vie petite-russienne; nous attendons quelque joyeuseté, quelque fantaisie démoniaque : rien de tel n'arrive, seulement l'observation

minutieuse d'une existence sans incidens, avec un grain de tristesse; élément si essentiel de l'âme russe qu'elle ne retrouve toute sa force qu'en y touchant. La femme meurt, on amène l'autre vieux sur la tombe, on ne lui arrache que ce mot : « Ainsi, vous l'avez enterrée! Pourquoi? » Demeuré seul, il ne sait plus vivre, il décline; l'étude du chagrin gâteux de ce vieillard est de trente ou quarante ans en avance; Tolstoï pourrait signer les dernières pages. Celui qui les a écrites nous appartient désormais; il a déposé son panache romantique et triomphé dans la délicate épreuve où l'on juge les forts. Épreuve inévitable, qui attend tout écrivain aux époques de transition, — autant dire à toutes les époques, — sous la forme d'un cruel sacrifice. Par cela même qu'un homme est né pour les lettres et qu'il en a l'amour, il s'attache aux doctrines rêgnantes à l'aurore de sa jeunesse; les premiers chefs-d'œuvre qu'il a admirés lui sont sacrés. Aux jours de la maturité, quand il voit les générations nouvelles inquiètes d'autres dieux, c'est déjà beaucoup s'il peut les suivre : comment lui demander de les devancer? Telle est pourtant la condition de sa gloire : oublier et détruire ce qu'il a aimé, partir pour l'inconnu en tête de l'esprit de son temps. C'est presque le déchirement d'une religion que l'on quitte. La plupart s'y refusent, et parmi ceux qui fournissent l'étape, plus d'un avance à contre-cœur, tourné encore vers les chères admirations. Autant de vaincus. Le flot ne porte bien que ceux qui l'ont déchaîné.

Gogol fut de ces derniers. Tout ce que la terre natale lui avait suggéré, tout ce qu'il avait senti et entendu dans sa jeunesse, tout cela est maintenant sorti de lui, pieusement embaumé dans *les Veillées* et dans *Tarass*, avec les rites de l'ancien culte. La vie va lui montrer d'autres expériences, qui nécessitent un langage nouveau; il continuera de les enregistrer, avec l'ardeur et la docilité de la machine qu'on transforme pour un labeur différent. Je connais peu d'auteurs chez qui l'on discerne mieux que chez ce Russe la nature particulière et, si l'on peut dire, la nutrition spéciale à l'écrivain. Il ne reçoit pas les impressions pour les garder, comme les autres hommes. Chez ceux-ci, elles pénètrent une fois pour toutes, elles s'incorporent à l'individu; ce trésor, lentement grossi, ne se dissipera qu'avec la dernière poignée de la poussière dont il fait partie. Pour le serviteur de la plume, rien de pareil; comme le miroir, il a derrière le cristal de son âme je ne sais quel rideau d'argent qui défend aux images de passer outre et les réfléchit intactes, aussitôt reçues. Il sent, il aime, il souffre à titre de prêt, il est comptable de toutes ses acquisitions à la communauté humaine. Rien n'est à lui, et il n'est à personne; il doit remplir et vider sans

trêve sa besace de moine mendiant. Ses flatteurs lui disent que c'est-là une condition supérieure ; ils mentent. C'est une infériorité, la misère navrante du comédien qui vit pour les autres, du débiteur qu'on saisit. Mais c'est peut-être une excuse ; quand on considère sa fonction organique, on est moins tenté de le blâmer que de le plaindre, s'il use plus vite et change plus souvent que les autres ses idées, ses opinions et ses amours.

III.

En 1835, Nicolas Vassiliévitch résigna ses fonctions universitaires et quitta définitivement le service public. « Me voici redevenu un libre Cosaque, » écrit-il à cette date. C'est le moment de sa plus grande activité littéraire. Il mène de front des nouvelles, des comédies, des essais d'inspiration très variée, réunis sous ce titre : *Arabesques*. Ce recueil ne doit guère nous arrêter. Gogol y a déversé sans choix le déblai de sa table de travail, articles critiques, canevas pour ses leçons d'histoire du moyen âge, chapitres de romans mort-nés. Le morceau le plus curieux est *le Carnet d'un fou* ; l'auteur essaie de suivre dans sa chute une raison qui disparaît.

Les nouvelles de cette même époque nous le montrent tâtonnant dans son réalisme ; tantôt il s'y engage à fond, tantôt il pointe par vieille habitude dans le domaine de la fantaisie. Parmi ces compositions inégales, *le Manteau* mérite une place à part. Plus je lis les Russes, plus j'aperçois la vérité du propos que me tenait l'un d'eux, très mêlé à l'histoire littéraire des quarante dernières années : « Nous sommes tous sortis du *Manteau* de Gogol. » Si vous prenez Dostoïevsky, par exemple, la filiation est évidente ; le terrible romancier est tout entier dans son premier livre, *les Pauvres Gens*, et *les Pauvres Gens* sont en germe dans *le Manteau*.

Leur triste héros, le scribe Diévouchkine, n'est qu'une épreuve plus développée et plus noire d'Akaky Akakiévitch, le type grotesque d'employé créé par Gogol. Cet Akaky est un grotesque touchant ; on rit de lui et on le plaint. Au début, le personnage est posé comme les deux célèbres bonshommes de Flaubert, Bouvard et Pécuchet ; pour plus de ressemblance, Akaky est un copiste, il a le génie et la passion de la copie. — « Dans cette copie il mettait tout un monde d'impressions variées et agréables. Certaines lettres étaient ses favorites ; quand elles revenaient sous sa plume, il en éprouvait de la joie ; on aurait pu les reconnaître sur sa physionomie tandis qu'il les traçait... Un jour que son chef de division lui avait confié une pièce où il fallait modifier le titre et le protocole, ce travail lui coûta un tel effort qu'il finit par dire, en essuyant son front ruisselant de sueur : — Non, donnez-moi plutôt

quelque chose à copier. — Il semblait qu'en dehors de la copie rien n'existât pour lui. » — On le voit, c'est presque trait pour trait le crétin particulier imaginé par Flaubert. Mais bientôt s'accuse la divergence radicale qui va creuser un abîme entre le réalisme russe et le réalisme français. Chez nous, le caricaturiste s'acharne sur son bonhomme, il le bafoue, il le conspue, il décharge sur cet idiot toute sa haine de l'imbécillité humaine. Au contraire, Gogol plaisante le sien avec une sourdine de pitié: il se moque de lui comme on rit des naïvetés d'un enfant, avec une tendresse intérieure. Pour le premier, l'infirme d'esprit n'est qu'un monstre haïssable; pour le second, c'est un frère malheureux.

L'histoire du commis Akaky n'est ni longue ni compliquée; ce pauvre diable, grelottant sous ses haillons dans la neige, n'a qu'un rêve au monde : posséder un manteau neuf. Toute sa force de pensée se tend sur cette idée fixe. A coups de privations, par des prodiges d'épargne, il réalise son rêve; alors, son immense bonheur est en raison de la violence de son désir. La vie n'a rien de mieux à lui offrir. Mais le soir même, des malfaiteurs le dépouillent du bienheureux manteau; les fonctionnaires de la police qu'il va supplier se gaussent de lui; le chétif animal tombe dans un noir chagrin, s'alite, et meurt timidement, sans bruit, comme il convient à ces rebuts du corps social.

Et Pétersbourg resta sans Akaky Akakiévitch, comme s'il n'eût jamais soupçonné l'existence de cet homme. Elle disparut et s'évanouit, la créature que personne ne protégeait, qui n'était chère à personne et n'intéressait personne, pas même le naturaliste qui pique sur un liège la mouche commune et l'étudie au microscope; — la créature passive qui avait supporté les lardons d'une chancellerie et s'en était allée au tombeau sans aucun événement notable. Du moins, avant de mourir, elle avait vu entrer l'hôte radieux que chacun attend; il était venu sous la forme d'un manteau. Puis, le malheur s'était abattu sur elle, aussi soudain, aussi accablant que lorsqu'il s'abat sur les puissans de ce monde.

La donnée semblera puérile. Qu'on veuille bien réfléchir aux lois essentielles de l'art dramatique; ce qui fait la puissance du drame, ce n'est pas la grandeur de l'objet en cause, c'est la violence avec laquelle une âme désire cet objet. Qu'on se rappelle la cassette d'Harpagon.

Le Manteau, c'était le souvenir et la vengeance de l'année de galères passée par Gogol dans les bureaux du gouvernement, le premier coup porté au minotaure administratif; *le Reviseur* fut le second. L'écrivain avait toujours eu de l'inclination pour le théâtre;

sa verve satirique l'appelait de ce côté ; il esquissait à cette époque plusieurs scénarios de comédie, assez mal venus d'ailleurs ; celui du *Reviseur* fut le seul qui aboutît. L'intrigue de la pièce est un simple quiproquo de vaudeville. Les fonctionnaires d'un chef-lieu de province attendent un inspecteur qui doit venir incognito passer la revue des services publics ; un voyageur tombe à l'auberge; plus de doutes, c'est le redoutable justicier. Les consciences bureaucratiques sont terriblement lourdes ; aussi chacun d'accourir en tremblant, de plaider sa cause, de dénoncer un collègue et de glisser à l'inspecteur des roubles propitiatoires. Abasourdi d'abord, l'inconnu entre dans son rôle et empoche l'argent. La confusion augmente jusqu'au coup de foudre final, l'arrivée du véritable commissaire. — *Le Reviseur* n'est ni une comédie de sentimens, ni une comédie de caractères ; c'est un tableau de mœurs publiques. Dans cette nombreuse galerie de coquins, aucun ne pose pour l'ensemble, comme disent les peintres ; l'artiste ne dessine de ses personnages qu'un seul trait, identique chez tous, il les met à contribution pour un vice unique. Ou plutôt il n'y a qu'un personnage, abstraction toujours présente à nos yeux sur le devant de la scène : c'est la Russie administrative, dont on met à nu la plaie honteuse, la vénalité et l'arbitraire. Gogol nous a dit son intention dans la *Confession d'un auteur*, testament littéraire écrit sur la fin de sa vie et auquel il faut toujours revenir quand on étudie la genèse de ses œuvres.

Dans *le Reviseur*, je me suis attaché à rassembler en un tas tout ce qu'il y a de mauvais dans la Russie, telle que je la connaissais alors, toutes les iniquités qui se commettent dans les situations où l'on devrait exiger de l'homme le plus de droiture. Je voulais railler en une fois tout ce mal. L'impression produite, on le sait, fut celle de l'effroi. A travers le rire, qui ne s'était jamais échappé de moi avec plus de force, le spectateur sentait mon chagrin. Moi-même je m'aperçus que mon rire n'était plus le même et que je ne pouvais plus être dans mes ouvrages l'homme que j'avais été jusqu'alors. Le besoin de m'égayer par d'innocentes inventions avait disparu avec mes jeunes années.

Oui, cette gaîté n'est pas communicative, du moins pour un étranger. L'odieux l'emporte, il n'est pas sauvé par la légèreté de main et la bienséance élégante qui empêchent le *Tartufe* d'être le plus noir des drames. Quand je parlerai du théâtre russe, j'essaierai de montrer pourquoi cette forme de l'art est bien moins développée que les autres. Dans un pays divisé en deux catégories de civilisation très inégale, la poésie et le roman ont fait de rapides progrès, parce qu'ils s'adressaient à la société polie ; le théâtre, obligé

de divertir le peuple, est resté enfant comme ce dernier. Ce que sa naïve clientèle lui demande, c'est *Maître Patselin* et les tabarinades. Même dans les chefs-d'œuvre, — il n'y en a que deux, la célèbre comédie de Griboiédof, *le Mal de trop d'esprit*, et *le Reviseur* de Gogol, — le comique est dégrossi plutôt qu'affiné. Ce comique du Nord ne connaît pas de milieu entre la grosse farce et l'amertume. On n'y rencontre guère l'esprit tel que nous le goûtons, le trait léger et fin qui glisse sans blesser. Il n'a pas le mot étincelant qui fait sourire, il a le mot cruel qui fait penser. Gogol trouve de ces mots, ils éclairent d'un jour sombre tout un état social; par exemple, l'apostrophe du gouverneur au petit officier de police qui a tondu de trop près un marchand : « Surveille-toi. Tu ne *prends* pas selon ton grade! » Enfin le sentiment du ridicule serait mieux nommé chez le Russe le sentiment du drôle; il est purement national; je veux dire qu'il s'exerce sur la tournure extérieure et sur des travers locaux plus que sur la tournure de l'esprit; ce n'est pas le ridicule humain de Molière.

J'ai vu souvent *le Reviseur* à la scène : le bon public se pâmait aux charges énormes qui nous laissent assez froids, qui seraient incompréhensibles si l'on ne connaissait pas le détail de la vie russe. Au contraire, l'impression douloureuse dont parle Gogol demeurait prédominante pour l'étranger, surtout pour l'étranger; il ne m'a pas semblé qu'elle attristât outre mesure ce même public. C'est qu'aujourd'hui encore, dans la Russie nettoyée et assainie par les réformes, la bonhomie populaire n'est pas aussi révoltée qu'on pourrait le croire par le spectacle de la vénalité administrative. Il n'y a pas la moindre épigramme dans ceci; je constate simplement un état de civilisation différent. Tous ceux qui ont pratiqué les races orientales savent que leur morale est plus large que la nôtre en cette matière, parce que leur idée du gouvernement est autre. Pourvu que le concussionnaire ne soit ni trop tracassier ni trop avide, l'Oriental considère que tout service mérite rémunération, et qu'il faut payer ceux d'un agent très redoutable, très mal rétribué par l'état; de son côté, ce dernier envisage le pot-de-vin comme un casuel, comme les épices que nos pères offraient à leurs juges sans que plaideurs ni magistrats vissent là un si gros péché. Si l'on reprenait à la racine la conception d'où découlent ces rapports, on y retrouverait l'idée primordiale du tribut, de la vieille prime d'assurance prélevée par le fort sur le faible qu'il protège. — Il n'était que juste de rappeler cet état de conscience aux honnêtes gens qui s'indigneraient, en apprenant la Russie dans *le Reviseur* et dans les *Ames mortes*. Après quoi ces honnêtes gens, s'ils sont candidats, iront sans scrupules faire largesse au peuple souverain; s'aviseront-ils que le délit moral est de même espèce,

et qu'ils corrompent le maître dont ils ont besoin, comme le Russe son *ispravnik* ou le Turc son pacha?

Ce qu'il y a de plus étonnant dans cette comédie, c'est qu'elle ait été jouée. Avec les idées tout d'une pièce que nous avons sur l'empereur Nicolas, on a peine à se figurer pareille satire de son gouvernement, applaudie à Pétersbourg en 1836; aujourd'hui, sur notre libre théâtre, je doute que la censure tolérât des attaques analogues. Heureusement l'audacieux satirique eut l'empereur lui-même pour censeur. Le tsar lut le manuscrit, porté au palais par une amie; il éclata de rire, il ordonna à ses comédiens de jouer la parodie de ses fonctionnaires. Le jour de la représentation, il vint donner de sa loge le signal des applaudissemens. Les relations de l'autocrate avec Gogol sont pleines d'enseignemens; elles nous montrent l'impuissance du pouvoir absolu contre ses propres conséquences. Nicolas aimait les choses de l'esprit, tant qu'elles lui paraissaient inoffensives; notre écrivain rapporte (1) une curieuse anecdote, confirmée d'autre part dans une ode de Pouchkine (2), témoin oculaire du fait. Il y avait grand bal au Palais-d'Hiver; la cour était réunie depuis longtemps, la musique jouait déjà; on ne s'expliquait pas le retard de l'empereur, on le croyait retenu par quelque affaire urgente. Enfin le monarque parut, l'air distrait : il s'était oublié dans son cabinet à lire l'*Iliade*. Nul souverain ne fit plus et plus délicatement pour les gens de talent qui honoraient son empire; ils vivaient matériellement de ses bienfaits; seulement ils mouraient de langueur dans l'air raréfié de cet empire. Nicolas agissait avec les poètes comme un amateur d'oiseaux rares qui nourrirait ses pensionnaires sous la cloche d'une machine pneumatique. Ce fut le cas pour Gogol. Je tiens les détails suivans de la famille qui servit d'intermédiaire entre l'empereur et l'écrivain. Une personne de cette famille signala au maître le dénûment du jeune auteur : « A-t-il du talent? » demanda le tsar. Et, sur l'assurance qu'on lui donnait, il mit à la disposition de la solliciteuse une somme de 5,000 roubles. « Surtout, ajouta-t-il avec une bonne grâce exquise, que votre protégé ne sache pas que ce don vient de moi; il se croirait obligé d'écrire dans un sens officiel. » — Par la suite, Nicolas chargea le poète Joukovsky de faire passer à son ami ces secours déguisés. Grâce à la munificence impériale, l'incorrigible nomade put voyager, s'expatrier pour respirer à l'aise en dehors de l'empire.

L'année 1836 fut climatérique pour Gogol. En plein succès, sa vie s'empoisonne; les peines d'imagination, aigrissant un mal physique, commencent à ravager cette âme; des deux élémens qui en

(1) *Lettres à mes amis*, lettre X.

(2) *Ode à N..*, tome I des *OEuvres complètes*, édition de Gennadi, p. 471.

faisaient l'équilibre, gaîté et mélancolie, le premier s'appauvrit, le second prend le dessus. Le monde pétersbourgeois avait applaudi *le Reviseur :* il fallait bien applaudir après l'empereur. Mais la coalition de rancunes suscitée par une telle œuvre ne devait pas épargner l'auteur. Il eut à subir des vexations, des attaques; le regard chagrin qu'il portait déjà sur toutes choses vit dans ces misères une persécution. « Tous sont contre moi, — écrit-il à un ami; — fonctionnaires, gens de police, marchands, littérateurs; tous déchirent ma pièce... Je l'ai prise en horreur, ma pièce! Je vous jure que personne ne peut soupçonner ce que je souffre. Je suis las d'âme et de corps. » Il ressentait les premières atteintes de l'affection nerveuse, compliquée d'hypocondrie, qui allait miner son organisme. Tourmenté par l'instinct de migration, comme au temps de son adolescence et de la fugue à Lubeck, il résolut de partir; il disait : « de fuir. » Cette fois la fuite fut plus sérieuse; il ne revint dans sa patrie qu'à de lointains intervalles, et enfin pour y traîner ses dernières années. Il prétendait, comme le fit plus tard Tourguénef, qu'il ne voyait bien le pays objet de ses études qu'alors qu'il en était loin. Le voyageur parcourut diverses parties de l'Europe, puis il se fixa à Rome. Il s'y lia étroitement avec le peintre Ivanof; cet artiste étrange et puissant, retiré chez les capucins du mont Soracte, travaillait depuis vingt ans au tableau qu'il n'acheva jamais, *l'Apparition du Christ*. Les deux amis se fortifièrent mutuellement dans la ferveur d'une piété ascétique; de cette époque date ce qu'on a appelé le mysticisme de Gogol. Nous verrons quelle valeur il convient d'attribuer à ce mot. Mais je ne dois pas anticiper sur le cours d'une vie qu'il faut suivre dans les œuvres où elle se dépense. Avant que de tristes ombres viennent obscurcir cet esprit, voyons-le se rassembler pour son dernier et plus grand effort.

Le transfuge emportait de Russie l'idée du livre souverain, du livre essentiel où il devait « tout dire. » Quel écrivain aux ambitions un peu hautes ne l'a rêvé, ce livre où l'on doit tout dire? Du jour qu'on l'entrevoit, il vous tient jusqu'à la mort, il devient le confident de toutes les pensées, le maître et parfois le tyran de toute l'existence. Il chasse les autres projets de travail comme l'amour chasse les amitiés. Chez les faibles, chez presque tous, hélas! ce n'est qu'un germe qui tressaille et tourmente le cerveau dans lequel il avorte. Les plus forts, les plus grands, parviennent rarement à l'achever. Goethe et son *Faust* ont donné le plus bel exemple d'une pareille association, continuée pendant trente ans, toujours dominée par le poète. Gogol a donné le plus douloureux. Chez lui, ce fut une véritable possession; après dix années de lutte, il succomba, terrassé par le fantôme qu'il avait évoqué. Ce que de-

vait être son œuvre, s'il lui eût été permis de la compléter, il nous l'apprend dans *la Confession* et dans les quatre *Lettres sur les âmes mortes :* l'encyclopédie de la Russie contemporaine, la somme de la pensée de l'auteur sur toutes les questions de son temps. — Nicolas Vassiliévitch faisait à honneur à Pouchkine de la paternité du sujet :

Pouchkine m'engageait depuis longtemps à entreprendre une grande composition. Un jour il me représenta ma faiblesse de complexion, mes infirmités qui pouvaient amener une mort prématurée; il me cita l'exemple de Cervantes, auteur de quelques nouvelles de premier ordre, mais qui n'aurait jamais occupé le rang qu'on lui accorde parmi les grands écrivains s'il n'eût pas entrepris son *Don Quichotte*. Pour conclure, il me donna un sujet de son invention, d'où il comptait tirer un poème et qu'il n'eût jamais donné, ajouta-t-il, à un autre qu'à moi. C'était le sujet des *Ames mortes*. L'idée première du *Reviseur* m'était aussi venue de lui. »

Malgré la précision de ce témoignage, également honorable pour les deux amis, je demeure persuadé que le véritable père des *Ames mortes* est ce même Cervantes, dont Gogol vient d'écrire le nom. A sa sortie de Russie, le voyageur se dirigea d'abord sur l'Espagne ; il étudia de très près la littérature de ce pays, et surtout le *Don Quichotte*, qui avait été de tout temps le livre de ses préférences. L'humoriste espagnol lui fournit un thème merveilleusement accommodé à son projet : les aventures d'un héros, poussé par sa manie dans toutes les régions et dans tous les milieux, prétexte pour montrer au spectateur, dans une suite de tableaux, la lanterne magique de l'humanité. Tout donne un air de parenté aux deux œuvres : l'esprit sardonique et méditatif, la tristesse voilée sous le rire, l'impossibilité même de leur trouver un nom dans les genres bien définis. Gogol protestait contre l'appellation de roman appliquée à son livre; il l'a intitulé : poème, il l'a divisé en chants et non en chapitres. Ces termes ambitieux sont ici détournés de leur vrai sens, soit; dites quel nom vous donnez au *Don Quichotte*, vous aurez trouvé celui qui convient aux *Ames mortes*.

Le « poème » devait avoir trois parties. La première parut en 1842 ; la seconde, inachevée et rudimentaire, brûlée par l'auteur dans un accès de désespoir, fût imprimée après sa mort sur une copie échappée à l'autodafé (1). Quant à la troisième, le poète la

(1) Il est regrettable que, dans la traduction française, rien n'indique cette division si nécessaire pour l'intelligence des *Ames mortes*. Je crois devoir avertir le lecteur que la première partie, la seule que l'auteur ait jugée digne d'être publiée, finit avec

rêve peut-être sous le bloc de pierre qui porte son nom dans un cimetière de Moscou.

IV.

La voilà partie sur les mornes chaussées de provinces, la *britchka* légendaire de Tchitchikof, conduite par le cocher Séliphane, tirée par les trois maigres chevaux ; elle court à travers les paysages russes, « dans le lointain perpétuellement assombri par des bois de pins d'un bleu ennuyé. » Où va-t-il, cet inquiétant personnage ? Chez tous, chez le seigneur et le petit propriétaire, chez le maître de police et le procureur, au bal du gouverneur et dans l'izba du paysan. Que cherche-t-il ? Une idée lui est venue, simple comme les idées de génie, une illumination financière que le code pénal n'a pas prévue ; si Gogol en avait beaucoup de pareilles, il eut bien tort d'écrire, il pouvait acquérir à la Bourse une gloire solide, et le reste. Chacun sait que les paysans, les « âmes, » comme on disait dans le langage courant, étaient une valeur mobilière, objet de négoce au même titre que les autres valeurs. On possédait mille âmes, on les vendait ou échangeait, on les engageait aux banques de crédit, qui prêtaient sur dépôt d'âmes. D'autre part, le fisc les imposait ; le propriétaire payait tant par tête de serf mâle et adulte. Les recensemens se faisaient à de longs intervalles, durant lesquels on ne revisait jamais les listes contributives : le mouvement naturel de la population devant compenser et au-delà les décès. Si une épidémie dépeuplait le village, le seigneur était en perte, continuant d'acquitter la taxe pour des bras qui ne travaillaient plus. Tchitchikof, un gueux ambitieux et malin, s'était tenu en substance ce propos : « J'irai dans tous les coins perdus de notre Russie ; je demanderai aux bonnes gens de prélever sur leur cote les âmes mortes depuis le dernier recensement ; ils seront trop heureux de me céder une propriété fictive et de se libérer d'un impôt réel ; nous ferons enregistrer mes achats en bonne et due forme, nul tribunal n'imaginera que je le requiers de légaliser une vente de morts. Quand j'aurai acquis quelques milliers de serfs, je porterai mes contrats à une banque de Pétersbourg ou de Moscou, j'emprunterai sur ces titres une forte somme, et me voilà riche, en état d'acheter des paysans de chair et d'os. »

On devine les avantages de cette donnée pour les fins de l'auteur. Elle introduit naturellement notre guide dans toutes les mai-

le chant XI, à la page 47 du tome II. M. Charrière a complété la seconde avec un épilogue imaginé par un professeur de Kief. Les éditions russes écartent toutes ce pastiche ; en revanche, elles donnent les deux rédactions successives de Gogol et de nombreuses variantes, où l'on peut surprendre le travail acharné de l'écrivain.

sons, dans tous les groupes sociaux qu'il nous importe d'étudier. Elle fournit une pierre de touche qui décèle de prime-abord l'intelligence et le caractère de chacun. L'industriel se présente chez un homme et lui pousse son étrange proposition : « Cédez-moi vos âmes mortes, » sans expliquer, bien entendu, ses motifs secrets. Après le premier ahurissement, l'homme comprend plus ou moins vite ce qu'on veut de lui et agit d'instinct, selon sa nature ; les simples donnent *gratis* et remercient leur bienfaiteur ; les méfians retombent vite en garde, ils épiloguent, ils essaient de pénétrer le mystère et de gagner quelque chose : les avares exigent à tout hasard un prix exorbitant ; Tchitchikof trouve plus malin que lui, des coquins le mettent dedans. Le seul cas qui ne se présente jamais, c'est un refus indigné ou une dénonciation ; le financier était fixé d'avance sur les scrupules de ses compatriotes.

La donnée convenait surtout à Gogol par la source inépuisable de comique triste qu'elle renferme. L'habile écrivain n'appuie jamais sur le fondement lugubre qui supporte sa plaisanterie ; il semble l'ignorer ; l'odieux sort tout seul des entrailles du sujet pour réagir sur nous. Je ne sais même si l'auteur et ses premiers lecteurs aperçurent toute la puissance de cette opposition. Leur sensibilité était émoussée par la longue habitude du servage, l'ensemble de transactions auquel il donnait lieu paraissait chose naturelle. A mesure que la Russie s'éloigne de ce temps, l'effet du livre grandit ; on sent mieux et plus vite l'atroce dérision de ces marchés d'âmes mortes, qui semblent prolonger les misères de l'esclavage jusque dans le repos libérateur. Ce comique macabre confine souvent à celui de Regnard dans *le Légataire*. On trouvera dans la seconde partie une scène identique à celle de la comédie, le faux testament signé par une femme, grimée et costumée à la ressemblance d'une riche défunte. Voyez, dans cet ordre d'idées, la longue discussion avec dame Korobotchka : « Comment puis-je vous vendre mes morts? Vous voulez donc les déterrer? — Mais non, vous garderez leurs os et leurs cendres, je ne vous demande que leurs noms... » Voyez surtout l'apostrophe de Tchitchikof à ses nouveaux sujets enfermés dans sa cassette ; nous reviendrons sur ce morceau capital.

Je ne puis songer à passer en revue les types innombrables créés par Gogol : foule qui monte de tous les points de l'horizon, et dont chaque figure se grave dans notre mémoire par des traits et des gestes originaux. Une pointe de caricature accuse la silhouette, pourtant elle est réelle et vivante. La Russie se lève de ce livre comme le peuple d'une composition de Callot. Dès les premières pages, voici des exemplaires choisis avec soin, représentans des espèces les plus répandues dans le monde de province : Sobakié-

vitch, le frondeur universel, hargneux et mauvaise langue; Nozdref, le viveur bruyant et vantard, toujours pris de vin, corrigeant volontiers la fortune « à cette table de jeu qui est là consolation de toute la Russie; » la dame Korobotchka, têtue et intéressée, refusant de comprendre le troc singulier qu'on lui propose, ramenant tout à son idée fixe: vendre son miel et son lard; bonne femme, d'ailleurs, et scrupuleuse observatrice des règles de l'hospitalité; elle n'oublie pas de demander à son hôte s'il a l'habitude qu'on lui gratte les pieds pour l'endormir; feu son mari ne s'endormait jamais sans cela. C'est encore Manilof, une étude de niais comme nous en rencontrons souvent chez Gogol; il aimait à travailler dans le gris, sur des êtres neutres, comiques par leur sottise plate. N'oublions pas l'amusant Pierre Pétouch, l'homme heureux, qui répond si drôlement à ceux qui s'ennuient chez lui : « Vous mangez trop peu, voilà toute votre affaire. Essayez seulement de bien dîner. L'ennui, c'est encore une invention qu'ils ont faite dans ces derniers temps. Autrefois personne ne s'ennuyait. »

Mais le plus curieux de ces types, le plus laborieusement calculé, c'est le héros du poème. Tchitchikof n'est pas, comme on pourrait le croire, un cousin de Robert Macaire, un vulgaire filou; c'est un Gil Blas sérieux et sans esprit. Ce pauvre diable est né sous une mauvaise étoile : « La vie le regarda, dès le début, d'une fenêtre chargée de neige. » Fonctionnaire chassé de quelque bureau, il exploite sa trouvaille, dont il ne paraît pas sentir l'immoralité; au fond, il ne fait de tort à personne, il compte bien mourir dans la peau d'un honnête homme; exact et correct en toutes choses, il est sans portée et sans énergie quand on le sort de son affaire d'âmes mortes. Le signalement physique du personnage est purement négatif; rien en lui que d'ordinaire et d'indéterminé. « Un monsieur ni beau ni laid, pas trop gros, pas trop mince; on ne pouvait pas dire qu'il fût vieux, mais ce n'était plus un jeune homme... » Et tout le reste à l'avenant. Gogol s'efforce d'élargir le type pour y faire rentrer une série plus nombreuse d'individus, et nous devinons bientôt l'intention de l'auteur. Tchitchikof doit avoir aussi peu de personnalité que possible, car ce n'est pas tel ou tel homme qu'on veut nous montrer en lui; c'est une image collective, c'est le Russe, irresponsable de sa dégradation. Comme le héros principal, la plupart des louches comparses qui l'environnent ne sont pas foncièrement mauvais; ce sont des produits nécessaires, excusables : produits de l'histoire, des mœurs publiques, du gouvernement, de toutes les fatalités qui déforment le Russe; car le Russe est un être excellent, corrompu par l'état social où il vit. Voilà la théorie sous-entendue dans *les Ames mortes* comme dans *le Reviseur*; Tourguénef la reprendra dans *les Récits d'un chasseur*. Chez

tous les moralistes de ce temps, vous reconnaissez le sophisme fondamental de Rousseau, qui a empoisonné la raison européenne.

A la fin de la première partie, en racontant les origines de Tchitchikof, l'auteur essaie de le défendre dans un plaidoyer moitié ironique, moitié sérieux :

Qu'il ne fût pas un héros, rempli de perfections et de vertus, c'est évident. Qu'était-il donc? Un gredin? Pourquoi un gredin? Pourquoi cette sévérité à juger autrui? Aujourd'hui, il n'y a pas de gredins chez nous; il n'y a que des gens aimables, bien intentionnés... Le lecteur, qui est l'ami de Tchitchikof dans la vie quotidienne, qui fraternise avec lui et le trouve d'un commerce agréable, ce même lecteur va le regarder de travers, en tant que personnage d'un drame ou d'un poème. Le sage ne s'indigne d'aucun caractère; il les pénètre tous d'un regard attentif et les décompose en leurs élémens premiers... Les passions de l'homme sont nombreuses comme le sable de la mer, aucune d'elles ne ressemble aux autres; nobles ou basses, toutes commencent par obéir à l'homme et finissent par prendre sur lui une domination terrible... Elles sont nées avec lui, dès la première minute de son apparition en ce monde, et il est sans force pour leur résister. Sombres ou lumineuses, elles accompliront toute leur carrière...

De cet essai de psychologie positiviste, l'écrivain remonte par un adroit circuit aux desseins de la Providence, qui a tout ordonné pour le mieux et saura se retrouver dans ce chaos. — Je ne fais qu'indiquer la marche des idées; il faudrait citer en entier le fragment, indispensable pour bien entendre la conception de Gogol. Je découvre avec stupéfaction que le traducteur français l'a retranché. Les traducteurs ont parfois un singulier critérium pour les mutilations qu'ils croient devoir pratiquer.

Ce que j'eusse voulu montrer dans ce livre, c'est le réservoir de la littérature contemporaine, l'eau mère où sont déjà cristallisées toutes les inventions de l'avenir. Forme et fond, Gogol a tout digéré pour ses successeurs.

La forme, c'est le réalisme, instinctif dans les œuvres précédentes, conscient et doctrinal dans *les Ames mortes*. J'emploie ce terme parce qu'il est d'un commun usage; je ne me dissimule pas qu'il est mal défini et je ne prétends point trancher les débats qu'il soulève. Le réalisme, diront ses adeptes, est la méthode d'observation et de représentation littéraires par laquelle nos contemporains voient la vie telle qu'elle est. Le sceptique répondra : telle qu'elle est pour eux, c'est-à-dire telle qu'il leur plaît de la voir. Si le mot se flatte d'exprimer un résultat certain, je le récuse; on n'a pas encore démontré que la réalité objective puisse être saisie et

rendue autrement que par une âme humaine, par un instrument saturé d'impressions et d'idées préconçues, variable à chaque instant, différemment préparé dans chaque génération et dans chaque individu. Laissons donc à ce mot un sens plus modeste; il exprime une tendance, un effort pour décrire les phénomènes dans leur ensemble et leur complexité, avec le moindre parti-pris possible; effort aujourd'hui général, souvent sincère, et qui nous paraît plus heureux que celui de nos devanciers. A défaut d'une définition rigoureuse, recourons au grand maître de la métaphysique, à Molière: le réalisme est la doctrine des réalistes. Les réalistes, en Russie, s'appellent Tourguénef, Tolstoï, Dostoïevsky. Vous les avez lus, vous connaissez leurs traits communs : abondance et minutie du détail, analyse perpétuelle des sentimens et des actes, préférence marquée pour les caractères moyens et changeans, par opposition aux types nobles et absolus de l'ancienne école; indifférence morale apparente de l'écrivain, vue triste et désabusée sur les choses; seulement, et c'est là qu'ils se séparent de leurs frères d'Occident, on devine sous leur représentation de la vie une sourde protestation d'espérance, une certitude consolante que la vue rationnelle peut nous tromper, et que sa faiblesse avérée permet toujours de supposer un horizon meilleur.

Tous ces traits sont réunis dans *les Ames mortes*. On pourrait donner pour épigraphe à la littérature contemporaine cette fine remarque de l'auteur sur « les petites choses qui ne paraissent petites que racontées dans un livre, mais qu'on trouve très importantes dans le train de la vie réelle. » Et Gogol a conscience de la direction nouvelle qu'il imprime à l'art d'écrire ; il en formule la rhétorique dans vingt endroits, d'abord avec timidité, puis avec plus de hardiesse :

L'auteur s'excuse d'occuper si longtemps le lecteur avec des gens de petite condition, sachant par expérience combien il répugne à la fréquentation des basses classes. (Chant I.)

Ingrat est le sort de l'écrivain qui ose mettre en évidence tout ce qui passe à chaque minute sous nos yeux, tout ce que ne remarquent pas ces yeux distraits : tout l'affreux et dégoûtant limon de petites misères où notre vie est empêtrée, tout le dessous de ces caractères tièdes, ordinaires, hachés menu, qui encombrent et ennuient notre route terrestre... Il ne recueillera pas les applaudissemens de la foule; le juge contemporain traitera ses créations d'inutiles et de basses, on lui assignera une place dédaignée entre les écrivains diffamateurs de l'humanité, on lui refusera tout, âme, cœur, talent. Car le juge contemporain n'admet pas que ce soient des verres également merveilleux, celui qui fait voir le soleil et celui qui révèle les mouvemens des insectes invi-

sibles; il n'admet pas qu'il faut beaucoup de profondeur d'âme pour éclairer un tableau emprunté aux côtés méprisables de la vie, pour en faire un chef-d'œuvre. (Chant VII.)

J'emprunte aux *Lettres sur les âmes mortes* deux passages tout à fait significatifs :

Ceux qui ont disséqué mes facultés d'écrivain n'ont pas su discerner le trait essentiel de ma nature. Ce trait n'a été aperçu que du seul Pouchkine. Il disait toujours qu'aucun auteur n'a été doué comme moi pour mettre en relief la trivialité de la vie, pour décrire toute la platitude d'un homme médiocre, pour faire apercevoir à tous les yeux les infiniment petits qui échappent à la vue. Voilà ma faculté maîtresse. — Le lecteur est révolté de la bassesse de tous mes héros; il lui semble, en fermant le livre, qu'il sort d'une cave asphyxiante et revient à la lumière du jour. On m'eût pardonné si j'avais montré des scélérats pittoresques; on ne me pardonne pas leur bassesse. L'homme russe s'est effrayé de voir son néant. (Lettre III.)

Mon ami, si vous voulez me rendre le plus grand service que j'attende d'un chrétien, ramassez pour moi ces trésors (les petits faits quotidiens) partout où vous les trouverez. Que vous coûterait-il d'écrire chaque soir, sous forme de journal, des notes dans ce genre : — Entendu aujourd'hui telle opinion, causé avec tel homme : il est de telle condition, de tel caractère, convenable et de bonne mine, ou bien le contraire : il tient ses mains ainsi, il se mouche ainsi; il prise son tabac ainsi... En un mot, tout ce que votre œil perçoit, des plus grosses choses aux plus petites. (Postface des *Lettres*.)

On voit que le « document humain » était inventé en Russie il y a beau temps.

Avec la forme, Gogol laisse à ses héritiers le fond commun où ils vont puiser. La plupart des types généraux sur lesquels vit le roman russe ont leur embryon dans *les Ames mortes*. Voyez surtout, dans le chant VII, ce propriétaire rural, Tentétnikof. Son histoire intellectuelle nous est contée dans toutes ses phases, éducation, jeunesse, stage dans l'administration. Lassé « d'administrer sur le papier des provinces distantes de 1,000 verstes et où il n'a jamais mis le pied, » Tentétnikof revient s'établir dans sa terre, tout brûlant de grands projets, d'amour pour ses paysans, de zèle pour l'agronomie et les réformes. L'idylle s'évanouit vite; la mésintelligence naît entre les paysans et le seigneur, qui se méconnaissent réciproquement; ce dernier, pris de dégoût, abandonne ses beaux desseins, jette le manche après la cognée et tombe dans la torpeur finale. Toute l'activité des Russes s'est réfugiée dans l'idéal de Can-

dide, mais ils n'ont même pas la possibilité ou la force de cultiver leur jardin. — Nous connaissons cet homme : où l'avons-nous vu? Partout. C'est le Lavretzky de Tourguénef, le Bézouchof et le Lévine de Tolstoï. On le creusera à l'infini, on le dessinera sous toutes ses faces, mais on ne changera rien aux cinq ou six traits générateurs de l'ébauche jetée par Gogol. Ainsi pour beaucoup d'autres, le fonctionnaire, l'officier retraité, le domestique; quant au paysan, toutes les monographies futures ajouteront peu de chose à ce qu'a dit de lui l'écrivain qui l'a le mieux pénétré.

Fond de caractères et fond d'idées. Les grands courans qui vont féconder l'esprit russe sortent du livre initiateur. Je ne m'attacherai qu'au principal, à celui qui donne à la littérature slave sa physionomie particulière et sa haute valeur morale. Nous trouvons dans maint passage des *Ames mortes*, palpitant sous le sarcasme du railleur, ce sentiment de fraternité évangélique, d'amour pour les petits et de pitié pour les souffrans, qui animera toute l'œuvre d'un Dostoïevsky. Ce n'est plus chez Gogol, comme chez quelques-uns des poètes ses prédécesseurs, l'instinct vague de la race qui affleure; l'écrivain a observé la vertu nationale, il l'analyse et la vante en connaissance de cause. Impossible de la mieux décrire et différencier qu'il ne fait dans une des *Lettres*. L'auteur de *la Maison des morts* ne trouvera pas de termes plus justes :

La pitié pour la créature tombée est un trait bien russe. Rappelle-toi le touchant spectacle qu'offre notre peuple quand il assiste les déportés en route pour la Sibérie. Chacun leur apporte du sien, qui des vivres, qui de l'argent, qui la consolation d'une parole chrétienne. Aucune irritation contre le criminel; rien non plus de cet engoûment romanesque qui ferait de lui un héros ; on ne lui demande pas son autographe ou son portrait, on ne vient pas le voir par curiosité, comme cela se passe dans l'Europe civilisée. Ici, il y a quelque chose de plus; ce n'est pas le désir de l'innocenter ou de le soustraire au pouvoir de la justice, c'est le besoin de réconforter son âme déchue, de le consoler comme on console un frère, comme le Christ nous a ordonné de nous consoler les uns les autres. (Lettre X.)

Et, plus loin encore, qui s'égare dans un songe trop beau? N'est-ce pas Dostoïevsky ?

On entend déjà les sanglots de souffrance morale de toute l'humanité; le mal gagne tous les peuples d'Europe, ils s'agitent, les malheureux, ne sachant pas comment se soulager; tous les remèdes, tous les secours que leur raison invente leur sont insupportables et ne pro-

curent aucun bien. Ces gémissemens vont encore augmenter, jusqu'au jour où le cœur le plus dur se brisera de pitié, où une force de compassion inconnue jusqu'ici suscitera une force d'amour également inconnue. L'homme s'enflammera pour l'humanité d'un amour plus ardent que le monde n'en vit jamais. (*Ibidem.*)

Dans *les Ames mortes*, le sentiment est plus contenu, presque toujours masqué ; c'est dire qu'il émeut davantage. Je crains de lasser en multipliant les exemples : je cours au plus probant, au morceau qui est à mon sens le point culminant du livre. Tout y est réuni, fantaisie éblouissante, entrain endiablé, sourd grondement de passion, et une langue à rendre jaloux Michelet, toute en mouvemens imprévus, tour à tour populaire, éloquente, précise comme l'image ou fuyante comme le rêve. Je suis sans doute incompétent, mais je ne sais rien dans la langue russe qu'on puisse opposer à ces pages. J'eusse voulu les citer en entier ; elles sont intraduisibles ; chaque mot éveille et déroule une vision de mœurs trop lointaines ou une douleur d'esclave ; grâce à Dieu, nous ne connaissons pas celles-là.

Tchitchikof est de retour dans son auberge, après une fructueuse tournée d'achats. Il se frotte les mains, il danse de joie devant la précieuse cassette : puis il se met à recopier les listes d'âmes mortes qu'elle contient. « Quand il regarda de nouveau ces petits feuillets, ces moujiks, qui étaient jadis de vrais moujiks, qui travaillaient, labouraient, charriaient, qui se soûlaient et volaient leur maître, à moins qu'ils ne fussent tout simplement de bons et braves paysans, — un sentiment étrange et indéfinissable s'empara de lui. Chacune de ces fiches semblait avoir un caractère particulier, comme si elles trahissaient les caractères respectifs des moujiks. » Tel nom est suivi de la mention : « Bon menuisier ; » tel autre de celle-ci : « Intelligent, ne boit pas. » Sous un troisième on lit : « Né de père inconnu et d'une fille à mon service ; bonne conduite, pas voleur. » — «Tous ces détails précis communiquaient aux paperasses quelque chose d'animé ; on eût dit que la veille encore ces gens-là étaient vivans. Tchitchikof inspecta longuement tous les noms ; un attendrissement lui vint, il s'écria en soupirant : « Y en a-t-il d'inscrits là-dessus ! Dites-moi, mes petits chéris, qu'avez-vous bien pu faire dans votre temps ; comment vous êtes-vous débrouillés ? » — Et le drôle, mis en bonne humeur, s'ingénie à reconstituer la vie de ces hommes dont les noms obscurs ou baroques défilent sous ses yeux. Les divers métiers y passent, des scènes de mœurs rapides et justes, des traits touchans où l'âme résignée du paysan se révèle d'un mot. De cette cassette, devant cet escroc, nous voyons surgir

ver le fantôme géant du peuple russe, vivre et prendre corps le bétail dont on trafique. Endurcis par l'habitude, les mots de la langue rudoient ou caressent les pauvres serfs comme on fait pour les petits des animaux ; mais, sous le ton familier, on sent la tendresse émue de l'écrivain. Peut-être songe-t-il à cette heure que trente ans auparavant ces âmes serves et mortes étaient les héros de 1812 ; que, sans rien demander ni espérer, par un exemple unique dans l'histoire, ces esclaves ont libéré la patrie envahie, arrosé de leur sang la glèbe où on les retenait attachés.

L'acquéreur continue son inventaire; voici des listes de serfs marrons, des fuyards qu'on lui a cédés au même taux que les morts, car ils ne valent pas plus. Où sont-ils maintenant? L'imagination du poète vagabonde à leurs trousses, dans les forêts où ils battent l'estrade, en Sibérie, sur les grands fleuves. « — Abakum Thyrof! Que fais-tu, frère? Dans quels lieux flânes-tu ? Le vent t'aurait-il porté sur le Volga? As-tu goûté de la vie libre, enrôlé parmi les haleurs de barques? — Ici Tchitchikof s'interrompit, pensif. A quoi pensait-il? Au sort d'Abakum Thyrof? Ou bien rêvait-il sur lui-même, comme rêve chaque Russe, quels que soient son âge, son rang et sa fortune, quand il évoque l'image de la vie d'aventures, de la folle vie au hasard? » Et Gogol trace le tableau de cette vie, il dit les plaisirs, les danses, les querelles furieuses des *bourlakis*, ce ramassis de forçats, d'outlaws et de serfs en fuite qui halent les bateaux sur le Volga. Ce tableau s'achève par une image où se concentrent toutes les misères et les aspirations du peuple dont nous venons d'entendre le bruit souterrain; les pages précédentes sont comme ramassées dans cette dernière phrase, superbe et impossible à rendre, qui fuit au loin avec le chant de peine des aventuriers : « C'est là que vous peinez, *bourlakis !* Fraternellement, comme vous étiez tout à l'heure au plaisir et à la folie, vous êtes maintenant au travail et à la sueur, tirant votre cordeau sous votre chanson toujours la même, et comme toi sans fin, ô Russie ! »

Ils éclatent à maintes reprises, au travers des récits réalistes, ces élans de fantaisie et de lyrisme. On a cité partout le plus célèbre, la comparaison de la Russie avec sa troïka, emportée dans l'espace, ivre de sa vitesse et de sa force. Presque toujours, c'est un patriotisme ardent qui les inspire ; il eût dû faire beaucoup pardonner au satirique ; mais il y avait trop à pardonner. Quand la première partie des *Ames mortes* parut, en 1842, ce fut un cri de stupeur chez les uns, d'indignation chez les autres. C'était donc cela, la patrie ! Une caverne de coquins, d'idiots et de misérables, sans une exception consolante ! Un mot fameux de Pouchkine avait déjà averti l'auteur : « Je lui lisais les premiers chapitres de

mon livre. Il s'apprêtait à rire, comme il faisait toujours quand il entendait quelque chose de moi. Mais je le vis devenir soucieux, son visage s'assombrit par degrés. Quand j'eus fini, il s'écria d'une voix accablée : « Dieu ! que notre Russie est triste ! » — Chacun répéta l'exclamation du poète. Beaucoup de lecteurs refusèrent de se reconnaître aux portraits noirs de leur ressemblance ; ils accusèrent l'écrivain de les avoir vus à travers sa bile de malade, ils le traitèrent de diffamateur et de renégat. On lui objectait avec raison que, malgré les mœurs du servage et la corruption administrative, il ne manquait pas de braves cœurs et d'honnêtes gens dans l'empire de Nicolas. Le malheureux Gogol comprit qu'il avait frappé trop fort. A partir de ce moment, il multiplie les lettres publiques, les explications, les préfaces ; il conjure ses lecteurs d'attendre pour le juger la seconde partie de son poème, le contraste de la lumière avec les ténèbres du début. Mais cette partie réparatrice ne venait pas ; les douces visions se refusaient à naître sous le crayon attristé du caricaturiste. Nous le voyons assez par les fragmens que nous possédons. Quelle différence de relief entre les noires mais vigoureuses créations du premier livre, et les pâles figures qu'on leur oppose dans le second ! Le prince-gouverneur, ce prince « ennemi de la fraude » qui anéantit les fonctionnaires coupables et ramène le règne de l'équité dans sa ville, l'auteur l'a ressuscité des vieux contes moraux. De même pour Mourasof, le riche et pieux industriel. Mourasof, c'est M. Madeleine des *Misérables*, dégonflé du grand souffle épique : un saint laïque et millionnaire, qui prêche, pardonne, influence et arrange tout. Ces deux justes ont tout au plus la vie des mornes béatifiés qu'on voit sur les anciennes fresques des couvens de Moscou. Julienne, la jeune fille qui devait venger la femme russe, assez maltraitée jusque-là, traverse la scène comme une ombre ; à peine née, elle échappe aux mains de Gogol ; il n'a jamais su créer une figure de femme attrayante, c'est la grande lacune de son œuvre.

Malgré tout, cette œuvre incomplète s'emparait des imaginations ; elle n'a cessé d'y grandir et d'y personnifier la Russie du temps jadis. Depuis quarante ans, elle fait le fond de l'esprit national ; chaque boutade est passée en proverbe, chaque personnage est grandement établi dans la société idéale que tout pays se compose avec sa littérature classique. L'étranger qui n'a pas lu *les Ames mortes* est souvent arrêté dans la conversation ; il ignore les traditions de la famille et les ancêtres auxquels on se réfère à tout propos. Tchitchikof, le cocher Séliphane et leurs trois chevaux, ce sont là pour un Russe des amis aussi présens que peuvent l'être pour l'Espagnol don Quichotte, Sancho et Rossinante. Vous les rencon-

trerez surtout dans les vieilles provinces, où Gogol les a perdus sans achever leur histoire. Car Tchitchikof n'est pas mort; le prévaricateur et l'intrigant attendent toujours sa visite. Que de fois, durant les longues traites sur les routes de la steppe, en croisant dans le brouillard la britchka solitaire du marchand ou de l'officier, je me suis surpris à regarder sous le tas de fourrures, pensant que c'était lui! Et dans l'aigre carillon des sonnettes qui riaient ou sanglotaient, — on ne sait jamais avec les sonnettes russes, — je croyais entendre l'écho du rire mystérieux, dominant le bruit de la pluie d'automne, le murmure inquiet des trembles.

V.

Gogol revint de Rome vers 1846. Sa santé déclinait rapidement, les accès de fièvre lui rendaient tout travail difficile. Il se reprenait avec une passion désespérée à ses *Ames mortes*; sa plume, errante au gré de ses nerfs, le trahissait. Ce fut dans une des crises de son mal qu'il brûla tous ses livres et le manuscrit de la seconde partie du poème. Les choses de la foi l'absorbèrent bientôt tout entier. Il désirait faire le pèlerinage de terre-sainte; pour se procurer les fonds nécessaires, dit-il dans une préface, et pour solliciter les prières de ses lecteurs, il publia son dernier écrit, les *Lettres à mes amis*. Ce sont des épîtres de direction spirituelle, entremêlées de plaidoyers littéraires auxquels j'ai fait plusieurs emprunts. Aucun de ses ouvrages satiriques ne lui valut autant d'ennemis et d'injures que ce traité de morale religieuse. J'aurais bien de la peine à faire comprendre l'émoi qu'il suscita et les polémiques prolongées jusqu'à nos jours; pour y réussir, il faudrait esquisser une histoire des idées durant cette période si peu connue, la seconde moitié du règne de l'empereur Nicolas. La matière déborderait mon sujet; je me borne à de courtes indications, en renvoyant les curieux aux excellens travaux de M. Schébalsky (1). Au cours des années qui allèrent de 1840 à la guerre de Crimée, on vit se constituer les deux grandes écoles intellectuelles qui se disputent la Russie contemporaine et y tiennent lieu de partis politiques. L'école « libérale » se manifestait à l'aide de subterfuges et triomphait presque sans contradicteurs. Tous ceux qui se piquaient de penser professaient une philosophie transcendantale, empruntée à Hegel et à Feuerbach pour l'Allemagne, à Saint-Simon, à Fourier, à Proudhon pour la France. « Je me passerais plutôt de souliers que des livres de ces apôtres, » écrivait un étudiant. La jeunesse était ralliée tout entière derrière

(1) *Messager russe*, novembre-décembre 1884, février 1885.

Herzen et Biélinsky, les promoteurs du mouvement. Bien entendu, cette philosophie masquait des revendications politiques et sociales, dont elle n'était que le langage hiéroglyphique. La question religieuse n'existait pas. Pour les classes cultivées, l'Église était une institution d'état, inviolable comme les autres, ignorée en dehors des jours où l'on accomplissait ses rites par devoir d'étiquette. Ce devoir civil rempli, l'athéisme reprenait ses droits, à peu près avec les nuances qu'il offrait chez nous au XVIIIe siècle : doctrinal et insidieux chez les philosophes, déférant et discret dans la société polie. Si l'un des fonctionnaires ecclésiastiques avait interrompu sa psalmodie pour jeter l'idée religieuse dans les batailles intellectuelles, on eût trouvé cette intrusion du plus mauvais goût.

Qu'on juge maintenant du scandale. Un laïque dressait son livre comme une chaire de vérité pour gourmander l'indifférence de ses concitoyens, pour leur rappeler que l'esprit de l'évangile devait pénétrer toute leur vie intime et leur vie sociale; dans la lettre sur le clergé, il prenait la défense d'un corps universellement méprisé; dans les lettres politiques, il formulait le catéchisme slavophile, il préconisait le pouvoir nécessaire du tsar comme « un pouvoir d'amour » adoucissant la dureté de la loi; selon lui, le « tsar d'amour » était seul capable de guérir les souffrances exaspérées du peuple : les vaines inventions des philanthropes d'Occident s'étaient montrées impuissantes à cette fin. Le prédicateur parlait beaucoup de ce peuple, tout comme Herzen et Biélinsky; mais, au lieu de revendiquer ses droits et d'en faire un levier d'opposition, il rappelait aux classes intelligentes leur devoir étroit de tutelle et d'assistance envers le paysan; enfin, il prodiguait les conseils aux gens de tous les états, il déclarait que, pour lui, il n'écrirait plus, parce qu'il était uniquement occupé de chercher le bien de son âme et le bien des autres. Il insinuait, d'ailleurs, qu'il fallait admirer ses œuvres précédentes et développait longuement les raisons qu'il y avait de le faire.

On trouve de tout dans cet écrit : pas mal de fatras philosophique, aussi nuageux que celui du camp adverse; des vérités anciennes, toujours bonnes à dire parce qu'elles sont toujours oubliées, et quelques idées nouvelles, sur lesquelles on vit aujourd'hui dans le monde slave. Comme il est d'usage, ce fut précisément pour ces dernières qu'on traita l'auteur de réactionnaire. La presse, représentée alors par les revues littéraires, se déchaîna contre l'imprudent qui remontait le courant du jour. Elle avait beau jeu. Pensez donc! L'homme qui prêchait ainsi, sur le ton d'un père de l'Église, c'était l'auteur comique chargé jusque-là de faire rire, le détracteur satirique de la Russie officielle, applaudi la veille par toutes les oppositions! Gogol était vulnérable

en un point; il s'arrogeait naïvement la direction des consciences au nom de la royauté intellectuelle qu'on lui avait décernée. Ses épîtres présentent un singulier alliage, assez fréquent d'ailleurs, d'humilité chrétienne et de bouffissure littéraire.

On décréta qu'il était tombé dans le mysticisme, on l'enterra sous ce mot. Le mysticisme de Gogol est un fait acquis. L'opinion fut si bien prévenue que je crains d'étonner les Russes en demandant la revision du procès. Je relis attentivement les *Lettres* de l'accusé ; j'ai recueilli le témoignage de personnes qui vécurent à cette époque auprès de lui. Si les mots de notre langue ont un sens défini, Nicolas Vassiliévitch ne fut pas un mystique. Je voudrais traduire et citer les lettres sur l'aumône, sur la maladie; on les taxerait plutôt de jansénisme, elles sont telles qu'auraient pu les rédiger un Arnauld ou un Saci. Les théories politiques et sociales répugnent aux conceptions françaises, c'est une autre question; mais M. Aksakof et les coryphées de l'école slavophile développent aujourd'hui les mêmes thèmes avec plus d'exaltation encore; personne en Russie ne les accuse de mysticisme. Le fait de renoncer à écrire pour se consacrer à son salut a semblé à d'autres époques tout naturel et raisonnable ; je n'ai jamais vu la qualification de mystique accolée au nom de Racine; quant à Pascal, on ne la lui prodigue plus que dans la pharmacie de M. Homais. Tolstoï, qui a agi comme Gogol, proteste alors qu'on lui applique cette épithète; pourtant il nous propose une théologie nouvelle ; son prédécesseur s'en tenait docilement au dogme établi. Mais peut-être les mots n'ont-ils qu'une valeur de relation et de moment; ce qui était mystique en 1840 ne le fut pas deux siècles plus tôt et ne l'est plus après un demi-siècle.

Je laisse ces querelles obscures. On sera plus curieux d'apprendre ce que devenait le pauvre écrivain au milieu de la tempête qu'il avait soulevée. Il fit le voyage de Jérusalem, il erra quelque temps à travers ces ruines grises, paysage tentant et dangereux pour les âmes en détresse. De retour à Moscou, il fut recueilli dans des maisons amies. Le Cosaque ne pouvait parvenir à se fixer. Il ne possédait rien, donnant tout aux pauvres. Dès 1844, il avait abandonné le produit de ses œuvres à la caisse des étudians nécessiteux. Ses hôtes le voyaient arriver avec une petite valise, bourrée d'articles de journaux, de critiques et de pamphlets dirigés contre lui; ce bagage de gloire et d'amertume était tout son avoir. Une personne qui grandissait alors dans une des familles où il fréquentait le plus me retrace le portrait de Gogol à cette époque. C'était un petit homme, trop long de buste, marchant de travers, gauche et mal mis, assez ridicule avec sa mèche de cheveux battant sur le front et son grand nez proéminent. Il se communiquait peu, avec

difficulté. Par instans, il retrouvait des éclairs de son ancienne gaîté, surtout près des enfans, qu'il aimait. Bientôt il retombait dans son hypocondrie. Ces souvenirs concordent avec des notes écrites par Tourguénef, après sa première visite à l'auteur des *Ames mortes*. — « De petits yeux bruns, une pointe de malice encore dans le regard fatigué; une physionomie de renard; dans toute la tournure, quelque chose du répétiteur d'une école de province (1). » De tout temps, Nicolas Vassiliévitch avait eu cet extérieur ingrat et cette gaucherie, avec la timidité qu'elle engendre. Cela explique peut-être pourquoi les biographes n'ont trouvé dans sa vie aucune trace du passage d'une femme; et l'on comprend ensuite l'absence de la femme dans son œuvre.

Une légende universellement acceptée, comme celle du mysticisme, veut que Gogol soit mort halluciné, épuisé par les macérations et par les jeûnes. On m'assure de bonne source qu'il fut emporté par une complication typhoïde, survenue pendant une recrudescence de son mal. La nature de ses souffrances est imparfaitement connue, comme l'état de son esprit durant les dernières années. On avait cessé de regarder dans ce puissant cerveau, depuis longtemps vide d'images et de joie. A l'âge où d'autres commencent leur tâche, il terminait la sienne; la rapide usure de l'homme russe avait triomphé de lui. Une fatalité mystérieuse a pesé sur tous les écrivains de sa génération. Balle ou coup d'épée, désordre nerveux ou consomption, quand ce n'est pas un accident tragique, c'est une langueur inexpliquée qui les abat aux environs des quarante ans. Cette hâtive et prodigue Russie traite ses enfans comme ses plantes; elle les fait magnifiques, les presse de fleurir, elle ne les achève pas et les engourdit en pleine sève. D'elle, de ses fils et de leurs idées, on peut dire ce que le philosophe écrivait à une pauvre femme : « Vous êtes sacrifiée d'avance, parce qu'il n'y a pas d'équilibre entre votre esprit et votre action. » — A trente-trois ans, après la publication des *Ames mortes*, les facultés productrices étaient déjà ruinées chez Nicolas Vassiliévitch; à quarante-trois, il finissait de s'éteindre, le 21 février 1852. L'incident fit peu de bruit. La faveur impériale avait oublié ce littérateur; depuis 1848, ils portaient tous ombrage. On blâma le gouverneur de Moscou, qui avait revêtu les cordons de ses ordres et accompagné le cercueil. Tourguénef fut exilé dans ses terres en punition d'une lettre où il appelait le défunt : grand homme.

La postérité s'est chargée de ratifier ce titre. Quelle place faut-il assigner à Gogol dans le panthéon littéraire? Mérimée la trouvait « entre les meilleurs humoristes anglais. » Le rang me semble

(1) Tourguénef, t. I, p. 64 des *Œuvres complètes*, édition de Moscou.

modeste, à moins que le critique ne fît allusion à Swift, ce qui serait honorable et juste. Je voudrais rapprocher l'écrivain russe de ses maîtres naturels et le rencontrer à mi-hauteur entre Cervantes et Le Sage. Mais il est encore trop tôt. Goûterions-nous le *Don Quichotte*, si les choses d'Espagne n'étaient pas entrées depuis trois siècles dans notre littérature? Dès l'enfance, nous nous apprêtons à rire quand on nous parle d'un alguazil ou d'un alcade. Gogol nous entretient d'un monde trop nouveau. Je préviens avec loyauté le lecteur français qu'il sera rebuté par ces livres. L'abord en est pénible; des mœurs ignorées, une armée de personnages sans lien commun, des noms d'autant plus étranges qu'ils comportent des intentions comiques. Qu'on ne s'attende pas à trouver là les séductions qui ont recommandé Tolstoï et Dostoïevsky. Ceux-ci nous montrent des résultats et non des origines; ils nous touchent surtout parce qu'ils sont humains, au moins pour ce moment de l'histoire européenne; les maladies dont ils souffrent ont débordé hors de leur pays, l'état d'âme qu'ils étudient tend à se généraliser en Occident; sur certains points ils nous côtoient, et sur d'autres ils nous devancent. Gogol est plus loin, plus attardé, quand on ne le regarde pas avec la loupe de l'historien; par le fond et par l'accessoire, il est exclusivement russe. Pour le faire aimer des lettrés, il faudrait d'excellentes traductions; c'est malheureusement le contraire qu'on nous offre.

Laissons-le donc en Russie. Là, tous les plus grands entre les nouveau-venus saluent en lui le père et le maître. Ils lui doivent leur langue; plus subtile et plus harmonieuse chez Tourguénef, elle a plus de jet, de variété et d'énergie chez le prosateur qui l'a façonnée le premier. Quant aux idées, j'ai assez dit ce qu'il en fallait rapporter à Gogol. Il a surgi au moment où sa patrie, incertaine de ce qu'elle allait être, s'ignorait elle-même et enfantait obscurément; ce médecin brutal l'a délivrée, il lui a montré ce qu'elle devait aimer en flétrissant ce qu'elle devait haïr. L'écrivain réaliste, au meilleur sens de ce terme, a fourni l'outil convenable à la pensée et à l'art de notre temps; il en a vu l'emploi futur d'un regard très clair; il a même aperçu l'aboutissement dernier, au moins en Russie, de cette enquête exacte sur les phénomènes et sur l'homme, inaugurée par lui. Si l'on en doute, qu'on retienne cette phrase, l'une des dernières tombées de sa plume, dans *la Confession d'un auteur :* « J'ai poursuivi la vie dans sa réalité, non dans les rêves de l'imagination, et je suis arrivé ainsi à Celui qui est la source de la vie. »

EUGÈNE-MELCHIOR DE VOGÜÉ.

LE

DÉBUT DE LYDIA

C'était un mardi, au foyer des artistes de la Comédie ; beaucoup de monde. Les autres soirs, ce salon ravissant est presque vide. Naguère, on y voyait plus d'animation. D'illustres comédiens jouaient aux échecs avec la solennité qu'ils mettent aux choses les plus ordinaires de la vie ; et l'on entendait souvent une plainte mélancolique, lorsque l'avertisseur, encadré dans la porte de velours vert, disait de sa voix monotone : « C'est à vous, monsieur Provost ! » A cette époque déjà lointaine, les jolies femmes daignaient honorer de leur présence les visiteurs assidus. Aujourd'hui, elles se cantonnent dans leurs loges pour y bavarder à l'aise avec les adorateurs et les amis. Quelquefois, les soirs d'abonnement, ces déesses veulent bien se rappeler qu'elles sont de simples mortelles. Alors le vieux foyer en frémit d'aise, et c'est comme un renouveau de quelques heures. Corrects, élégans, les abonnés causent par petits groupes ou vont coqueter avec les gracieuses sociétaires.

Ce mardi-là, assis dans un large fauteuil, à droite, sous le tableau fameux qu'on attribue à M. Ingres, un artiste célèbre discutait avec un critique influent. Ils parlaient d'une fine brochure que le comique venait de publier sur *Tartufe*. Le critique, déjà grisonnant, répondait d'un ton grave, en homme qui a pâli sur ses classiques :

— Vous vous trompez, mon cher ami; je vous affirme que vous vous trompez. Dorine n'est plus jeune. Elle a nourri et élevé les enfans :

> Vous êtes, m'amie, une fille suivante,
> Un peu trop forte en gueule et fort impertinente;
> Vous vous mêlez sur tout de dire votre avis...

— Quelle hérésie! répliquait l'artiste. Mais Dorine a au plus trente-cinq ans! Elle est appétissante, puisque Tartufe lui recommande de cacher un sein qu'il ne saurait voir...

Et la discussion continuait, savante et passionnée, entre les deux moliéristes, pendant qu'une gaieté rieuse montait dans le fouillis des conversations. L'académicien Germance, frisé, pommadé, le monocle à l'œil, expliquait sérieusement à la comtesse Almaviva que les parfumeurs de Paris ne valaient rien. Oh! rien du tout.

— Pas un, ma chère enfant... Pas un qui soit... comment dirais-je?.. qui soit à la hauteur! De bons sachets, à Paris? Allons donc! Je ne connais que le *sachet powder from S. Johnson* (*London*).

La grande salle s'emplissait de mouvement, de couleur et de lumière. Le bruissement soyeux des robes, le murmure vague des causeries, les éclats de rire de Suzanne, tout cela était joyeux, vivant, avec une exquise allure de bonne compagnie. Une voix mordante dit tout à coup, à l'entrée du foyer :

— Eh! Germance! Comme vous êtes beau, ce soir, mon cher!

C'était la doyenne de la Comédie, en robe de ville. Elle ne jouait pas, et venait en visite. Germance répliqua :

— Vous, mon amie, vous êtes belle tous les soirs!

— Un compliment? à mon âge? Taisez-vous, ou on va vous prendre pour un antiquaire! Eh bien! vous avez deux fauteuils vacans à l'Académie? Qui nommerez-vous?

Germance rejeta la tête en arrière, et lissant avec coquetterie sa moustache grise :

— Oh! très demandés, les fauteuils, ma chère! très demandés! Six concurrens : deux romanciers, un poète et trois auteurs dramatiques.

La doyenne de la Comédie se mit à rire.

— Des hommes de lettres! Y pensez-vous? L'Académie se déshonorerait. Il faut mettre là un ingénieur et un général.

— Méchante! s'écria Germance. Je ne vous donnerai plus « de billet de centre! »

Tout à coup, il aperçut un jeune homme, presque imberbe, auquel il se hâta de faire signe.

— A propos, permettez-moi de vous présenter mon ami, M. de Rentz.

Le jeune homme, timide avec des yeux ronds, couleur bleu faïence, salua en cassant le cou.

— Heureux,.. très heureux,.. madame.

La doyenne le regardait avec son fin sourire.

— Vous êtes un de nos abonnés, monsieur?

Le jeune homme rougit un peu plus.

— Depuis ce mois,.. ce mois-ci, madame. Heureux,.. très heureux... On dit que vous quitterez bientôt la Comédie?

— Mais oui, monsieur. L'âge vient, et l'on prend le goût du repos.

Il restait bouche bée, cherchant quelque chose de très spirituel.

— C'est vrai, balbutia-t-il. On ne peut pas être... et avoir été.

La phrase jetait un froid. La doyenne souriait toujours, montrant ses dents blanches. Elle riposta doucement, sans avoir l'air d'y toucher.

— Oh! si, monsieur; on peut avoir été bête... et l'être encore!

Il y eut un rire étouffé. M. de Rentz ne comprenait pas. D'ailleurs, l'attention fut vite détournée. Une splendide créature entrait au foyer et chacun la regardait curieusement. Elle n'avait pas vingt ans; ses cheveux blonds se tordaient sur la tête fine, éclairée par des yeux d'un bleu changeant, pareil à ce bleu particulier d'une pierre des Pyrénées que les paysans béarnais appellent le labrador. Par instans, ils s'adoucissaient et l'expression devenait délicieuse. Presque toujours une flamme chaude y luisait. Les lèvres, un peu fortes, brillaient humides et fraîches comme une grenade mûre. On sentait la race en cette femme étrange, qui semblait échappée d'un roman de chevalerie, la race, et aussi une fierté profonde que trahissaient la lèvre dédaigneuse et le regard hautain. Le critique influent ne put retenir un cri d'admiration.

— Pristi! qu'elle est belle!

— Comment! vous ne la connaissez pas? s'écria Jeanson, l'abonné qui savait tout.

— Ma foi, non.

— Mais c'est « la nouvelle. »

— Ah! Lydia Menko.

— Lydia Menko, oui. Elle débutera dans trois semaines. Voilà six mois qu'elle travaille ferme.

— Tant que cela?

— Son accent! Il y a son diable d'accent! Mais du feu,.. du tempérament... Une nature!

— Vraiment?

— Et sage. Quand je dis sage... Eh! eh!.. Avis très partagés. Le baron de Tresme la serre de près. Les uns disent que... oui! vous comprenez!.. c'est ça! Les autres que... non! Il ne ferait encore que frôler!

Et Jeanson prenait le bras du critique influent, donnant des détails, avec le scepticisme gouailleur du Parisien, l'homme du monde qui parle le plus légèrement des amours des autres. Pendant ce temps-là, on entourait « la nouvelle, » on l'accablait de complimens. Les abonnés, s'entend! Car ces dames esquissaient un sourire aimable et perfide. Les actrices sont deux fois femmes, leurs vanités craintives étant éveillées deux fois. Lydia Menko accueillait du même visage les adorateurs et les rivales. Les sourcils légèrement froncés, les yeux brillans, elle restait debout au milieu du foyer, répondant d'une voix presque indifférente, comme si sa rêverie se fût envolée au loin. Jeanson pérorait toujours avec animation.

— Une Roumaine, mon cher... Hein! voilà qui est nouveau? Une Roumaine à la Comédie. Du plein Bucharest. Toute une histoire!.. Venue à Paris, on ne sait comment. Oh! bonne famille, très bonne famille. Un sociétaire la présente à l'administrateur-général. Du flair, l'administrateur! Il reconnaît tout de suite... une nature! Il l'engage et lui donne le rôle de Croizette dans *le Sphinx*. Vous devinez la fureur de Mary Sorell! Son affaire, le rôle de Croizette!

L'académicien Germance se rapprochait de Jeanson et du critique en consolidant son monocle. Il voulait la regarder encore, cette belle et poétique Lydia Menko.

— Jeanson a raison. Quelque chose, cette petite... Je crois qu'elle sera... hum! Comment dirais-je?.. qu'elle sera à la hauteur!

Il y eut tout à coup une sorte de remous dans ce flot d'habits noirs et de robes élégantes. L'avertisseur annonçait le troisième acte du *Mariage*. Soudain un éclat de voix : le sociétaire célèbre continuait la discussion sur *Tartufe*, et sa voix dominait le bruit soulevé par les départs.

— Vous vous trompez, mon cher! Molière n'avait que dix-huit chemises de nuit!

— Dix-neuf!

— Non! dix-huit!.. Ah! si vous parliez des perruques!.. Sur les perruques on n'est pas fixé. Vous comprenez que je sais à quoi m'en tenir.

— Moi aussi. Dix-neuf chemises!..

— Dix-huit! Je vais publier une brochure sur la question. Vous verrez, vous verrez...

Les voix s'éteignaient. Les deux moliéristes disparaissaient dans la galerie. Le foyer des artistes se vidait lentement. Le troisième acte appelait les abonnés dans la salle, et les comédiens sur le

théâtre. Lydia Menko demeurait seule. Toujours debout, elle semblait songeuse et préoccupée, écoutant d'une oreille distraite les voitures rouler sur la grande place sonore. Un instant, elle s'assit près de la cheminée, jetant un regard inquiet sur le cadran de la haute pendule en bois noir. La fierté patricienne de son visage disparaissait lentement, remplacée par une tristesse vague, par une inquiétude inavouée.

— Il est encore en retard, murmura-t-elle. Déjà?..

II.

La jeune femme habitait un très modeste appartement, au quatrième étage, rue de Rivoli. Sa petite fortune, cinq ou six mille livres de rente, et les appointemens du théâtre, lui permettaient de vivre indépendante. Elle avait peu d'amis. Dès son entrée à la Comédie, les mains s'étaient tendues vers elle. Mais Lydia apportait dans sa nouvelle carrière un peu de cette méfiance craintive qui est naturelle aux Latins des Balkans. On connaissait mal son genre d'existence; et Jeanson lui-même ignorait quelles relations unissaient la jeune femme et le baron de Tresme. Un jour par semaine, Lydia recevait les rares personnes qui la venaient voir; quelques amis de sa famille, retrouvés dans l'immensité de Paris, à l'annonce de ses prochains débuts, quelques camarades, curieux de l'observer ou de la connaître. Peu à peu, ces visites s'espaçaient pour cesser bientôt. La jeune femme n'y prenait qu'un plaisir vague et ne le cachait pas. Et puis sa vie calme et monotone n'excitait plus la curiosité. Elle ne s'en inquiéta pas. La solitude lui plaisait. Elle usait ses journées presque entières dans son petit salon, meublé de façon fort simple. Quelques jolis tableaux, deux ou trois meubles de prix, rares épaves d'un passé plus riche; de lourdes tentures sombres couvraient les murs, séparées par des divans bas. Elle travaillait là avec l'acharnement d'une volonté opiniâtre qui veut triompher. « — Vous aurez du succès, lui disait l'administrateur général; à une condition : il faut corriger votre accent. » Et elle s'épuisait à corriger son accent. Quand elle avait travaillé longtemps, pour se délasser, elle s'asseyait à son piano. Alors elle berçait ses rêves avec les airs de sa patrie; des mélodies roumaines, d'une mélopée traînante, qui l'emportaient dans les pays bleus du rêve.

A quatre heures, tous les jours, elle s'en allait à pied chez son professeur, un sociétaire du théâtre, qui demeurait fort loin, rue de Courcelles. La leçon prise, elle revenait gaîment, avec la bonne humeur d'une créature humaine qui a bien accompli sa tâche. Le soir, elle travaillait encore, en écoutant ses camarades au théâtre.

Elle suivait les représentations avec assiduité, étudiant la diction de ces parfaits comédiens. C'est ainsi qu'elle connaissait le baron Lucien de Tresme. Une présentation banale comme toutes les autres. Lucien se montrait tendre, amoureux, empressé ; il venait la voir souvent, lui faisant une cour discrète. Non pas si discrète qu'on ne jasât un peu.

Ce mardi-là, après avoir longtemps attendu dans le foyer, Lydia partit de mauvaise humeur, sans même entrer dans la salle. Il faisait un froid sec. Elle marchait vite, rêveuse, toujours triste. Pourquoi Lucien ne venait-il pas la chercher, selon sa promesse? Il l'aimait cependant. Elle ne doutait pas de lui ; elle ne se sentait pas jalouse. Un retard... mon Dieu ! ce n'est rien qu'un retard. Et, cependant, cela fait souffrir. Elle lui appartenait depuis quelques semaines seulement. Pourquoi se montrait-il si peu exact, lui qui témoignait naguère une passion si vive ?

En un quart d'heure, elle eut franchi la distance qui la séparait de sa maison. La solitude pesait sur son cœur ; sa tristesse vague augmentait. Il lui semblait qu'un malheur allait la frapper. Une heure plus tard, Lydia était encore dans sa chambre à coucher, au coin du grand feu clair, rêvant à ces premières déceptions de l'amour heureux et confiant. Elle était bien jolie pourtant, dans le peignoir de foulard blanc qui moulait son corps sculptural. De temps en temps la haute porte de la maison se fermait sourdement. Et la jeune femme frissonnait, se demandant :

— Est-ce Lucien ?

Soudain elle entendit une clé grincer dans la serrure. C'était bien lui ! Alors, tout fut oublié : les craintes imaginaires et les jalousies irraisonnées. Elle le revoyait ; elle le serrait dans ses bras. Il ne lui en fallait pas davantage.

Lucien de Tresme avait trente ans. Joli garçon, très élégant, il prenait son destin comme il se présentait, sans souci de la veille et du lendemain. Élevé par sa mère, follement gâté par une femme tendre qui dépensait tout son cœur dans les élans d'une maternité plus passionnée que prudente, il ne connaissait de la vie que les sourires. Riche, à peu près ignorant, parfaitement content de lui-même, il réalisait le type exact de l'égoïste. Lucien haïssait tout ce qui eût exigé un effort de l'esprit. Il lisait le livre à la mode, afin de pouvoir en parler, et il bâillait à la pièce nouvelle, afin de pouvoir la discuter. Dans les succès qu'obtient un jeune homme, il ne cherchait guère que ceux qui pouvaient flatter sa vanité.

Lydia l'avait adoré tout de suite. Stendhal a appelé « coup de foudre » cette impression immédiate et profonde produite par la créature qu'on aimera. Cette impression, la jeune femme la subissait sans la raisonner. La jolie tête brune de Lucien, ses grands

yeux noirs alanguis, ombragés de cils très fins, sa taille gracieuse, lui plaisaient par leur finesse native. Lucien ne manquait pas d'aisance; elle crut que c'était de l'esprit. Il exprimait de manière assez vive le désir physique qu'il appelait l'amour ; elle crut que c'était du cœur. Moins jeune et connaissant mieux la vie, elle eût étudié davantage l'homme à qui elle se livrait dans un élan de passion. Mais la créature éprise ne raisonne jamais. Et puis, Lydia était seule au monde. Elle ne possédait plus de parens. Elle sentait le besoin d'aimer et d'être aimée. Elle n'avait mis qu'une seule condition : c'est qu'elle continuerait à vivre comme par le passé. Pauvre elle était, pauvre elle voulait rester. Lucien l'aimait : tant mieux. Elle n'acceptait de lui que son cœur. Ce désintéressement étonnait le baron. Les Parisiennes sont plus prévoyantes. A la réflexion, il haussait les épaules en se disant : « Bah ! c'est une originale ! »

En se donnant à celui qu'elle aimait, Lydia n'apprit pas à le connaître. Toujours calme et maître de lui-même, Lucien lui apparaissait sous son vernis de bonne éducation. Puis une femme aimante est aveuglée à l'avance. Pour elle, les défauts apparens deviennent des qualités réelles. Lydia ne vit pas la froideur du jeune homme, mais sa distinction. Comment n'eût-il pas eu de cœur : il parlait si souvent de sa mère !

Elle se croyait adorée. Lucien exprimait sa passion avec la chaleur d'un homme qui se porte bien et qui a des sens. Au fond, il était flatté de l'emporter sur ses nombreux rivaux, de posséder une si jolie maîtresse. Les chroniques bavardaient sur Lydia Menko, sur ses prochains débuts, sur son origine exotique. Il était très chic « d'avoir » une femme comme celle-là. On l'envierait dès que tout Paris serait au courant de l'aventure. Chez la plupart des hommes l'amour est composé pour les deux tiers de vanité. Que la jeune femme eût appartenu à dix amans ou fût vierge, Lucien ne s'en inquiétait pas. On s'occupait de la future étoile ; le baron n'en demandait pas davantage. Et c'est ainsi que Lydia livrait ses vingt ans, sa pureté, ses illusions et ses espérances aux caresses d'un bellâtre qui s'éprenait d'elle, comme il se fût passionné pour un pur sang dont on disait merveille.

— Comme tu viens tard ! s'écria-t-elle, en se jetant passionnément dans les bras de Lucien.

— Veuillez m'excuser, ma chère. J'ai fait la sottise de m'engager dans une grande partie au cercle. Impossible de partir.

— Je vous ai attendu au théâtre, comme c'était convenu, reprit-elle en souriant doucement.

Elle voulait atténuer jusqu'à l'apparence d'un léger reproche.

Lucien se chauffait tranquillement, installé dans un grand fauteuil au coin du feu.

— C'est justement parce que vous m'attendiez au théâtre, que je ne me suis pas inquiété. A propos, c'est demain la première de Sardou, au Vaudeville. Vous êtes bien décidée à n'y pas venir avec moi?

Lydia poussa du pied un large coussin et s'assit aux pieds de son amant.

— Pourquoi me fais-tu encore cette demande? dit-elle, avec une nuance de tristesse. Tu sais que nous ne sommes pas d'accord. Avant mes débuts, je ne veux pas me montrer en public.

— Et moi je serais si fier qu'on te vît à mes côtés!

— Comme tu es bon!

Elle prenait ce cri de vanité pour un cri d'amour. Lucien se mit à rire.

— En vérité, ma chère, vous êtes unique. Quand on pense que vous habitez un petit appartement au quatrième étage et que vous portez des robes d'institutrice! On rirait bien, si l'on se doutait de vos entêtemens de simplicité. Sans doute, sans doute, vous êtes très désintéressée. Mais la maît... l'amie du baron de Tresme devrait penser plus à l'homme qu'elle a choisi et moins à elle-même. Voyez-vous, ma chère, vous êtes une Roumaine. Vous ne connaissez pas notre Paris. L'apparence y est tout. Rien n'est mauvais pour une femme qui veut se lancer, comme de paraître pauvre. Sans compter que je passerai pour un pingre, à la fin.

— Que voulez-vous, Lucien? Je suis décidée à ne rien devoir qu'à mon talent... si j'en ai. Une femme dont le cœur est bien placé n'accepte rien de l'homme qu'elle aime. Quant à,.. quant à me lancer (je n'aime pas beaucoup cette expression-là, mais enfin, je l'emploie, puisque vous vous en êtes servi), je n'y tiens guère, vous le savez. A quoi bon revenir toujours là-dessus? Je vous aime, n'en demandez pas plus. Voyez-vous, je n'ai pas été élevée comme vos Parisiennes, moi. Je suis une sauvage. J'ai grandi là-bas dans nos solitudes farouches, libre comme un cheval échappé. Ma mère, une Française, végétait dans la nostalgie du pays perdu. Quand je suis restée seule, je n'ai pas hésité. J'avais la passion du théâtre. Pourquoi? Est-ce qu'on sait! Ma mère parlait si souvent de la France! Il me suffisait de fermer les yeux pour voir briller mes deux rêves dans la poussière d'or du lumineux Paris; être aimée... être célèbre... La gloire, c'est si beau!.. C'est si bon, l'amour! Je t'aime!

Cette nature franche, naïve, primesautière, étonnait toujours Lucien. Oh! non! elle ne ressemblait pas aux Parisiennes, celle-là avec ses élans de passion et ses idées bizarres d'amour désintéressé. Cet être égoïste et sec éprouvait, en face d'elle, la même surprise qu'un voyageur placé tout à coup en face d'un phénomène.

Sans doute, il aurait voulu se parer de Lydia Menko, porter son amour comme un gardénia à la boutonnière, se montrer avec elle aux courses et aux premières. Cela viendrait plus tard, quand elle serait illustre. Après tout, aucun de ses amis ne possédait pour maîtresse une actrice célèbre. En attendant, c'était une jolie femme, qu'il trouvait fort agréable d'avoir. Il la prit entre ses bras, appuyant ses lèvres sur les lèvres de Lydia.

— Je t'aime!.. dit-il, après une longue étreinte.

— Moi, je t'adore!..

— Comme tu es belle!..

Elle fermait les yeux, s'abandonnant dans un frisson qui courait de sa nuque jusqu'à ses pieds. La nuit les berçait de son silence. Ils restaient à demi pâmés dans les bras l'un de l'autre; et Lucien sentait avec volupté ce beau corps frémir sous ses baisers, comme le violon d'un maître sous l'archet vainqueur.

Pourquoi eût-elle douté de lui? Les grands yeux noirs de Lucien étaient si ardens, sa voix si douce, ses gestes si câlins! Et tout bas, grisée par ses caresses, elle se disait avec un ravissement intime : « Il m'aime, et je serai célèbre. » La gloire... l'amour...

Être aimée, ce n'est rien. Le difficile, c'est d'aimer. C'est pourquoi la créature humaine éprouve toujours une gratitude inconsciente pour l'être qui remplit son cœur. Lydia aimait en Lucien moins Lucien que son amour à elle-même. Lui, ne cédait qu'à la volupté du désir. D'ailleurs, il ne se donnait pas la peine de réfléchir. A peine souriait-il vaguement lorsqu'il écoutait les phrases de Lydia Menko, pleines d'un bel élan romantique. Cependant il préférait que les camarades blagueurs ne les entendissent pas.

La vie est un drame pour ceux qui sentent, mais une comédie pour ceux qui regardent.

III.

Le public des premières représentations est, certes, le meilleur. S'il se trompe quelquefois, il est toujours sincère. Et quand on a su le faire vibrer, il ne ménage à l'heureux auteur ni les sourires ni les applaudissemens. La pièce de Sardou devenait un triomphe. Les trois premiers actes avaient été acclamés. Pendant l'entr'acte du quatrième acte, un ami de Lucien de Tresme, qui se trouvait placé à côté de lui à l'orchestre, lui dit en riant :

— Tu connais Mary Sorell, des Français?

— Oui.

— Eh bien! tu devrais lui faire une visite dans sa loge.

— Pourquoi?

— Parce qu'elle ne te perd pas de vue.

— Quelle folie!

— Ce n'est pas une folie. Elle te lorgne comme un simple cabotin.

Un homme est toujours flatté d'être lorgné par une jolie femme. Bien plus quand cette jolie femme joue les premiers rôles à la Comédie-Française. Si Mary Sorell est fort belle, son talent est ordinaire. Après de médiocres succès au Conservatoire, elle entra au théâtre sans grande espérance de réussite. Mais la chance, en ce monde, est plus utile que le génie. Tel petit écrivain, servi par la fortune, devient rapidement illustre, et plus d'un vrai poète meurt de faim. Mary Sorell plut au public autant par ses défauts que par ses qualités. Sa superbe beauté commença son succès. Elégante, bien faite, elle frappait à première vue par un teint éblouissant. Son visage ressemblait à une touffe de camélias blancs. Les yeux, très grands, annonçaient une intelligence vive. En réalité, elle était bête, mais rusée. La ruse pour une femme est plus utile que l'esprit. Mary Sorell possédait l'art de donner à son regard faux une apparence de loyauté. Au fond, elle en eût remontré à trois huissiers retors. Sa taille mince, d'une élégance couleuvrine, dégageait bien une gorge opulente: un genre de beauté fort goûté par les hommes plus sensuels que sentimentaux. Devenue chef d'emploi par la retraite d'une illustre rivale, elle rêvait de jouer le superbe rôle du *Sphinx*, d'Octave Feuillet, qu'une puissante comédienne a rendu fameux. Et voilà qu'on trompait sa légitime ambition en le donnant tout à coup, à qui? A une autre. Et quelle autre? Une nouvelle venue! Une Roumaine engagée par protection! Elle nourrissait contre Lydia Menko une de ces jolies haines de théâtre qui feraient peur à un bandit des Abruzzes. On essayait de la consoler en énumérant tous les beaux rôles qui lui restaient. Mais une femme aimerait mieux perdre tous les diamans qu'elle possède que de ne pas posséder le strass dont elle a envie!

— Nous verrons, disait-elle quelquefois avec un mauvais sourire. Il paraît qu'elle a un accent ridicule.

Malheureusement, on racontait au théâtre que Lydia travaillait avec assiduité et que tous les jours elle corrigeait cet accent étranger. Elle avait un conseiller excellent, professeur au Conservatoire, grand comédien, homme sûr et d'un goût parfait. Bien plus, les semainiers qui se succédaient parlaient d'elle avec éloge. Elle montrait de l'énergie et de la volonté. Quant à son talent, on ne pouvait pas le nier. Elle avait du feu, du tempérament. C'était... une nature! comme disait Jeanson, l'abonné qui savait tout.

Quand Mary Sorell apprit que Lucien de Tresme s'amourachait de Lydia, sa colère devint de la rage froide. Comment! ce joli gar-

çon, riche, bien posé, allait lancer cette Roumaine? On eût dit que le baron lui volait quelque chose.

Jusqu'à ce moment, elle le regardait vaguement quand il venait au foyer, ne le distinguant pas des autres abonnés. Elle ne lui accordait aucune attention spéciale. Du jour où Lydia le prenait pour amant, Lucien devenait quelqu'un pour elle. Et c'est pourquoi, ce soir-là, dans l'éclat lumineux d'une brillante première, elle lorgnait obstinément le jeune homme. Elle étincelait dans sa loge comme un bijou dans son écrin. Et quelle toilette! Un amour de petit chapeau blanc et or, une coiffure plutôt, qui faisait ressortir l'éclat de ses cheveux noirs. Et posé avec une coquetterie excitante! La robe de velours épinglé gris perle s'ouvrait par-devant, laissant voir une gorge blanche.

L'entr'acte allait finir quand l'ami de Lucien lui dit pour la seconde fois :

— Décidément, mon cher, Mary Sorell ne vous perd pas des yeux. Allez donc lui serrer la main.

La comédienne n'était point seule. Depuis cinq ou six ans, une liaison l'unissait à un *gentleman* laid et riche; liaison avouée à personne, connue de tout le monde. Ce *gentleman* se nommait M. Rigaud. Il existait deux Rigaud dans le monde parisien. Et on ne les désignait jamais par leurs prénoms. L'un s'appelait « Rigaud, celui qui est avec Mary Sorell; » l'autre, « Rigaud, celui qui fait courir. » Le premier était bienveillant; le second rageur. Tout cela constituait un état civil fort détaillé. Lucien connaissait les deux Rigaud. Rien ne l'empêchait de monter dans la loge de la comédienne.

— Comme c'est gentil à vous de venir me faire une petite visite! s'écria la jeune femme en tendant la main au baron.

Et, jouant avec son éventail, elle riait pour montrer ses dents, coquetant de son mieux avec Lucien, qu'elle désirait d'autant plus que le jeune homme adorait Lydia. Elle le croyait du moins. Rigaud ne la gênait guère. Quoiqu'il n'eût des « muets » que le silence, il n'élevait jamais la voix devant Mary. D'ailleurs, il lui obéissait avec une docilité de king's-charles. Il se contentait de jeter un mot discret de temps à autre, mais il ne se fût jamais permis d'importuner sa compagne. Lucien se trouvait bien auprès de Mary Sorell et se brûlait doucement au feu de ses grands yeux enflammés. Il ne songeait nullement à s'en aller. A la fin du quatrième acte, il y était encore. La comédienne cachait à peine sa joie.

— Vous restez avec nous jusqu'à la fin du spectacle et nous irons souper chez moi, s'écria-t-elle tout à coup. Oh! ne dites pas non. Ce serait inutile. D'ailleurs je me fâche avec vous si vous refusez. Vous voulez vous fâcher avec moi? Vous auriez tort...

Et elle lui jetait des regards qui eussent fait flamber un homme gelé au pôle Nord. Pendant le dernier entr'acte, elle loua beaucoup la pièce de Sardou. Comme c'était beau, l'amour de ces deux jeunes gens! Ah! l'amour pur! l'amour idéal! Car les femmes vantent surtout cet amour-là quand elles veulent en inspirer un autre.

A la chute du rideau, elle prit le bras de Lucien.

— Vous soupez avec nous, je le veux, dit-elle d'une voix très gaie.

— Merci, madame. C'est impossible, malheureusement. Je suis attendu.

— Eh bien! on vous attendra!

Lucien voulait se défendre encore. Mais, avec une légère pression de bras, Mary Sorell triompha de ces derniers scrupules. Après tout, il en serait quitte pour s'excuser auprès de Lydia. Il inventerait le premier prétexte venu : une migraine. C'est si fatigant, les premières!

— Je n'aime pas souper au cabaret, reprit Mary, pendant que le coupé de l'excellent Rigaud les emportait tous les trois vers l'avenue du Bois-de-Boulogne. Si vous n'êtes pas content de la maison, vous ne reviendrez plus : voilà!

Lucien regardait la jeune femme enfoncée dans sa pelisse fourrée, et jolie à la façon d'un diable de féerie. Ses yeux flambaient dans l'ombre de la voiture comme des prunelles de chat. Elle se serrait doucement contre lui, souple et provocante. Lucien se grisait au parfum de ce beau corps. Par instans, l'image de Lydia Menko, seule, dans sa petite chambre, traversait bien son souvenir. Mais le baron n'était point de ceux que gêne une délicatesse trop active. Parce qu'on possède une chasse gardée, ce n'est pas une raison pour ne marauder jamais sur les terres du voisin. Et, d'ailleurs, le voisin paraissait de si bonne composition! M. Rigaud regardait sa compagne d'un air bienveillant, aussi indulgent que paternel.

— Vous ne vous doutez pas du service que vous *nous* rendez, continua la jeune femme. Sans vous j'aurais été obligée de souper seule. *Notre ami* part demain matin pour Valenciennes, et il est obligé de me quitter de bonne heure.

La langue parisienne, cet idiome particulier qui ne se parle qu'entre l'Arc-de-Triomphe et le Gymnase, contient des euphémismes adorables. « Notre ami » ne bronchait pas. Il se contenta de dire avec bienveillance :

— Mary a raison; je ne peux pas souper avec vous. Mais vous me revaudrez une autre fois le plaisir de votre compagnie, mon cher baron.

Était-il sot? Ou aimait-il mieux fermer de temps en temps les yeux, afin de garder une maîtresse qu'on lui enviait? Nul n'aurait

pu le dire. Lucien ne se perdait point dans ces rêveries philosophiques. La perspective d'un souper en tête-à-tête avec la belle comédienne le ravissait. Il ne trahissait point Lydia parce qu'il régalait ses yeux d'un spectacle appétissant.

Mary Sorell était riche. Elle n'habitait pas un modeste appartement comme sa rivale, mais un petit hôtel, au milieu de l'avenue du Bois-de-Boulogne. Et là, elle entassait cent bibelots, comme en peut rêver le caprice ou la fantaisie d'une jolie femme. Un feu clair luisait gaiement dans la cheminée du salon où Mary introduisit Lucien. M. Rigaud les avait aimablement quittés à la porte. Le baron regardait étonné autour de lui, s'avouant tout bas qu'il est bien heureux que Valenciennes existe et que les Rigaud y aient des affaires.

Si l'actrice manquait de goût, elle connaissait à coup sûr un amateur qui n'en manquait pas. Le salon frappait tout de suite par une élégance de bon aloi. Au fond, le buste en marbre de la comédienne, un buste exquis de Franceschi, qui excelle à rendre les chairs fermes et les visages altiers. Sept ou huit tableaux modernes bien choisis, sans parti-pris d'école : une réduction de la *Jeanne d'Arc* de Bastien-Lepage et la *Fuite en Égypte* de Luc-Olivier Merson ; un délicieux Cazin d'une incomparable fraîcheur ; et des bibelots ravissans parmi lesquels éclatait, dans la délicatesse de sa beauté, une aiguière de Froment-Meurice, digne de Benvenuto. De vieilles tapisseries, drapées en tentures, et des meubles disparates, plaisans à l'œil sans choquer le goût par des nuances violentes. Au fond, par une large baie, on apercevait le petit jardin, frileusement endormi dans le grand silence de cette nuit d'hiver.

— Ai-je été longue? demanda Mary Sorell, qui entra brusquement.

Lucien jeta un cri. La séductrice était irrésistible. Un peignoir de dentelles modelait son corps souverain, comme une draperie de statue. C'était à la fois exquis et indécent. On ne pouvait la regarder sans penser à une déesse et à une femme.

— Vous êtes adorable! dit-il en lui baisant la main.

— Je ne sais qu'une chose : je meurs de faim. Avez-vous bon appétit?

— Ma foi, oui.

Certains philosophes grincheux ont prétendu que l'amour commandait la frugalité. C'est une théorie au moins imprudente. La frugalité a des conséquences dont l'amour ne s'accommode pas. Les jeunes gens mangèrent gaiement, comme on mange lorsqu'on a faim et qu'on n'est pas plus gêné par sa conscience que par son estomac. Lucien se disait bien, en dégustant un verre de romanée, que sa maîtresse l'attendait toujours. Mais il faut être juste. La

vie n'a point tant de gaîtés qu'on puisse jeter au vent celles qui se présentent avec un sourire de bonne fille. Sans doute Lydia l'adorait. Eh! il y a des heures où, pour les hommes de la trempe du baron de Tresme, l'adoration d'une femme ne vaut pas un bon souper et une convive excitante.

D'ailleurs, quel mal faisait-il? Aucun. Certes, Lucien espérait vaguement que le souper aurait un dessert. Mais il ne précisait pas en quoi il consisterait. Lui qui connaissait de réputation la coquetterie raffinée de Mary Sorell, il n'osait pas espérer qu'elle le renverrait... complètement heureux. Mais qu'elle lui permît seulement d'être de... l'avant-dernière inconvenance, il n'en demandait pas davantage. En attendant, elle bavardait, montrant ses jolies dents blanches qui luisaient entre ses lèvres rouges. Ayant l'esprit de comprendre qu'elle n'en avait pas, Mary empruntait celui des autres. Elle contait des *potins* de coulisse; les amours de celui-ci et les tromperies de celle-là; les mots du monologuiste à la mode, le fameux Grandin, dont les cheveux blonds, la figure fine et pâle, suffisaient à rendre hilare toute une salle en délire. Lucien s'amusait et ne le cachait pas. Il riait de franc cœur. Et, le souper fini, quand il alluma une cigarette, il était d'aussi bonne humeur que peut l'être un parfait égoïste qui jouit de la complète satisfaction de ses sens.

Mary Sorell avait la finesse des femmes bêtes qui ont un but. Devinant sa rivale plus passionnée de cœur que de corps, elle jouait le jeu contraire. Au lieu d'être élégiaque, elle se montrait sensuelle. Ils revenaient au salon et tous les deux causaient, en camarades, au coin du feu. Mary se chauffait, étendue dans un fauteuil, laissant voir sa jambe nerveuse, bien modelée par un bas de soie. Elle racontait à Lucien qu'elle le remarquait depuis longtemps. Oh! il ne s'en doutait guère! Est-ce que les hommes « dont le cœur est pris » voient ces choses-là? Unique allusion à Lydia Menko. Et bien inutile! En ce moment, Lucien ne pensait pas plus à Lydia qu'au dernier perdreau de sa dernière chasse. Il se rapprochait peu à peu de la jeune femme, absolument grisé par ses yeux étincelans, par ses allures provocantes, par ses demi-sourires qui promettaient tout et n'accordaient rien.

Tout à coup, il se trouva à genoux devant elle, les bras noués autour de sa taille. Elle le regardait. Quelque chose remuait dans ses yeux.

— Lucien!.. Lucien!.. dit-elle.

Le jeune homme ne répondait rien, Mary ne se défendait que pour la forme. Elle laissa tomber sa tête sur l'épaule de Lucien.

Elle restait pâlissante, et comme emportée par une brûlure de chair, par une griserie des sens qui la jetaient avec des frissons de fièvre dans les bras de ce beau garçon. En réalité, elle était parfaitement maîtresse d'elle-même. Elle ne subissait ni désir, ni excitation : à peu près l'impression de plaisir d'un joli chat qui, ayant longtemps joué avec une souris, se décide à enfoncer ses quenottes blanches dans la chair tendre. Et, au moment où Lucien, enivré, murmurait : « Je t'aime!.. je t'adore!.. » en étreignant follement son corps souple, elle se disait tout bas :

— Décidément, je n'ai de plaisir que quand je sais que je vais faire pleurer une femme!..

IV.

Une après-midi, comme Lydia arrivait à la répétition, elle rencontra Jeanson. L'abonné qui savait tout alla vers la jeune femme avec empressement.

— Eh bien! c'est donc pour vendredi, ce début? Bravo! Très content au théâtre! Et cet accent? Ce diable d'accent?.. Hein, disparu? Bien! Pas plaisanter là-dessus! Parce que... vous comprenez? C'est ça! N'ayez pas peur... Du feu, du tempérament,.. une nature!

Elle écoutait vaguement, préoccupée, le cœur dans un étau, secouée par un pressentiment. Depuis quinze jours, elle souffrait. Elle sentait que Lucien ne l'aimait plus. Pourquoi? Elle ne pouvait pas le dire. C'était irraisonné. Le baron de Tresme lui semblait tout autre. Elle ne le reconnaissait plus. Il avait des accès de colère inexplicable. Fréquemment il parlait avec amertume de la coquetterie des femmes en général, et des comédiennes en particulier.

Jeanson voyait bien que Lydia Menko l'écoutait à peine. Alors il lui prit le bras et bonnement:

— Je vais vous accompagner sur le théâtre, dit-il.

Alors, il se faisait paternel. Il fallait être pratique. Tout le monde voyait bien que le baron lui plaisait. Et comme elle avait un geste de colère, en entendant salir son amour par cet être indifférent et banal :

— Voyons, voyons, ma chère petite, c'est dans votre intérêt que je parle. Ce garçon-là n'est pas sérieux. C'est un coureur. Il rôde autour de Mary Sorell...

Mary Sorell! A ce nom, Lydia Menko s'arrêta court, dans la ga-

lerie qui conduisait au foyer du théâtre. Une ombre grise emplissait le couloir. En pleine lumière, Jeanson aurait vu que la jeune femme pâlissait affreusement. Mary Sorell? Était-ce donc pour la courtiser que Lucien venait au théâtre chaque fois qu'elle jouait? Pour elle qu'il devenait triste et d'humeur quinteuse? Elle serra nerveusement le bras de Jeanson.

— Vous savez quelque chose! dit-elle les dents serrées.

Il eut peur de cette douleur qui se révélait subitement à lui. Puis haussant les épaules, car il ne croyait jamais à l'amour, il reprit de son ton badin:

— Que vous êtes naïve, ma chère petite! La passion? Une blague! Une vraie comédienne ne doit penser qu'à son art, qu'à son théâtre. Il ne faut pas faire de bêtises, quand on est... quand on est une nature!

Et comme ils arrivaient sur le théâtre:

— Allons! répétez bien, comme une femme sérieuse que vous êtes! A ce soir!.. Vous viendrez au foyer, ce soir?

Lydia balbutia vaguement:

— Oui,.. oui.

Et elle tomba écrasée sur le banc de velours rouge, qui garnit le petit guignol, juste à l'entrée de la scène. Mary Sorell! Sa rivale! Son pressentiment ne la trompait pas. Eh bien! puisque le hasard précisait les soupçons éveillés chez elle, tant mieux. Elle saurait du moins à quoi s'en tenir. Lucien devait venir la chercher après la répétition. Elle aurait avec lui une explication nette et franche.

— A vous, mademoiselle! lui cria le régisseur.

Il fallait travailler. L'amour viendrait après. Etait-ce la surexcitation des nerfs ou le résultat de six mois d'un travail acharné? Elle se montrait ce jour-là vraiment supérieure. Elle jouait avec fièvre, avec passion. Si bien que l'administrateur-général, le semainier et les artistes qui assistaient aux dernières répétitions, ne lui marchandaient pas les éloges.

— Oui, je la trouve bien, dit son professeur, chargé du principal rôle d'homme. Il est inutile de la surmener davantage. On pourra passer vendredi et mettre la répétition générale à mercredi. Voulez-vous, ma chère Lydia?

— Parfaitement.

— Vous êtes sûre que vos toilettes seront prêtes?

— Très sûre.

— Voilà qui va bien.

La jeune femme pouvait enfin partir. Elle regarda l'heure. Lucien devait l'attendre dans sa loge ou sous les galeries de pierre. Et de nouveau la jalousie la hantait. De nouveau elle se demandait avec fièvre: « Aime-t-il Mary Sorell? M'a-t-il trompée? » Lucien

l'attendait en effet. Il se promenait de long en large. Pour la vingtième fois, il cherchait à s'expliquer le caractère de Mary Sorell. Et il se butait à quelque chose d'incompréhensible. Depuis cette nuit où elle tombait dans ses bras, comme affolée d'amour, elle se dérobait obstinément à son amant de quelques heures. Il se présentait chez elle. Toujours la même réponse : « Madame était absente » ou « Madame ne pouvait pas recevoir. » Quand elle jouait, il courait au théâtre. La comédienne ne descendait plus au foyer. Il montait dans sa loge ; il frappait. L'habilleuse sortait, et, d'une voix plaintive, elle expliquait que « M. Rigaud ayant à parler à madame... » Ce Rigaud devenait une éternelle obsession. Mary Sorell ne se montrait plus sans lui. Si bien que la rusée fille changeait lentement en passion furieuse un simple caprice des sens.

Au moment où Lydia Menko le rejoignait, Lucien tournait et retournait dans son esprit cette éternelle question : « Pourquoi me fuit-elle et que s'est-il passé ? »

— Vous venez avec moi ? lui demanda la jeune femme.

— Sans doute.

Elle le regardait, cherchant à voir clair sur ce visage muet. Mais si Lucien semblait préoccupé, il ne livrait pas aisément son secret. Au moment où ils allaient traverser la place, un valet de pied, dont Lydia ne connaissait que trop bien la livrée, s'approcha du jeune homme, le chapeau à la main, et lui remit un pli fermé.

— Madame m'a bien recommandé, dit-il, de ne donner cette lettre qu'à M. le baron lui-même.

Le valet de pied s'éloignait, et Lydia se sentait furieusement mordue au cœur. Son amant avait glissé le fin papier dans sa poche, sans pouvoir cacher le léger tremblement de ses doigts. Qu'allait-elle faire ? On ne demande pas à voir une lettre. Et puis cette nature fière et aristocratique se révoltait à l'idée de descendre jusque-là. Et cependant c'était son droit, à elle, de savoir ce que Mary Sorell écrivait à Lucien ! Elle marchait, les yeux troublés, les dents serrées. Le chemin lui paraissait interminable. Le baron se sentait dans une position fausse. Follement désireux de lire ce que l'*autre* lui écrivait, il n'osait pas devant sa maîtresse. Et il accompagnait Lydia sans parler, mais un peu bête, comme est toujours bête un homme qui ment. Enfin ils arrivaient. Et quand ils furent entrés dans le salon, sans même ôter son chapeau, sans retirer son manteau, pâle, frissonnante, Lydia dit en le regardant bien en face :

— Qu'est-ce que vous écrit Mary Sorell ?

— Mais...

— Pas de phrases. Une réponse bien nette et bien franche. Qu'est-ce que vous écrit Mary Sorell ?

Le baron reprenait peu à peu sa présence d'esprit et son aplomb naturel.

— Ma cousine voulait qu'elle vînt réciter des vers, chez elle, dans une soirée. Je lui ai écrit pour le lui demander. Elle me répond qu'elle accepte ou qu'elle refuse. Voilà tout.

Il disait cela d'un air assez franc et qui eût trompé toute autre qu'une femme aimante et jalouse. Lydia ne croyait pas un mot de cette réponse. Mais elle n'osait pas répliquer en face à son amant : « Vous mentez!.. » Elle eût sacrifié un trésor pour tenir ce papier entre ses doigts et lire enfin cette lettre révélatrice. Il lui répugnait de la demander. Il eût été si simple au baron de la lui donner, de calmer d'un seul coup ses angoisses et ses incertitudes!

— Je vais faire un tour au cercle et je viendrai après le dîner, dit-il d'un ton dégagé.

Et, sans attendre qu'elle répondît, il l'embrassa sur le front et sortit.

Restée seule, la jeune femme demeura un instant écrasée, anéantie. Puis brusquement, dans un élan de rage :

— Lâche! lâche! lâche! s'écria-t-elle.

Et elle fondit en larmes. Elle pleura longtemps, amèrement. Ah! ses belles illusions! ses chères illusions! Comme cet homme les effeuillait brutalement les unes après les autres! Que faire maintenant? Et puis opérant une réaction inévitable sur elle-même, elle repassait un à un les incidens de cette journée. Jeanson se trompait-il ou bien disait-il vrai? Lucien rôdait-il autour de Mary? Que contenait cette lettre maudite? Et avec le besoin d'espérer qui est au fond de toute créature humaine, elle cherchait à se prouver que l'infidèle était fidèle.

Quelle preuve exacte possédait-elle, en somme? Aucune. Les tristesses de Lucien, ses préoccupations depuis quelques jours? Mais ce pouvait être des pertes au baccarat. Elle savait que son amant jouait. Ses visites dans la loge de Mary? Il pouvait ne pas mentir en affirmant qu'il s'était chargé d'une commission pour elle. Folie sans doute que d'être si crédule! Mais est-ce que l'amour ne vit pas de crédulités? Cette lettre, oh! cette lettre! Pourquoi ne l'avoir pas demandée ou prise de force? On est toujours la dupe de sa délicatesse. Était-elle trompée? Et si elle était trompée, aurait-elle le courage de rompre, ou pardonnerait-elle? Voilà qu'elle acceptait presque maintenant la pensée d'une trahison! Lydia descendait un à un tous les degrés avilissans de la passion qui se débat. D'abord, elle frémissait de colère et de douleur à la seule idée d'une infidélité. A présent, elle se demandait si elle serait clémente ou cruelle devant un repentir sincère. Peu à peu, elle cherchait des excuses à cet homme, qu'une demi-heure auparavant elle traitait de

lâche! Mary Sorell la haïssait, elle, l'étrangère qui lui volait un rôle; elle, la nouvelle venue, qui menaçait de l'égaler sur la scène. Sans doute elle avait joué une hideuse comédie avec Lucien. Car Lucien était bon. Oh! oui, bon; elle le savait. Et si tendre! Mary le menaçait de se tuer, peut-être? Il cédait par pitié, par effroi : mais il l'aimait toujours, elle! Elle qui lui gardait tous les trésors de son cœur sans s'être traînée dans des lits suspects comme cette fille!

Même en subissant la honte d'une trahison, Lydia accumulait les excuses pour diminuer les torts de celui qu'elle aimait, qu'elle adorait, hélas! quoi qu'il eût fait. C'est qu'elle s'en voulait de l'avoir accusé si vite. Sa jalousie l'emportait trop loin. Pourquoi ne pas admettre que Lucien eût dit vrai? qu'il eût reçu de Mary Sorell une banale réponse à une demande banale? La malheureuse tournait et retournait chacun de ces incidens, souffrant le martyre, ne comprenant même pas ses illogismes et ses inconséquences; ne saisissant même pas les absurdités de ses doutes.

Elle aimait et ne voulait pas cesser d'aimer! Voilà ce qu'elle ne s'avouait pas à elle-même. Il lui en coûtait d'arracher la passion de son être, comme il en coûte au blessé à qui on retire le trait qui l'a percé.

L'heure coulait, et Lydia se torturait toujours l'esprit et le cœur. La petite pendule, sur la cheminée, sonna neuf heures. Neuf heures, déjà! Pourquoi Lucien ne paraissait-il pas? Il devait dîner au cercle et revenir tout de suite. Un autre soir, elle eût pensé qu'une partie le retenait, ou une conversation, ou un rendez-vous. Mais ce soir-là! Après la courte et violente scène sur laquelle ils se quittaient! Soudain, une pensée lui traversa le cerveau, flambant dans son esprit comme une lueur d'incendie. Mary Sorell jouait. Il avait été la voir au théâtre. Quelle folie de n'y pas songer plus tôt! Oh! elle saurait! Au théâtre! auprès d'elle... le misérable! Eh bien! soit, ce serait une preuve cela, et une preuve indéniable. En un clin d'œil, elle fut prête à sortir. Mais en allant la chercher, cette preuve si désirée et si crainte, mais en courant là où son cœur devait se briser ou revivre, elle eut une crise de désespoir navré. Elle avait été si heureuse dans ce petit appartement dont elle sortait! Tant de souvenirs d'amour y laissaient flotter leur poussière impalpable! C'est que les choses deviennent une partie intégrante de la créature humaine. Elle y met à son insu l'inconscient égoïsme du bonheur qu'elle a goûté. Et en partant la pauvre Lydia jetait un regard désolé sur cette petite chambre, sur ces meubles familiers, sur ce lit désert, témoins et confidens de ses dernières pudeurs et de ses premières larmes.

V.

A peine dans la rue, Lucien courait sous un bec de gaz et dévorait des yeux la lettre de Mary. Missive bien courte, mais pleine d'expression : « Si tu savais ce qui s'est passé! J'ai cru que j'en mourrais! Je n'y tiens plus. Il faut absolument que je te parle. Viens dans ma loge, ce soir à neuf heures. Je t'adore!

« MARY. »

« Je t'adore! » Lucien répétait ces trois mots avec le ravissement d'un chat qui se trouve subitement placé en présence d'un quartier de miel. Elle l'adorait? Alors, pourquoi le laissait-elle se morfondre et se désoler depuis quinze jours? Sans doute, elle lui expliquerait ce mystère : « Si tu savais ce qui s'est passé!.. » Et ce mystère-là devait être plein d'horreur, puisque Mary ajoutait : « J'ai cru que j'en mourrais!.. »

Tant de femmes depuis quelque cinq mille ans ont répété cette même phrase niaise et mélodramatique, qu'il est très curieux de penser que d'autres femmes s'en servent encore. On peut aisément croire, du reste, que les moyens les plus vieux sont les plus sûrs. Le nombre des imbéciles est illimité, et ce qui a réussi avec les uns doit réussir avec les autres. Au surplus, Lucien croyait deviner « ce qui s'était passé. » La présence obstinée de Rigaud dans la loge de Mary Sorell en disait bien long à ce Parisien au courant de tous les secrets d'alcôve.

Les premières heures de la soirée lui parurent interminables. Le moment du rendez-vous n'arriverait donc pas! Et ce blasé attendait dans les salons du cercle avec des impatiences de collégien :

— Enfin! toi! s'écria Mary quand il entra dans sa loge.

Ce fut un long baiser, un de ces baisers qui font sauter la moelle d'un homme amoureux.

— Si tu savais!.. Rigaud est follement jaloux de toi... Il m'a déclaré qu'il ne voulait plus que je te visse. Impossible de me débarrasser de lui. Il ne me quittait pas d'un instant. Ce soir, je suis libre, parce qu'il a une attaque de goutte. D'ailleurs, j'ai pris mes précautions. La loge voisine de la mienne est inoccupée. Je l'ai demandée à l'administrateur-général. Mon habilleuse guette sur l'escalier. Au premier visage suspect, elle m'avertira. Tu aurais le temps de te glisser à côté et de disparaître pendant qu'on entrerait chez moi...

Et, de nouveau, elle se jetait dans les bras de Lucien absolument affolé.

Il eut un geste superbe de mépris.

— Si Rigaud t'ennuie, est-ce que je ne suis pas là?

Mary eut l'air plein de dignité d'une reine lisant son discours du trône aux chambres assemblées.

— Rigaud a été parfait pour moi, mon ami. Je ne dois pas l'oublier. Un père! Je puis le tromper... L'amour ne se commande pas, et si je t'aime, c'est malgré moi... Mais je ne ferai pas souffrir un homme qui a toujours été excellent. Mon devoir est même, autant que je le pourrai, de ménager son amour-propre, de sauvegarder sa dignité.

— Alors, je ne te verrai plus!

Elle laissa errer dans le vide ses yeux désolés, comme Hermione au cinquième acte.

— Hélas! murmura-t-elle...

Les philosophes se sont toujours demandé comment les femmes s'y prenaient pour mener les hommes. Ève, la première coquette, a reçu du serpent une recette qui a servi à toutes les autres. Chacune la repasse à sa voisine, et tout le monde s'en trouve bien, puisque les femmes ne pensent pas encore à changer la recette du serpent, ni les hommes à s'en plaindre. Mary Sorell jouait la comédie aussi bien à la ville qu'au théâtre. Pendant un quart d'heure elle jongla comme un clown avec sa reconnaissance pour Rigaud, avec ses devoirs envers lui. Bon Rigaud! Il devenait utile même en n'allant pas à Valenciennes! Si bien que Lucien passa là où la rusée coquette voulait qu'il passât, courbant gentiment la tête sous les gracieuses fourches caudines de la séductrice.

Mary Sorell employait un argument vainqueur. Elle n'était pas sûre de Lucien. Le baron de Tresme! Connu pour ses succès de femmes! Comment pouvait-on se fier à lui? Comment sacrifier quelque chose à cet infidèle qui promenait son cœur dans tous les boudoirs? Et comme il la suppliait de le recevoir encore, là-bas, dans le petit hôtel de l'avenue du Bois-de-Boulogne, comme il insistait avec fougue, lui jurant qu'il l'aimait avec passion (ce qui était faux), et qu'il la désirait avec folie (ce qui était vrai), Mary le regarda bien en face de ses yeux étincelans.

— Alors, si je vous demandais une preuve d'amour,.. vous me la donneriez?

— Demandez-moi ce que vous voudrez!..

— Bien.

— Mary...

— Je t'adore...

Et elle se laissait glisser dans ses bras, et Lucien se grisait de nouveau au parfum pénétrant de ces cheveux tordus et de ces chairs fermes, quand un bruit sec arracha la jeune femme

à son étreinte. L'habilleuse entrait et d'un geste brusque avertissait Mary d'un danger prochain. La comédienne dit tout bas au jeune homme : « Sortez vite. Je vous écrirai demain. » Et elle poussa Lucien dans la loge voisine, cette loge vide qui devait lui servir de refuge. Il avait parfaitement compris ce qu'il devait faire : sortir lorsque s'ouvrirait la porte de Mary. De cette façon, nul ne l'ayant vu entrer, nul ne le verrait partir.

Mary Sorell, dès que le baron eut disparu, se rassit tranquillement devant la haute glace qui surmontait sa toilette. Avec sa patte de lièvre, elle corrigeait le rouge et le blanc de son visage, quand elle entendit frapper un coup violent.

— Entrez ! dit-elle.

C'était Lydia, livide, secouée de frissons, les yeux cerclés de noir. Elle se précipita dans la loge, regardant autour d'elle, et comme hébétée devant sa rivale paisiblement assise, pendant que l'habilleuse attendait ses ordres, installée sur une chaise. Mary Sorell se leva, avec un sourire charmant et tendant sa main à Lydia :

— Comment ! vous êtes assez gentille pour me venir voir, ma chère camarade ?

Lydia restait toujours immobile, ne sachant que dire, et n'osant rien dire. Elle s'attendait à trouver là son amant. Et personne ! Rien que Mary Sorell, qui faisait son visage, très calme, sans l'apparence de trouble ni d'émotion, sans que rien pût accuser une surprise. D'ailleurs, où Lucien se serait-il caché ? Les loges d'actrices sont très simples et point machinées comme un décor de féerie. Lydia s'assit enfin, balbutiant, s'excusant. Mais sa rivale se chargea de la tirer d'embarras. Elle venait lui annoncer sans doute que la répétition générale aurait lieu le lendemain ? Elle le savait, elle comptait même y assister. C'est un plaisir que de voir la Comédie s'enrichir d'un talent nouveau ! Mary Sorell se montrait souple et câline. Elle était touchée, oh ! très touchée de cette visite. Lydia savait qu'elle, Mary, désirait jouer le rôle ; et elle ne pouvait qu'être très reconnaissante d'une démarche aussi délicate.

Lydia Menko reprenait peu à peu sa connaissance, sa liberté de penser. Non, Lucien n'était point là; non, elle ne le trouvait pas auprès de cette femme. Et, cependant, tout lui criait la trahison, tout ! Ces tentures muettes où tombait son regard chargé de douleur, ces meubles banals, où il s'asseyait peut-être une heure auparavant ! La malheureuse voyait s'enfuir la preuve décisive qu'elle espérait saisir. Et jamais elle n'eut plus qu'en cette minute suprême la *sensation* d'une infâme infidélité. Sa chair se révoltait en touchant la chair de sa rivale. Elle éprouvait une répulsion irraisonnée, une rancœur instinctive.

Sans savoir ce qu'elle disait, elle balbutiait quelques mots hachés.

Oui, justement... Elle venait,.. elle venait prier sa camarade d'assister à la répétition générale.

— Comment donc! et à la première aussi! s'écria Mary Sorell avec un sourire adorable.

Lydia était dehors. Enfin! Elle s'appuya contre le mur, en respirant à peine. Elle ne trouvait pas Lucien. N'importe! Jamais elle ne se sentait plus sûre d'être trahie. Une lassitude immense s'emparait de ce pauvre corps brisé. Elle n'en pouvait plus. L'amour! voilà donc ce qu'il lui donnait, l'amour! Une telle douleur qu'elle en avait comme des nausées! L'amour et la gloire, ses deux rêves! Le second fuirait-il comme s'évanouissait le premier? Elle ne croyait plus à rien. Elle ne désirait plus rien. Seule, la pensée de son prochain début lui donnait un peu de courage encore. Que ferait-elle cependant, si le succès la trahissait comme la passion? Si tout croûlait autour d'elle, le passé, le présent, l'avenir?

Cette nature fougueuse ne devait concevoir que des idées excessives. La pensée de la mort lui vint. Elle s'arrêta dans trois ou quatre boutiques de pharmacien. Après tout, la mort, si ce n'est pas le repos, si ce n'est pas l'oubli, — est-ce qu'on peut savoir! — c'est le changement. Et elle souffrait tellement qu'elle voulait changer, comme si elle pouvait rejeter loin d'elle sa peau enfiévrée qui la brûlait!

VI.

La toile venait de se lever, et Lydia s'apprêtait à entrer en scène. Après la répétition générale, tout le monde annonçait un triomphe. Une excitation intense la soutenait. Il lui semblait qu'elle marchait sur des nuées. Elle se sentait forte, sûre d'elle-même, confiante dans la grande bataille qu'elle allait livrer au public. Lucien lui-même ne lui apparaissait plus que dans une vague pénombre, comme un souvenir déjà lointain. L'artiste, cette fois, dominait la femme. Quand elle parut, il y eut un murmure que soulevait sa beauté souveraine. Un feu sombre luisait dans ses yeux, et tout de suite les applaudissemens éclatèrent. Elle jouait avec tant de flamme qu'on était saisi par ce talent inégal, mais violent. Cette créature primesautière s'abandonnait à elle-même. Elle mettait dans son rôle ses rages de femme blessée, ses ardeurs d'amante passionnée. Son dangereux accent avait absolument disparu, et la voix forte, bien timbrée, vibrait dans la salle conquise. Le succès grandit encore au second acte. On n'attendait plus la débutante qu'à la fameuse scène du trois, la scène de la forêt. Là devait se décider le sort de la bataille. Seulement alors, on prononcerait. Ou un triomphe, ou une déroute. Un profond silence régnait, coupé par des applaudissemens, par des : « Très bien! très bien! » Les habitués se regar-

daient. Est-ce qu'on allait revoir les belles soirées disparues, et cette petite Roumaine deviendrait-elle l'étoile de l'avenir?

Juste à ce moment, une loge de côté s'ouvrit, et Mary Sorell entra. Derrière elle, Lucien de Tresme, un peu gêné de son rôle, mais docile à la volonté de la jeune femme. « Si je vous demandais une preuve d'amour... » disait-elle l'avant-veille. Et elle avait demandé au baron d'assister dans sa loge, auprès d'elle, au début de Lydia Menko. Mary s'assit, pendant que Lucien, vaguement honteux de sa lâcheté, essayait de se dissimuler derrière elle.

Mais Lydia le voyait. Elle eut un mouvement brusque, portant la main à sa gorge, comme si elle étouffait. Et puis elle s'arrêta court au milieu d'une réplique. Il y eut un silence d'une minute. Et c'est effroyablement long, une minute de silence, dans une pièce, au milieu d'une scène bien lancée. On se regardait à l'orchestre; on se demandait : « Qu'est-ce qu'elle a? » Dans les loges, au balcon, aux premières galeries, courait ce murmure vague, avant-coureur des désastres, pareil à une brise qui caresse avant de renverser. Cependant Lydia reprenait son rôle, hésitante, haletante, les yeux fixés sur cette loge maudite, ne sachant plus ce qu'elle disait, ne sachant plus ce qu'elle faisait.

Mais le terrible défaut vaincu par l'art et le travail reparaissait dans cette créature, encore mal assouplie, et qu'un brusque désespoir ramenait à l'état de nature. Elle oubliait les leçons de son maître, les conseils tant de fois écoutés. Elle parlait maintenant avec son accent natif, cet accent rauque et guttural, presque ridicule pour des Parisiens, qui produisait l'effet d'une série de fausses notes dans un ensemble harmonieux.

Il y eut d'abord quelques rires étouffés; puis des mots blagueurs; enfin des haussemens d'épaules. Dans les loges, les femmes se regardaient avec des sourires railleurs. La déroute commençait. Pour quelques-uns, la présence du baron de Tresme dans la loge de Mary Sorell expliquait le drame, d'autant que l'insuccès commençait avec l'apparition du jeune homme. Mais ce drame soupçonné ne pouvait pas sauver la malheureuse. Le public n'entre pas dans ces questions-là. Il applaudit ou il se fâche sincèrement mais brutalement. Lydia ne jouait même plus. Elle récitait comme une automate, les yeux ardemment fixés sur sa rivale. Et toujours ce terrible accent qui faisait rire. Dans tout autre théâtre on eût sifflé. A la Comédie, la solennité du lieu et les glorieux souvenirs qu'il évoque imposent une certaine réserve. C'était maintenant un grand murmure, presque général, irrésistible et régulier, qui couvrait à demi la voix des acteurs comme un bruit de vague qui déferle. Et c'est ainsi que le rideau baissa, sans un applaudissement, net et raide ainsi qu'un couperet de guillotine qui tombe.

Lydia resta une minute encore sur la scène, écrasée, vaincue. Puis, relevant fièrement la tête, dans un élan de courage reconquis, elle traversa le théâtre, franchit la galerie, monta lentement un à un les degrés de l'escalier et entra dans sa loge. Elle demeurait debout devant la haute glace qui reflétait son visage livide sous une plaque de rouge. Elle dit tout haut :

— Alors, ni gloire, ni amour?

Et, pendant ces courts instans, elle évoqua tout un monde de souvenirs : son enfance, là-bas, dans les vertes et grasses prairies où court le puissant Danube; puis son arrivée à Paris, sa rencontre avec Lucien, l'infâme trahison dont il payait sa virginité donnée; et enfin cette soirée lugubre où sombraient ses derniers espoirs, cette soirée plus atroce que ne l'est, pour le condamné à mort, l'attente au pied de l'échafaud.

Une voix traînarde, qui glapissait dans le couloir des loges, vint la rappeler à elle.

— En scè-è-ène pour le quatrième acte!

Oui, oui, c'était vrai. Elle n'en avait pas encore fini avec son hideux supplice. Il fallait reparaître devant ce public et subir de nouvelles humiliations sous les yeux de sa rivale triomphante et détestée. D'une main fiévreuse, elle saisit un petit flacon, à demi caché entre les pots de blanc et de rouge, sur la table de toilette. Et elle descendit, avec un geste hautain, comme si elle jetait un défi à cette foule qu'elle bravait. A l'entrée du guignol, elle aperçut son professeur, le camarade qui jouait avec elle. Cet échec navrait cet homme de cœur, d'autant qu'il devinait toute la vérité.

— Vous avez du courage, lui dit-il, en voyant son air résolu, son allure décidée.

Elle eut un sourire étrange. Elle répliqua d'une voix bizarre, qui sonnait faux :

— Du courage? Ne craignez rien, mon ami. Ce n'est pas cela qui me manque!

Elle tenait la main gauche ouverte et la droite fermée, comme si elle eût pressé nerveusement quelque chose.

— Que serrez-vous donc là? demanda-t-il étonné.

— Ça? répliqua-t-elle avec une lueur fauve dans les yeux; ça, c'est le dénoûment!

Et elle entra en scène. Elle brûla tout ce dernier acte, délirante, avec des cris de douleur, avec des emportemens de folle. Le public restait stupéfait. Cette fois, personne ne pensait plus à rire. On était pris aux moelles. La scène de l'empoisonnement fut d'une réalité si atroce, qu'une femme manqua de se trouver mal. L'actrice qui était en scène avec Lydia la vit étendre la main dans un geste brutal et dire deux fois : « — Misérable! misérable! » comme

si elle voulait maudire en même temps, et le public qui lui volait sa gloire, et cet homme qui lui volait son amour. C'était si beau, si farouche, que les applaudissemens éclatèrent. Le critique influent s'écria :

— Elle a mal joué, mais elle est bien morte !

Oui, elle était bien morte.

Malheureusement la strychnine ne tue pas tout de suite. A trois heures du matin, Lydia agonisait encore, couchée dans sa loge, sur un lit de sangle, les yeux fermés. Près d'elle, quelques amies, l'administrateur général et le baron de Tresme, fort pâle, debout au pied du lit. Personne ne parlait. On n'entendait que le râle aigu de cette pauvre créature qui souffrait le martyre. Le médecin hochait la tête et pensait que plus tôt elle mourrait, plus tôt elle serait délivrée. Au matin, elle fut administrée. Il y avait quelque chose de très impressionnant à voir dans cette loge d'actrice un prêtre parlant du pardon de Dieu. Soudain, elle eut une violente secousse nerveuse. Puis, brusquement, elle ouvrit les yeux. Elle voyait Lucien ! Elle le voyait et une expression terrible de haine et de colère convulsait sa figure livide. Elle aurait voulu crier pour le maudire, elle aurait voulu étendre le bras pour le chasser ; et elle ne pouvait pas prononcer un mot, elle ne pouvait pas faire un geste. Elle concentrait sa volonté dernière dans son regard fixe de moribonde. Alors Lucien, épouvanté, recula devant ces yeux agrandis où l'aube de l'éternité mettait une lueur fulgurante. Il recula lentement, lâchement, pas à pas, comme un homme qui a peur. Il voulait se sauver et il n'osait pas. Lydia le poursuivait de son regard implacable. Tremblant, le baron se réfugia sur le palier, derrière la porte entr'ouverte. Et derrière cette porte, il la contemplait encore grelottant, stupide, décomposé, épiant la mort avec angoisse, attendant que ces yeux éteints cessassent enfin de le maudire et de le chasser.

VII.

Le service eut la gaîté particulière aux enterremens de théâtre. Cette mort dramatique faisait beaucoup de bruit. Des artistes de tous les théâtres s'étaient donné rendez-vous aux obsèques de Lydia Menko. Dehors, une foule avide guettait la sortie du corps. A Paris, le populaire adore les militaires et les acteurs. Dès qu'il peut voir de près les uns ou les autres, il attend patiemment pendant des heures la satisfaction désirée. Dans l'église on se parlait bas.

— Grassagnac est bien en voix. Il a chanté admirablement le *Pie Jesu*.

— L'orgue est bon. Qui est l'organiste d'ici?

— Ce qu'il y a de mieux, ce sont les fleurs.

— Oui. A cause de la saison.

— Cette pauvre Mary Sorell a un chagrin!.. Elle pleure à chaudes larmes.

Le défilé commençait. Et on se rejoignait, on se parlait, on se donnait des rendez-vous, discrètement.

— Venez donc déjeuner avec moi un de ces jours. Il y a un siècle qu'on ne vous a vu!

Un temps superbe. Une belle matinée d'hiver, sèche et pleine de lumière. Quelques-unes de ces dames pleuraient; et le soleil tombant d'aplomb sur leurs visages, on voyait les sillons noirâtres creusés par les larmes dans la poudre de riz. La foule, massée sur deux rangs, regardait avide et curieuse.

— Tiens! voilà Louise Hardier, du Vaudeville. O mes enfans, est-elle assez vieille!

— Et Pauline Faure, des Français. Ah! bien, il ne faut pas la voir de près!

— Là, le gros chauve, c'est Dambry, le poète. Est-il assez rouge!

Brusquement, un remous, et un rire à demi étouffé courait dans les rangs du populaire, qui apercevait tout à coup son comique préféré, le monologuiste fameux.

— Voilà Grandin! voilà Grandin!

Les gens qui suivaient le convoi se donnaient le bras, ou parlaient de leurs affaires.

— Hum! il fait froid ce matin.

— Moi, j'ai une faim de loup. Pourvu que ce ne soit pas long!

Le sociétaire célèbre causait avec le critique influent.

— Vous lirez mon livre, mon cher. Molière s'est fait arracher une dent la veille de la première du *Misanthrope*. Est-ce assez curieux!

— Vraiment! la veille du *Misanthrope?*

Et les deux moliéristes se pâmaient d'aise.

Jeanson devisait avec l'académicien Germance. Ils étaient les seuls qui parlassent de Lydia Menko.

— Qui aurait cru? Cet accent, ce diable d'accent!.. Mais du feu, du tempérament!.. Une nature!

Germance consolida son monocle et répliqua:

— Pauvre enfant! Elle n'a pas été... hum! comment dirais-je?.. pas été à la hauteur!

Puis, après une pause:

— Hein! mon cher, rude réclame pour le baron de Tresme!

ALBERT DELPIT.

MELCHIOR GRIMM

II[1].

LA CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE.

Grimm, ayant pris le parti de demander la fortune aux lettres, cherchait sa voie, travaillant pour les libraires, publiant des brochures, essayant de fonder des journaux. Une lettre à Gottsched nous apprend qu'il avait fourni un article sur le théâtre allemand à un *Almanac historique de tous les spectacles*. *Le Petit Prophète* était également né du goût du théâtre, et montrait en même temps un esprit aux aguets, une plume qui épiait l'occasion de placer son mot. Une tentative moins heureuse fut la publication d'un *Journal étranger*, recueil mensuel qui devait mettre la France au courant des littératures de « l'Europe savante. » Grimm en écrivit la préface et fut chargé un moment de la direction. Il ne trouva malheureusement pas au dehors les collaborateurs dont il avait besoin ; la *Correspondance* qu'il venait précisément de commencer lui prenait d'ailleurs trop de temps ; il fut donc obligé de renoncer à une tâche qui semblait particulièrement faite pour lui. Sa préface ou prospectus est tout à fait dans le ton des articles du *Mercure*, une protestation contre la suffisance d'un public à la fois ignorant et dédaigneux. Grimm veut bien reconnaître aux Français le privilège de faire les bons livres, mais il s'indigne contre leurs prétentions exclusives à la philosophie, et « ce mépris offensant pour des nations

(1) Voyez la *Revue* du 15 octobre.

estimables, qui n'ont qu'un reste des préjugés barbares de l'ancienne ignorance. » Il est certain, en revanche, que Grimm n'avait pas encore appris à écrire. Les fautes de langue qu'on a relevées dans *le Petit Prophète* sont peu de chose à côté de celles qui déparent l'introduction du *Journal étranger* (1).

L'époque décisive dans la vie de Grimm est le moment où il commença la correspondance qu'il envoya tous les quinze jours, pendant vingt ans, à diverses cours d'Europe, et dont la publication posthume lui a fait un nom dans les lettres. Rien de nouveau, au surplus, ni d'original dans cette entreprise du jeune Allemand; il y avait eu des prédécesseurs et il y eut des concurrens. La situation intellectuelle de la France et l'état de la presse à cette époque expliquent la curiosité que le journalisme manuscrit était destiné à satisfaire. Paris, dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, fut plus qu'à aucun autre moment le foyer des idées propres à agiter le

(1) On a rapporté à ces premières années du séjour de Grimm à Paris des écrits qui ne lui appartiennent point. Règle générale : se défier quelque peu de l'érudition allemande. Il y a là parfois bien de la légèreté sous le zèle des recherches et sous l'appareil des discussions. M. Danzel commet une double erreur au sujet d'une traduction de la grammaire allemande de Gottsched ; il attribue ce travail à Grimm et il le dit dédié à Mme Gottsched. Les deux assertions sont également erronées; le livre dont il s'agit n'a point de dédicace, et le traducteur M. Quand, qui se fait connaître dans la préface comme un maître d'allemand, est nommé en toutes lettres sur le titre. Ce qui est vrai, c'est que Grimm avait recommandé l'ouvrage à Raynal, qui rédigeait alors le *Mercure*, et que l'article du *Mercure* (n° d'avril 1753) fait une allusion amicale à cette recommandation. Je trouve un exemple de la même légèreté dans un autre ouvrage de M. Danzel, sa biographie de Lessing, continuée et terminée par M. Guhrauer. L'auteur attribue à Grimm une brochure intitulée : *Petits Discours sur les grands bouquets à la mode*, qui parut en 1749, et dont une traduction allemande fut publiée la même année. Le titre de cette traduction indiquait le chevalier G... comme auteur de l'original; M. Danzel ne paraît pas avoir eu d'autre raison que cette initiale pour mettre la brochure au compte de Grimm, et il n'a pas fait attention que celui-ci n'était point chevalier, qu'en 1749 il venait à peine d'arriver à Paris, et qu'il n'était guère alors en position d'écrire sur les modes.

Ces erreurs sont, du reste, peu de chose en comparaison de celle où est tombé M. Hermann Hettner, dans le volume qu'il a consacré à l'histoire littéraire de la France au XVIIIe siècle. Qui croirait qu'un écrivain, versé d'ailleurs dans la connaissance des lettres françaises, ait pu citer comme authentiques les prétendus Mémoires de Grimm, publiés en 1830, l'une des innombrables fabrications du même genre qui parurent à cette époque. M. Hettner s'appuie sur cette compilation pour représenter Grimm comme un espion politique, en correspondance secrète avec des princes étrangers, et trahissant, pendant la guerre de sept ans, le pays où il avait trouvé un asile. Il va jusqu'à reprocher à Sainte-Beuve de n'avoir pas su ou pas voulu, dans ses articles des *Causeries du lundi*, toucher à ce fâcheux côté de la vie de l'écrivain. La vérité est que personne, en France, ne songerait, je ne dis pas à réfuter les Mémoires dont il s'agit, mais à en faire seulement mention; ce n'est qu'à l'étranger qu'on peut se tromper à ce point dans des questions de tact littéraire.

monde. Ce que les lettres avaient perdu en pureté et en charme était compensé par la hardiesse des spéculations. Tout était remis en question ; mœurs, lois, croyances, on s'efforçait de tout ramener à la nature et à la raison, et l'on allait, les uns avec crainte, la plupart avec entraînement, au-devant d'un avenir qui devait être régi par la philosophie. C'était à la fois étrange et divertissant. Aussi avec quel intérêt ne suivait-on pas le travail qui s'accomplissait dans cette capitale où éclatait à chaque instant quelque surprise, un conte de Voltaire ou un discours de Rousseau, un livre de Montesquieu ou un volume de l'*Histoire naturelle*, les lourds in-folio de l'*Encyclopédie* et les mille brochures enfantées par les mille controverses. Avec quelle avidité ne recueillait-on pas à Berlin, à Saint-Pétersbourg, et à plus forte raison dans l'ennui des petites cours allemandes, les nouvelles de notre remuante et puissante république des lettres! Cette curiosité, la presse ne pouvait la satisfaire. Elle était trop peu libre pour dire ce que l'on tenait précisément le plus à savoir. La *Gazette de France*, qui était officieuse, allait devenir officielle, et le *Mercure* était un privilège qui se donnait et se retirait. A part, d'ailleurs, les hardiesses de la philosophie, n'y avait-il pas les poésies libertines, les anecdotes grivoises, les scandales personnels, les dessous de cartes mondains de la politique, autant de choses dont on était doublement friand loin de Paris et qui ne se pouvaient imprimer? C'est à commettre tous ces genres d'indiscrétion que les correspondances secrètes étaient destinées.

L'histoire de ces correspondances serait à faire. On laisserait de côté celles qui conservèrent une destination strictement personnelle, les lettres, par exemple, que les frères et les amis de la marquise de Balleroy lui adressaient pour égayer sa retraite de Normandie. On négligerait également les « nouvelles à la main » qui se rédigeaient dans le salon de Mme Doublet, et d'où sont sortis les Mémoires dits de Bachaumont. La Correspondance de Metra ne rentre pas davantage dans le sujet que je voudrais esquisser, mais plutôt dans la classe des journaux, étant imprimée comme eux et n'en différant que par le caractère anecdotique et par l'enveloppe cachetée sous laquelle les souscripteurs la recevaient. Avec Thiriot, au contraire, nous arrivons à la correspondance littéraire proprement dite, envoyée de Paris à des souverains étrangers, et destinée à les tenir au courant du mouvement intellectuel de la France. Thiriot écrivait pour Frédéric. Celui-ci n'était encore que prince héréditaire lorsque Voltaire lui donna son camarade de jeunesse pour correspondant. Un métier peu lucratif! Thiriot en était réduit aux espérances : « Le prince, lui écrivait Voltaire, doit, par vos

lettres, vous aimer et vous estimer aussi, cela est indubitable, mais ce n'est pas assez. Il faut que vous soyez regardé par lui comme un philosophe indépendant, comme un homme qui s'attache à lui par goût, par estime, sans aucune vue d'intérêt ; il faut que vous ayez auprès de lui cette espèce de considération qui vaut mieux que mille écus d'appointemens et qui, à la longue, attire, en effet, des récompenses solides. C'est sur ce pied-là que je vous ai cru tout établi dans son esprit, et c'est de cela que je suis parti toutes les fois qu'il s'est agi de vous. » Frédéric renvoyait au jour où il régnerait la récompense des services qu'on lui rendait ; il fallait donc savoir attendre et chercher à s'assurer l'avenir en se montrant désintéressé dans le présent : — « Je vous répète, poursuit Voltaire, que je suis bien content de la politique habile et noble que vous avez mise dans le refus adroit d'une petite pension... Continuez sur ce ton ; que vos lettres insinuent toujours au prince le prix qu'il doit mettre à votre affection à son service, à vos soins, à votre sagesse, à votre désintéressement, et je vous réponds, moi, que vous vous en trouverez très bien. Je vous prédis que vous serez chargé un jour des affaires du prince devenu roi, mais, d'une manière ou d'une autre, soyez sûr d'une fortune. »

La prédiction ne se réalisa pas. Le prince royal une fois arrivé au trône, le chiffre des honoraires de Thiriot avait bien été fixé, mais l'infortuné ne parvenait pas à se les faire payer. Il faut avouer d'ailleurs qu'il s'acquittait médiocrement de son office. Le roi se plaint que son correspondant ne pût avoir un rhume sans qu'il en fût informé, lui, Frédéric, par un galimatias de quatre pages. Tant il y eut que le souverain et le scribe se brouillèrent, je ne sais trop à quelle occasion. Voltaire, pour le remplacer, fit agréer au roi un autre de ses protégés, Baculard d'Arnaud, naguère enfant prodige, et qui, encore étudiant au collège d'Harcourt, recevait de son illustre patron de petites sommes et de petits manuscrits à négocier à son profit : « Faites une bonne œuvre, écrivait le philosophe à l'abbé Moussinot : envoyez chercher le jeune d'Arnaud, c'est un jeune homme qu'il faut aider, mais à qui il ne faut pas donner de quoi se débaucher. Donnez-lui cette fois dix-huit francs. » On sait comment ces bienfaits réussirent ; d'Arnaud gagna la faveur de Frédéric, fut appelé à Berlin et y devint l'une des causes du misérable éclat que fit Voltaire dans cette ville. Plus tard, lorsque la paix de Paris rendit à Frédéric des loisirs pour la littérature, Thiriot paraît avoir repris ses fonctions de correspondant parisien et les avoir conservées jusqu'à sa mort, en 1772. Voltaire écrit alors à D'Alembert : « J'ai pensé, mon cher ami, qu'il faut un successeur à Thiriot auprès du roi de Prusse. Je suppose que le prophète Grimm est déjà en fonc-

tions, mais si cela n'était pas, si ce grand prophète était employé ailleurs, il me semble que cette petite place conviendrait fort à frère La Harpe, et que le roi de Prusse serait bien content d'avoir un correspondant littéraire aussi rempli de goût et d'esprit. Je crois que personne n'est plus en état que vous de lui procurer cette place, et, si la chose est praticable, vous y avez déjà songé. J'en ai écrit un petit mot au roi. » Mais Frédéric en avait assez de ces gazettes manuscrites : « Le roi de Prusse, reprend Voltaire un mois après, ne veut plus de correspondant littéraire, c'est du moins ce qu'il m'a mandé; il est trop dégoûté de nos rapsodies et il a raison. Je lui avais proposé Suard avant que La Harpe y eût songé ou que vous y eussiez songé pour lui. » Voltaire, à ce moment-là, était en grande tendresse pour La Harpe et en grande indignation au sujet des traverses qu'essuyaient les hommes de lettres : « La littérature, s'écriait-il, est dans la plus déplorable situation où elle ait jamais été ; je ne saurais y penser sans fiel et presque sans fureur. »

La Harpe, ainsi que nous venons de le voir, s'était présenté pour remplacer Thiriot et avait éprouvé un refus. Quelques semaines plus tard, il trouvait l'équivalent de cette position et adressait au tsarevitch Paul une correspondance littéraire qu'il rédigea jusqu'en 1789 et qu'il était en train de publier lorsque la mort le surprit. Heureusement que l'écrivain, vieilli et converti, s'était abstenu, pour une raison ou pour une autre, de conformer ses anciennes lettres à ses nouvelles opinions et s'était contenté de se réfuter lui-même dans des notes. La Harpe ne s'était pas acquitté de sa correspondance comme d'une tâche ; il y avait mis du soin et de l'agrément. Ses six volumes sont une causerie variée et facile qui n'a ni le tour didactique du *Lycée*, ni le ton de discussion approfondie que nous rencontrons chez Grimm. Point d'idées, point d'enthousiasme pour ou contre la philosophie, point de jugemens éclairés sur les étrangers ou sur les novateurs, mais, dans les limites de certaines conventions, de l'impartialité et du goût. La Harpe parle très bien de Voltaire mourant, des *Confessions* de Rousseau : « Ce livre, dit-il, où l'auteur dit du mal de beaucoup de gens et surtout de ceux qui lui ont fait du bien, mais où personne n'est si mal traité que lui-même. » Cette correspondance rappelle tout à fait le genre et le style des critiques du *Journal des Débats* sous la restauration, les Dussault et les Feletz. Peut-être mériterait-elle d'être réimprimée.

La Harpe, dans la préface qu'il mit en tête de ces volumes, parle du grand nombre de correspondances « fabriquées à Paris pour circuler dans les cours d'Allemagne, qui presque toutes avaient à Paris leurs nouvellistes en titre d'office, depuis que Thi-

riot avait été celui du roi de Prusse. » Et il ajoute : « J'ai vu quelques-uns de ces papiers, il y en a même d'imprimés : c'étaient le plus souvent des chroniques de scandale et de mensonge, de vrais sottisiers, des nouvelles d'antichambre ou de café. » Je suppose que La Harpe faisait une exception en faveur de l'une au moins de ces correspondances parisiennes. La duchesse de Saxe-Gotha recevait, depuis 1747, des lettres périodiques de Raynal, celles-là même que M. Tourneux vient de publier pour la première fois. Or Raynal n'était nullement le premier venu. Il est, dans tous les cas, l'une des physionomies du XVIIIe siècle. La nature lui avait malheureusement donné, avec la verve et la loquacité du Midi, le goût de la déclamation et de l'emphase; le besoin fit de lui, en outre, pendant la plus grande partie de sa vie, un compilateur aux gages des libraires. Ce n'est que vers le tard qu'il arriva à la célébrité par l'*Histoire des deux Indes*, à la fortune par le commerce, ou, selon d'autres, par un intérêt dans la traite des nègres, à la modération des idées, enfin, par l'effroi que lui causa la révolution. Son intimité avec Rousseau, Grimm, Diderot, et tout ce jeune et brillant cercle de 1750 ou environ, doit suffire pour nous convaincre qu'il avait une valeur dont nous sommes devenus mauvais juges. Voltaire lui-même le recommandait en termes très chauds à Berlin au moment où d'Arnaud venait de laisser vacante la place de correspondant. « C'est un homme d'un âge mûr, écrit-il à Darget, très sage, très instruit, d'une probité reconnue, et qui est bien venu partout. Personne dans Paris n'est plus au fait de la littérature, depuis les in-folio des bénédictins jusqu'aux brochures du comte de Caylus; il est capable de rendre un compte très exact de tout, et vous trouverez souvent ses extraits beaucoup meilleurs que les livres dont il parlera. Je puis vous assurer, monsieur, qu'il est de toute façon digne d'une pareille correspondance. »

Une correspondance qui a bien le droit de trouver sa place ici, puisqu'on l'a trouvée digne d'être publiée, est celle que Favart fournit, de 1760 à 1770, au comte de Durazzo, intendant des spectacles de la cour de Vienne. Favart s'était engagé à envoyer tous les quinze jours un courrier théâtral, auquel il joignait les paroles des nouveaux opéras comiques, des siens en particulier, afin qu'ils pussent être mis en musique et joués à Vienne en concurrence avec Paris. De fait, le librettiste, dans cette espèce de chronique, ne s'est point borné au théâtre; on y trouve les nouvelles littéraires, et même des pièces de vers et des anecdotes, absolument comme dans les autres correspondances.

Nous voici enfin arrivés à Grimm. Raynal, au dire de Meister, lui céda sa correspondance avec plusieurs cours du Nord et du Midi

de l'Allemagne. Raynal ayant continué d'envoyer ses lettres à Gotha pendant près de deux ans encore lorsque Grimm avait commencé les siennes, j'en conclus que celui-ci marcha d'abord sur les brisées de son ami et lui fit quelque temps concurrence. Il avait eu soin, d'ailleurs, de se préparer le terrain. Je trouve dans une lettre à Gottsched, du 2 mai 1754, la trace d'un voyage qu'il venait de faire en Allemagne; c'était la première fois qu'il y retournait depuis son arrivée à Paris, et il est naturel de supposer qu'il avait eu pour objet d'y nouer des relations utiles à son entreprise. On ne sait trop, cependant, qui furent les premiers souscripteurs de la *Correspondance*. La duchesse de Saxe-Gotha et la landgrave de Hesse la reçurent dès 1754, la reine de Suède en 1756, et l'impératrice de Russie en 1763. La liste s'étendit peu à peu; on y voit figurer successivement Stanislas-Auguste, le margrave d'Anspach, le grand-duc de Weimar, la princesse de Nassau-Saarbruck. Ce fut Frédéric qui se montra le plus revêche. Grimm fit jouer tous les ressorts pour obtenir la souscription de ce prince : d'Alembert, d'Argens, la duchesse Louise. Frédéric avait d'abord refusé, prétextant les affaires dont il était accablé, il avait ensuite cédé aux instances de la duchesse, mais Grimm n'en fut pas beaucoup plus avancé. Le roi, comme nous le verrons, ne refusait pas seulement à Grimm tout témoignage de satisfaction, il ne payait pas plus sa prose qu'il n'avait payé celle de Thiriot. Le pauvre Melchior dut reconnaître alors combien il s'était trompé, dans sa *Lettre sur Omphale*, en vantant la générosité du royal joueur de flûte. Il se garda, toutefois, de céder à un mouvement d'humeur, continua d'admirer, de louer, et se crut certainement dédommagé de tous les déboires lorsque Frédéric le reçut à Potsdam en lui citant des vers de *Banise*.

On a prétendu qu'à côté des souscriptions princières, il y avait des abonnés d'un rang moins élevé. Barbier parle de copies qui circulaient tant en France qu'en pays étrangers, au prix de 300 francs l'abonnement. Cela ne peut guère se rapporter qu'à l'époque où Grimm avait remis l'entreprise en d'autres mains. « Je me suis fait depuis longtemps, écrivait-il en 1766, une loi de ne donner cette *Correspondance* qu'à des princes, et plusieurs bonnes raisons m'obligent de m'y tenir. On m'a fait quelquefois des offres de 100 pistoles et de 1,200 francs par an, pour l'envoyer à des particuliers très considérables en Angleterre, mais je n'ai jamais voulu. » Pour les souverains eux-mêmes, il paraît que les prix n'étaient pas constans : le roi de Pologne, par exemple, ne payait que 40 ducats par an, ce qui faisait 400 francs de notre monnaie, tandis que l'impératrice de Russie payait 360 roubles, c'est-à-dire environ 1,500 fr.

Le journal, dans les dernières années, avait accru sa clientèle. Il en existait, selon Meister, « depuis les bords de l'Arno jusqu'à ceux de la Neva, » quinze ou seize exemplaires. Goethe en parle comme adressé à des princes et à des personnes riches en Allemagne; cette correspondance coûtait fort cher, dit-il (*gegen bedeutende Vergeltung*), mais elle satisfaisait « l'intérêt extrême que l'on mettait à savoir ce qui se passait à Paris, justement considéré à cette époque comme le centre du monde cultivé. » Goethe ajoute que, grâce à une haute faveur, — celle de la cour de Weimar, évidemment, — ces feuilles lui étaient communiquées et qu'il les lisait avec une grande attention. Il n'y trouvait pas seulement des nouvelles littéraires, mais les ouvrages les plus remarquables de Diderot, *la Religieuse, Jacques le Fataliste* et autres, communiqués par morceaux, ce qui servait à entretenir et piquer la curiosité. On reconnaît les procédés du feuilleton moderne! *Le Neveu de Rameau*, dont Goethe eut connaissance et qu'il traduisit en allemand alors qu'on n'en savait pas même l'existence en France, n'avait pourtant pas été envoyé aux souscripteurs de la *Correspondance*; c'est de Schiller que Goethe en avait reçu le manuscrit, et Schiller, sans s'expliquer davantage, disait le tenir d'un heureux hasard.

La gazette manuscrite de Grimm parvenait aux souscripteurs deux fois par mois. De longueur inégale, chaque numéro remplit de six à dix pages d'impression de l'édition de M. Tourneux. Dans les quelques mots de prospectus que l'écrivain mit en tête du premier, il annonce qu'il rendra compte des livres, des théâtres et des arts, et telle est, en effet, la marche qu'il a suivie, sauf que les arts restèrent en souffrance jusqu'au jour où Diderot vint, pour cette partie, au secours de son ami. Dès les premières lettres nous voyons défiler Voltaire avec son *Siècle de Louis XIV*, Buffon et son discours de réception à l'Académie, Rousseau et sa *Lettre sur la musique*, Condillac et le *Traité des sensations*, les tragédies de Crébillon père et les romans de Crébillon fils. La littérature étrangère, la littérature anglaise, du moins, Fielding, Richardson, Hume, reçoivent leur part d'attention. Les pièces nouvelles n'occupent, dans ces lettres, guère moins de place que les livres. Les théâtres de Paris n'étaient-ils pas comme aujourd'hui l'objet d'un intérêt tout particulier à l'étranger? La *Correspondance* de Grimm est une mine de renseignemens sur l'art dramatique de l'époque. Elle marque les créations et discute les talens d'une foule d'auteurs, depuis Clairon, dont notre critique ne goûtait point le jeu, jusqu'à Raucourt, dont il raconte les débuts. Le récit, à distance, en est encore émouvant. « Lorsqu'on vit la plus belle créature du monde et la plus

noble s'avancer en Didon sur le bord du théâtre; lorsqu'on entendit la voix la plus belle, la plus flexible, la plus harmonieuse, la plus imposante ; lorsqu'on remarqua un jeu plein de noblesse, d'intelligence et des nuances les plus variées et les plus précieuses, l'enthousiasme du public ne connut plus de bornes. On poussa des cris d'admiration et d'acclamation; on s'embrassa sans se connaître ; on fut parfaitement ivre. Après la comédie, ceux qui avaient vu la pièce se dispersèrent dans les différens quartiers, arrivèrent comme des fous, parlèrent avec transport de la débutante, communiquèrent leur enthousiasme à ceux qui ne l'avaient pas vue, et les soupers de Paris retentirent du nom de Raucourt. »

Le Théâtre-Français, malheureusement, lorsque la *Correspondance* commença, était en pleine décadence. Destouches avait déjà donné ses meilleures pièces, Piron *la Métromanie*, Crébillon *Rhadamiste*, Voltaire *Zaïre*, *Alzire*, *Mérope*, *Mahomet*. On était livré aux Marmontel, aux Saurin, aux La Touche. Pour un ouvrage de mérite qui paraissait de loin en loin, il en était une foule qui se traînaient misérablement dans l'imitation des maîtres. Aussi cette partie de la *Correspondance* est-elle assez fastidieuse. Grimm analyse les pièces, nous explique comment il les aurait conçues, et les refait. L'examen du *Cosroès* d'un M. Le Fèvre n'occupe pas moins de dix pages. En général, mais cela était inévitable, la *Correspondance* pèche par le défaut de proportion; l'importance donnée aux sujets n'y est pas toujours en rapport avec celle qu'ils conservent pour nous. Les ouvrages qui ont fait époque dans l'histoire du siècle passé se perdent dans un océan de plats romans, de poésie insipide, dans ûn déluge de pamphlets surtout, dont on n'aurait pas l'idée si l'on ne feuilletait justement les catalogues que Grimm en a dressés. Rien ne lui paraît indigne de l'attention de ses lecteurs ou plutôt de ses lectrices; il leur signalera un *Abrégé de l'art des accouchemens*, des *Soins faciles pour la propreté de la bouche*, et une brochure sur le *Traitement des cors aux pieds*.

Grimm est le véritable précurseur de la critique telle qu'elle est comprise de nos jours, de celle qui ne se contente pas d'analyser et de citer, mais qui juge les ouvrages, motive les appréciations, discute les doctrines, rattache aux livres les considérations qu'ils suggèrent, et fait parfois d'un article une œuvre originale. Et Grimm possède les qualités du genre, ayant son mot à dire sur tout sujet, unissant en lui le chroniqueur et le penseur, le mondain et l'érudit, le nouvelliste et le philosophe. Avec un penchant à la dissertation, surtout dans les commencemens, et n'attendant pas toujours pour discuter qu'un livre ou une pièce de théâtre lui en fournisse l'occasion. Grimm aime ce qu'on appelle les questions. Il les traite *ex professo*, en re-

montant aux principes et en se livrant aux idées générales. Un bon sens qui ne se dément point, mais un bon sens un peu pesant et discoureur. On sourit d'une allure si grave, d'entrées en matière si doctorales. « Il n'y a point, lisons-nous, de spectacle plus agréable pour le sage que celui d'un grand homme ou d'un homme extraordinaire. Il semble que notre existence s'ennoblisse par les vertus de nos semblables, et que l'éclat des grandes actions l'empêche de tomber dans l'engourdissement, état si déplorable pour un être pensant, etc. » Tout cela pour arriver à nous raconter la disgrâce imméritée d'un ministre espagnol. Grimm commence d'ordinaire par de vastes propositions générales : « De tous les arts, le plus ignoré et le plus mal exercé est celui de la dispute. Rien ne serait plus propre à l'établissement et aux progrès de la vérité parmi les hommes que la voie de la discussion, si nous avions un désir constant et sincère de discerner le vrai avec le faux, » et ainsi de suite; le lieu-commun se poursuit, s'étale avec la paisible allure qui lui est propre. L'écrivain, d'autres fois, divise son sujet comme un sermon : « On peut envisager la question de la liberté de deux manières différentes : la première en se plaçant hors de l'univers, embrassant du même coup d'œil tous les êtres... »

Grimm, à tout prendre, est un bon esprit, et même, nous le verrons, un esprit vigoureux; il a la solidité, la sagacité, mais il n'a pas le goût et il tombe souvent dans la déclamation. Bien de son siècle, en cela, et de son pays d'adoption! Il est vrai qu'au contact de Diderot il y était plus exposé qu'un autre. Nous retrouvons dans ses lettres tout le jargon du temps, l'éloge de la nature, l'horreur du fanatisme, l'affectation de la sensibilité; le cœur se remplit d'émotions délicieuses; les larmes tombent des yeux à tout propos, pour un trait de vertu, pour une pièce de théâtre, pour un livre de Voltaire. Style et langue à l'avenant. On passerait sur des incorrections, mais le sanctuaire de la vérité et les fantômes de l'erreur, mais les sons célestes de l'Ausonie pour dire la musique italienne! Je viens de faire allusion à l'influence de Diderot; Grimm prend les tics de son ami; comme lui, il apostrophe les personnes et les choses. On sent souvent, dans ces feuilles, le résumé de quelque conversation du Grandval, l'écho de quelque tirade du « philosophe. » Ou mieux encore, Diderot est là, au coude de Grimm, l'inspirant, lui faisant son article en pérorant.

Grimm a une foule de théories; il en a sur les femmes, sur l'art, sur le goût, sur les langues; tous les grands sujets de discussion d'une époque éminemment raisonneuse passent devant le lecteur. La royauté est laissée hors du débat, mais nous avons des morceaux sur les finances, sur la tolérance, sur l'éducation, sur l'inoculation,

— une grosse et longue controverse, celle-là; nous en avons sur les jésuites, sur les convulsionnaires, sur les engouemens du jour, les aérostats, la tactique de Guibert, les sciences qui se font mondaines. « Les métaphysiciens et les poètes ont eu leur temps, fait remarquer notre chroniqueur : les physiciens systématiques leur ont succédé; la physique systématique a fait place à la physique expérimentale, celle-ci à la géométrie, la géométrie à l'histoire naturelle et à la chimie, qui ont été en vogue ces derniers temps et qui partagent les esprit avec les affaires de gouvernement, de commerce, de politique, et surtout la manie de l'agriculture, sans qu'on puisse deviner quelle sera la science que la légèreté nationale mettra à la mode par la suite. » Et, à côté de ces amusettes scientifiques, les divertissemens proprement dits. Tout le monde, un jour, s'est mis à jouer des charades; voici l'éclosion du proverbe; il y a des séances de ventriloquie. Il n'est pas jusqu'au parfilage et au trou-madame qui ne figurent chez Grimm à leur date.

La *Correspondance* fait une part aux nouvelles. Les lecteurs sont tenus au courant des causes célèbres, des intrigues académiques. Grimm n'est pas tendre pour l'Académie; il la représente « partagée entre deux partis ou factions : le parti dévot, qui réunit aux prélats tous les académiciens mincement pourvus de mérite, et d'autant plus empressés, par conséquent, à faire leur cour avec bassesse; et le parti philosophique, que les dévots appellent encyclopédique, qui est composé de tous les gens de lettres qui pensent avec un peu d'élévation et de hardiesse, et qui préfèrent l'indépendance et une fortune bornée aux faveurs qu'on n'obtient qu'à force de ramper et de mentir. Il y a, au reste, dans ces deux partis, comme entre armées opposées, un fond de déserteurs qui se rangent, suivant la fortune, de l'un ou de l'autre côté, et dont l'un ou l'autre se fortifie en les méprisant également; il y a aussi de ces âmes fières et libres qui dédaignent d'être d'aucun parti, comme M. de Buffon, par exemple, et que leur neutralité expose à la calomnie des deux factions. » Nous avons vu que Grimm se défendait de rapporter des anecdotes; il en conte pourtant quelques-unes en courant et il les conte bien. Mais faut-il vraiment croire au récit qu'il nous fait des impiétés de Chanteloup? La charmante petite duchesse de Choiseul écoutait-elle sans sourciller les couplets dont sa société saluait le saint-esprit en parfilage d'or que la princesse de Beauvau avait envoyé à la duchesse de Grammont? A considérer le cercle dans lequel ces plaisanteries se produisaient, ce serait certainement une pièce à mettre au dossier du XVIIIe siècle. Les articles nécrologiques donnent lieu parfois à de remarquables portraits. Il y a de la gaîté, et peut-être un peu de caricature, dans celui du chimiste Rouelle;

il y a de la finesse dans celui d'Helvétius, de qui la tolérance venait d'une habitude « de généraliser les idées et d'aller aux derniers résultats qui équivalent généralement à zéro; » il y a de la verve dans une tirade indignée contre l'avocat-général Séguier, non pas mort, celui-là, trop vivant au contraire, et coupable d'un réquisitoire contre le *Système de la nature* et autres ouvrages philosophiques. « On croit voir Arlequin affublé d'une robe de magistrature et se battant contre son ombre. Je puis assurer M. le requérant que remplir un ministère public de ce ton-là, c'est se donner l'air d'un polisson. » La notice sur Croismare, que ses amis appelaient le charmant marquis, est le chef-d'œuvre de cette galerie de portraits; la plume, trop souvent pesante, devient tout à coup déliée, aimable. Je ne puis m'empêcher de soupçonner que, ce jour-là, c'est Mme d'Épinay qui la tient (1).

Un journal ne va pas sans quelque remplissage, et les feuilles de Grimm ne font pas exception à la règle. Quand les sujets ou le temps lui manquent, il se tire d'affaire avec des citations, et quelles citations! Ici cinq pages tirées, mot pour mot, d'un médiocre roman, l'*Histoire de Geneviève*, par Mme la comtesse de Revel; là, de petits vers de société, de fades romances, des madrigaux :

Si tu ne veux jamais aimer que moi,
O ma Délie,
Reçois ma foi.

Grimm, dans les momens de pénurie, fait flèche de tout bois; il accueille le bout-rimé; il ne recule pas devant le rébus. Ce qui occupait les salons de Paris n'était-il pas assez bon pour Gotha ou Weimar? En général, il importe de le remarquer, la tenue du journal a été se modifiant. Les grands sujets une fois épuisés, Grimm devient davantage nouvelliste. Il passe aussi plus souvent la plume à d'autres, remplit plus volontiers son numéro des lettres qu'il a reçues, des manuscrits qui lui ont été communiqués. C'est l'époque où il s'absente fréquemment, et alors la *Correspondance* se fabrique comme elle peut; heureux les lecteurs quand Diderot s'en charge! On sent fort bien, vers la fin, que Grimm a pris sa tâche en dégoût et qu'il la quittera dès qu'il aura trouvé mieux.

Mais aussi quelle tâche, et pendant vingt années! « Je suis écrasé d'écritures et d'occupations, écrit-il en 1766; mon ami Diderot, au lieu de feuilles, m'a fait un livre sur le Salon; je n'ai pas eu le courage d'en rien retrancher, mais il faut rédiger ses feuilles à

(1) On peut comparer le portrait de Croismare qui a pris place dans les Mémoires de Mme d'Épinay, t. II, chap. VI (édition Boiteau).

mesure qu'il me les donne, il faut les copier moi-même pour les mettre en état d'être recopiées, et cela demande beaucoup de temps. Je passe sous silence mille autres occupations qui me tiennent cloué à mon bureau du matin au soir. » Grimm employait des secrétaires pour la reproduction de ses lettres à plusieurs exemplaires; son cabinet était un vrai cabinet de rédaction, une boutique, comme il l'appelait lui-même. Ses amis lui en voulaient d'un travail si continuel qui le leur enlevait; ils l'avaient baptisé *la Chaise de paille*. Lorsqu'il devint plus tard diplomate et voyageur, Galiani disait plaisamment que la chaise de paille était devenue chaise de poste.

La *Correspondance* tire son principal intérêt de la liberté avec laquelle l'écrivain s'y exprimait, et cette liberté avait pour garant le petit nombre de lecteurs auxquels les lettres parvenaient et la discrétion que ces lecteurs s'étaient imposée. Prudent de son naturel, Grimm avait pris ses précautions. « Après tout, pensait-il, il vaut mieux dormir tranquillement et se taire ; et le raisonnement le plus profond et le plus lumineux ne vaut pas une nuit passée à la Bastille. » Ses lettres ne parvenaient aux souverains auxquels elles étaient destinées que par la voie de leurs légations de Paris. Le secret était en outre expressément stipulé. Mme Geoffrin, en enrôlant Stanislas-Auguste parmi les souscripteurs, a soin de lui faire la leçon à ce sujet : « Voici le premier paquet, lui dit-elle; j'y joins la lettre que Grimm m'a écrite en me l'envoyant. Votre Majesté verra qu'il est très important pour lui que ces feuilles-là ne soient pas copiées. On garde à Grimm une grande fidélité dans les cours d'Allemagne où il les envoie. J'ose même dire à Votre Majesté que cela pourrait me commettre, ayant passé par ma main. »

Grimm, en revanche, s'était engagé à la sincérité. « La sûreté qu'on a bien voulu permettre à ces feuilles, écrivait-il, exige de notre part une franchise sans bornes. » « Ces feuilles, aimait-il à répéter, sont consacrées à la vérité, à la confiance et à la franchise. L'amitié qui nous lie à plusieurs gens de lettres, dont nous sommes obligé de parler, n'a aucun droit sur nos jugemens. » Il semble, en effet, qu'on ne puisse refuser l'impartialité à l'écrivain, un mérite que lui facilitaient, d'ailleurs, son caractère un peu dédaigneux et une certaine rudesse de conviction. Diderot, qui avait eu plusieurs fois à supporter son humeur, avait donné le houx pour enseigne à l'officine où se fabriquait la *Correspondance*. Et il ne se plaignait pas seulement de la rudesse, mais aussi, à l'occasion, de l'injustice des sentences de son ami. On connaît la lettre amusante qu'il lui adressa un jour à propos d'une critique superficielle et inexacte : « Monsieur le maître de la boutique du *Houx*

toujours vert, vous rétractez-vous quelquefois? Eh bien! en voici une belle occasion. Dites, s'il vous plaît, à toutes vos augustes pratiques que c'est très mal à propos que vous avez attribué l'incognito à la traduction des *Nuits* d'Young, par M. Le Tourneur. Dites, sur ma parole, que cette traduction, pleine d'harmonie et de la plus grande richesse d'expression, une des plus difficiles à faire en toute langue, est une des mieux faites dans la nôtre... Vous n'ignorez pas que la gloire qu'un auteur tire de son travail est la portion de son honoraire qu'il prise le plus, et voilà que vous en dépouillez M. Le Tourneur! Et c'est vous qu'on appelle le juste par excellence! C'est vous qui commettez de pareilles iniquités! Ah! monsieur Grimm, monsieur Grimm! votre conscience s'est chargée d'un pesant fardeau! Si vous rentriez en vous-même ce soir, lorsque vous serez de retour de la Comédie italienne, où vous vous êtes laissé entraîner par Mme de Forbach, lorsque les sons de Grétry ne retentiront plus dans vos oreilles, lorsque, tout étant en silence autour de vous, vous serez en état d'entendre la voix de votre conscience dans toute sa force, vous sentirez que vous faites un métier diablement scabreux pour une âme timorée. »

Grimm reconnut la justesse du reproche, il inséra la lettre de Diderot dans sa *Correspondance*, et déclara même qu'il allait la faire graver sur une table d'airain et la suspendre dans sa boutique pour lui rappeler sans cesse les misères de son métier. Il est certain que si le secret de sa *Correspondance* lui facilitait l'impartialité, l'absence de responsabilité se faisait aussi sentir dans la précipitation de bien des jugemens. Et il en fut de ce défaut comme de quelques autres que j'ai déjà marqués : il s'accrut à mesure que Grimm se lassait de son travail. Sa conscience s'émousse; il lui arrive de ne plus lire les livres dont il parle et de suppléer à la critique raisonnée par une plaisanterie sur le titre de l'ouvrage ou sur le nom de l'auteur. Aussi est-il le premier à parler avec dédain d'un métier qui consiste à tout juger à tort et à travers; il n'est, à ses propres yeux, qu'un maître bavard en philosophie et en littérature, un pharmacopole littéraire, un épicier-droguiste! S'il faut distinguer, dans la *Correspondance*, la part de Grimm de celle de Meister, il ne faut pas moins distinguer, dans celle de Grimm, l'œuvre des premières et celle des dernières années. On ne s'étonne que d'une chose, lorsque le critique pose enfin la plume, c'est qu'il ait continué si longtemps à la tenir lorsqu'il avait cessé de trouver aucun intérêt à son travail.

Nous avons vu l'aversion que Grimm professait pour la musique française et la conviction où il était que notre langue n'était pas

faite pour être chantée. La vérité est que Grimm la tenait en général pour un instrument ingrat. Il se refusait à lui reconnaître, même en prose, les qualités qu'on s'accorde le plus communément à lui attribuer. La clarté, la précision, l'énergie sont, selon lui, le mérite de nos écrivains plutôt que celui de la langue. Le français, il ne se lasse pas de le répéter, n'a ni simplicité ni grâce; il est sourd, timide, naturellement embarrassé; exact, mais froidement exact; sévère en matière de goût, mais compassé. De toutes les langues vivantes, c'est sans contredit celle qui a le moins de génie. La rigueur de ce jugement ne viendrait-elle pas de ce que la langue française se distingue précisément par des qualités étrangères à la nature de notre tudesque critique? On s'expliquerait ainsi en même temps l'étonnement qu'il éprouvait en remarquant le cas qu'on faisait du style à Paris. L'Académie donnait des prix d'éloquence; des pièces de théâtre, sans action ni intrigue, se soutenaient parce qu'elles étaient « bien écrites; » Buffon était lu pour l'harmonie et la magnificence de sa phrase. Grimm n'était pas éloigné de considérer tout cela comme des *welcheries*.

Notre versification ne lui paraissait pas plus favorable à la poésie que notre langue. Il jugeait notre prosodie vague, notre rime tyrannique et notre alexandrin pompeux. « Je crois le vers héroïque, s'échappe-t-il à dire, si diamétralement opposé au genre dramatique que peu s'en faut que je n'aie l'audace d'écrire, en cette année 1767, que la véritable tragédie et la véritable comédie ne sont pas encore trouvées en France; mais il ne s'agit pas de se faire lapider; ainsi renfermons nos hérésies au fond de notre cœur. » L'antipathie de Grimm pour la tragédie française tenait, du reste, à tout un ensemble de notions littéraires. Épris de la simplicité et de la grandeur du drame antique, Grimm voulait, en même temps, le naturel au théâtre; il était à la fois classique dans le sens des Grecs et réaliste selon le sentiment moderne. Au lieu de faire, dans la pièce racinienne, par exemple, la part inévitable du convenu, il la comparait aux produits d'une littérature primitive ou lui appliquait la loi de la vraisemblance absolue. Il manquait de la souplesse d'esprit nécessaire pour se placer, en face d'une œuvre, au point de vue qu'exigent les conditions dans lesquelles cette œuvre a pris naissance.

Aucun des arts de notre pays, au surplus, ne trouve grâce dans la *Correspondance*. Nous naissons, déclare l'impitoyable auteur, avec des dispositions médiocres pour la peinture. « Ce qu'il y a de plus décrié, à l'entendre, après la musique de la France, ce sont ses tableaux. » On proclame Soufflot le premier architecte du royaume et de l'Europe, ce qui n'empêche pas qu'il n'ait fait à Lyon

une salle de comédie où l'on n'entend point, et, à Paris, une salle d'opéra où l'on ne voit point. Le dessin de nos parcs est également médiocre. « Quand nous nous serons défaits de la petite morgue nationale qui ne sied qu'aux enfans, nous conviendrons qu'il faut apprendre des Italiens et des Allemands à faire de la musique, et des Anglais à former des jardins. »

La conclusion serait forcée quand même elle ne se trouverait pas si expressément indiquée : Grimm n'aime point notre pays. Le Français, à ses yeux, n'a d'autre supériorité sur les autres nations que la gaîté du caractère, une vivacité qui touche à la pétulance, mais qui lui donne du ressort dans l'adversité et le tire parfois de l'abîme où elle l'a jeté. Ce qui domine chez nous, c'est la présomption, la vanité, l'enfantillage. « O Athéniens, s'écrie ce barbare égaré dans l'Attique, vous n'êtes que des enfans! »

Il faut, il est vrai, faire attention à la date des lettres lorsqu'on lit la *Correspondance*. Bien des événemens survinrent pendant les vingt années que Grimm tint la plume, bien des changemens s'accomplirent et modifièrent ses jugemens. En particulier, son sentiment sur le temps même où il vivait. Il parle souvent de décadence, surtout au commencement; il note les progrès du bel esprit, du mauvais goût; il est des momens où il croit voir l'ignorance, la superstition, la barbarie reprendre le dessus. Quelques années passent et l'impression a changé. La frivolité du Français, qui tient d'ailleurs à ses grâces et à ses agrémens, ne l'empêche pas de s'acheminer vers un caractère de solidité. Le goût de l'instruction et des sujets sérieux s'est répandu. Si les hommes de génie sont rares, l'empressement que leur montre le public témoigne de la considération dont ils jouissent. Bref, ce siècle qu'en 1764 on nous déclarait ingrat et stérile, on reconnaît, en 1770, qu'à tout prendre il en vaut bien un autre. Voilà, du moins, pour la *Correspondance littéraire*; vienne la révolution, Grimm, dans ses lettres à Catherine, deviendra naturellement plus hostile qu'il n'avait jamais été.

Grimm n'a pas une philosophie, mais il est philosophe. Il l'est en ce sens qu'il s'est fait un certain nombre de questions sur les origines et les fins du monde, et il ne l'est pas si, pour l'être, il faut avoir trouvé une réponse à ces questions. Il diffère en cela de Diderot. Diderot, avec son ardeur d'esprit et son génie divinatoire, court plus vite aux solutions; il a l'hypothèse dogmatique; il s'imagine volontiers être en voie de saisir le mot de l'univers. Grimm, au contraire, reste habituellement préoccupé de la faiblesse de l'esprit humain et du caractère relatif de nos connaissances. Il se rend compte, au reste, de cette différence de tempérament philosophique

entre lui et son ami, et il l'a accusée dans une lettre à Mlle Voland, qu'il jugea lui-même assez intéressante pour l'envoyer à ses lecteurs de la *Correspondance*. Les deux amis étaient à la campagne, probablement à La Chevrette; ils se promenaient un soir sur les bords de la Seine, conversant, discutant et revenant sans cesse à la même question. « Diderot voit toujours la vérité et la vertu comme deux grandes statues élevées sur la surface de la terre et immobiles au milieu des ravages et des ruines de tout ce qui les environne. Moi, je les vois aussi, ces grandes statues, mais leur piédestal me paraît semé d'erreurs et de préjugés, et je vois se mouvoir autour une troupe de niais dont les yeux ne peuvent s'élever au-dessus du piédestal; ou, s'il se trouve parmi eux quelques êtres privilégiés qui, avec les yeux pénétrans de l'aigle, percent les nuages dont ces grandes figures sont couvertes, ils sont bientôt l'objet de la haine et de la persécution de cette petite populace hargneuse, remplie de présomption et de sottise. Qu'importe que ces deux statues soient éternelles et immobiles s'il n'existe personne pour les contempler, ou si le sort de celui qui les aperçoit ne diffère point du sort de l'aveugle qui marche dans les ténèbres? Le philosophe m'assure qu'il vient un moment où le nuage s'entr'ouvre, et qu'alors les hommes prosternés reconnaissent la vérité et rendent hommage à la vertu. Ce moment, Sophie, ressemblera au moment où le fils de Dieu descendra dans la nuée. Nous vous supplions que celui de votre retour soit moins éloigné. »

Grimm ne conteste donc pas la réalité substantielle du vrai, si j'ose ainsi parler, mais il doute que personne ici-bas arrive à le découvrir, et c'est pourquoi, dans la même lettre, il reproche à la philosophie de prêter à ses idées plus d'évidence qu'elles n'en comportent, de donner pour démontré ce qui est seulement vraisemblable, d'établir, enfin, trop impérieusement ses opinions. Il n'aime pas que le penseur abonde dans son propre sens. Il redoute les convictions sûres d'elles-mêmes. « Une vue grande et sublime, dit-il, une idée profonde et lumineuse, négligemment jetée, vous frapperont bien plus sûrement qu'une vérité laborieusement démontrée. » La science au fond n'est point faite pour l'homme : elle sert surtout à délasser l'intelligence et à adoucir les mœurs. Pourquoi des systèmes là où les conjectures seraient seules à leur place? Pourquoi confondre les degrés de certitude et exiger le respect de la foi pour de simples opinions? « Quelle folie, quelle faiblesse, quelle pauvreté malheureusement inséparable de la nature de ce petit animal orgueilleux qu'on appelle homme, d'élever sur deux ou trois faits, qu'il peut savoir au bout de plusieurs siècles de recherches, un édifice que le souffle d'un enfant peut renverser, et

dont la masse informe, appuyée sur des roseaux, fait pitié au vrai philosophe! »

La circonspection intellectuelle de Grimm était l'une des choses qui l'isolaient dans cette France du XVIIIe siècle, si avide d'affirmations. Mais il ne se dément jamais à cet égard. « En m'arrêtant de bonne foi à ce que je ne peux ni nier, ni comprendre, j'évite une foule d'inconvéniens, d'absurdités et de contradictions. » Grimm veut qu'on sache dire : Je ne sais pas ; et qu'on enseigne à la jeunesse « le grand art de douter. » Chacun ne lit-il pas dans le livre de la nature comme il peut, avec les yeux qu'il a reçus? Et tout ne change-t-il pas avec les siècles? « Je crains, suggère notre sceptique, qu'il ne vienne un temps où les termes favoris de la philosophie moderne soient aussi absurdes que le jargon de l'école péripatéticienne. Alors notre gravitation, notre attraction, nos forces centrifuges et centripètes, pourront paraître aussi barbares que les quiddités et les entéléchies de la philosophie scolastique, et le mot d'esprit que nous mettons à toute sauce jouera un aussi beau rôle que les facultés occultes. »

On devine ce que deviennent, avec cette méthode, la religion tant naturelle que révélée, et jusqu'au déisme de Voltaire. « Tout ouvrage démontre un ouvrier, mais qui vous a dit que l'univers est un ouvrage? » « Le patriarche ne veut pas se départir de son *rémunérateur vengeur*; il le croit nécessaire au bon ordre. Il veut bien qu'on détruise le dieu des fripons et des superstitieux, mais il veut qu'on épargne celui des honnêtes gens et des sages. Il raisonne là-dessus comme un enfant, mais comme un joli enfant qu'il est. »

La personnalité humaine ne résiste pas plus à cette analyse que les conceptions théologiques. Grimm permet bien qu'on dise avec Descartes : Je pense, donc je suis; mais il lui déplaît qu'on dise : Il y a au dedans de moi un être qui pense. « Car qu'est-ce que c'est que cet être? Il y a en moi *moi*, voilà tout ce que je sais clairement. Vous me demandez comment je pense; je n'en sais rien, mais je ne sais pas mieux comment je digère, comment je marche, comment je dors. Pourquoi voulez-vous que je conçoive mieux la pensée que le mouvement? N'est-il pas plus philosophique de dire : je l'ignore, que d'abuser de son imagination pour inventer des explications incompréhensibles et des mots qui ne signifient rien? Vous me dites que la matière ne peut penser, mais connaissez-vous assez l'essence de la matière pour me dire quelles sont les propriétés qu'elle peut avoir de celles qu'elle ne saurait avoir? »

Avec sa défiance de la métaphysique, Grimm est bien près de ce

que nous appelons aujourd'hui le positivisme. Il croit au fait comme à la donnée première et dernière hors de laquelle on ne peut faire un pas, et dont il est vain par conséquent de chercher l'explication. Il se refuse à appliquer à la nature nos mesures de grandeur et de petitesse, de dignité et de bassesse, de bien et de mal. Le monde n'a point d'autres lois que celles qu'il tire de sa constitution même. Ce qui est n'a pas à se justifier, il est, cela lui suffit et doit nous suffire. Tel est le sentiment constant de Grimm, et une vue qu'il trouva un jour l'occasion d'exprimer tout à son aise. C'était au sujet de la catastrophe qui fit une si vive impression sur le XVIIIe siècle et qui produisit *Candide*. Une fois piqué au jeu par ce qui lui semblait les atroces caprices de la Providence, Voltaire avait attaqué l'optimisme en vers comme en prose, et c'est sur son poème de *Lisbonne* que Grimm le prend à partie. Il n'admet pas qu'avec Leibniz et Pope on dise : Tout est bien, mais il n'admet pas davantage qu'on appelle mal la destruction de quelques milliers de personnes. Un mal, et pourquoi cela? « Quel est votre orgueil de vous compter pour quelque chose dans l'immensité et d'attaquer l'ordre général sur l'anéantissement de quelques êtres auxquels vous vous intéressez par un retour involontaire sur vous et sur votre faiblesse, parce que vous êtes de leur espèce, ou parce qu'ayant une vie et le sentiment de votre existence comme eux, vous vous sentez exposé aux mêmes dangers? Il y a du bonheur et du malheur, mais le bien et le mal sont deux mots vides de sens pour le vrai philosophe. Tout ce qui est doit être par cela même que cela est. »

A cette conception de la nature se rattachent des vues que l'on rencontre également chez Diderot, une sorte de darwinisme avant Darwin. Le monde a-t-il proprement commencé? Savons-nous les formes par lesquelles il a passé et passera encore? Qui peut assurer qu'il n'y a pas autant d'espèces perdues qu'il en existe actuellement? La destruction des uns sert à la naissance et à la conservation des autres. La guerre est un fait de nature, et le loup obéit aussi bien à ses lois en déchirant sa proie qu'en nourrissant et défendant ses petits. Tout est si bien force et droit du plus fort sur la terre que, si les hommes se sont réunis en société, c'est pour se tenir réciproquement en échec.

Le déterminisme moral de Grimm appartient au même ordre d'idées. Nos perceptions, selon lui, ne sont ni volontaires ni libres, et nos actions ne le sont pas davantage. Notre conduite est toujours le résultat de modifications de notre être amenées elles-mêmes par les circonstances. Mais, et c'est ici une notion favorite de l'écrivain, loin d'être contraire à la morale, la croyance à la

fatalité est le fondement de toutes les vertus civiles comme de tout l'ordre humain. « Affranchissez, dit-il, un seul homme sur la terre des liens de la fatalité, enlevez-le à la main invisible du sort, dissipez autour de lui les ténèbres de l'incertitude, et par ce seul acte vous l'aurez rendu le plus injuste, le plus immodéré, le plus exécrable de tous les hommes. »

Nous ne demanderons pas plus à Grimm qu'à aucun autre d'être toujours d'accord avec lui-même. Il lui arrive, comme à tout le monde, de donner à de simples impressions une forme plus générale, plus affirmative qu'il ne faudrait, quitte à en faire autant une autre fois pour des impressions contraires. Il est des jours, par exemple, où il ne veut pas entendre parler de progrès. Le genre humain lui semble rester toujours le même, « ni meilleur ni plus pervers, malgré le changement perpétuel de ses vices et de ses vertus. » Tout est évolution ou révolution, et « les plus beaux siècles sont précisément le germe des siècles de décadence. » — « Qui osera résoudre ce problème? écrit-il ailleurs. Lorsqu'on voit d'un côté l'influence de la liaison politique et mutuelle de tous les peuples, la prompte communication des lumières d'une extrémité de l'Europe à l'autre, le mouvement prodigieux porté dans toutes les parties par l'industrie et le commerce, l'établissement des postes et de l'imprimerie, on est tenté de croire que les progrès de la raison ne finiront plus qu'avec notre planète, et que le genre humain, à mesure qu'il vieillira, deviendra de plus en plus éclairé, sage et heureux. Quand on considère, en revanche, combien les bons esprits sont rares, combien il y a de têtes absurdes; quand on pense que la multitude se paie toujours de mots, que ceux qui parlent le même langage, qui emploient les mêmes expressions, n'ont quelquefois pas une notion commune entre eux, alors on commence à douter que la raison et la vérité soient faites pour l'homme. » Cependant, ces doutes ne sont pas constans, et il est d'autres jours, nous l'avons dit, où sa mauvaise humeur habituelle contre le siècle fait place à un sentiment de confiance. Grimm, dans ces rares momens d'optimisme, ne craindra pas d'avancer que nous valons mieux que nos pères et que nos neveux vaudront mieux que nous. Les esprits, en France, lui paraissent devenus plus sérieux, plus portés aux choses utiles; l'Europe tout entière s'achemine vers une époque où les droits de l'humanité seront mieux connus et reposeront sur leur propre force.

Parmi les progrès que la société lui semblait sur le point d'accomplir, Grimm rangeait une révolution qui devait avoir sur toutes les précédentes l'avantage de ne pas coûter de sang. Il était frappé d'une « lassitude » générale du christianisme qui se manifestait de

toutes parts et qui lui semblait présager l'avènement du règne de la tolérance. « A moins, dit-il, — et l'on remarquera cette réserve, — qu'il n'arrive quelque grande catastrophe physique ou morale, qui déroute ou dérange la pente générale des esprits, on peut prédire, sans risquer son caractère de prophète,

Que dans l'Europe enfin l'heureux voltairianisme
De tout esprit bien fait sera le catéchisme. »

Grimm, on le voit, partage, au sujet de la religion, les opinions extrêmes des encyclopédistes. Chez lui comme chez eux, l'horreur du fanatisme a produit un fanatisme à rebours. Il confond tout dans son aversion, les institutions et leurs abus. Il estime les vertus chrétiennes trop sublimes (lisez : trop extravagantes) pour s'accorder avec les devoirs civiques. L'esprit de l'évangile, d'après lui, n'a jamais pu s'allier avec les principes d'un bon gouvernement; et si les nations modernes ont dégénéré de la grandeur qui caractérise les peuples anciens, la faute en est à l'établissement du christianisme en Europe. Que voulez-vous, écrira-t-il, que produise une doctrine d'enthousiasme sur les hommes dont le plus grand nombre est déjà porté à l'absurde? Il n'est pas jusqu'à la charité religieuse que notre philosophe ne maudisse lorsqu'il voit ce que sont devenues ses œuvres les plus vantées. « Ce que je sais, dit-il, c'est que, si j'avais la police d'un état à conserver, tous les hôpitaux seraient démolis, au risque de laisser mourir dans les rues ceux qui n'auraient su se ménager un asile pour leur vieillesse. » Ici encore, toutefois, c'est Grimm lui-même qui mettra le correctif à des opinions excessives. Il a, dans une autre occasion, sur le christianisme primitif, une page qui témoigne d'une véritable impartialité historique; on croit y surprendre comme un souvenir de Leipzig et des leçons d'Ernesti. Il arrive à Grimm, comme à Diderot, de se prendre d'impatience contre les extravagances du parti. Diderot, en lisant l'écrit posthume d'Helvétius *sur l'Homme*, n'avait pu s'empêcher de le cribler de ses critiques, de ses sarcasmes même, sans s'apercevoir que plus d'un trait retombait sur ses propres doctrines; Grimm éprouve également le besoin de protester lorsqu'il lui tombe entre les mains quelqu'une des lourdes productions de la coterie, oubliant alors que cette coterie est la sienne et ne se doutant pas que l'écrivain qui lui remue ainsi la bile est l'un de ses meilleurs amis. Il vient de lire le *Système social* du cher baron, et il n'y tient plus; la pédanterie de ces déclamations, la déraison de ces novateurs lui donnent des nausées. « L'auteur est certainement un très honnête homme, embrasé de zèle pour le bien, haïssant le mal et le vice de

tout son cœur; il n'y a que des prêtres qui pourraient mettre en doute la pureté de ses intentions; mais, au fond, tout cela n'est que du bavardage. Il faudrait mieux connaître, mieux approfondir le génie de l'homme quand on veut écrire sur ces matières. Les capucinades sur la vertu, et il y en a beaucoup dans le *Système social*, ne sont pas plus efficaces que les capucinades sur la pénitence et la macération. Incessamment nous aurons des capucins athées comme des capucins chrétiens, et ces capucins athées choisiront l'auteur du *Système social* pour leur père gardien. Il nous faudrait aujourd'hui des têtes neuves ou des gens qui voulussent garder le silence. La vie est si courte pour la passer avec des bavards! »

Pourquoi faut-il que le même écrivain qui s'exprime si sensément se soit donné le ridicule de tracer le programme d'une religion nouvelle, ou, pour mieux dire, d'une société future dans laquelle la religion serait remplacée par « le respect de soi-même? » Il ne devait rien manquer à cette église de l'avenir, pas même les cérémonies, car les hommes ont besoin de solennités, voire d'enthousiasme, peut-être même de superstition. Seulement, ces solennités « consisteraient dans des hommages rendus à la vertu, dans la démonstration de respect pour l'homme de bien, dans la joie pure et auguste sur la sainteté des mœurs publiques. » Il est curieux de voir le philosophisme préluder au culte de la raison! Grimm, pour sa part, y met tant de candeur qu'il a pensé aux enfans et esquissé à leur usage un catéchisme de l'humanité. Ce catéchisme a quinze articles, formulés en résolutions et en exclamations. L'Être suprême n'en est pas tout à fait absent. « O toi, qui règles ma destinée, lisons-nous aux dernières lignes, donne-moi beaucoup de devoirs à remplir afin que mon cœur ait beaucoup de sujets de satisfaction! »

La *Correspondance* de Grimm excluait la politique au sens où nous l'entendons aujourd'hui; on n'y trouvera point de commentaires sur les événemens publics. Il faut qu'ils deviennent bien graves et les préoccupations bien fortes, — au début de la guerre de sept ans, par exemple, — pour que l'écrivain en parle dans ses feuilles, et encore n'est-ce qu'en passant. Dans une autre acception du mot, comme théorie du gouvernement et matière administrative, la politique revient souvent, au contraire, sous la plume de Grimm. N'était-ce pas le thème de prédilection du XVIIIe siècle, le sujet d'une foule de livres et de brochures? Grimm nous montre dans toute son activité le besoin fiévreux d'innovations qui aboutit à la révolution, le travail de critique qui s'attaquait à toutes les institutions, qui voulait simplifier les lois et l'administration de la

justice, qui s'efforçait d'introduire la raison dans l'éducation et l'humanité dans l'assistance publique et dans la pénalité. Il est, en général, du parti des novateurs. Il accueille les idées de Beccaria, qu'il garantit « un des meilleurs esprits qu'il y ait en Europe. » Il réclame l'état civil pour les protestans. L'horreur du fanatisme suffirait pour expliquer l'initiative qu'il prit d'une souscription en faveur de la famille Calas, et l'indignation que lui fit éprouver le supplice de La Barre, mais Grimm va fort au-delà de la liberté de conscience puisqu'il pose en principe l'incompétence de l'état en matière de foi. « La religion, selon lui, est chose absolument indifférente pour le gouvernement. » Et encore : « Aussi longtemps qu'on se bornera à ne point décider dans les querelles de religion, on ne fera que la moitié de ce qu'il faut faire. Il faut encore la liberté plénière de déraisonner tout à son aise. »

On assiste, dans la *Correspondance*, à la naissance de l'économie politique ; à mesure qu'on avance, les questions de cet ordre, population, agriculture, commerce des grains, industrie, impôts, marine, prennent plus de place. « Ce sujet devient tous les jours plus intéressant, écrit Grimm dès 1755. » En 1757 paraît *l'Ami des hommes* de Mirabeau ; le critique lui consacre cinq ou six lettres, ne se lassant pas de reprendre en sous-œuvre, les unes après les autres, les diverses discussions soulevées par le marquis. Sans préjugé aveugle contre les réformes, mais sans épouser non plus toutes les idées des nouveaux apôtres, et avec ceux-là mêmes dont il partage les vues conservant la liberté de son jugement. Tout en se prononçant pour la liberté et contre les privilèges, tout en demandant que l'état ne se mêle point du commerce de ses sujets, il reste en défiance à l'égard des systèmes. Le vieux Quesnay lui est suspect avec ses allures de chef de secte. Ce Mercier de La Rivière, que Diderot avait si follement vanté à Catherine, n'est, au jugement de Grimm, qu'un homme ivre d'eau. La description des « mardis » de Mirabeau est plaisante. « On commence d'abord par bien dîner; ensuite on laboure, on bêche, on pioche, on défriche, et on ne laisse pas dans toute la France un pouce de terrain sans valeur ; et quand on a bien labouré ainsi pendant toute une journée, dans un bon salon bien frais en été ou au coin d'un bon feu en hiver, on se sépare le soir bien content et avec la bonne conscience d'avoir rendu le royaume plus florissant. » Et après quelques pages d'un vigoureux bon sens sur les ridicules de la nouvelle église : « En général, le mardi rural, dans sa constitution actuelle, me paraît être dans cet état mitoyen de pauvreté d'esprit, d'idées brouillées, de lueurs, d'abandon, de présomption, de confiance, où étaient les apôtres en attendant le Paraclet après l'ascension de leur patron.

Pénétré de cet état de viduité, je m'humilie devant le souverain distributeur de toute lumière, et le prie avec ferveur de répandre son esprit d'entendement sur ces bons laboureurs, et de leur ôter l'esprit d'exagération et l'abondance des mots vides de sens, afin qu'ils apprennent à parler et à écrire intelligiblement, à savoir ce qu'ils disent, à fuir l'emphase ténébreuse servant de passeport aux lieux-communs, à labourer, bêcher, piocher, défricher, fumer, engraisser, dégraisser, dessécher, arroser, améliorer, féconder, fertiliser tous les champs de la terre dans toute sa circonférence, de l'extrémité d'un pôle à l'autre, avec un peu plus de profit pour l'utilité commune et un peu plus d'avantage pour leur propre récolte. *Amen.* »

La tendance essentielle chez Grimm n'est point douteuse. Il porte dans la politique à la fois son esprit critique et son sens rassis. Les abstractions des théoriciens lui sont aussi antipathiques que les déclamations des frondeurs. Il ne croit ni au contrat social, ni au droit monarchique. Celui-ci, « je ne sais quelle émanation divine dont on n'a jamais vu ni patentes ni diplôme; » celui-là, une idée métaphysique dont « on n'a jamais trouvé trace dans l'histoire de l'homme. » Grimm en politique est un réaliste, croyant au fait plus qu'au droit, et estimant que les lois de l'histoire tiennent de fort près à celles de la nature. « Celui, dit-il, qui regarderait le temps qu'il fit le jour de l'assassinat de César comme une circonstance indifférente à l'événement ne connaîtrait pas la marche de la nature. » — « Voulez-vous savoir ce que c'est qu'une loi naturelle, écrit-il ailleurs, en voici une : Tu ne mettras pas ton doigt dans la mèche d'une chandelle allumée. Et savez-vous pourquoi c'est là une loi naturelle? C'est que s'il vous prend fantaisie d'y manquer, vous vous brûlerez le doigt et que cela vous fera mal, et que vous n'aimez pas le mal. » Ce n'est pas sans une certaine brutalité que notre écrivain va jusqu'au bout de sa pensée en ces matières. « Je n'entends parler dans les écoles que de principes et de droit; j'ouvre l'histoire et n'y trouve que pouvoir et fait. Ne vaudrait-il pas mieux partir du principe simple qu'à la vérité tout est force dans la morale comme en physique, que le plus fort a toujours droit sur le plus faible, mais que, tout calcul fait, le plus fort est celui qui est le plus juste, le plus modéré, le plus vertueux? » Et, enfin, dans une page qui résume toute la doctrine sociale de Grimm : « Voulez-vous à présent que je vous dise ce que je pense? Ne soyons pas enfans, et n'ayons pas peur des mots. C'est que, de fait, il n'y a pas d'autre droit dans le monde que le droit du plus fort; c'est que, puisqu'il faut le dire, il est le seul légitime. Le monde moral est un composé de force

comme le monde physique : ne vouloir pas que le plus fort soit le maître, c'est à peu près aussi raisonnable que de ne vouloir pas qu'une pierre de cent livres pesant pèse plus qu'une pierre de vingt livres. C'est la science du calcul et des différentes forces qui fait les véritables élémens du droit naturel et du droit des gens. Que ce soit par la force des armes, ou par celle de la persuasion, ou par celle de l'autorité paternelle, que les hommes aient été subjugués dans le commencement, cela est égal ; le fait est qu'ils n'ont pu éviter d'être gouvernés, et qu'ils le seront toujours ; qu'un homme seul ne peut rien contre la masse, et qu'il faut, quelque hypothèse que vous supposiez, qu'il souffre la pression de cette masse ; que l'état des sociétés est un état forcé dont l'action et la réaction sont continuelles, et qu'il est aussi absurde de vouloir assurer aux empires une tranquillité permanente qui consisterait dans la cessation de la réaction, que de certifier à un homme qu'il ne recevra jamais de dommage injuste de la masse générale, ou qu'il peut transiger à volonté avec elle. »

Quand on a l'esprit aussi libre en politique, on est bien près d'être indifférent en ce qui concerne les formes de gouvernement. Il n'en est point de parfaite, pense Grimm, et il est vain d'en chercher une qui convienne à tous les peuples, la meilleure étant pour chacun celle qui va le mieux à son génie. « Celui qui conseillerait aux Turcs de changer leur manière de se gouverner contre un gouvernement républicain ou même monarchique proposerait une chose absurde. » Au fond, et il ne s'en cache guère, les préférences de Grimm sont pour un despotisme éclairé. Les hommes, dira-t-il dans ses momens de désillusionnement, ne sont pas plus faits pour la liberté que pour la vérité, bien qu'ils aient sans cesse ces deux mots à la bouche ; l'élite seule du genre humain en est capable. Après quoi, et ne voulant pas se montrer plus crédule dans un sens que dans l'autre, Grimm reconnaîtra qu'on sommeille facilement sur le trône, que les Titus et les Antonin sont rares, et que le despotisme amène les révolutions.

Si le droit se confond avec le fait et si le pouvoir le plus légitime est celui qui est le mieux exercé, combien ne serait-il pas nécessaire de mieux élever les fils des rois ! Cet excellent Grimm, qui, nous l'avons vu, avec son esprit aiguisé, n'en a pas moins des côtés de naïveté, a rédigé un projet d'éducation pour le trône. Nous connaissons son catéchisme social à l'usage de l'enfance ; il en a composé un dans le même style à l'usage des princes. L'apprenti souverain y est instruit à former toute espèce de bonnes résolutions. « Que je suis effrayé de ma vocation ! s'écrie-t-il ; je ne suis qu'un faible mortel et j'ai à remplir les devoirs d'un dieu. » Il s'adresse à ceux qu'il gouvernera un jour : « O vous, mes sujets moins que

mes enfans, leur dit-il, soyez tous bons afin que je puisse vous aimer tous et que nous puissions être tous heureux. » On enseigne du reste aussi à ce prince les saines colères : « Le prêtre cruel et atrabilaire, lui fait-on dire, dont le Dieu demande le sang de mon peuple ne sera point mon sujet ; je le chasserai loin de ma vue, car il n'est pas digne de vivre parmi ceux qui sont heureux. »

On est toujours de son temps par quelque côté, mais n'est-il pas vrai que Grimm nous paraissait devoir être le dernier à tomber dans les solennelles niaiseries de son siècle?

Si la politique et la philosophie trouvent place dans la *Correspondance*, c'est de la littérature et des arts que Grimm entretient surtout ses lecteurs. Pour les arts, sauf la musique, il ne paraît pas avoir de compétence particulière. Les comptes-rendus qu'il donnait des *Salons* avant d'en charger Diderot, sont insignifians. Il parle de la peinture comme de l'architecture, comme de la danse (sur laquelle il a une longue dissertation), avec son sens accoutumé, voilà tout. Mais, bien que manquant du tempérament de l'artiste, il avait de l'art une notion élevée. C'est la poésie, juge-t-il, qui fait le mérite de l'œuvre pittoresque, et de celle qui est empruntée à la vie réelle aussi bien que de celle qui représente une scène héroïque. Il y a un élément d'imagination dans un tableau de Teniers ou de Van Ostade, dans une paysannerie de Sedaine. Le charme, dans les arts, vient toujours d'une secrète communication d'idées tantôt sublimes, tantôt délicates et fines.

Grimm aurait applaudi à cette définition égarée dans un roman de Jean-Paul et qui veut qu'un ouvrage ait le caractère de la nécessité. Une lettre de Diderot nous fait assister à une discussion qu'il eut avec son ami sur la méthode. Grimm la détestait ; il n'y voyait que pédanterie : « Ceux qui ne savent qu'arranger, soutenait-il, feraient aussi bien de rester en repos ; ceux qui ne peuvent être instruits que par des choses arrangées feraient tout aussi bien de rester ignorans. » Il n'excluait pas précisément la critique, on le comprend, puisqu'il en faisait lui-même son métier, mais il ne permettait pas qu'elle se crût capable de former des artistes. L'artiste est l'ouvrage de la nature et il faut que la nature agisse en lui, il faut qu'un pouvoir inconnu le presse, qu'un feu l'embrase, qu'un démon l'agite. Le poète doit être comme le jeune homme qu'une sève de puberté jette dans un trouble inconnu.

Laissons de côté ce qui, dans ces idées, ne concerne évidemment que des genres déterminés de poésie, et il nous restera le sentiment fondamental de Grimm : le besoin du vrai et du naturel, un goût pour la force, même désordonnée. Que le génie soit inculte, il n'y voit pas grand mal ; sa crainte est plutôt que la lecture, c'est-

à-dire les idées des autres, n'enlève à l'homme supérieur « l'originalité, et, pour ainsi dire, la virginité. » Plus un peuple est policé, selon lui, moins il est poétique et pittoresque. Grimm ne se lasse pas de vanter Homère et les tragiques grecs; il reproche à Voltaire de ne pas les sentir. Mais qui les lit? Qui, en France, est en état de les comprendre? « Nous sommes ici un petit troupeau de vrais croyans, reconnaissant Homère, Eschyle et Sophocle pour la loi et les prophètes, nous enivrant des dons du génie partout où il se trouve, sans acception de langue ni de nation. » Et, en effet, le voilà qui salue, dès sa première apparition, cet Ossian qui va exercer une si singulière séduction sur la fin du siècle et sur le commencement du suivant : « Cela est beau, dit-il, comme Homère! » C'était pour le coup aller un peu loin, mais Grimm avait été séduit par l'attrait de la sauvagerie.

En regard des qualités qui font de Grimm l'un des maîtres de la critique littéraire, il n'y a guère à noter que les défauts qui sont le revers de ses mérites. La solidité, par exemple, n'entraîne-t-elle pas le plus souvent un peu de pesanteur? Notre chroniqueur n'a pas proprement d'esprit (l'esprit français, du moins) ; peu de vivacité et d'agrément; la plaisanterie volontiers massive. J'ajoute que les jugemens de Grimm ne sont pas tous sans appel. L'humeur, la prévention, y ont quelquefois part. Il est des passages où il s'est décidément, inexplicablement fourvoyé, l'éloge extraordinaire, par exemple, qu'il fait de *la Conquête de Naples* d'un certain Gudin de La Brunellerie, une épopée badine qu'il est tenté de comparer à l'Arioste. Et que dire d'Anquetil-Duperron, ce noble pionnier de la science, traité de voyageur indigne de confiance et d'écrivain frivole? De pareilles appréciations font tache dans la *Correspondance* et nuiraient singulièrement à l'autorité de l'auteur s'il fallait y voir autre chose que la légèreté de l'homme distrait ou pressé.

Là même où le jugement de Grimm ne manque pas d'équité, l'expression risque de manquer de justesse, ou du moins de finesse. Je n'aime pas l'entendre dire que le livre des *Maximes* est faux quant à la forme et pernicieux quant à l'esprit : c'est de la critique de convention. Je ne voudrais rien rabattre de son enthousiasme pour Montaigne ni pour Molière, mais ce n'est pas rencontrer le mot propre que d'en faire des sublimes. J'en dis autant de Voltaire vanté pour son coloris! Montaigne, Molière et La Fontaine, dont Grimm ne voudrait pas retrancher une ligne, sont, du reste, les seuls de nos classiques qu'il admire sans réserve. Les beautés de Corneille, à ses yeux, sont « cachées et éparses dans un fumier immense. » Racine a beau être appelé immortel et divin, notre Teuton m'a tout l'air de ne le louer que du bout des lèvres : « C'est un beau défaut, écrit-il, d'être toujours élégant,

mais c'est un défaut. » Il ne rencontre qu'une fois le nom de Bossuet, et avec quel dédain ne l'écarte-t-il pas! Un homme à citer, il le reconnaît, parmi les écrivains qui ont illustré le règne de Louis XIV, mais une gloire qui ne vivra pas; de la controverse, des sermons et des oraisons funèbres, l'histoire rapidement tracée d'un peuple barbare et malpropre tel que les juifs, on ne va pas à la postérité avec cela. Si Cicéron ne nous avait laissé que de pareils monumens de son génie, qui diable se soucierait aujourd'hui de le lire?

Les jugemens de Grimm sur son propre siècle offrent également une sagacité mêlée de gaucherie, et parfois même en défaut. Fontenelle est médiocrement caractérisé : « un homme célèbre à qui il ne manquait, pour être grand, qu'une imagination plus vive, échauffée par un cœur sensible. » Grimm avait d'abord été assez touché de l'éloquence de Thomas; sous une manière trop abondante, trop fastueuse, il avait cru découvrir des qualités de premier ordre. Il est vrai qu'alors même, dans un remarquable passage, il signalait le vice et le vide de ces talens académiques. Il leur manque, selon lui, la connaissance des hommes et des affaires. « C'est cette connaissance qui mûrit l'esprit, qui lui donne cette gravité des anciens inconnue parmi nous, qui le dégoûte de l'abondance fastidieuse de mots qui ne signifient rien, et qui ôte à l'orateur je ne sais quel enfantillage dont les enfans qui l'écoutent sont épris, mais qui déplaît aux hommes de sens et d'un goût véritable.» On remarquera que l'auteur de la *Correspondance* est constamment rigoureux pour Crébillon fils, qu'il préfère Mme Riccoboni à Marivaux, qu'il ne laisse à Duclos que « de petites tournures et de petites finesses. »

Devant le vrai mérite, au total, Grimm prend rarement le change. Les Mémoires de Mme de Staal l'ont à bon droit enchanté; à part la prose de Voltaire, il n'en connaît pas de plus agréable que celle de cette femme. Avec Sedaine également, aucune hésitation. Il y avait dans ce talent naïf, un peu rude, quelque chose qui devait plaire à un esprit novateur. Grimm ne craint pas d'avancer que, si Sedaine eût su écrire, il aurait fait revivre la comédie de Molière. Rapprochement plus inattendu encore, le génie de Sedaine lui paraît analogue à celui de Shakspeare. C'était du reste aussi l'avis de Diderot, qui, plus exubérant encore que son ami, et parlant du *Philosophe sans le savoir*, s'écriait : « Malheur à ceux qui n'en seront pas fous! » Sedaine reste un chapitre de notre histoire littéraire à écrire; Sainte-Beuve, qui a tout su, tout vu, tout dit, a oublié celui-là.

On assiste, dans la *Correspondance*, à l'éclosion d'une foule de réputations, débuts qui n'ont pas toujours tenu ce qu'ils promettaient, succès terriblement oubliés aujourd'hui : Dorat, Colardeau,

Léonard, Saint-Lambert. Ce dernier est du cercle des amis : Grimm se borne à lui reprocher sa sécheresse. Léonard est plus rudement mené : « On dit qu'il est jeune et qu'il doit être encouragé ; moi, au contraire, je trouve qu'il mérite d'être découragé. » Dorat était fécond, aussi son nom revient-il souvent : « C'est un ramage plein de grâce que la poésie de M. Dorat, mais cet aimable serin n'a pas une idée dans son petit cervelet. » On sera plus surpris de voir que ni Ducis, ni Beaumarchais ne trouvent faveur. Il est vrai qu'ils en étaient encore à leurs premiers ouvrages. Ducis débute, avec *Amélise*, par « une chute des plus rudes et des plus éclatantes ; » il se relèvera plus tard un peu avec *Hamlet* et *Roméo;* mais en résumé il n'a, au jugement de Grimm, ni génie, ni jugement, ni rien qu'une chaleur factice. Sur Beaumarchais, le critique se refuse à ratifier les arrêts du public. Sifflée à la première représentation, *Eugénie* avait réussi à la seconde, mais la *Correspondance* reste hostile, et, après *les Deux Amis*, elle déclare que l'auteur est dépourvu de talent, n'entend pas le théâtre, n'a pas l'ombre de naturel et ne sait point écrire. La Harpe, au contraire, finit par triompher des résistances. Grimm, malgré l'éclat du succès, s'était refusé à ratifier la vogue de *Warwick :* « On dirait, écrit-il, le coup d'essai d'un jeune homme de soixante ans. Je meurs de peur que M. de La Harpe ne reste toute sa vie froid et sage. » Sept ans après, au contraire, il est gagné par *Mélanie*, qu'il place immédiatement après les pièces de Voltaire ; « depuis cet homme immortel, dit-il, on n'a pas vu sur notre théatre de vers de cette beauté. » De tous ces débutans, c'est Delille qui s'en tire le mieux. L'obscur professeur du collège de La Marche est d'emblée salué maître ; sa traduction des *Géorgiques*, au jugement de Grimm, est un travail prodigieux ; il n'y a rien dans la langue qui puisse lui être comparé, et l'Académie française fera bien de tenir sa première place vacante en réserve pour l'auteur de ce chef-d'œuvre.

Grâce à ses nombreux ouvrages de toutes sortes, Marmontel se rencontre souvent sur le chemin de la *Correspondance*. Il côtoyait trop, d'ailleurs, le mouvement philosophique, il tenait de trop près aux coteries littéraires, pour qu'on le dédaignât tout à fait. Grimm en reste avec lui à la froideur. C'est un homme d'esprit, nous dit-il, un homme de talent, mais qui manque de sentiment, de goût et de délicatesse ; un homme de bois, qui a vécu avec des philosophes, des enthousiastes de belle poésie et qui a appris à parler leur langage ; ses qualités ont un air factice. « Bélisaire n'est qu'un vieux radoteur, débitant des lieux-communs méthodiquement et sans mesure, bavard à l'excès, reprenant chaque jour bien exactement et bien ennuyeusement la conversation où il l'avait laissée la veille.

Son ton est bourgeois, sa petite morale est lourde et triviale, sa monotonie est capable d'endormir l'homme le plus éveillé... Il me paraît manquer absolument de sentiment et d'élévation, deux qualités sans lesquelles je ne puis imaginer une bonne morale. »

Dans le portrait de d'Alembert, une sévérité qui étonnerait si l'on ne se rappelait le refroidissement du géomètre avec Diderot au sujet de l'*Encyclopédie*. Un très bon esprit, lisons-nous, et qui a un air de hardiesse, remplaçant par des raisonnemens et des règles didactiques le tact qui lui fait défaut dans les matières de goût. « Vous ne trouverez rien chez lui qui vous élève, qui vous touche, qui vous embrase. Il a peu d'idées, peu de vues, peu de profondeur de tête. Son style n'a point de caractère. S'il faut absolument assigner un rang à chaque auteur, je mettrais M. d'Alembert à côté de M. de Maupertuis. Sous un coloris chamarré, on trouve un composé de petites vues fausses auxquelles il a su donner un air philosophique. »

Le meilleur moyen de mettre à l'épreuve l'intégrité littéraire de Grimm est de voir comment il parle de ses amis et de ses ennemis, de Diderot, par exemple, et de Rousseau. De Rousseau surtout, car, pour Diderot, l'amitié qui unissait le critique et le philosophe emportait évidemment beaucoup de favorable prévention. Il n'est pas aisé, cependant, de comprendre l'attrait que ces deux hommes éprouvaient l'un pour l'autre. Les différences de nature allaient, en effet, jusqu'au contraste : l'un, de première impulsion, bouillant, brouillon, brillant, volcan en éruption permanente, flamme et fumeuses vapeurs; l'autre, au contraire, éminemment réfléchi, maître de lui-même, d'une exigeante raison. Peut-être chacun trouvait-il chez l'autre ce qu'il prisait d'autant plus qu'il en manquait lui-même, Grimm reconnaissant les vues de génie qui se faisaient jour dans les divagations de son ami, et Diderot comprenant le poids des objections qu'un scepticisme raisonné opposait à ses écarts d'imagination. Cette explication paraît, dans tous les cas, plus plausible que celle qu'on va répétant depuis Sainte-Beuve, et d'après laquelle Grimm, le plus Français des Allemands, et Diderot, le plus Allemand des Français, se rencontraient à mi-chemin. Antithèse agréable, mais qui boite des deux côtés à la fois, car je ne vois vraiment ni ce qu'il y a de bien français dans le rédacteur de la *Correspondance*, ni ce qu'il y a de spécifiquement germanique dans l'auteur du *Neveu de Rameau*.

Est-il certain, au surplus, que Grimm ait surfait Diderot et que, dans le secret de sa pensée, il ne l'ait pas jugé plus posément que dans une *Correspondance* écrite, pour ainsi dire, à côté de lui? Je sais bien que Grimm n'a que des éloges pour *le Fils naturel*, qu'il ne trouve rien à reprendre dans *le Père de famille*, mais l'exa-

gération même, l'emphase de la louange, me mettent ici en défiance. On croit sentir que l'écrivain n'a pas toute sa liberté. Partout ailleurs, s'il parle de son ami avec admiration, il ne l'admire pourtant pas au hasard. L'éloge tombe au bon endroit. Grimm sait que Diderot ne brille ni par la discrétion et l'usage du monde, ni par la sûreté du jugement. « C'est l'homme, écrit-il, le moins capable de prévoir ce qu'il va faire ou ce qu'il va dire, mais, quoi qu'il dise, il crée et il surprend toujours. La force et la fougue de son imagination seraient quelquefois effrayantes si elles n'étaient tempérées par la douceur des mœurs d'un enfant et par une bonhomie qui donne un caractère singulier et rare à toutes ses autres qualités. » Et ailleurs, avec bien de la justesse, après avoir signalé ce qu'il appelle « le tour de tête » de son ami : « La qualité rare et peut-être unique de M. Diderot consiste à apercevoir des rapports entre les sujets les plus éloignés et à les rapprocher ainsi dans un clin d'œil. J'avoue que ce talent peut quelquefois mener à l'erreur comme à la découverte de la vérité; mais, jusque dans ses égaremens, il est en droit d'étonner et de séduire. »

Passons maintenant à la contre-épreuve et voyons comment Grimm s'exprime sur le compte d'un écrivain dont il avait eu personnellement à se plaindre, qui enveloppait dans d'injurieux soupçons tous ses anciens amis, et qui avait traité Mme d'Épinay avec l'indignité que l'on sait. Grimm soutient honorablement l'épreuve à laquelle on met ici son impartialité. Sa brouille avec Jean-Jacques est de 1757, et Rousseau, dans les premiers volumes de la *Correspondance*, est naturellement encore le vertueux citoyen de Genève, à l'éloquence mâle et touchante. Toutefois, même à cette époque, rien d'absolument cordial; on sent que la manière outrée et sophistique du Genevois n'a jamais convenu au robuste sens commun de l'Allemand. Ces dissidences plus tard s'accusent, les réserves se font jour, mais Grimm est alors gardé par un autre sentiment, le soin de sa propre dignité. Et puis, ainsi qu'il le dit lui-même plus d'une fois dans ses lettres privées, il n'a jamais su haïr. Que s'il est amené à rappeler les événemens de la vie de Rousseau et ses anciennes relations avec lui, il le fait sans dénigrement ni récriminations. Depuis leur rupture, il l'affirme, Grimm ne s'est jamais permis de mal parler de la personne de Rousseau : « J'ai cru, dit-il, qu'on devait ce respect et cette pudeur à toute liaison rompue. » Voltaire, qui, à la vérité, n'était pas lié par les mêmes considérations, mais qui ne consultait jamais les convenances dans ses controverses, avait publié un pamphlet injurieux contre *la Nouvelle Héloïse*; Grimm ne cache pas le dégoût que lui inspirent ces « personnalités odieuses, » ces « malhonnêtetés. » La biographie qu'il donne de l'auteur de l'*Émile*, à l'occasion de la

publication de ce livre, est en somme d'une honorable équité. Il relève sans amertume les traits d'un caractère qu'il ne connaissait que trop bien, l'orgueil joint à la timidité, l'absence de simplicité, l'excès en tout. Pour ce qui est du talent, il reconnaît sans se faire prier le don d'éloquence, le style simple et mâle, l'art infini. Il y a de la rigueur, du parti-pris, si l'on veut, dans l'appréciation que voici, mais y a-t-il de l'injustice? « En général, on peut dire que le *Traité de l'éducation* est un recueil de choses vraies et fausses, de contradictions, de beautés grandes et sublimes et d'impertinences plates et inutiles, de choses touchantes et de choses arides, de systèmes extravagans et absurdes et de vues justes, de choses consolantes pour l'humanité et de satires et de calomnies contre le genre humain. Le grand défaut de M. Rousseau, c'est de manquer de naturel et de vérité; l'autre, plus grand encore, c'est d'être toujours de mauvaise foi... On admire son talent, mais on est fâché qu'il n'en puisse faire un meilleur usage. M. Rousseau a toujours raison quand les hommes ont tort, et toujours tort quand les hommes ont raison, car il cherche moins à dire la vérité qu'à dire autrement qu'on ne dit et à prescrire autrement qu'on ne fait. On est étonné de voir, à côté d'une idée pleine d'élévation et de charme, une platitude qui n'a pas le sens commun. »

Bien qu'il reconnaisse, et très sincèrement, la supériorité d'un Montesquieu ou d'un Buffon, ses habitudes d'esprit mettent Grimm en garde contre ces génies systématiques. L'auteur de l'*Histoire naturelle* sera prononcé une tête saine et sage; son style, on ne fera pas difficulté de le déclarer, « agrandit pour ainsi dire le lecteur; » mais, d'un autre côté, ses hypothèses indisposent un esprit défiant: « Philosophe peut-être peu profond, ainsi se résume l'arrêt; écrivain élevé et magnifique. » Pour Montesquieu de même. C'est un grand homme que Charles de Secondat, baron de Montesquieu; c'est la réunion du génie et de la vertu; il a mené une vie irréprochable et il a honoré l'humanité par des écrits admirables; mais pourquoi toujours chercher les causes des événemens dans les institutions des peuples et les formes de gouvernement? Pourquoi ne pas faire plus large la part des causes fortuites? Pourquoi déduire avec tant d'assurance et se montrer si sûr de son fait?

Il n'est pas aisé de résumer l'opinion de Grimm sur Voltaire. D'abord parce qu'il a eu continuellement à parler de cet écrivain pendant les vingt années qu'il a rédigé la *Correspondance*, de sorte que ses impressions ont pu et dû se modifier bien des fois. Ce n'est, en effet, que peu à peu, à force de tentatives nouvelles, en revenant sans cesse devant le public, en l'étonnant, en l'amusant, en l'intriguant à tout propos, en donnant dans une foule de productions la preuve de ses inépuisables ressources, c'est par la variété et

l'immensité de son œuvre que Voltaire arriva à la royauté littéraire de ses dernières années. Il y a cependant une autre cause de l'incertitude dans laquelle la *Correspondance littéraire* nous laisse sur le sentiment définitif de Grimm au sujet de Voltaire. Grimm n'a de parti pris ni pour ni contre un auteur qu'il connaissait personnellement très peu, qui vivait au loin et n'appartenait pas proprement au monde philosophique. Le critique se laisse donc tout bonnement aller à l'impression du moment, et s'abandonne tour à tour, selon l'occasion, à l'admiration et à l'humeur. Il loue en termes généraux, — et, de plus en plus, à mesure que le temps met l'auréole au front du personnage, — mais quand il en vient au fait et au prendre, quand il a devant lui la dernière tragédie, la dernière histoire, le dernier pamphlet arrivé de Ferney, il use du privilège d'une correspondance secrète et dit franchement ce qu'il en pense. Et, de fait, les deux hommes ne s'allaient guère. Probe, instruit, sérieux, et resté étranger, nous l'avons vu, à quelques-unes des plus vives qualités de l'esprit français, Grimm ne pouvait éprouver une sympathie complète pour un écrivain qui se distinguait surtout par ses grâces indéfinissables, mais à qui manquaient le goût de l'antiquité, la force philosophique, et la droiture du caractère. Diderot, au fond, ne comprenait et ne goûtait pas plus Voltaire que ne faisait Grimm. Avec des exceptions, je le répète, avec des momens dans lesquels l'un et l'autre se laissaient gagner par l'admiration pour la variété des dons, pour l'œuvre totale si considérable, pour l'éclat des services rendus à la cause commune.

Nous voici avertis, et nous ne nous étonnerons plus de trouver sur presque tous les points l'alternative de l'enthousiasme et de l'aigreur; quelquefois là où l'on attendrait précisément tout l'opposé. La célèbre et charmante épître sur le lac de Genève, par exemple,

O maison d'Aristippe, ô jardins d'Epicure!

est traitée avec le dernier mépris. « C'est un de ces enfans contrefaits et sans ressource, que son père, s'il eût été Spartiate, aurait condamné dès sa naissance. » Il paraît, du reste, que tel fut le sentiment commun au premier moment, car Grimm nous assure, en son médiocre français, que la pièce « n'a encore trouvé aucun partisan contre la censure générale du public de Paris. » *Candide* n'est pas plus heureux. Il n'y a ni ordonnance, ni plan, ni... sagesse! « En revanche, beaucoup de choses de mauvais goût, d'autres de mauvais ton, des polissonneries et des ordures qui n'ont point ce voile de gaze qui les rend supportables. » Singulier jugement de la part d'un critique qui, dans *la Pucelle*, n'avait trouvé à reprendre que le manque d'invention! Son admiration, Grimm la

réserve pour le poème de *la Religion naturelle*. C'est de l'enthousiasme, c'est de l'attendrissement. Il lance « l'anathème contre celui dont les yeux ne se rempliraient pas de larmes à la lecture d'un ouvrage qui fait tant d'honneur à l'humanité. » Décidément, il y a du philistin dans ce tempérament-là !

Nous n'avons pas à rechercher ce que pense Grimm du théâtre de Voltaire, les principales tragédies de celui-ci étant antérieures à la *Correspondance*. Il ne marchande pas trop l'éloge à *l'Orphelin de la Chine* et à *Tancrède*, mais pour les autres pièces qui se succédaient chaque année, il ne dissimule pas la décadence croissante qu'elles trahissent. La fausseté du ton et de la couleur lui rendent *les Scythes* insupportables, *les Pélopides* ne laissent pas même sentir la griffe du lion, et *les Lois de Minos* ne sont plus qu'un radotage.

Les ouvrages historiques de Voltaire sont, au commencement, traités avec peu de faveur. Le *Siècle de Louis XIV* est une ébauche légère qui laisse voir la hâte et le manque de soin. Les *Annales de l'empire* sont un ouvrage négligé et mal fait. L'*Histoire de Pierre le Grand* manque de caractère; « il semble que le crime dont l'écrivain s'est rendu coupable en déguisant la vérité par des réticences ait influé sur son propre esprit et lui ait rendu son travail insipide. » Grimm avait donc l'air de penser que Voltaire n'était point fait pour le genre historique, lorsqu'en 1756 parut, sous sa forme avouée et complète, l'*Essai sur les mœurs des nations*. Aussitôt changement subit et total; l'admiration ne connaît plus de bornes; on dirait un croyant parlant des livres saints. Voltaire aura la consolation d'avoir « édifié tous les gens de bien, réuni les suffrages de tous les cœurs sensibles, et, en mille endroits, fait venir les larmes aux yeux. » Toujours des larmes, on le voit; il faut que ces gens aient eu les voies lacrymales autrement faites que nous (1).

Grimm, à l'égard de Voltaire, est comme la postérité elle-même; il reste jusqu'au bout balancé, entre l'admiration et l'éloignement, sans qu'on puisse dire lequel finit par l'emporter. On ouvre la *Correspondance* et l'on trouve Voltaire représenté comme le plus bel esprit du siècle, le plus redoutable ennemi de la sottise, le premier homme de la nation, celui qui, dans un temps ingrat et stérile, soutient presque seul la réputation de la France en Europe; nous continuons et, dans les mêmes volumes, aux mêmes dates, nous voyons le même écrivain accusé de toutes les faiblesses, pour ne pas dire de

(1) Grimm, dans une lettre à la duchesse de Saxe-Gotha, se plaint d'avoir trouvé le *Traité sur la tolérance* de Voltaire trop amusant; « c'est là mon grand grief, écrit-il, je l'ai lu d'un œil sec d'un bout à l'autre, et je ne pardonnerai jamais à un auteur de traiter ce sujet sans me faire fondre en larmes. »

toutes les infamies. « Le grand Tien ou patriarche de Ferney continue toujours à avoir un peu d'humeur contre son siècle ; deux sujets de crainte l'ont indisposé contre nous : il craint que les portes du *Système de la nature* ne prévalent contre le roc sur lequel il a fondé l'église de Ferney, et il craint que la tragédie en prose de Sedaine, si elle est jouée, ne fasse tort aux tragédies en vers. » Voltaire a été d'une mauvaise foi insigne dans ses attaques contre le théâtre anglais, et Grimm le lui prouvera. Il s'est rendu coupable de personnalités odieuses contre Rousseau. Il a justifié un arrêt inique du parlement, ménageant ce corps afin d'en être ménagé, portant la bassesse jusqu'à s'en faire le panégyriste, se montrant ainsi « atteint et convaincu d'une singulière lâcheté, d'une pusillanimité impardonnable. » — « Allez, monsieur de Voltaire, s'écrie l'auteur de la *Correspondance*, quoique nous soyons bien dégradés, c'est insulter à notre misère que de dire que de pareils arrêts sont consacrés par le public. »

On me pardonnera l'espèce de collection que j'ai présentée des sentimens de Grimm sur les hommes et les choses. La tâche s'imposait. Il était temps de faire sortir la figure de l'écrivain du demi-jour dans lequel on l'avait entrevue jusqu'ici, de savoir enfin et au juste ce qu'on devait penser de ce correspondant des cours de l'Europe. Seulement il n'en est pas de lui comme des auteurs qui ont fait des ouvrages suivis ; il faut, pour saisir sa physionomie, en rassembler les traits l'un après l'autre à travers les volumes de la *Correspondance*. Et il me semble, en effet, qu'au bout de l'analyse qu'on vient de lire, notre Franco-Allemand se montre assez bien avec son savoir, sa solidité et sa gaucherie ; avec la sûreté et aussi les caprices de son goût ; une tenue d'opinions passablement conservée au milieu de la succession inévitable des impressions ; de l'impartialité et quelques injustices, de la liberté et quelques préjugés, une étendue d'intelligence qui n'exclut pas des côtés d'étroitesse ; enfin, et comme note philosophique dominante, la résistance aux penchans dogmatiques du siècle, peu ou point d'illusions sur l'humanité dans un temps qui s'en faisait beaucoup. Et tel est l'homme, tel est l'écrivain : plus de solidité que de pureté ; à défaut de finesse le poids, à défaut de grâce ou d'éloquence quelque chose qui va au but. Que si l'on demandait ce qu'a été Grimm, en définitive, et ce qui fait que la *Correspondance* n'est pas une vieille gazette, mais une œuvre, et même une œuvre derrière laquelle on sent un homme, nous répondrions sans hésiter que c'est la fermeté de l'esprit, la sincérité du jugement, l'incorruptibilité de la raison, et, comme il arrive d'ordinaire à la droiture intellectuelle, un certain honnête bonheur d'expression.

EDMOND SCHERER.

LA

RENAISSANCE ITALIENNE

ET LA

PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE

LA THÉORIE DE JACOB BURCKHARDT.

La Civilisation en Italie au temps de la Renaissance, par Jacob Burckhardt, traduction de M. Schmitt. Paris, 1885; Plon et Nourrit.

Le titre du grand ouvrage de Jacob Burckhardt, — *die Cultur der Renaissance in Italien*, — ne me semble pas rendu rigoureusement par ces mots : *la Civilisation en Italie au temps de la renaissance*. Un récent traducteur du *Cicerone* de Burckhardt écrit simplement, dans sa préface : *la Culture de la renaissance*. Il demeure ainsi beaucoup plus fidèle à la pensée de l'auteur, qui répète souvent : « En Italie, la *culture* que révélaient les œuvres de la parole écrite a précédé *l'art*, qui est une partie considérable de la civilisation. Dans le Nord, au contraire, par exemple dans les Flandres, l'art apparaît longtemps avant la *culture*, les portraits de l'école de Van Eyck avant les descriptions des écrivains moralistes. » Mais il faut s'entendre sur cette expression, la *culture*, et ne point l'appliquer seulement au mouvement intellectuel de l'Italie vers l'anti-

quité et le paganisme littéraire. Le retour aux anciens s'appelle lui-même, en Allemagne et en France, *l'humanisme*. Burckhardt donne à l'humanisme, dans sa théorie de la renaissance, la place qui lui convient, mais il ne le considère que comme l'effet ou le signe de *culture*, de même que l'état social, les mœurs, la religion, la poésie, les arts. Le plus sûr moyen d'entendre ce titre est encore de lire le livre même, mais comme il mérite d'être lu. Ici, la curiosité d'un esprit cultivé ne suffirait point. L'étonnante diversité des questions traitées par Burckhardt peut faire d'abord illusion sur l'objet de l'ouvrage. A travers les six divisions qui le constituent, jetez au hasard les yeux sur quelques chapitres : *la Tyrannie au XVe siècle, la Papauté et ses Dangers, l'État italien et l'Individu, Rome, la Ville des ruines, Découverte de la beauté de la campagne, les Fêtes*, vous vous croyez en présence d'une série de tableaux historiques et d'analyses morales. En réalité, c'est une explication scientifique, un problème de psychologie historique que Burckhardt expose et résout. Il faut, pour ne point s'égarer dans la multiplicité des points de vue ou se laisser distraire par le charme d'une érudition immense, se rappeler à chaque page que l'on étudie un chapitre capital de la philosophie de l'histoire et s'orienter sans cesse sur la doctrine de l'auteur. On aperçoit vite ce qu'il s'est proposé de mettre en lumière. Il n'écrit ni l'histoire générale de la renaissance, ni celle de la littérature, ni celle des arts; quant à celle-ci, il l'a entreprise dans un autre livre, dont une partie seulement, la classification et la description des monumens de l'architecture italienne, a paru (1). Il dégage de l'observation des faits la cause qui les a produits, la direction et les caractères qu'elle leur a imposés; il nous fait saisir la loi d'un développement intellectuel, ou, si l'on veut, d'une civilisation qui a duré près de trois siècles et a renouvelé la civilisation de toute l'Europe. C'est à l'âme italienne qu'il demande le secret de la renaissance, et, par le mot de *culture*, il a voulu exprimer l'état intime de la conscience d'un peuple. Pour lui, tous les grands faits de cette histoire : la politique, l'érudition, l'art, la morale, le plaisir, la religion, la superstition, manifestent l'action de quelques forces vives, l'indépendance de l'esprit, le jeu constant du sens critique, l'élan de la passion, l'énergie de l'orgueil. Mais ces forces, bien coordon-

(1) Cet ouvrage a deux titres : *Geschichte der Renaissance in Italien*, et *Geschichte der neueren Baukunst;* Stuttgart, 1878. Il répond à un projet d'histoire complète de la renaissance, que faisaient attendre les lacunes volontaires de *la Culture* relativement aux lettres et aux arts de l'Italie. J'essaierai ici, très discrètement, de suppléer au silence ou aux indications trop sommaires du maître sur ces points.

nées, forment une harmonie où les convoitises du cœur acceptent la discipline de l'esprit, où les violences de l'instinct concourent à la maîtrise de la raison. Jamais l'homme n'a été plus libre en face du monde extérieur, de la société, de l'église; jamais il ne s'est possédé plus pleinement lui-même. Les Italiens ont appelé *virtù* cet achèvement de la personnalité. La *virtù* n'a, il est vrai, rien de commun avec la vertu. Les *virtuoses* mènent le chœur de cette civilisation. Pour Burckhardt, le réveil de l'âme personnelle, le sentiment que l'individu a repris de sa valeur propre, sont non-seulement le trait distinctif de la renaissance italienne, mais la cause profonde de cette renaissance.

Il fallait indiquer tout d'abord l'idée supérieure qui vivifie l'œuvre de l'illustre professeur de Bâle. Le livre est de premier ordre : il est comme le bréviaire historique de quiconque écrit ou parle sur la civilisation italienne durant la période que limitent, d'une part, le temps de Pétrarque, de l'autre, le concile de Trente. Toutefois, pour le bien posséder, on doit y revenir souvent et se former à la logique et à la méthode du maître. On doit aussi, par la réflexion, élucider plusieurs questions graves que Burckhardt considère comme résolues déjà, et sur lesquelles il n'a donné que de trop rapides aperçus. Les différens groupes de faits qui lui servent à établir sa théorie sont très riches en exemples pour le XVe siècle et le premier quart du XVIe, plus clairsemés pour le XIVe et les années qui suivent Léon X, très rares pour le XIIIe et l'âge de décadence contemporain du concile de Trente. Ainsi, les points d'attache de la renaissance, soit avec le moyen âge, soit avec le milieu du XVIe siècle, sont à peine visibles. Les personnes auxquelles la *culture* du moyen âge n'est point familière seront déconcertées par l'apparition un peu brusque du génie nouveau de l'Italie; elles ne saisiront que d'une façon confuse l'originalité de cette révolution intellectuelle et verront peut-être en elle une création spontanée de l'histoire absolument indépendante du passé italien. Puis, parvenu à la dernière division, qui montre l'affaiblissement de la foi religieuse et de la morale dans la péninsule, le lecteur cherchera sans doute la conclusion de l'ouvrage entier; il se demandera si la fin des vieilles croyances n'a point une relation étroite avec le dépérissement général de la civilisation, avec la ruine politique de l'Italie. Il pourra même se poser une question que je ne crois point paradoxale : ce développement magnifique de l'individualité qui fut, pour la renaissance, le principe même de la vie, n'a-t-il pas été, par ses propres excès, la loi mortelle du déclin? Il est donc utile d'éclairer à ses deux extrémités le livre de Burckhardt, afin d'en montrer plus sûrement l'ordonnance et le détail.

I.

Le moyen âge, qui fut si violemment troublé par l'explosion fréquente de la passion individuelle, a tenté un effort singulier pour discipliner les âmes. Quelques notions très hautes, quelques institutions très fortes, le prestige de certaines traditions, l'ascendant mystique de l'autorité ont, à partir de l'époque carolingienne, organisé la société et réglé les intérêts et les consciences. L'idée de chrétienté fut la première et la plus générale de ces notions; puis vint la théorie, à la fois religieuse et politique, de l'empire et de la papauté; puis le régime féodal, groupant les faibles autour des forts et les unissant entre eux par le serment de fidélité et le devoir de la protection, fonda la hiérarchie sociale; puis les communes créèrent l'indépendance des cités ordonnées en corporations. Au sein de l'église, le monachisme réunit les plus purs parmi les chrétiens sous une loi plus austère de renoncement et d'obéissance. Enfin, la scolastique établit dans la science la tutelle de la théologie et fit concourir les esprits, même les plus fiers, à une œuvre commune de dialectique. En tout ceci, le moyen âge a mis à la fois son profond idéalisme, le sentiment qu'il avait des droits de Dieu sur l'humanité, la pitié que lui inspirait l'homme isolé, perdu dans sa faiblesse, l'angoisse que lui donnait le rêve des âmes solitaires. Dans ces moules rigoureux de la vie sociale ou religieuse, dans cette enceinte étroite de l'école sur laquelle veille l'église, la raison de l'individu, comme sa volonté, est enchaînée. Quelque mouvement qu'il fasse, il rencontre un maître : le pape, l'empereur, le comte, l'évêque, le texte des livres saints, la charte de sa commune; il se sent d'autant plus fragile que, sous ces formes visibles de l'autorité, il aperçoit la puissance de Dieu. Dieu est le suzerain universel. Le siège idéal de sa royauté est à Rome, sur le tombeau des apôtres, dans la ville sainte vers laquelle l'Occident gravite; là commandent les deux vicaires infaillibles de Dieu : le pape, dont le droit remonte à Jésus-Christ; l'empereur, qui descend de César. Tout désordre politique est donc un attentat contre la paix de la chrétienté : *Recordemini Dei et vestræ christianitatis*, écrit Charles le Chauve aux barons révoltés d'Aquitaine. Plus tard, même quand l'empire parut représenter d'une façon moins grande la notion de chrétienté, la primauté de Dieu domina toujours le pacte social. Le roi, les comtes, les évêques décrètent toujours au nom de la sainte Trinité. Mais la communauté parfaite, selon le cœur du moyen âge, est encore le monachisme, qui maintient l'homme dans la vision perpétuelle des choses divines. « Que le moine, écrit au XIe siècle

Arnoulf de Beauvais, soit, comme Melchisédech, sans père, sans mère et sans parens. Qu'il n'appelle sur la terre ni son père ni sa mère. Qu'il se regarde comme seul et Dieu comme son père. *Amen.* »

On le voit, le trait original de cet âge est la soumission absolue de la conscience personnelle à une discipline inflexible. L'individu disparaît dans le cadre politique que l'église et le dogme de la monarchie œcuménique ont établi pour le repos du monde et l'exaltation du royaume de Dieu. Il disparaît dans l'ordre féodal, où le suzerain est vassal d'un seigneur plus grand, où le sujet est serf, attaché de sa personne à la terre de son maître. L'œuvre collective de la croisade appartient bien au temps où l'intérêt des particuliers, comme celui des plus grands royaumes, s'effaçait devant l'intérêt supérieur de la chrétienté. La révolution sociale des cités fut aussi une œuvre collective où l'individu acceptait le joug parfois très lourd de la loi communale. En France, ces petites républiques furent vite absorbées par la royauté. En Italie, quand elles se furent dévorées les unes les autres, elles firent sortir de leurs ruines le régime nouveau de la tyrannie : mais la tyrannie du XIVe siècle est un des premiers signes de la renaissance. La scolastique a duré plus longtemps que l'empire universel, la féodalité et les communes, et c'est d'elle peut-être que les âmes ont reçu, dans les pays où elle a dominé, la plus forte empreinte. Elle avait été, en un certain sens, à ses débuts, une tentative de liberté, et la première opposition de l'esprit de critique à l'autorité. Mais elle perdit tout, dès le principe, par l'excès de sa méthode. Elle crut que l'interprétation est le fondement de la philosophie, que l'art de raisonner est la science même, et qu'un syllogisme régulier est l'instrument unique de la certitude. Elle mit donc dans la logique la philosophie tout entière. Et, comme elle avait déterminé la méthode, elle fixa les problèmes qu'elle jugeait les plus propres au jeu de l'*a priori*, proclama Aristote le maître par excellence, fit passer tout le cortège des sciences expérimentales sous la règle du faux péripatétisme des Arabes. L'école était condamnée au régime mortel de l'abstraction. L'église, toujours inquiète pour le dogme de la trinité, la ramena sans cesse à l'idéalisme de Scot Erigène et de Guillaume de Champeaux. Les plus grands docteurs, Abélard, Pierre Lombard, Albert le Grand furent impuissans à rendre à la scolastique le sentiment de la réalité et de la vie, l'art de l'analyse, la liberté de l'expérience. Au commencement du XIVe siècle, Okam montra la vanité de la sagesse gothique; il rappela, par une évolution dernière, la doctrine au point où Abélard l'avait placée, à cette simple notion que les idées ne sont pas des êtres. L'école avait vécu, mais la routine scolas-

tique, la superstition du syllogisme, abritées par l'Université de Paris comme en une forteresse, persistèrent jusqu'au jour où la France de Rabelais et de Ramus accueillit la tradition platonicienne de Florence et le rationalisme de l'Italie.

Le concert de trois pays, l'Italie, l'Allemagne, la France du nord et celle du midi, a formé la civilisation du moyen âge. Tous les trois ont accepté le régime féodal. L'Italie a créé la primauté spirituelle du saint-siège, l'Allemagne, la suzeraineté suprême de l'empire. L'Italie et la France ont fondé des communes. C'est à la France qu'appartient en propre la scolastique. Toutes les nations envoyaient à la montagne de Sainte-Geneviève leurs maîtres et leurs écoliers. On peut dire, d'une façon générale, que, dans ces trois contrées, les crises les plus graves ont marqué toute tentative pour élargir ou briser les liens rigides du moyen âge. Qu'un docteur, Abélard, essaie d'asseoir la science sur la raison; qu'une province, le Languedoc, se détache du christianisme; qu'un pape, Grégoire VII, veuille arracher son église à l'étreinte de l'empire; qu'un empereur, Frédéric II, s'attaque à l'action politique de l'église; qu'un tribun, Arnauld de Brescia, entreprenne de réduire le pape à n'être dans Rome que le premier des évêques, toutes ces révoltes provoquent sur-le-champ un éclat terrible. Quiconque ose toucher à quelque partie de l'édifice sacré est un brigand, un apostat, un hérétique, une figure de l'Antéchrist. Presque toujours, c'est d'un concile que part le coup de foudre qui le terrasse. Presque tous ces martyrs peuvent, à leur dernière heure, répéter les paroles de Grégoire VII expirant, car ils ont cherché la justice, et ils meurent pour la liberté.

Ainsi, au moyen âge, la tradition a primé l'invention personnelle. La vie morale tout entière s'est trouvée atteinte par cette rigueur de discipline dont l'effet s'est fait sentir dans les ouvrages de l'esprit. La France, dont le moyen âge s'est prolongé jusqu'au XVIe siècle, a vu, dès le XIVe, le déclin de son génie : sa civilisation antérieure, si pleine de promesses, a tout à coup langui, comme frappée d'un mal secret. Cependant, dès le XIIe siècle, l'Italie avait rejeté peu à peu de ses épaules la chape pesante du passé, et déjà une aurore de renaissance l'éclairait, quand le crépuscule des vieux âges semblait s'épaissir de plus en plus sur la France. Ici, nous touchons le point essentiel de la question préliminaire à la théorie de Burckhardt sur la renaissance.

On sait que les créations originales de la France du nord, entre le XIe et le XIIIe siècles, la chanson de geste, le roman chevaleresque et l'architecture ogivale ont fait, dans toute la chrétienté, une fortune prodigieuse. C'est de nos trouvères que le monde civi-

lisé a reçu Charlemagne et les héros de la Table-Ronde. La poésie lyrique des Provençaux eut à peu près un pareil rayonnement dans toute l'Europe latine. Nos troubadours ont promené leur lyre en Sicile, en Toscane, en Catalogne, en Portugal. L'Italie laisse entrevoir, dans ses plus plus anciennes œuvres lyriques, l'influence provençale. Vers l'an 1200, la première littérature de la péninsule, dans la région du Pô et de l'Adige, est réellement franco-italienne. Le troubadour lombard Sordello écrivit en langue d'oïl. Jusqu'au xve siècle, l'Italie a traduit, refondu, compilé les *romanzi franceschi* que Dante lisait; elle mélangeait les *matières* de France et de Bretagne en des livres populaires qui inspireront plus tard Pulci et l'Arioste. Un si étonnant succès peut s'expliquer par plusieurs causes. La figure de Charlemagne était toujours le plus auguste souvenir de l'histoire. L'empereur avait accompli trois choses qui le rendaient sacré pour le moyen âge : il avait fondé la justice, élevé l'église et repoussé les païens. Il avait ranimé l'image de l'empire romain ; il faisait trembler la terre sous les pas de son cheval. Avec Charlemagne, commence vraiment la chrétienté. Derrière lui marchaient ses pairs, Roland, Turpin, Renauld, transfigurés par la gloire de Charles et qui se prêtaient encore mieux que lui aux fantaisies de l'imagination poétique. La réalité historique des personnages de la Table Ronde était bien plus indécise ; mais le moyen âge retrouvait en eux tous ses rêves et toutes ses larmes, l'amour mystique, le culte de la femme, le sentiment résigné de la vie, la voix maternelle de la nature et des fées, la vision du paradis terrestre. Artus, Merlin, Lancelot, Perceval, Tristan, chevaliers, prophètes et justiciers, berçaient d'espérance les peuples courbés sous l'oppression féodale, les croisés allant à la terre-sainte, les âmes délicates que le charme d'un amour plus fort que la mort consolait des misères du siècle. Aux poètes de notre Midi l'Europe demandait les mêmes émotions, des chants d'amour et des cris de guerre. La France eut encore le temps, avant l'heure de son déclin, de donner à plusieurs de nos voisins l'épopée moqueuse de *Renart*, c'est-à-dire la parodie du monde féodal, la revanche des vilains contre les seigneurs, des cœurs médiocres contre les preux, des laïques contre l'église.

La littérature française des hauts siècles exprimait à merveille ce que tout l'Occident pensait, regrettait ou souhaitait. Mais cette littérature, avec sa grâce d'adolescence, n'avait rien encore qui pût déconcerter les nations pour lesquelles, dans l'ordre de la civilisation, la France semblait une sœur aînée. Elle était d'une candeur exquise, très intelligible à des esprits jeunes. Elle put, sans peine, devenir populaire à l'étranger. Plus parfaite, elle fût demeurée

plus étroitement nationale. Sa naïveté même l'a faite européenne. Il serait injuste de lui reprocher comme un défaut ce trait de caractère, car il était de son âge. La conscience de nos vieux poètes est une fleur encore à demi close ; les dons de la maturité morale, les retours de la réflexion, la curiosité des mystères du cœur, l'art d'inventer, à l'aide de ses émotions personnelles, la passion d'autrui, l'art, plus difficile, de créer le récit en vue de l'émotion d'autrui et de toucher le lecteur par les nuances de la composition, n'étaient point à la portée des trouvères. C'est l'imagination impersonnelle du moyen âge qui vit en eux. Ils rendent à leur siècle et au monde les légendes d'amour ou de batailles qui peuplaient la mémoire des foules. Leur expérience est bien courte encore et ils se soucient peu de dégager l'histoire des traditions confuses qui viennent à eux. M. Pio Raina, dans son livre sur les *Origines de l'épopée française*, vient de montrer que les souvenirs de l'époque mérovingienne se retrouvent dans nos chansons de geste. Prenez maintenant les troubadours. Leur forme est très variée, savante même ; leur inspiration est toute juvénile : sensualité timide, tendresse spirituelle plutôt que touchante, larmes vite essuyées, colères d'enfant aussitôt dissipées ou qui s'émoussent en se portant à la fois contre tous ceux que hait le poète, tel est le génie des Provençaux. Ils chantent la passion comme les poètes du moyen âge occidental, français ou allemands, chantent la nature ; ceux-ci s'intéressent aux fleurs, à la bruyère, au rayon de soleil ; il n'y a chez eux qu'un premier plan et pas de lointain ; ils peignent avec d'éclatantes couleurs l'objet qui est sous leurs yeux, la sensation fugitive qui les aiguillonne ; personne ne sait encore voir et ne peut mesurer les dernières profondeurs de la nature, ou du cœur humain.

Était-il réservé à la France du nord de produire un Dante ou un Arioste, à la France méridionale d'avoir un Guido Cavalcanti ou un Pétrarque ? La croisade des albigeois n'a pas laissé à notre Midi le loisir de donner tous ses fruits ; une civilisation noble, brusquement disparue, a emporté le secret de son propre avenir. La littérature d'oïl a poursuivi sans trouble le cours de sa destinée. Aux XIIe et XIIIe siècles, la France lisait et paraissait comprendre les écrivains latins ; la culture classique aidait lentement aux progrès de la conscience littéraire. Toutefois, au temps de saint Louis, quand déjà la nationalité française se reconnaissait clairement, tout effort pour créer une littérature réfléchie était encore prématuré. Comparez la débilité gracieuse de l'esprit de Joinville à la santé intellectuelle de son contemporain italien Marco Polo. Déjà, cependant, la veine chevaleresque s'épuisait : les compilateurs refondaient, abrégeaient, traduisaient en prose ou grossissaient démesurément les anciens

ouvrages. La bibliothèque de don Quichotte était commencée. Impuissans à rajeunir la tradition littéraire, les écrivains en cherchèrent une nouvelle. On vit alors à quel point trois siècles de scolastique avaient usé les ressorts de l'esprit français. Comme on ne savait plus raisonner sur des choses réelles, on ne fut plus capable de créer des figures vivantes. L'école, après avoir arrêté la science, dessécha la poésie. On entra dans l'âge des abstractions et des chimères versifiées. Charlemagne, Roland, Merlin, ne sont plus que de purs accidens, des *quiddités* littéraires que l'on rejette; désormais, les universaux seuls ont le droit de se mouvoir et de parler, je ne dis pas d'agir : les vices et les vertus, les espèces et les genres qui peuplaient déjà la première partie du *Roman de la Rose*, sont rejoints, dans la seconde, par les deux hautes quintessences, *Raison* et *Nature*, que n'embarrassent point des dissertations de trois mille vers. La prédication subtile envahit tout le champ poétique. L'allégorie théologique se glisse dans le *Roman de Renart* et en éteint la gaîté. Le symbolisme enveloppe d'un brouillard cette littérature doctorale ; seules, les formes toutes bourgeoises, moqueuses, le fabliau, le mystère, le conte, la sotie, se maintiennent en joie. Mais que nous sommes loin de la *Chanson de Roland!*

L'art français par excellence, l'architecture ogivale, dépérit du même mal que la poésie. Longtemps elle avait gardé les traditions graves du roman, les solides piliers, les grandes lignes, les proportions qui rassurent l'œil. Elle respectait alors les lois de la matière. Mais voici qu'elle se passionne pour la légèreté jusqu'à la folie. Elle exagère les hauteurs et les vides, raréfie la pierre, réduit les murs au dernier degré de maigreur, se joue des piliers et des voûtes comme si ces masses n'étaient que des formes géométriques ; la pesanteur et l'équilibre, la loi ne comptent plus pour elle. Il s'agit d'élever dans la nue le rêve ciselé des flèches et des tours ; le détail, raffiné à outrance, multiplié en triangles aigus, afin de supporter l'ensemble aérien, monte toujours et absorbe non-seulement les lignes horizontales, mais toutes les grandes lignes. La cathédrale, maintenue contre toute vraisemblance, étagée par mille contreforts, véritable sophisme de pierre, fait penser aux syllogismes de l'école, où le raisonnement, privé de raison dans les prémisses, vacille et s'affaisserait s'il n'était soutenu par le sophisme voisin. Cet art tourmenté et malade tuait les autres arts : l'austère statue du XIIe siècle n'aurait plus de place pour se tenir debout ; la statuette délicate du XIIIe est réduite au rôle de broderie ; la sculpture finit par l'imagerie, la laideur se mêle au pathétique dans les *Ecce Homo* et les *Christs de douleur ;* la Madone, l'Enfant ont perdu toute noblesse ; l'Enfant n'est plus « que le fils d'un bourgeois qu'on

amuse ; » la gargouille impudente, la fleur bizarre, le diablotin grotesque, altèrent de plus en plus la figure mystique de l'église ; la peinture sur verre se corrompt par la recherche du détail et l'ambition de l'effet.

L'expérience historique du moyen âge a donc été complète pour la France. Notre civilisation n'a point su prolonger ou rajeunir son originalité. La *culture* première de l'Occident a produit chez nous ses dernières conséquences. L'Italie, rebelle de bonne heure à cette culture, a fait manquer chez elle l'expérience. Son moyen âge portait les germes les plus féconds de sa renaissance.

Toujours elle eut, dans le concert de la chrétienté, une physionomie très particulière. Envahie tour à tour par les Goths, les Lombards, les Arabes, les Normands, dominée par les Byzantins, les Francs, les Hohenstaufen, les Angevins, elle ne prit de ses maîtres que ce qui lui plut et arrangea à son gré sa civilisation, sa vie publique et sa foi. De l'histoire de Rome elle n'avait voulu conserver que des traditions de liberté, entretenues par la persistance de ses corporations d'artisans, et une image idéale qui lui servait de modèle pour bien juger le régime de la double monarchie universelle et l'ordre féodal. Elle porta plus légèrement que personne ce triple joug, parce qu'elle rencontra vite l'art d'opposer l'un à l'autre et d'affaiblir l'un par l'autre les deux souverains de l'Occident, l'empereur et le pape. Elle sut empêcher, par la résistance de l'église, l'absolue primauté de l'empire ; elle arrêta sans cesse, par l'appui qu'elle prêtait aux empereurs et les prétentions obstinées de la commune de Rome, les progrès de la primauté temporelle de l'église ; elle employa très habilement tantôt le pape, tantôt l'empereur, à l'affaiblissement des comtes et à la protection des républiques municipales. Quand elle se fut délivrée du despotisme des seigneurs, il se trouva qu'elle avait du même coup diminué le saint-siège et l'empire en détruisant la hiérarchie qui les soutenait ; elle avait les mains plus libres du côté de l'un et de l'autre ; tous les deux devaient désormais composer avec une Italie communale, tantôt gibeline et tantôt guelfe qui, par ses ligues militaires, savait manifester les vues d'une politique vraiment nationale. Elle eut alors une histoire plus tragique qu'aucun autre peuple, parce qu'à Rome était le nœud de tous les problèmes qui agitaient la chrétienté, mais, au fond, cette histoire est tout à fait consciente. En dehors des Deux-Siciles qui subissaient toujours quelque domination étrangère, l'Italie a cherché un ordre social nouveau, fondé sur l'autonomie des villes, et bientôt sur celle des provinces, un régime où la suzeraineté de l'empereur et celle du pape n'étaient plus que fictives, où le saint-siège, jusqu'au xve siècle, se vit sans cesse dépossédé

de sa royauté temporelle par la commune de Rome, mais où l'église romaine gardait toujours son prestige en tant qu'œuvre maîtresse du génie italien. L'Italie a tourmenté les papes ; elle les a vus sans remords, pendant trois siècles, fuir, proscrits et outragés, sur tous ses chemins; jamais elle n'a consenti à se rallier aux antipapes, presque tous Allemands, que lui donnaient les empereurs. Au temps des papes d'Avignon, elle a résisté aux séductions d'un schisme; au temps du grand schisme, elle a su réserver à ses pontifes propres la légitimité apostolique.

Il était naturel, en effet, que le plus grand effort des Italiens fût dirigé du côté de l'indépendance religieuse. Ils n'eussent rien gagné à se soustraire à l'empire et à la féodalité s'ils s'étaient d'ailleurs résignés à la domination du saint-siège. Entre l'église et l'Italie s'établit une sorte de concordat tacite où l'indulgence réciproque eut la meilleure part. L'église permit aux Italiens de passer sans austérité ni tristesse à travers cette vallée de larmes. Les papes accordèrent à la péninsule des libertés ecclésiastiques qu'ils eussent refusées à l'étranger; à l'église de Milan, dont l'archevêque était une sorte de souverain pontife, l'autonomie liturgique ; à Venise, un patriarcat presque indépendant de Rome ; à la Sicile, au midi napolitain, une familiarité étonnante avec la communion grecque et l'usage de la langue grecque pour le culte. Les meilleurs chrétiens de l'Italie, les moines, les anachorètes élèvent sans cesse la voix contre les abus du pontificat romain, que corrompt la puissance séculière. Pierre Damien, l'ami de Grégoire VII, déplore que l'église ait en main le glaive temporel. On connaît les invectives furieuses de Dante contre Rome, l'insolence du moine Jacopone à l'égard de Boniface VIII. Mais, en tout ceci, il faut voir la passion politique plutôt que l'émotion religieuse. Le christianisme italien est une création singulière. Il tient beaucoup de la foi primitive ; le dogme étroit, la morale rigide, la pratique sévère, la hiérarchie gênent fort peu son indépendance : l'inspiration individuelle, la communion directe du fidèle avec Dieu, qui forment le fond de la religion franciscaine, sont peut-être les plus essentielles traditions de l'âme italienne. Une pensée paraît souvent chez leurs premiers écrivains, tels que Dante et Francesco da Barberino : c'est dans le cœur qu'est la religion vraie. Dante met en purgatoire le roi Manfred que l'église a maudit, que Clément IV a fait arracher à sa sépulture et jeter, — *a lume spento*, les cierges étant éteints, — au bord du Garigliano. Non, s'écrie le fils de Frédéric II, leur malédiction ne peut nous damner.

Per lor maledizion si non si perde.

L'Italie n'est pas éloignée de penser que toutes les religions mènent au royaume de Dieu. Le voisinage des croyances les plus diverses, l'islamisme et la foi grecque, l'avait préservée de l'égoïsme religieux. La tolérance la conduisit à une notion libérale de l'orthodoxie : le conte des *Trois Anneaux* était au *Novellino* longtemps avant Boccace. C'est pourquoi les Italiens, très libres dans l'enceinte de leur église, n'ont jamais songé sérieusement à en sortir. Ils n'ont point eu d'hérésie nationale : la *pataria* lombarde, le catharisme oriental ne furent, entre le XIe et le XIIIe siècles, que de courtes tentatives de révolte plus sociale encore que religieuse. La doctrine issue des prédictions de Joachim, abbé de Flore, parut un instant plus menaçante ; elle troubla le monde franciscain par l'attente d'une troisième révélation, l'évangile éternel du Saint-Esprit. Le saint-siège traita avec douceur ces excès du mysticisme italien ; il autorisa la liturgie et le culte de Joachim dans les diocèses de Calabre ; il condamna Jean de Parme, le général des frères mineurs, puis lui offrit le chapeau de cardinal, enfin, le béatifia ; il laissa pulluler les petites sectes des *fraticelles* et des *spirituels*, qui continuaient le joachimisme ; il béatifia à son tour Jacopone, le plus bruyant de tous ces sectaires. Il était bien entendu, entre l'église et l'Italie, que selon la parole empruntée à saint Paul par Joachim, « là où est l'esprit du Seigneur, là est la liberté. » On peut assister, dans la *Chronique* de frà Salimbene, au spectacle de la chrétienté la plus vivante qui fut jamais. La conscience libre, dans la cité libre, telle fut alors la loi de la civilisation italienne. J'ajouterai, la conscience joyeuse, car, ici, l'angoisse de l'autre vie eût été superflue. La sérénité et la bonne humeur sont presque des vertus théologales pour le grand apôtre de ce christianisme, saint François. « *Ostendant se gaudentes in Domino*, dit-il dans sa règle, *hilares et convenienter gratiosos.* »

Dans le domaine rationnel, l'Italien du moyen âge n'est pas moins maître de soi-même. Il pense librement et d'une façon très saine. C'est un fait grave que la scolastique ne s'est jamais implantée solidement dans la péninsule. L'Italie a donné à l'école de Paris plusieurs de ses plus grands docteurs, Pierre Lombard, saint Thomas, saint Bonaventure, Gilles de Rome, Jacques de Viterbe ; ceux d'entre eux qui ont repassé les Alpes étonnèrent plutôt qu'ils ne séduisirent leurs compatriotes. Saint Thomas professa devant Urbain IV ses doctrines « par une méthode singulière et nouvelle, » écrit Tolomeo de Lucques. La scolastique ne fut docilement acceptée en Italie que par les théologiens et les moines. Au XIVe siècle, Pétrarque et Cino da Rinuccini, dans son *Paradis des Alberti*, se moquent du *trivium* et du *quadrivium*. Les premiers moralistes, Brunetto Latini

et Dante, peuvent conserver les divisions et l'apparence logique de l'école : en réalité, ils procèdent par expérience dans leurs descriptions de la nature et du cœur humain. La science nationale de l'Italie, à Bologne, à Rome, à Padoue, n'est point la dialectique, mais le droit écrit, c'est-à-dire la raison appliquée aux choses de la vie réelle ; c'est aussi le péripatétisme de la tradition arabe, mais absolument dégagé de la théologie, l'averroïsme, auquel se rattache la rénovation des sciences naturelles et de la médecine. Cette grande école, dont Padoue fut le centre, a beaucoup inquiété l'église : les peintres religieux, tels que Benozzo Gozzoli, montrent volontiers Averroès terrassé, véritable Antéchrist, sous les pieds de saint Thomas. Les averroïstes ont tenté, dans l'Italie du moyen âge, une reconnaissance de l'ordre purement rationnel que Descartes reprendra pour la France. Leurs adhérens plus ou moins déclarés allèrent très vite jusqu'au terme dernier de l'incrédulité : ils niaient l'immortalité de l'âme et l'âme elle-même. Les *bonnes gens*, la *gente volgare*, voyant Guido Cavalcanti passer rêveur dans les rues de Florence, prétendaient qu'il cherchait des raisons de ne pas croire en Dieu. Déjà, au commencement du XIIe siècle, on avait signalé à Florence des *épicuriens* qui se riaient de Dieu et des saints et vivaient selon la chair, dit Villani. Comme tous ces libres esprits appartiennent au parti gibelin, il est peut-être bon de n'accueillir qu'avec réserve les accusations lancées contre eux par les guelfes et les moines. On ne peut sans doute mesurer l'étendue de leur scepticisme, mais il faut bien signaler en eux ce trait caractéristique de l'homme moderne. Ils ont eu, dans leur incrédulité, l'orgueil naturel aux consciences qui dédaignent la foi ou les illusions de leur siècle. Dante les condamne, comme hérétiques, mais on sent qu'il les admire, car ils sont de sa race. Le plus hautain de tous, Farinata degli Uberti, tout droit dans son sépulcre embrasé, le front altier, semble, dit-il, avoir l'enfer en grand mépris. Mais n'avons-nous pas déjà perdu de vue le moyen âge occidental? Tandis que la France s'arrête dans l'œuvre de la civilisation, l'Italie ouvrière, plus tardive, est toute prête à inventer une civilisation nouvelle. Elle tient en ses mains l'instrument de tout progrès, l'art de penser clairement; elle sait opposer à l'autorité de la tradition la valeur rationnelle et l'énergie de l'individu. Elle passe d'une façon presque insensible du moyen âge à la renaissance.

II.

Elle y passe d'abord par une vaste crise politique et sociale qui a transformé chez elle la notion de l'état, le caractère du pouvoir, les rapports du citoyen avec le gouvernement de sa patrie, les relations

des différentes parties de l'Italie entre elles, les relations de l'Italie avec la chrétienté. Il s'agit de la *tyrannie*, ou du principat absolu, qui s'établit avec ensemble sur les débris de l'ordre féodal et des communes républicaines. Burckhardt étudie ce grand fait avant tous les autres, parce qu'il est non point la seule cause, mais la cause initiale de presque tous. La tyrannie, en brisant les anciens cadres politiques, n'a pas seulement donné aux Italiens un exemple d'action; elle leur a imposé l'action même par la nécessité où ils se trouvèrent de respirer dans l'atmosphère d'un régime nouveau.

Le type premier de l'état moderne remonte à l'empereur Frédéric II. Avant lui, les princes normands avaient régné sur l'Italie inférieure et la Sicile en modifiant le système féodal, qu'ils changèrent en baronnies indépendantes : Frédéric substitue à leur œuvre une remarquable imitation des gouvernemens musulmans. Il est, lui, le seul baron, le maître absolu; partout où il domine, le droit politique des comtes est anéanti, les élections populaires sont défendues; entre lui et la multitude des sujets ne subsiste plus une ombre de hiérarchie; il gouverne par son bon plaisir, loi suprême qu'exécutent sans pitié ses vicaires, tels qu'Ezzelino da Romano; il gouverne en dehors de l'église et contre elle; s'il ne fonde pas une religion d'état, s'il ne prétend pas à la suprématie religieuse du monde, tout au moins est-il le chef véritable des religions diverses qui vivent en paix sous son sceptre. Il s'est réservé le pouvoir judiciaire; il enveloppe son royaume du réseau d'une administration dont sa chancellerie trilingue est le centre, fixe, par le cadastre, l'impôt foncier, règle les impôts de consommation, surveille la science, fait des universités de Naples et de Salerne une école impériale où toute la jeunesse de l'Italie méridionale est obligée d'étudier; il est lui-même l'armateur privilégié de l'empire pour tous les ports de la Méditerranée, il s'octroie le monopole du sel et des métaux. Son égoïsme, ses passions, son génie, où la tolérance se rencontre avec la cruauté, sont la règle unique de sa politique. Il brûle les hérétiques, tout en réconciliant l'Europe chrétienne avec l'Asie musulmane. Il appelle à sa cour les poètes et les médecins grecs ou arabes, les troubadours, les rabbins juifs, les géomètres et les chanteurs. Ce khalife souabe qui écrit des vers d'amour et s'entoure de bourreaux sarrasins est la terreur de l'Occident et de Rome. Mais l'Italie, qui bientôt permettra tout à ses maîtres, à la condition qu'ils fassent de grandes choses, voit en Frédéric le premier de ses princes, *specchio del mondo*, miroir du monde, dit le *Novellino*; longtemps après la chute de sa maison, il occupera l'imagination populaire et passera dans les songes des Visconti, des Malatesta, des Sforza et des Borgia.

La tyrannie italienne a mis plus d'un siècle à trouver son expression définitive dans les grandes familles despotiques des derniers Visconti et des Sforza de Milan, des Este de Ferrare, des Gonzague de Mantoue, des Montefeltri d'Urbin, dans le principat des premiers Médicis, le pontificat des papes tels que Pie II ou Paul II. Au XIVe siècle, le désordre inouï où est tombée l'Italie, abandonnée par le pape et l'empereur, permet aux audacieux de s'imposer violemment soit à leur propre cité, soit aux barons de leur voisinage. Les petites dominations qui ont commencé par un exploit de brigandage sont alors très nombreuses et d'un caractère farouche. La résistance des communes ou celle des seigneurs, l'indiscipline de ses fils, de ses bâtards et de ses proches qui se rient d'un droit dynastique fondé par le guet-apens, maintiennent le maître illégitime dans la méfiance, le forcent à régner par l'épouvante. Le tyran s'isole dans son palais où aboutissent toutes les forces vives de l'état, la police, les impôts, la justice; la garde du tyran est la seule armée nationale; son trésor bâtit les églises, dessèche les marais. Son peuple lui appartient au même titre que ses meutes de chasse. Jean-Marie Visconti lâchait ses dogues sur les bourgeois de Milan, Urbain VI jetait des cardinaux dans une citerne pleine de reptiles. Cette tyrannie ne pouvait durer; elle s'usa vite par sa violence même. Le XVe siècle nous la montre s'améliorant par le progrès de l'esprit politique, par un développement plus humain de la personnalité des princes. Les petites seigneuries sont absorbées par les plus grandes. Celles qui subsistent encore, les Malatesta de Rimini, les Baglioni de Pérouse, les Manfreddi de Faenza, semblent désormais de véritables fosses aux lions où princes et sujets se dévorent sans merci. Mais, ailleurs, l'ordre a commencé. Un nouveau personnage est entré en scène, le condottière, qui est parfois un tyran à la solde d'un autre, capitaine d'aventures, vénal, brave, dénué de scrupules, mais qui sait commander, rompu à toutes les ruses, étonnamment maître de sa passion du moment. Tel fut le paysan Jacques Sforza, qui fonda la plus grande des maisons italiennes. Il disait à son fils François : « Ne touche jamais à la femme d'autrui; ne frappe aucun de tes gens, ou, si cela t'arrive, envoie-le bien loin; ne monte jamais un cheval ayant la bouche dure ou sujet à perdre ses fers... » Le condottière a créé l'armée moderne, où la valeur personnelle et l'expérience du général sont un ressort d'autant plus puissant que l'invention des armes à feu modifie davantage la vieille tactique féodale et contraint le soldat à une manœuvre d'ensemble; il achèvera dans la tyrannie italienne, où il s'installe souvent par usurpation, l'état moderne absolu. Ici, la fortune de l'état, entourée de puissances rivales, repose à la fois

sur les ressources militaires et sur l'habileté diplomatique du tyran. Et toute la sécurité de celui-ci est dans son propre caractère. Il n'a pas, aux yeux des sujets, comme le roi de France ou l'empereur, une sorte de prestige mystique ; sa race n'est point séculaire ; le parchemin que lui ont délivré l'empereur ou le pape ne compte point pour son peuple ; la seule garantie qu'il ait de son pouvoir est la façon même dont il l'exerce. Et, comme il est le fils de ses œuvres, il groupe naturellement autour de sa personne ceux dont la noblesse est tout intellectuelle, les artistes, les savans, les poètes, les érudits. Le mécénat devient la parure de la tyrannie italienne. Il en est aussi la force, car il console les villes de leurs libertés communales perdues, et il enveloppe le prince d'une clientèle dévouée, toujours prête pour la louange et qui a toute l'apparence de l'opinion publique. Ainsi l'une des plus sûres raisons d'être des princes est la part considérable qu'ils ont dans la civilisation de la renaissance.

Les formes de cette souveraineté furent très diverses. Ferrare, Urbin, Mantoue, toujours menacées par quelque voisin, le pape, Milan ou Venise, se résignèrent à une politique effacée, mais, pour l'élégance de la civilisation, elles se tinrent au premier rang. La tyrannie par excellence fut le duché de Milan, surtout au temps de Ludovic le More. Milan pouvait fermer ou ouvrir à l'étranger les routes des Alpes ; elle était comme la clé de voûte de la péninsule : ses maîtres osaient aspirer à la couronne d'Italie. Au midi, Naples avec sa famille vraiment royale, mais étrangère, les Aragons, sa noblesse héréditaire et le tempérament monarchique qu'elle tenait des Normands et des Angevins, fut plutôt une royauté au sens européen qu'un principat italien. D'ailleurs, elle ne compta guère dans la renaissance : sa civilisation, très brillante au XIIe siècle et dans la première moitié du XIIIe, vint du dehors ; la dynastie espagnole reprit, avec Alphonse le Grand, la tradition libérale de Robert d'Anjou ; néanmoins, les Deux-Siciles furent toujours inférieures, pour la culture de l'esprit, même aux petites principautés des Este et des Gonzague.

C'est à Rome que le régime tyrannique apparut de la façon la plus originale et la plus complexe. Le saint-siège était, en Italie, la plus ancienne image de l'autorité. Mais, depuis plus de deux cents ans, son pouvoir s'était lentement modifié sous l'empire de circonstances presque fatales. Peu à peu, le pape du moyen âge, le pape faible dans Rome, sans cesse violenté par sa noblesse ou son peuple, mais très fort en face de la chrétienté, avait fait place à un prince ecclésiastique, de plus en plus maître de Rome et de ses états, de plus en plus redoutable aux factions féodales, mais qui, chaque jour,

perdait quelque chose de sa primauté religieuse. Les luttes des papes avec Frédéric II, Manfred et les Gibelins, la rébellion permanente des fraticelles et des mystiques, Philippe le Bel, l'exil d'Avignon, le schisme, l'hérésie hussite, les conciles du xve siècle, précipitèrent la déchéance du pontificat romain. L'église elle-même avait dû, à Constance et à Bâle, dépouiller son premier évêque de la toute-puissance dogmatique. Les papes voyaient toutes leurs entreprises religieuses condamnées d'avance. Eugène IV, Nicolas V essayèrent vainement la réconciliation de la chrétienté grecque avec Rome. Pie II mourut en bénissant à Ancône les galères qui ne devaient point faire voile vers Jérusalem. Mais Sixte IV refusa obstinément aux princes chrétiens de prêcher la croisade contre les Turcs, et Alexandre VI noua avec Bajazet des relations diplomatiques. La papauté, se repliant dans sa puissance territoriale, passa très résolument à l'état de tyrannie italienne. Elle eut ses condottières, ses ambassadeurs, ses espions, ses sbires, son trésor, ses droits de douane, son tarif d'indulgences. Mais sa condition de royauté élective lui imposait un rôle difficile dans le concert de la péninsule. Le pape, vieux, privé de la garantie dynastique, était condamné à une perpétuelle défensive. Les cardinaux des précédentes familles pontificales, les nobles romains, les princes italiens enlaçaient de mille intrigues le chef de l'église, dont la succession semblait toujours ouverte. Le pape, obligé par sa situation temporelle de suivre une politique sans cesse changeante, grâce à la mobilité des intérêts italiens auxquels elle se mêlait, dut, afin d'être le maître dans sa maison, exercer sur le sacré-collège une police terrible, écraser dans le sang le parti des Colonna, abattre ce qui restait de petits tyrans dans les Romagnes, nouer et dénouer des ligues, s'appuyer tour à tour sur Naples, Milan, Venise, Florence, trahir le lendemain l'allié de la veille, acheter une infanterie suisse, enfin appeler sur la péninsule l'étranger, la France, l'Espagne ou l'empire. Le saint-siège a tourné dans ce cercle depuis la fin du grand schisme jusqu'à Clément VII, entraînant dans son tourbillon la politique de l'Italie entière. Le seul point auquel ces papes (Jules II excepté) s'attachèrent avec constance, fut le népotisme. C'était l'inévitable nécessité du principat ecclésiastique. Par leurs neveux ou leurs fils, dotés de fiefs considérables et mariés dans les familles princières, les pontifes créaient l'apparence d'une dynastie, agrandissaient la suzeraineté de l'église du côté de Naples, de Florence, de Venise. Le népotisme a bouleversé l'Italie sous Sixte IV, Alexandre VI et Léon X; il faillit être mortel à l'église elle-même. Le fils de Sixte IV, Pietro Riario, conçut l'idée de prendre la tiare, à titre d'héritier, sans élection et du vivant même de son père. César Borgia reprit ce projet

extraordinaire en vue duquel Alexandre ménageait à son fils l'appui de Venise. Qu'il se fût ou non proclamé pape, il mettait la main sur le royaume de Saint-Pierre et le fondait, avec son duché des Romagnes, en une souveraineté de l'Italie centrale : « J'avais pensé à tout ce qui suivrait la mort du pape et trouvé remède à tout, dit César à Machiavel, quelques jours après la fin foudroyante d'Alexandre ; seulement, j'avais oublié que, lui mort, je pouvais être moi-même moribond. »

Burckhardt étudie à part deux cités : Venise, qui demeurait une république patricienne, immobile dans sa constitution sociale, et Florence, qui, démocratique de génie, goûta de tous les régimes, de la tyrannie militaire du duc d'Athènes, de la démagogie incendiaire des *ciompi*, de la tyrannie théocratique de Savonarole, du principat intermittent des Médicis, de la république bourgeoise de Soderini. Venise fut longtemps comme en dehors de l'Italie, tournée vers l'Orient, indifférente aux agitations de la péninsule, où elle n'entrait jamais que pour quelques instans, en faisant payer son alliance le plus cher possible. Tout son esprit d'invention allait vers les régions lointaines où cheminaient ses caravanes. Le moyen âge se prolongeait sur les lagunes, maintenu par un gouvernement inquisitorial, la dévotion d'état, l'étroite solidarité des citoyens, que fortifiait la haine du reste de la péninsule. Le soupçon incessant, la terreur de la délation, pesaient sur toutes les âmes. Venise, très ingénieuse de bonne heure pour le calcul des intérêts économiques, ne devait s'éveiller que tard à la vie de l'esprit. Sa renaissance fut d'arrière-saison, le dernier rayon de l'Italie. Elle n'eut pas, antérieurement à Alde Manuce, l'amour désintéressé des lettres ; elle décourageait les érudits que l'Orient grec lui envoyait ; Paul II, un Vénitien, traitait d'hérétiques tous les philologues. Venise laissa se perdre les manuscrits de Pétrarque et dépérir la bibliothèque de Bessarion. Ses premiers poètes datent du XVIe siècle, sa peinture originale de la fin du XVe. Sa littérature propre est dans *les Relations* de ses orateurs, qui, par leur art national de l'espionnage, ont été peut-être les plus fins diplomates du monde.

Tout autre fut la physionomie de Florence. Ce peuple mobile peut renverser dix fois par siècle son gouvernement : on sent qu'il est le maître de sa destinée et de ses actes. Machiavel en expose l'histoire comme celle d'un être vivant et personnel : « Florence, dit Burckhardt, était alors occupée du plus riche développement des individualités, tandis que les tyrans n'admettaient pas d'autre individualité que la leur et celle de leurs plus proches serviteurs. » Cette vie féconde de la conscience à laquelle les tyrans doivent tout ce qu'ils sont, et qu'ils communiquent aux artistes et aux écrivains de leur

cour, Florence l'avait donnée elle-même à tous ses citoyens. Le Florentin ne se laisse point opprimer par l'histoire tumultueuse de sa république. Il cherche toujours, entre les partis extrêmes, quelque point de conciliation. Il veut bien être guelfe, mais à la condition que le pape ne touchera point aux libertés florentines. Il étudie sérieusement les causes de la prospérité ou du malaise de la cité. Avec Dante et Machiavel, il juge les défauts de son génie, la légèreté, la jalousie, la calomnie, l'hérédité de la vengeance; avec les Villani, Guichardin et Varchi, il recherche et mesure toutes les sources de la fortune de Florence, il passe sans effort de la statistique à l'économie politique; il aime sa ville; exilé, il la pleure, même en la maudissant, et, jusqu'au dernier jour de l'indépendance nationale, il la glorifie comme le chef-d'œuvre de l'histoire. Dans une telle cité, le régime politique repose sur l'opinion et chancelle au moindre frémissement du sentiment public. Florence n'a jamais été plus véritablement elle-même qu'aux jours où le crédit seul de Cosme l'Ancien gouvernait les affaires; la seule tyrannie qu'elle accepta avec sérénité fut, après la conspiration des Pazzi, celle de Laurent le Magnifique. C'est à ces années de la vie florentine que s'applique le mieux la dénomination donnée par Burckhardt à la première partie de son livre : *l'État considéré comme œuvre d'art*. Vers ce poète et ce sage gravite harmonieusement une civilisation où tout un peuple épris de liberté et de beauté a mis son âme.

III.

La renaissance a renouvelé la condition sociale de l'Italien. A l'état moderne répond désormais l'homme moderne, citoyen ou sujet. Affranchi des anciennes communautés politiques, il ne compte plus que sur soi et l'exemple de ses tyrans et de ses condottières l'engage à y compter sans réserve. Il se sent plus isolé qu'autrefois; l'isolement même fortifie son caractère. Le traité du *Gouvernement de la famille* d'Alberti énumère les devoirs que l'incertitude de la vie publique impose au particulier. Mais cette incertitude ne le trouble guère. Il fait face à la tyrannie résolûment. Il frappe ses princes avec joie, même à l'église, même étant prêtre. Proscrit, il ne se croit pas diminué. « Ma patrie, disait Dante, est le monde entier. » — « Celui qui a tout appris, dit Ghiberti, n'est étranger nulle part; même sans fortune, même sans amis, il est citoyen de toutes les villes; il peut dédaigner les vicissitudes du sort. » Être seul contre tous, *uomo unico*, *uomo singolare*, émouvoir par quelque

grand acte de vertu ou de scélératesse l'imagination de son siècle, tel est le rêve de l'Italien. L'image de la gloire le tourmente, une branche de laurier donnée au Capitole, un tombeau à Santa-Croce, une inscription sur un mur d'église. Les damnés de Dante n'ont qu'un souci : la mémoire de leur nom chez les vivans. Les régicides vont au supplice le regard fixé sur l'immortalité. A vingt-trois ans, Olgiato, l'assassin de Galéas-Marie Sforza, « montra à mourir le plus grand cœur, dit Machiavel. Comme il allait nu et précédé du bourreau portant le couteau, il dit ces paroles en langue latine, car il était lettré : *Mors acerba, fama perpetua, stabit vetus memoria facti.* »

Les cœurs s'ouvrent donc à toutes les passions, les volontés à toutes les résolutions ; entraînés par la même loi, les esprits recherchent avidement toutes les connaissances. L'*uomo universale*, l'homme qui sait tout et porte en sa pensée la culture entière de son siècle, non point à la manière des compilateurs arides du moyen âge, mais comme un artiste toujours prêt à l'invention personnelle, ce virtuose intellectuel est encore une création singulière de la renaissance. Au xve siècle, les marchands florentins lisent les auteurs grecs que leur dédient les humanistes; le diplomate Collenuccio, qui traduit Plaute et imite Lucien, forme un musée d'histoire naturelle, explique la géographie des anciens et fait avancer la cosmographie. Brunelleschi connaît toutes les sciences relatives à l'architecture ; il édifie sa coupole sur une donnée mathématique; il est architecte et sculpteur, comme plus tard Michel-Ange sera peintre, sculpteur, architecte et poète. Le père de Cellini, architecte, musicien, dessinateur, entend le latin et écrit en vers. Laurent le Magnifique converse avec Pic de la Mirandole; il semble que toute l'expérience de l'esprit humain soit entrée en Léonard de Vinci. L'architecte Leo Battista Alberti, qui a laissé une œuvre moins splendide que le maître de l'école de Milan, n'était pas moins savant ; il pratiqua tous les arts, écrivit dans tous les genres, en latin et en italien; à vingt-quatre ans, voyant que sa mémoire baissait, tandis que ses aptitudes pour les sciences exactes demeuraient intactes, il quitta la jurisprudence pour la physique et la géométrie. Il se répétait souvent cette fière maxime : « L'homme peut tirer de soi-même tout ce qu'il veut. »

Le sentiment que l'Italien a de sa valeur individuelle, le retour égoïste qu'il fait sur lui-même, quand il rencontre la personnalité d'autrui, provoquent la raillerie « sous la forme triomphante de l'esprit. » Ceci est encore une nouveauté. Il ne s'agit plus des injures qui, au moyen âge, accablaient les vaincus et éclataient même dans les querelles des théologiens, ni des défis familiers aux poètes

provençaux, ni des satires didactiques, dont le *Roman de Renart* est le modèle et qui atteignaient, sous le masque de personnages collectifs, certaines classes de la société. La victime de l'ironie moderne est l'individu isolé dont le moqueur blesse les prétentions personnelles, à qui il lance parfois un mot terrible. Le *Novellino* manquait encore d'esprit ; il ignorait l'art du contraste spirituel : déjà, quelque temps après la rédaction de ce recueil, Dante égalait Aristophane pour la verve ironique. Dès lors la raillerie est un élément constant de la pensée italienne. Elle passe d'une façon continue à travers la haute littérature comme dans le conte populaire. Pétrarque se moque des médecins, des philosophes et des sots. Sacchetti rappelle les mots piquans échangés à Florence de son temps. Vasari raconte toute sorte d'histoires plaisantes, bons tours d'ateliers, vives reparties, à propos des artistes du XIVe et du XVe siècles. L'*uomo piacevole*, l'homme qui a toujours les rieurs de son côté, est un personnage bien vu, que l'on souhaite en tous lieux ; le Florentin réussit mieux qu'aucun autre dans ce caractère. Vers la fin du XVe siècle, le grand maître de l'art était un curé du *contado* de Florence. Le bouffon est d'une espèce inférieure, car il doit se plier aux fantaisies de ses patrons ; tels, les moines, le cul-de-jatte et les parasites à qui Léon X fait manger des singes et des corbeaux rôtis. Ce pape organisa un jour, pour un malheureux que la manie de la gloire littéraire possédait, un triomphe grotesque au Capitole ; la parodie manqua par le refus de l'éléphant sur lequel était monté le poète, de passer sur le pont Saint-Ange. Déjà la poésie elle-même faisait une grande place à la raillerie des plus augustes souvenirs. Laurent de Médicis avait travesti l'Enfer de Dante, Pulci, Boiardo se jouèrent plaisamment des traditions chevaleresques. On sent bien que l'Arioste s'amuse du moyen âge, tout en gardant aux traditions héroïques leur grâce idéale. Mais tout cela était encore inoffensif. Les mœurs violentes de la renaissance produisirent le véritable pamphlet satirique, trait mortel qui frappe l'ennemi au cœur. Les philologues qui se déchiraient l'un l'autre établirent dans Rome, au temps de Paul Jove, une officine occulte de médisances, de *pasquinade*, contre les gens d'église. L'austère Adrien VI, pape étranger, fut une de leurs plus lamentables victimes. La raillerie de l'Italien touchait traîtreusement, comme le stylet du spadassin. Elle fut, entre les mains de l'Arétin, une des terreurs du XVe siècle.

Burckhardt arrive ici à un point capital de son livre : *la Résurrection de l'antiquité*. On comprend pourquoi cette série de chapitres n'est point venue plus tôt. Abstraction faite de l'antiquité, les forces vives de l'Italie se développaient spontanément, la renais-

sance était assurée dans ses lignes principales. Mais la culture antique apporta à l'Italie une condition intellectuelle particulière. Elle l'a fait vivre dans la familiarité d'une civilisation toute rationnelle, avec la vue constante de modèles de beauté ; elle a rendu plus rapide et plus harmonieuse l'éducation des Italiens. Elle leur montrait de quelle façon, dans un milieu social très semblable au leur, affranchis comme eux de toute croyance impérieuse, les hommes avaient jadis su penser, raisonner et agir. L'expérience que l'Italie poursuivait dans l'ordre nouveau de la société politique et les formes nouvelles de l'art, se présentait à elle justifiée par l'histoire, la littérature et les ruines du monde antique. En réalité, jamais elle n'avait perdu de vue l'antiquité. Les vestiges du passé couvraient ses campagnes, étaient debout dans ses cités. Les écrivains latins, les Grecs eux-mêmes, dont la langue se parlait toujours en Sicile, étaient pour elle autrement intelligibles que pour les Français ou les Allemands du moyen âge, non point des étrangers, mais des ancêtres. Dante, sans faire aucune violence à sa foi chrétienne, leur réserve en dehors des régions dolentes de l'enfer, une fraîche retraite où ils vivent en conversant dans une paix solennelle. Il remercie Brunetto Latini, qui fut son maître pour la lecture des anciens, de lui avoir appris « comment l'homme s'éternise. » Il appelle toujours langue latine, langue royale, le toscan qui devenait l'idiome littéraire de la péninsule. La grande image de Rome, que l'église la première vénérait, semblait unir l'Italie moderne à l'Italie virgilienne. « Les pierres des murs de Rome, écrit Dante, méritent le respect de tous. » C'est à la vue de Rome que Villani sent naître sa vocation d'historien. Pétrarque, Fazio degli Uberti, le Pogge ont pour Rome, pour son passé et ses ruines grandioses, l'émotion poétique, la tendresse filiale de quelques-uns de nos modernes. Un chroniqueur obscur du xve siècle s'écrie : « Ce que Rome a de beau, ce sont les ruines. » Pie II mourant sourit à Bessarion qui lui promet un tombeau dans l'enceinte de Rome. La Rome chrétienne, consacrée par les souvenirs de saint Pierre et de Grégoire le Grand, frappe moins les imaginations que la Rome des Gracques et des Scipions : la Rome impériale, à laquelle se rapportent toutes les grandes ruines, disparaît presque dans le fantôme glorieux de la vieille métropole républicaine. Les tribuns, Crescentius, Arnauld de Brescia, Rienzi, les écrivains tels que Pétrarque et Boccace, semblent vivre dans la commune de Tite Live. Pour eux, l'archéologie n'est point une simple curiosité d'érudition : elle leur rend les titres de la famille italienne. Les papes du xve siècle encouragèrent ces études. Blondus de Forli dédia à Eugène IV sa *Roma instaurata*. De Nicolas V à Clément VII, le saint-siège a présidé à

cette exhumation des œuvres d'art, comme à la propagation des livres. L'antiquité retrouvée est une lumière qui permet aux Italiens de voir plus clair dans les détours même les plus tortueux de leur propre conscience. Les conspirateurs, les régicides s'inspirent de Salluste; les meurtriers du duc de Milan, en 1476, étaient des jeunes gens que la mémoire de Catilina et de Brutus avait enflammés; il y avait des humanistes dans le complot des Pazzi.

La renaissance italienne est, en effet, éminemment latine, et d'autant plus vivante. La dévotion pour les écrivains grecs était certes déjà très vive au XIVe siècle. Pétrarque expira, dit-on, le front penché sur un manuscrit d'Homère qu'il pouvait à peine épeler. Au siècle suivant, l'enthousiasme pour la Grèce classique, encore accru par l'émotion qu'éveilla en Occident la chute de Constantinople, toucha par momens à la superstition. Les grandes bibliothèques des Montefeltri, à Urbin, des Médicis, du Vatican, s'enrichissaient méthodiquement de manuscrits grecs. Les princes, les particuliers même pensionnaient les réfugiés byzantins, leur donnaient à corriger le texte des manuscrits, entretenaient des copistes, des traducteurs, des calligraphes, des relieurs, faisaient fouiller les greniers des couvens. Florence, Rome, Padoue avaient leurs professeurs publics de grec; l'hellénisme, après s'être établi d'abord à Rome, au temps de Nicolas V et de Bessarion, se fixait à Florence dans l'académie platonicienne des Médicis. Mais l'Italie, poussée par l'instinct national, s'attacha toujours plus étroitement à l'antiquité latine. *Gravior Romanus homo quam Græcus*, disait le pape Pie II. La renaissance demandait à la Grèce des modèles littéraires, des doctrines philosophiques; ce qu'elle recherchait dans les écrivains romains, c'était l'homme lui-même. La littérature grecque a un caractère impersonnel qu'elle doit à son haut idéalisme, à son indifférence pour le détail biographique, le trait individuel. Les Latins ont vécu et pensé dans une sphère moins sublime; ils ont eu plus de curiosité pour leur propre vie morale, un sentiment plus intime des choses de l'âme, un goût décidé pour l'observation de conscience. Ils aiment à se révéler à autrui, même par l'aveu de leurs faiblesses; ils font, pour ainsi dire, déjà des confessions. Leur œuvre fut ainsi plus humaine que celle des Grecs, et c'est à la pratique de leurs livres que se rapporte le plus justement la notion d'*humanités*. L'Italie se rangea donc à cette tutelle littéraire de Rome que Dante, disciple de Virgile, avait reconnue avec une piété filiale. Pétrarque fut, par excellence, le lettré italien de la renaissance, formé à l'école des Latins; il est aussi le premier en date et peut-être le plus grand des humanistes de l'Occident. Quoi qu'il écrive, c'est en réalité sur Pétrarque qu'il écrit. Il mêle à merveille

ensemble l'enthousiasme et le scepticisme, la poésie et l'ironie ; n'oublions pas l'égoïsme. Pour les lettrés tels que lui, la fortune de leur esprit est l'affaire importante de la vie ; mais il leur reste encore du loisir pour leur fortune temporelle. Nous les admirons, et nous serions des ingrats si nous ne les aimions. Car ils vivent familièrement avec nous et ne nous déconcertent pas par leur grandeur d'âme ; ils nous donnent les plaisirs les plus délicats, celui-ci, entre autres, de nous entretenir de nous-mêmes, tout en nous parlant sans cesse de leur gloire, de leurs amours, de leurs rêves, de leurs chagrins et de leur santé. De Cicéron à Pétrarque, de Pétrarque à Montaigne, ils ont été les dieux domestiques de tous ceux qui pensent, qui lisent ou écrivent, et ne désespèrent point de leur ressembler par quelque endroit.

Le génie italien n'a point été faussé par l'influence constante des lettres latines. Le latin avait toujours été la langue de l'église en même temps que celle de la science pour la chrétienté entière; sans effort ni raideur pédantesque, il reparut avec toute sa valeur littéraire dans la littérature épistolaire qui renaissait sous la plume de Pétrarque ; au xve siècle, dans les encycliques et les bulles du saint-siège, les chroniques de Platina et de Jacques de Volterra, les biographies de Vespasiano Fiorentino, les *Commentaires* d'Æneas Sylvius ; enfin, dans une foule d'œuvres poétiques, dont l'*Africa* marqua le début, épopées, bucoliques, élégies, épigrammes. Cicéron, Catulle et Virgile revivent dans la littérature néo-latine de l'Italie. Les grands historiens, Machiavel, Guichardin, s'inspirent des descriptions et des harangues de Salluste et de Tite Live, des réflexions morales de Tacite. L'entrée des comédies de Plaute sur le théâtre de Léon X n'étonna personne ; à Rome, comme à Naples, à Brescia, à Bergame, à Padoue, à Florence, la *Commedia dell'arte* et la farce populaire n'avaient-elles point conservé, dans le jeu de l'intrigue et le masque des personnages, les traditions dramatiques de l'Italie latine ?

IV.

Nous venons de considérer l'une des deux faces de la renaissance italienne, l'Italien lui-même, étudié d'une manière toute subjective, l'homme moderne, affiné par l'antiquité, armé de critique, libre d'esprit, dont la volonté propre ou la force inflexible des choses limitent seules l'action. Passons maintenant à une série de vues parallèles qui achèvent la théorie de Burckhardt, à la rencontre de la conscience italienne avec les réalités du dehors, du monde extérieur, avec la nature, la société ; en d'autres termes, observons l'aspect origi-

nal de la science, de la poésie, de l'art, de la moralité dans l'Italie de la renaissance.

En plein moyen âge, les Italiens eurent sur le monde des notions supérieures à celles des autres peuples chrétiens. Leur situation méditerranéenne, le souvenir de l'*orbis Romanus*, la lecture des géographes anciens, les intérêts de leur commerce maritime les portèrent à regarder fort loin, à chasser de leur esprit la terreur de l'inconnu. Au temps des croisades, ils se préoccupaient beaucoup moins du saint tombeau que de leurs comptoirs et de la sûreté de leurs caravanes; au XIIIe siècle, Plano Carpini et les trois Polo se souciaient fort peu du prêtre Jean, du paradis terrestre ou de la porte du purgatoire; ils allaient, pendant des années, du côté du soleil levant, cherchant les meilleures routes vers le pays de l'or, des épices, des pierres précieuses. Quand Christophe Colomb dit: « *Il mondo è poco* (La terre n'est pas si grande qu'on le croit), » il exprimait un sentiment tout italien. La terre est certes une belle demeure, dont l'immensité ne doit pas effrayer l'homme; il peut s'y mouvoir à son aise, en pénétrer les détours sans angoisse, l'étudier et la décrire comme une œuvre d'art que Dieu a mise à sa portée. Pétrarque, qui traça, dit-on, la première carte d'Italie, mentionne les choses remarquables qu'il a vues dans ses longs voyages en Europe. Æneas Sylvius explique le monde par la cosmographie, la géographie, la statistique, il dépeint les paysages, note l'aspect des villes, leurs mœurs, leurs métiers, leurs produits. La science de la nature, ébauchée naguère par de grands esprits solitaires, Gerbert, Roger Bacon, Vincent de Beauvais, entrait dans la sphère intellectuelle de toute une race. Les idées astronomiques, qui sont si subtiles dans *la Divine Comédie*, étaient certainement comprises de tous les Italiens instruits. Les collections de plantes et d'animaux, les jardins botaniques, où la plante est cultivée non-seulement pour ses vertus médicales, mais pour sa beauté, apparurent en Italie au XIVe siècle; le goût des bêtes fauves, venues à grands frais d'Asie ou d'Afrique, remontait à Frédéric II; il devint un luxe favori des cités, des papes et des princes. Léonard de Vinci, qui, enfant, amassait des scorpions et des lézards, quand il fut grand seigneur, entretint des lions et des tigres. Gonzague de Mantoue nourrissait dans ses haras des chevaux d'Espagne, d'Irlande, d'Afrique, de Thrace et de Cilicie. Le cardinal de Médicis forma même une ménagerie d'hommes barbares, Maures, Turcs, nègres, Indiens, qui parlaient plus de vingt langues différentes.

On trouve en ceci, à côté de la curiosité scientifique et de l'utilité pratique, le sentiment de l'art. Mais la vie profonde de la nature, embrassée par une vue d'ensemble, ne touche pas moins l'imagina-

tion italienne que le détail singulier; le paysage a pour elle, comme la plante ou la bête rare, une valeur très haute. Dans son *Cantique au soleil*, saint François avait exalté par un même chant d'amour la lumière céleste et toutes les choses vivantes. Personne n'a fait sentir par des couleurs plus éclatantes que Dante la poésie des horizons sans bornes, des abîmes où tourbillonne la tempête, à la lueur vermeille des éclairs, de la mer qui tremble sous les feux de l'aurore; et quel peintre primitif a imaginé une plus fraîche prairie, avec ses grands arbres et son ruisseau, un tableau plus émaillé de fleurs mystiques que la retraite des sages et des poètes païens à l'entrée de l'enfer? Pétrarque, Boccace, Æneas Sylvius se répandirent en descriptions plus abondantes; ils furent les inventeurs du paysage classique, avec sa riche lumière, la construction large de ses horizons, la noblesse des arbres, la vie des eaux courantes, la grâces des ruines et des souvenirs mythologiques; les premiers poètes aussi du paysage moderne, par l'attrait attendri ou finement sensuel qui les rappelle sans cesse à la jouissance de la nature. Plus tard, il semble que les poètes et les conteurs, plus préoccupés de l'action humaine, aient eu moins le loisir de goûter le monde extérieur; ils laissèrent aux peintres, à Raphaël, à Léonard, au Corrège, la séduction azurée des lointains; Boiardo et l'Arioste ne tracèrent plus que des premiers plans nets et rapides; la renaissance, après avoir fait le tour de la nature, s'arrêtait à l'homme, le plus digne objet de sa poésie, de ses beaux-arts, des progrès de sa vie sociale.

Il faut encore remonter aux maîtres poétiques de l'Italie, à Dante et à Pétrarque. Toutes les passions, toutes les douleurs éclatent dans *la Divine Comédie*, mais par des traits d'une brièveté tragique, qui peignent à la fois, en trois paroles, l'attitude ou la convulsion du damné, le cri qu'il jette, la haine aiguë qui le torture, le deuil infini de son cœur. Autant de visions qui passent et fuient comme en un crépuscule, mais qu'on n'oubliera plus, parce qu'on a saisi tout ensemble le geste terrible de ces fantômes, leur sanglot désespéré, et le dernier fond éternel de l'âme humaine. Cette aptitude à exprimer l'une par l'autre la figure visible de l'homme et sa physionomie morale, rendues l'une et l'autre par le signe le plus individuel, reçut, selon Burckhardt, son achèvement de la discipline que Pétrarque imposa à l'esprit italien par les lois rigoureuses du sonnet. Le sonnet, régularisé pour toujours dans le nombre de ses vers, la disposition de ses parties, l'ordre de ses rimes, obligé de relever et d'animer le mouvement de sa seconde partie, devint « une sorte de condensateur poétique de la pensée et du sentiment comme n'en possède aucun peuple. » Étendons la remarque au tercet dan-

tesque, à l'octave des poésies épiques ou héroï-comiques. A la structure plastique de la forme répondirent, dans la poésie de la renaissance, l'allure vive et mesurée de la pensée, qui ne doit pas s'alanguir, la netteté de l'émotion, qui n'a pas le temps de se fondre dans la mollesse du rêve, la pureté de la couleur, dont le dessin un peu sec de l'image limite l'éclat.

Mais cette perfection même des formes rétrécit le domaine de l'invention, qui s'arrête en face des genres dont la forme est, de sa nature, indécise. L'Italie, où la vie quotidienne était si dramatique, n'a point eu de drame national. Plus d'une raison explique d'ailleurs ce phénomène singulier : la persistance des mystères, des farces et de la *Commedia dell' arte*, le luxe des décors et des costumes, l'importance excessive des ballets, des pantomimes, des danses aux flambeaux : la scène, trop brillante, était funeste au drame. Le sens dramatique ne manque cependant point aux Italiens; *la Fiammetta*, *Griselidis*, toute la littérature des *Nouvelles*, ont montré de la façon la plus touchante les plus douloureuses passions. Mais ici le drame est un récit. Que le récit soit en prose ou en vers, l'écrivain demeure toujours le maître de ses personnages; il n'est point obligé de s'identifier avec eux, de vivre dans leur cœur; sa main les porte, et, s'il est doué d'ironie, il peut s'en jouer librement. Le récit en octaves est, avec le sonnet, le poème italien par excellence. On doit, pour en goûter toute la saveur, ne point oublier la civilisation au sein de laquelle il a fleuri; il est encore aujourd'hui populaire au plus haut degré, mais c'est pour la société de cour, pour les familiers des Médicis et des Este que Pulci, Boiardo et l'Arioste avaient d'abord écrit. Le poème n'est point fait pour être lu des yeux, mais pour être déclamé, devant des courtisans et des dames, au cours d'un festin, d'une fête princière, parmi les danses, les accords de musique et les conversations. La suite lente et savante des caractères, qui s'expriment surtout par le dialogue et le monologue, échapperait vite à ce monde spirituel et distrait, car il n'a point le loisir de méditer sur les causes et les effets des passions; ce qui le charme, c'est « le fait vivant, » l'action rapide, brusquement suspendue, suivie d'une autre action plus prodigieuse encore, et qui reparaît au bout d'un détour capricieux du récit, quand le poète renoue les fils qui semblaient brisés et perdus. L'octave sonore, qui finit sur deux rimes, sur deux notes semblables, marque d'une mesure précise un geste du héros, un accident de l'aventure, un coin de paysage; l'attention s'y arrête sans s'y lasser, car elle est aiguillonnée par la rime nouvelle de l'octave qui suit. Un chant, qui dure une heure, suffit pour embellir la fête, pour promener les paladins d'un bout de la planète

à l'autre, ou de la terre à la lune ; il a diverti la curiosité des auditeurs et la laisse en éveil, avide d'écouter le chant qui vient après. C'est encore par l'action plutôt que par le discours qu'éclate le pathétique et la passion portée à son comble, comme chez Roland, par des merveilles d'extravagance qui bouleversent la nature entière. La tendresse, la volupté sont toujours égayées d'un rayon d'ironie. Angélique, la vierge altière qui a dédaigné les rois et les guerriers chrétiens, se donne à un enfant « aux yeux de jais, aux cheveux d'or, » à un page sarrasin. Tous les hasards de la vie héroïque sont disposés pour la joie moqueuse du poète et de son cercle. Le vieux moyen âge est inventé de nouveau pour l'amusement d'un monde lettré qui ne prend plus au sérieux que les temps antiques ; ses prouesses les plus hautes tournent à la comédie. Morgante, d'un coup de son battant de cloche, écrase des armées. Le bon sens de Roland a passé dans une fiole de cristal aux mains de saint Jean. Mais plus est fou le neveu de Charlemagne, plus il vit d'une façon grandiose. Et plus les légendes chevaleresques s'embrouillent dans une obscure confusion, plus magnifique est le spectacle de ces traditions rajeunies, grand fleuve de poésie dont les eaux miroitantes réfléchissent la terre entière, cités bourdonnantes couronnées de campaniles ou de minarets, champs de bataille, plaines mornes du désert, îles enchantées tout empourprées d'aurore, profondes forêts aux clairières lumineuses, embaumées d'aubépines et de verveine.

La littérature historique de l'Italie s'est portée vers l'observation pénétrante de l'homme individuel, du grand homme, revêtu de gloire, étudié non-seulement dans les actes de sa vie politique, mais dans les traits de son caractère intime. Notre moyen âge ne nous avait laissé qu'un caractère bien individuel, le saint Louis de Joinville. Les historiens et les biographes italiens, dès le XIVe siècle, ont tracé des portraits d'une grande valeur à la fois pittoresque et psychologique. Voyez, en Dino Compagni, Dino Pecora, le boucher démagogue de Florence, « grand de corps, hardi, effronté et grand charlatan, » qui persuadait « aux seigneurs élus qu'ils l'étaient grâce à lui et promettait des places à beaucoup de citoyens. » Voici trois figures de Dante plus vigoureuses que la fresque même de Giotto : « philosophe hautain et dédaigneux, » dit Jean Villani ; « d'âme altière et dédaigneuse, » dit Boccace ; « il était, écrit Philippe Villani, d'une âme très haute et inflexible et haïssait les lâches. » Ce dernier écrivain a composé toute une galerie des hommes les plus marquans de Florence, théologiens, juristes, capitaines, astrologues, artistes. Jusqu'à Vasari, le portrait historique et la biographie privée persisteront chez les Florentins ; les grands historiens, Machiavel, Guichardin, Varchi, les ambassadeurs mettront toujours en lumière les

mœurs, les passions, les faiblesses des hommes qui ont été les artisans de l'histoire, des princes dont ils scrutent la pensée dans l'intérêt de la république. Les ambassadeurs vénitiens, Æneas Silvius, dans ses *Commentaires* et son *de Viris illustribus*, les biographes des papes, tels que Jacques de Volterra, Corio, l'historien de Milan, Paul Jove, dans ses *Vies* et ses *Éloges*, rendront de même la physionomie mobile de leurs contemporains. En deux lignes, Antonio Giustinian explique à la seigneurie de Venise le caractère et la légèreté d'Alexandre VI : « Il est trop sensuel dans ses appétits et ne peut s'empêcher de dire quelque parole qui trahit l'état présent de son esprit. » L'autobiographie, qui débute par la *Vita nuova*, aboutit aux *Mémoires* de Cellini : le premier de ces livres est la confession d'une souffrance sans pareille, le second est le récit de tout ce qu'un homme a pu oser et de l'enivrement qu'il a trouvé dans l'insolence même de sa vie.

Les peintres et les sculpteurs eurent une conception de la personne humaine conforme au génie de la renaissance, analogue à celle des poètes et des historiens. Pour eux, l'homme a toute sa valeur en tant qu'individu le plus réel et le plus vivant possible. On sait comment l'art s'est affranchi, — par l'influence antique, avec Nicolas de Pise, par le retour à la nature, avec Giotto, — des formes immobiles de l'art byzantin, « de la manière grecque. » Mais Nicolas et son école, mais Orcagna, Donatello, Ghiberti, Luca della Robbia ne se sont pas attachés avec moins d'amour à la nature réelle que tous les maîtres de la peinture florentine. Et Florence a fait l'éducation de l'art italien tout entier. Ces figures, peintes ou sculptées, vivent, respirent, vont parler ; ces têtes bourgeoises des bronzes de Ghiberti ou des fresques de Ghirlandajo sont, par leur gravité et leur finesse d'expression, d'une race aussi haute que les condottières de Donatello, les apôtres de Masaccio. L'idéal descend, comme une lumière égale, sur tous ces visages, non point un idéal convenu d'école ou d'église, mais une grâce riante ou une noblesse dont l'artiste est bien l'inventeur, qualités qu'un critique du XVIe siècle, Firenzuola, dans son *Traité de la beauté féminine*, exprime par ces mots, qu'il ne réussit pas à bien définir : *leggiadria*, *vaghezza*, *venustà*, *aria*. Ajoutons, pour Léonard, Raphaël et le Corrège, pour Donatello lui-même, la *morbidezza*. Ce charme, tantôt voluptueux, tantôt passionné ou majestueux, parfois maladif ou étrange, est, selon nous, dans l'esthétique inconsciente des maîtres italiens, le don essentiel. Par lui, l'œuvre a son plus vif attrait, qu'elle doit non pas à la tradition sainte que l'artiste a traitée, à la richesse ou au mouvement de la mise en scène, mais à la séduction des figures, des regards et des attitudes. La renaissance, qui excelle dans le

portrait, la statue équestre, la statue funéraire, rend à la peinture religieuse le caractère individuel des personnages et l'interprétation libre des sujets. Une vierge de Raphaël diffère autant d'une madone de Léonard que d'une madone d'Andrea del Sarto. L'ange de Botticelli, aux longs cheveux bouclés, ne se retrouve alors sous le pinceau de personne. Un ange, un saint, un docteur, un capitaine, un page apparaît dans un tableau, non que la légende ou l'édification pieuse l'y appelle, mais parce que son visage, son geste, la beauté de son vêtement complètent la vie harmonieuse de l'œuvre. On peut diviser en cinq ou six groupes *la Dispute du saint-sacrement* ou *l'École d'Athènes*, on peut en isoler chacune des figures; ce qui demeurera sous nos yeux sera toujours un ouvrage achevé, une personne humaine qui, dans son cadre étroit, s'impose à nous par sa valeur propre.

Le rôle éminent de l'individu dans la poésie, l'histoire et l'art persiste dans la vie sociale. La société de la renaissance s'est formée autour de lui et à son image; elle est le théâtre de sa fortune. L'ancienne hiérarchie a disparu de presque toute l'Italie. Les communes ont réduit les seigneurs à l'état de citoyens; l'église donne des mitres et parfois la tiare aux plus humbles des chrétiens; les nobles de Florence, de Venise, de Gênes, s'enrichissent par le commerce. Les classes sont nivelées partout, excepté dans le royaume de Naples, où la culture intellectuelle sera toujours médiocre. Le préjugé de la naissance s'est dissipé. Dante l'abolit dans son *Convito*; Pétrarque écrit : *Verus nobilis non nascitur, sed fit*. Les humanistes affirment tous que le mérite de l'homme est non dans sa race, mais dans son esprit. « La chevalerie est morte, » dit Sacchetti. L'Arioste le croyait aussi. Ce qui reste de *cavalieri*, de nobles, vit dans les villes, entre dans les magistratures, se mêle intimement au peuple. L'Italie princière voit s'élever une noblesse nouvelle : lettrés, artistes, courtisans, hommes de guerre, d'esprit ou d'argent. Ceux-ci, à leurs qualités personnelles ajoutent une recherche d'élégance, une politesse de mœurs sans lesquelles la vie commune perdrait de son charme. Une physionomie intéressante se dessine de plus en plus : celle de l'homme bien élevé, accompli en toutes choses, le *cortigiano*, qui, selon Castiglione, s'inquiète moins du service de son prince que de la perfection de sa propre personne, et, à la guerre, se bat moins par devoir que pour *l'onore*, pour se faire honneur. Ce virtuose parle une langue choisie, le pur toscan florentin; il écrit le latin, est familier avec tous les jeux nobles : l'escrime, la danse, l'équitation, la musique, la paume; il sait causer, sourire et se taire à propos dans le cercle des dames. Une société si polie devait, en effet, donner aux femmes le premier rang. Les

femmes recevaient alors une éducation savante qui ne le cédait guère à celle des jeunes gens. Elles eurent souvent un esprit supérieur, relevé par la hauteur de l'âme. Telle fut Vittoria Colonna. La renaissance a salué du nom de *virago* des femmes telles que Catarina Sforza, la *prima donna d'Italia*, qui, par l'énergie parfois féroce de la passion, ont égalé les plus rudes condottières. Ici, dans les salles des palais, sur le gazon des villas, c'est de conversations et d'aimables disputes qu'il s'agit. La *donna di palazzo* peut converser sur tout sujet, et le *cortigiano* peut lui conter toute histoire. C'était ainsi déjà au temps du *Décaméron*; Boccace, alors, jetait comme un voile léger de périphrases sur ses tableaux les plus libres; les conteurs du xve et du xvie siècles ont très souvent écarté le voile. Mais les jeunes filles étaient au couvent ou dans un appartement écarté, et les dames, dit Castiglione, devaient prendre simplement, en ces minutes difficiles, « un air réservé. »

Il fallait un décor magnifique pour encadrer l'élégance de cette vie polie, un déploiement extérieur et populaire qui montrât dans toute sa beauté la civilisation de la renaissance. Le tournoi féodal n'avait plus de valeur pour une société où le cavalier remplaçait le chevalier; le vieux mystère ecclésiastique tournait à la représentation brillante, où la gaîté dominait de plus en plus; les saturnales bourgeoises, les messes des fous, les joyeusetés d'écoliers ou d'artisans étaient bonnes pour les pays arriérés en culture, où les belles-lettres et les beaux arts ne formaient point encore l'ornement de la vie sociale. Durant près d'un siècle, l'Italie a célébré une fête merveilleuse dans laquelle les érudits, les artistes, les courtisans, les princes, les papes ont mis tout leur esprit et dont le spectacle s'est offert libéralement aux regards de la foule. La pantomime, le drame, l'intermède comique, l'allégorie mythologique, les scènes tirées des romans de la Table-Ronde, le cortège des chars et des cavaliers, les fantaisies du carnaval occupaient les rues et les places des grandes cités italiennes. Pie II passa à travers Viterbe, le saint-sacrement dans les mains, ayant à droite et à gauche des tableaux vivans : la Cène, le Combat de saint Michel contre Satan, la Résurrection, la Vierge enlevée par les anges. Charles VIII, à peine entré en Italie, vit jouer les aventures de Lancelot du Lac et l'histoire d'Athènes. Le cardinal Riario, neveu de Sixte IV, fit défiler devant Léonore d'Aragon Orphée, Bacchus et Ariadne, traînés par des panthères, l'éducation d'Achille, des nymphes que tourmentaient des centaures. Le tyran de la renaissance reconnaît dans ces splendeurs l'image de sa royauté; il les présente à son peuple comme une leçon pittoresque de politique séduisante pour des âmes méridionales et légères. Lorsque César Borgia revint d'Imola

et de Forli, qu'il avait conquises, le sacré-collège l'attendait à la place du Peuple : précédé de l'armée, des pages, des gentilshommes, entouré des cardinaux en robes rouges, à cheval, vêtu de velours noir, il marcha au milieu d'une foule immense qui applaudissait. Les femmes riaient en voyant passer le fils du pape, si charmant « avec ses cheveux blonds. » Quand il arriva au Saint-Ange, le canon tonna. Alexandre, fort ému, se tenait, avec ses prélats, dans la salle du Trône ; à la vue de son fils qui s'avançait, porté vers lui dans les bras de l'église, *lacrimavit et risit*, dit l'ambassadeur vénitien : il rit et pleura à la fois. C'était de joie seulement et d'orgueil qu'il pleurait. Un seul homme alors, Laurent de Médicis, eut, dans ses *Poésies carnavalesques*, le sentiment mélancolique d'une fin prochaine de la fête et d'un retour de la fortune : « Réjouissez-vous aujourd'hui, dit-il, car demain est un grand mystère. »

V.

Une civilisation complète, véritable œuvre d'art, avait ainsi été créée par la conscience d'une race affranchie des entraves séculaires de l'âme humaine. Mais une multitude d'efforts individuels dirigés contre un ensemble de traditions trouvent difficilement en eux-mêmes leur mesure. La renaissance, comme tant d'autres révolutions, devait périr par l'excès de son propre principe. Les derniers chapitres de Burckhardt sur la moralité, la religion et la superstition, font comprendre la décadence rapide de l'Italie, mais ne donnent pas assez clairement la théorie de cette décadence. Le docte écrivain avait fermé définitivement le chapitre d'histoire politique et sociale : ici encore, il laisse deviner une conclusion qu'il n'a point exprimée ; mais sa doctrine est si forte qu'il suffit, pour la compléter, de lui demeurer fidèle.

Les destinées de la poésie et de la peinture ont été diverses : la première s'est arrêtée brusquement, la seconde, toujours religieuse en apparence, et conservée par l'église, a passé par toutes les phases d'un lent déclin. C'est l'ironie qui a tué la poésie. L'ironie, employée par de grands poètes, avait transformé la matière chevaleresque, mais ne l'avait point détruite ; le goût des grandes choses, le respect littéraire du passé, un sentiment exquis de l'idéal avaient sauvé les souvenirs de Charlemagne ; Roland et les douze pairs pouvaient être fous, ils ne furent jamais petits ni ridicules. Tout à coup, du vivant de l'Arioste, en 1526, la parodie de Teofilo Folengo, l'*Orlandino*, fit une blessure mortelle à l'épopée héroï-comique. Roland et, avec lui, tout le monde des *Reali di Francia*, toutes les légendes

de la Table-Ronde finissaient dans la caricature. Les paladins que l'Europe avait si longtemps vénérés se battaient, montés sur des ânes, en un tournoi de village. Roland ne cherchait plus Angélique, ne croisait plus le fer contre les païens : il bornait sa prouesse à disputer à un prélat glouton, avec mille injures, une sacoche de gibier, de charcuterie et de poisson. La satire littéraire, dirigée contre l'Arioste, la satire religieuse, qui fait penser aux invectives luthériennes d'Ulrich de Hutten, marquent, dans l'*Orlandino*, une rupture définitive avec l'art du XVIe siècle. La poésie tournait au pamphlet. La haute inspiration reparaîtra plus tard avec le Tasse; mais celui-ci fut le poète convaincu de la contre-réformation catholique, et il n'appartient plus à la renaissance.

La recherche de l'*effet* a été funeste à la peinture ; elle a pareillement nui à la statuaire des successeurs de Michel-Ange. Tandis que, dans la grande école de Venise et le Véronèse, la mise en scène, le décor d'architecture, l'ampleur éclatante des costumes, la richesse des accessoires, parfois aussi la familiarité de l'invention, altéraient de plus en plus la valeur religieuse des ouvrages de peinture, les peintres des écoles de Florence et de Rome gâtaient leurs tableaux par le parti-pris d'étonner le regard. On fit longtemps encore de beaux portraits, mais le secret des grandes compositions se perdit. Les anciens maîtres avaient toujours subordonné les personnages à l'ensemble; chez les élèves de Raphaël et de Michel-Ange, plus tard encore, dans l'école de Bologne, la figure individuelle, lors même qu'elle n'occupe qu'une place secondaire, se détache vivement de l'ensemble, les yeux fixés sur le spectateur, afin d'en retenir plus sûrement la curiosité. L'effort des mouvemens, l'intention dramatique des gestes que prolonge le jeu trop savant des draperies, l'abus des moyens pittoresques et bientôt du clair-obscur, les fausses grâces et les sourires affectés, tous ces défauts d'une peinture qui veut avoir trop d'esprit, rappellent singulièrement la poésie de cour, le sonnet maniéré et le fade madrigal où aboutissait dans le même temps l'art de Pétrarque.

Le mal était, d'ailleurs, irréparable, car les parties vitales du génie italien étaient atteintes. La catastrophe politique du XVIe siècle, l'asservissement de la péninsule, ne rend point à elle seule compte du naufrage d'une civilisation et d'une littérature, comme le fait, pour la France méridionale, la croisade des albigeois, car les excès et les folies du principat, qui décidèrent de l'Italie, n'étaient eux-mêmes que l'effet d'une cause invincible qu'il importe de considérer.

Dans un chapitre de ses discours sur Tite Live, Machiavel dit : « Nous autres Italiens avons à l'église et aux prêtres cette première obligation d'être sans religion et corrompus; nous en avons une

plus grande encore qui est la cause de notre ruine, » à savoir l'état de division, de discorde et de faiblesse où l'église, depuis le temps des Lombards et des Francs, a maintenu, par son égoïsme, l'Italie. Cette explication d'une chute que Machiavel prévoyait comme très prochaine, est très incomplète, excessive pour l'église, mais elle contient cependant les élémens essentiels du problème. Afin de bien élucider celui-ci, commençons par observer l'état religieux des Italiens en changeant l'ordre des analyses de Burckhardt, qui étudie la moralité avant la religion.

Je l'ai dit plus haut : l'Italie avait toujours eu, du consentement même de l'église, une grande liberté religieuse. Elle s'était attachée à la foi plus qu'aux œuvres, avait tenu peu de compte de l'austérité et de la pénitence. Le prodigieux succès de saint François résulta de la façon tout italienne dont le rêveur d'Assise avait compris l'originalité du christianisme, une religion faite de tendresse et d'enthousiasme plus que d'obéissance et de terreur, une religion d'amour, par conséquent livrée à l'imagination personnelle du chrétien, très individuelle sans doute, mais non point à la manière du protestantisme. Car l'église est toujours là, image visible de Dieu, corps de doctrine plutôt que hiérarchie sacerdotale ; l'Italie demeure volontiers sous le manteau de l'église, à qui elle demande des sacremens et des prières, dont jamais elle ne songe à discuter les dogmes, précisément parce que ces dogmes la préoccupent assez peu. Un tel état ne pouvait durer qu'à deux conditions : la première, que la simplicité religieuse et le mysticisme de l'âge franciscain fussent toujours dans les consciences ; la seconde, que l'église méritât de garder, par l'autorité morale, la règle souveraine de la foi. A la fin du xve siècle encore, la peinture d'un Pérugin ne s'éloigne pas beaucoup de l'inspiration naïve d'un frà Angelico, et, cependant, le Pérugin était un chrétien médiocre. Ici, les œuvres d'art ne peuvent donner aucune indication sérieuse sur les âmes. A la même époque, à entendre Savonarole, il n'y avait plus dix justes dans Florence. Cent ans plus tôt, je trouve encore dans les lettres du notaire ser Lapo Mazzei le christianisme le plus grave et le plus candide, sans direction étroite, la pensée constante de Dieu, celle du salut, sans aucune angoisse, la charité pour les humbles, l'amour de saint François, dont il fait lire les *Fioretti*, le soir, à ses « petits garçons. » Cet excellent homme, vieux bourgeois florentin, est d'une souche religieuse plus ancienne que celle de Pétrarque, qui est cependant son aîné de près d'un demi-siècle. Mais Pétrarque est un lettré, il est homme d'église, il a déjà en lui le demi-scepticisme des premiers humanistes, la demi-indifférence d'un chanoine italien vivant à la cour d'Avignon. Au xvie siècle, Gelli écrivait : « Ceux qui étudient

ne croient plus à rien. » Lentement, d'année en année, la culture savante fit baisser la foi dans les âmes. Le paganisme littéraire des humanistes du xve siècle, les railleries déjà voltairiennes de Pulci, montrent le progrès du scepticisme chez les hommes instruits. La foi individuelle n'avait pu résister à l'action de la raison individuelle. Les lettrés, malgré leurs propos impies, ne professent point réellement l'athéisme, mais une philosophie vague, très tolérante, empreinte de fatalisme, qui se résume en ces paroles du professeur de Sixte IV, Galeotto Marzio : « Celui qui se conduit bien et qui agit d'après la loi naturelle entrera au ciel, à quelque peuple qu'il appartienne. »

L'incrédulité des humanistes trouvait sa justification dans le spectacle que donnait l'église, l'excès de ses ambitions temporelles, le trafic de la tiare, le scandale de la simonie et du népotisme, la cruauté d'un Sixte IV, l'avidité d'un Alexandre VI, la violence d'un Jules II ; quant au peuple, il voyait ou devinait le reste et les conteurs ne lui ménageaient guère sur la vie des clercs et des moines les plus piquantes révélations. Il comprenait que le charlatanisme occupait le sanctuaire, qu'on lui montrait, comme un divertissement de foire, de faux miracles et de faux exorcismes. Nous pouvons, sur ce point, en croire les nouvelles de Boccace et de Massuccio, quand nous lisons dans le pieux Salimbene : « En 1238, à Parme, vers le temps de Pâques, les mineurs et les prêcheurs s'entendirent sur les miracles qu'il convenait de faire cette année-là, *intromittebant se de miraculis faciundis.* » D'ailleurs, les écrivains qui se jouaient le plus librement des choses saintes, n'étaient-ils point eux-mêmes gens d'église : Boccace, le Pogge, Berni, Teofilo Folengo, Bandello? Tandis qu'on voyait, au sommet de la hiérarchie, le pape Alexandre livrer à sa fille la régence du saint-siège, Savonarole criait à toute l'Italie la vie honteuse du clergé séculier. Les moines étalaient librement leur grossièreté. Aux funérailles du cardinal d'Estouteville, sous Sixte IV, mineurs et augustins se battirent, à Sant-Agostino, à coups de torches autour du cadavre, qu'il s'agissait de dépouiller de son anneau et de sa chasuble. Si l'Italie, gagnée par la libre pensée dont l'église n'était point responsable, s'était éloignée de l'évangile, l'église n'avait plus aucun droit pour l'y rappeler. Savonarole put provoquer à Florence une explosion de fanatisme; on voyait encore çà et là des bandes de flagellans; des ermites visionnaires prophétisaient de tous côtés; de Léon X à Paul III, se formait à Rome une chapelle de chrétiens lettrés tels que Bembo, Sadolet, Vittoria Colonna, Contarini, qui essayèrent de revenir au christianisme très pur du xiiie siècle : ces réveils accidentels de la foi montrent mieux encore

le vide religieux de la péninsule. Les âmes, désenchantées des vieilles croyances, et qui ne sont point mûres pour la négation absolue du surnaturel, se tournent vers la superstition, vers l'astrologie et la sorcellerie. Jadis Pétrarque, Jean et Matthieu Villani, Sacchetti, avaient nié l'influence des astres sur la vie humaine et s'étaient moqués des astrologues; à la fin du xve siècle et malgré les efforts de Pic de la Mirandole, tout le monde, philosophes, humanistes, hommes d'état, les papes eux-mêmes, croient aux conjonctions d'étoiles et aux prophéties qui s'en tirent. Jules II, Léon X, Paul III, font lire dans les profondeurs du ciel les destinées de l'église. Toutes les superstitions classiques, toutes les terreurs du moyen âge reparaissent. On croit aux présages puérils, aux revenans, aux courses nocturnes de fantômes sans têtes, au chasseur noir, à la descente des esprits malins sur la terre, à l'évocation des démons. Des dominicains allemands apportent, en Italie, les pratiques des sorciers; un prêtre sicilien fait voir à Cellini des milliers de diables dans le Colisée; Marcello Palingenio s'entretient la nuit, dans la campagne de Rome, avec des esprits, *divi*, qui viennent de la lune et lui donnent des nouvelles de Clément VII.

Nous pouvons apprécier maintenant l'état moral de l'Italie. Les consciences ne reconnaissaient plus de règle supérieure; toute haute discipline était abolie, les notions chrétiennes de charité, de pudeur, de justice divine, étaient détruites; l'église trahissait la cause de Dieu et avait perdu toute autorité apostolique; la superstition inclinait les esprits vers le fatalisme païen. D'autre part, du spectacle de la vie publique, où primait seul le droit de la force ou de la fourberie, les âmes recevaient une perpétuelle leçon d'égoïsme et de licence. Il était bien permis à chacun d'être, dans le cercle où la fortune l'avait placé, à la fois renard et lion, puisque ceux-là seuls étaient heureux et enviés qui atteignaient, par tous les moyens, à la plus grande mesure possible de puissance, de richesse et de plaisirs. L'individu qui se rit de la loi humaine et se réserve de faire sa paix, à la dernière heure, avec la loi divine, est donc libre absolument pour la poursuite de son intérêt et de sa passion. Il l'est d'autant plus qu'il se sent encouragé par deux préjugés profondément italiens. L'un d'eux a été exprimé par le pape Paul III disant de Benvenuto : « Les hommes uniques dans leur art, comme Cellini, ne doivent pas être soumis à la loi. » Et l'*uomo unico* peut invoquer encore en faveur de ce rare privilège l'idée que son temps se fait de l'honneur. Guichardin écrit dans ses *Aphorismes :* « Celui qui fait grand cas de l'honneur réussit en tout, parce qu'il ne craint ni la peine, ni le danger, ni la dépense; les actions des hommes qui n'ont point pour principe ce puissant mobile sont

stériles. » Mais on sait ce que l'Italie entendait alors par *onore*. Ce n'est pas plus l'honneur vrai que la *virtù* n'est la vertu. L'*onore* est le prestige que donne l'accomplissement d'une action difficile obtenue d'une façon éclatante. Le respect du droit d'autrui, les scrupules de la délicatesse morale n'ont rien à y voir. Il n'est pas nécessaire de marcher à l'ennemi au grand jour et de le combattre loyalement. César Borgia juge plus sage de l'étrangler à la suite d'un repas cordial. Il est imprudent d'agir sur-le-champ, surtout si l'on a un outrage à venger. « Ce qui ne se fait point à midi, disait César, peut s'ajourner au soir. » La *bella vendetta* demande, en effet, de la patience, une réelle sérénité d'esprit. Le poison subtil et lent, le *venenum atterminatum* qui se dissimule entre les pages d'un missel, dans les plis d'un mouchoir, est, pour une affaire d'*onore*, une arme exquise. Enfin, le bravo, le spadassin qui vend son coup de poignard pour quelques ducats, est aussi un artisan précieux de l'honneur d'autrui. D'ailleurs, nulle hypocrisie ; c'est avec une franchise admirable, une bonne foi parfaite que l'Italien, tranquille du côté de l'opinion et du remords, assouvit sa passion. Je n'ai rien à dire ici de la corruption des mœurs. Je crois d'une bonne critique de se fier, sur ce chapitre, aux comédies de Machiavel et de Bibbiena, aux nouvelles de Bandello ; on peut, si l'on recherche une preuve historique d'apparence plus solide, s'en tenir aux chroniqueurs réunis par Muratori, au *Journal* de Burchard, le chapelain d'Alexandre VI, ou, plus simplement encore, aux lettres familières de Machiavel.

Comme l'indifférence ironique éloignait l'Italie des croyances qui avaient jadis formé la communauté chrétienne, l'égoïsme transcendant la détachait des notions morales qui sont le lien de la communauté humaine. La péninsule était peuplée de virtuoses ; elle n'était plus une société au sens étroit du mot. Les âmes, possédées par l'intérêt personnel, perdaient peu à peu tout enthousiasme, toute douceur et tout amour. Un jour, le plus grand des Florentins jeta un cri d'alarme : il comprit que l'Italie était sur le point de payer de sa liberté les complaisances de sa morale. Il essaya, mais trop tard, de donner à Florence une armée nationale. L'idée même de communauté nationale était sortie des esprits. Machiavel est le dernier qui conserve la notion de patrie italienne, si claire autrefois chez Dante et Pétrarque. Le temps n'était plus aux ligues des villes contre l'ennemi commun. La ligue qui avait attendu les Français à Fornoue fut une tentative princière inutile et rien de plus. Les princes, et le pape plus souvent que les autres, dans leur fureur d'écraser leurs voisins, allaient désormais appeler sans cesse les barbares. On vit alors les conséquences dernières de la tyran-

nie. La société politique du moyen âge s'était soutenue par des institutions qui suppléaient à la valeur et au génie de l'individu : la tyrannie avait fait table rase de toutes les institutions et mis à la place le prince. Celui-ci tombé, qu'une révolution ou une invasion l'ait chassé, il ne reste plus rien dans l'état, rien qu'un trône vide où le roi étranger peut s'asseoir. L'asservissement d'une province voisine devient chose indifférente. L'étranger franchit-il la frontière, entre-t-il en Toscane, le Florentin ne s'émeut point encore. Mais que Charles VIII, une fois l'hôte de Florence, fasse mine d'imposer à la seigneurie un traité inquiétant, Florence criera par la bouche de Capponi : « Sonnez vos trompettes, nous sonnerons nos cloches. » C'était trop peu, en vérité! Si, quand les premières compagnies du roi très chrétien parurent sur les Alpes, toutes les cloches d'Italie s'étaient mises en branle, les cloches de Palerme, qui sonnèrent les vêpres tragiques de 1282, la cloche du Capitole, qui donna si souvent le signal de l'émeute communale contre le pape et les empereurs, les cloches de Milan, qui fêtèrent la victoire nationale de Legnano, toutes, jusqu'au bourdon de Saint-Marc, qui avait tant de fois grondé sur les lagunes contre les Turcs, si elles avaient éclaté en un tocsin unanime, la première invasion s'arrêtait en Lombardie, celle qui, à travers Florence, Rome et Naples, fraya le chemin à toutes les autres. L'histoire accomplit donc son œuvre, avec la logique inflexible qui déplace la fortune des peuples et suspend ou détourne le cours des civilisations. L'Italie, vassale de l'Espagne et de l'empire, allait s'assoupir sous la main de l'église et la garde de l'inquisition, tandis que la renaissance entrait en France.

EMILE GEBHART.

LE

BRIGADIER MUSCAR

HISTOIRE DU TEMPS DES GUERRES DE LA RÉVOLUTION

I. Papiers et Correspondance de Muscar. — II. Archives de la guerre. — III. Archives de la ville d'Ostende.

L'histoire que je vais raconter est bien simple : c'est celle d'un brave homme et d'un brave soldat, qui eut une heure de mauvaise renommée et qui sut la racheter par toute une vie d'honneur et de devoir ; c'est la biographie, sans prétention, d'un de ces nombreux enfans du peuple, parvenus à grand'peine au grade de bas officier dans les dernières années de la monarchie et qui se réveillèrent un beau matin, grâce à l'émigration, lieutenans ou capitaines.

L'ancien régime avait ses vieux grognards, comme l'empire eut les siens plus tard, et, peut-être, à leur gloire n'a-t-il manqué qu'un Béranger. Même on trouverait aisément entre les deux types plus d'un trait de ressemblance : sans les premiers, la révolution eût été écrasée dès le début et réduite à capituler devant l'Europe; sans les seconds, l'épopée impériale se fût terminée dix ans plus tôt, malgré tout le génie de Napoléon. En 1813, c'est au contact de ceux-ci, c'est à leur rude école que se formèrent si vite ces conscrits de seize et dix-sept ans dont les braves petites jambes eurent une si grande part aux prodiges de l'immortelle campagne de France.

En 1792, ceux-là se trouvèrent fort à propos pour rétablir dans nos régimens la discipline détruite par trois années de révolution et pour encadrer nos jeunes volontaires.

Mon homme est un de ces vieux de la vieille, un de ces modestes vétérans qui ne brillèrent pas tous, il s'en faut, d'un grand éclat, mais dont la plupart devinrent d'excellens officiers de troupes. Muscar, — on verra pourquoi, — ne s'éleva pas aux grades supérieurs : il mourut simple brigadier, autrement dit colonel, mais, dans les diverses situations qu'il occupa, il eut le mérite de bien faire. Il ne fut pas seulement un vaillant à une époque de vaillance ; il ne mit jamais rien, même en Vendée, dans sa poche. A ce titre seul, il mériterait déjà d'être tiré de l'oubli. Peut-être trouvera-t-on par surcroît dans sa vie quelques traits intéressans pour l'histoire générale.

I.

Né le 1er août 1757 à Bayonne, Arnould Muscar n'avait que dix-sept ans lorsqu'il s'engagea le 13 juin 1774 au régiment de Vivarais. L'avancement n'était pas rapide alors. Le nouveau roi n'aimait pas la guerre et, sauf celle d'Amérique, à laquelle Vivarais n'eût d'ailleurs aucune part, les occasions de se signaler manquaient absolument. Muscar mit sept ans à passer caporal et, quand éclata la révolution, qui le fit sergent-major en 1791, il n'était encore que fourrier en dépit de ses trente-deux printemps et de ses dix-sept ans de service. Ces chiffres ont leur éloquence : mieux que de longs commentaires, ils expliquent l'état d'esprit particulier de la troupe et des bas officiers à la fin de l'ancien régime. Des gens que la vie traitait aussi durement ne pouvaient manquer d'embrasser les idées nouvelles avec ardeur, et le mouvement de 1789 trouva dan leurs rangs dès le principe ses plus énergiques défenseurs. Dans les journées qui précédèrent le 14 juillet, c'est la résistance des bas officiers qui compromit le succès des mesures prises par le maréchal de Broglie ; à la prise de la Bastille, c'est leur intervention dans le combat qui fit tomber le pont-levis de la vieille forteresse. Aux 5 et 6 octobre, ils étaient encore au nombre des assaillans, — Hoche s'en vantera plus tard, — et s'ils contribuèrent à sauver le roi qui, par parenthèse, eût mieux fait pour sa gloire de se laisser assassiner ce jour-là, il ne paraît pas qu'ils aient rien tenté pour arracher à la mort leurs malheureux camarades des gardes du corps, tant il y avait d'effervescence dans les têtes et de haines accumulées dans les cœurs.

Muscar, grâce à Dieu, n'eut pas la main dans ces premières et tristes journées, où la bravoure française ne rougit pas de s'exercer

sur un roi sans défense et sur quelques invalides. Mais, plus que personne, sa correspondance le montre, il dut subir l'espèce de vertige qui, de proche en proche, avait gagné comme une contagion les meilleurs esprits et qui éclata presque au même moment dans les plus vieux corps en transports furieux. On sait le rôle que jouèrent les sociétés populaires dans ces mouvemens anarchiques; il n'en est presque pas un qui n'ait été préparé, sinon dirigé par elles. Dès leur établissement, en 1789 et 1790, ces sociétés, qui s'intitulaient toutes *amies de la constitution*, avaient eu dans l'armée de nombreux adhérens, et le ministre avait dû, par mesure de police, en interdire la fréquentation. Mais cette interdiction, qui ne devait pas tarder à être levée par l'assemblée nationale, n'avait jamais été strictement observée; il s'était même formé dans beaucoup de régimens des comités de défense qui correspondaient entre eux et qui formaient de véritables clubs, avec leurs séances régulières et leurs orateurs attitrés. Muscar avait tout ce qu'il fallait pour tenir le rôle avec succès : cinq pieds six pouces, une voix de stentor, de la faconde naturelle, l'emphase du temps, quelque esprit et beaucoup de rondeur. Doué de la sorte, il ne pouvait manquer de réussir auprès de ses camarades et de prendre sur eux, le cas échéant, l'autorité que la foule accorde toujours à qui met de solides épaules et de forts poumons à son service. Donc en très peu de temps, il était devenu, comme on dit, une des fortes têtes du régiment; les mécontens se groupaient autour de lui et lorsque des paroles, au mois de janvier 1790, ils en vinrent aux actes, à l'insubordination, c'est lui naturellement qu'ils mirent en avant et qui fut leur ambassadeur.

La discipline était déjà bien malade alors, elle ne subsistait plus dans beaucoup de régimens que par un reste d'habitude. La mutinerie de Vivarais, — c'était une des premières qui se fût encore produite avec autant d'éclat, — émut pourtant le ministre et provoqua de sa part un acte de juste sévérité. Emprisonné par ordre supérieur, Muscar fut conduit, pour y être jugé par un conseil de guerre, à la citadelle de Verdun, puis bientôt après, sur un changement de garnison du régiment, à Montmédy. Mais La Tour du Pin avait compté sans la municipalité, qui avait pris le parti du prisonnier, et sans Vivarais, qui réclamait l'élargissement de son ambassadeur sous la forme de délibérations adressées, contrairement à toutes les règles hiérarchiques, au comité des rapports de l'assemblée nationale.

Bientôt, en effet, le 16 avril, un premier orage éclatait sur la tête du ministre. Il était dénoncé par un obscur député de Carcassonne, M. Dupré pour avoir fait « enlever clandestinement par la maréchaussée un bon citoyen dont la conduite en d'autres temps eût mérité la couronne civique. » M. Dupré reprochait encore à La Tour du Pin de n'avoir pas tenu compte des réclamations du corps municipal,

lequel avait ordonné au procureur de la commune de dénoncer cette infraction aux lois. Un autre député, M. d'André, parlait dans le même sens et, comme conclusion de ce débat, l'assemblée décidait que son président écrirait au roi pour demander la remise de Muscar aux juges qui devaient connaître de son délit, *s'il était coupable!*

En d'autres termes, le pouvoir législatif prenait parti pour un soldat mutin contre ses chefs.

La Tour du Pin, si faible qu'il se fût déjà montré dans plus d'une occasion, ne pouvait accepter cet humiliant désaveu. Le lendemain, 17 avril, au début de la séance, il faisait parvenir au président cette réponse polie, mais fort nette : « Il y a plus de six semaines, y était-il dit, que j'ai prévenu les décrets (1) de l'assemblée nationale en ordonnant de surseoir à tous les jugemens militaires. M. Muscar a été le principal moteur de l'insurrection de Vivarais. Lorsque ce régiment a été envoyé à Verdun, M. Muscar a été transféré dans la citadelle de Montmédy. Cet homme, infiniment dangereux, n'a cessé de donner des inquiétudes, et ce court exposé suffira pour vous prouver que je n'ai eu d'autre intention que de prévenir des insurrections nouvelles. » Et le ministre ajoutait, pour finir, une réflexion qui ne manquait certes pas d'opportunité : « Permettez, monsieur le président, que, par votre organe, j'observe qu'il y a danger à ce que les municipalités se mêlent de ce qui concerne la discipline militaire et qu'il serait important que l'assemblée rendît un décret sur cet objet. »

La leçon était claire et ne s'adressait pas seulement aux municipalités, elle visait surtout l'assemblée, qui, se sentant dans son tort, ne la releva pas et se déclara satisfaite des explications du ministre. C'était un succès pour ce dernier; pour une fois qu'il avait su regarder ses adversaires en face et les rappeler à la discipline, il les avait fait reculer. Mais les événemens se précipitaient et l'anarchie, provisoirement vaincue, n'allait pas tarder, sous la pression des clubs et des journaux, à prendre une éclatante revanche. A quelque temps de là, le 16 novembre 1790, elle arrachait au roi la démission de La Tour du Pin et son remplacement par un homme résigné d'avance à toutes les capitulations. L'élargissement de Muscar s'imposait à la nouvelle administration comme une des suites forcées du mouvement qui l'avait portée aux affaires. Où La Tour du Pin avait essayé de résister, il était fatal que Duportail, la créature et l'ami de La Fayette, céderait; si son honneur de soldat le lui défendait, ses opinions constitutionnelles et son intérêt bien entendu l'y invitaient. Il eut ce-

(1) Ces décrets avaient suspendu tous les effets des anciennes ordonnances sur la discipline, jusqu'à l'organisation des nouveaux tribunaux militaires.

pendant le bon goût de ne se point rendre trop vite, il prit son temps, louvoya, choisit son moment et finalement réussit, dans une certaine mesure, à sauver les apparences, au moyen d'une petite comédie qui se joua devant l'assemblée, le 5 juin 1792, après avoir été concertée dans la coulisse avec le comité des rapports. Ce jour-là, le président de l'assemblée reçut et lut gravement à ses collègues une lettre dans laquelle Duportail rappelait qu'il avait à plusieurs reprises saisi MM. du comité des rapports de l'affaire de Muscar; que ce comité lui avait paru penser que l'assemblée nationale, en ordonnant un sursis sans décréter aucune autre disposition ultérieure, avait peut-être eu pour but d'ensevelir dans l'oubli des erreurs commises en un moment de fermentation; que néanmoins il n'avait pas cru devoir prendre sur lui de proposer au roi la mise en liberté de Muscar; mais qu'il était prêt, dès que l'assemblée nationale aurait prononcé sur le sort de ce sous-officier, à se soumettre aux ordres qui lui seraient transmis.

Aussitôt, le président s'étant rassis, un membre du comité des rapports apparut à la tribune, un papier à la main; c'était un projet de décret, tout préparé d'avance, et qui fut naturellement adopté à l'unanimité. « L'assemblée nationale décrète que le sieur Muscar, sous-officier au 71e d'infanterie, sera mis en liberté, conservera le grade qu'il avait dans son régiment, et recevra sa paie entière depuis le jour de son arrestation. » Ainsi finit la captivité de Muscar et tel fut le dénoûment d'un incident qui eut, en son temps, grâce aux proportions que les circonstances lui donnèrent, une véritable importance. Muscar pouvait être fier et s'estimer heureux; s'il avait subi une trop longue détention, il sortait de prison, somme toute, avec les honneurs de la guerre. Il avait contribué, pour sa part, à la chute d'un ministre détesté, servi la cause de la liberté, souffert pour elle; son nom, naguère ignoré, avait maintes fois retenti dans les débats de l'assemblée, à la Société des amis de la constitution de Paris, et dans la plupart de celles des départemens. Il était populaire et pouvait désormais tout prétendre.

La tête, heureusement, chez ce rude Basque, était solide presque à l'égal du roc de ses montagnes; elle avait pu lui tourner dans un moment d'effervescence, comme à Marceau, comme à Hoche; elle lui revint très vite, étant de ceux qui ne se laissent pas prendre deux fois au même piège. Les clubs avaient compté sur lui comme sur une proie facile à saisir et lui préparaient déjà des ovations; il trompa leur attente, et ce fut le plus simplement du monde, sans éclat, sans tambours ni trompettes, qu'il rejoignit Vivarais. Trois mois après, complètement assagi, guéri de l'éloquence et de la popularité, redevenu l'honnête homme et le soldat

qu'il avait toujours été dans le fond, sa bonne conduite le faisait nommer sergent-major. La réparation avait été complète; il était juste que la réhabilitation la suivît de près.

II.

En ce temps-là, tous les yeux étaient déjà tournés du côté du Rhin, tous les esprits tendus, dans une patriotique angoisse, vers la guerre. Aux uns elle apparaissait comme le seul moyen d'en finir avec l'anarchie, de relever le roi de l'espèce de déchéance où les empiétemens de l'assemblée l'avaient réduit; enfin, et surtout, de rétablir la discipline dans l'armée. Telle était en particulier l'opinion de La Fayette et des constitutionnels. D'autres, comme les girondins, poussaient au conflit dans un intérêt d'ambition et de popularité qui se confondait, en leur imagination romanesque, avec le souci de l'honneur français. Quant à la foule, dans son gros bon sens, elle sentait vaguement qu'il faudrait tôt ou tard en venir aux coups de canon, et d'avance il y avait en elle, à l'état rudimentaire et latent, comme une gestation de *la Marseillaise* qui la travaillait sourdement. Seuls, dans cette effervescence faite de calcul chez quelques-uns, inconsciente et toute d'électricité chez la plupart, quelques rares dissidens, deux surtout : Robespierre et Marat; l'un jetant du fond de son trou ses cris d'oiseau de mauvais augure; l'autre, à la tribune des jacobins, semant l'alarme, multipliant les sinistres prophéties, et, de son fiel à flots répandu, éclaboussant tour à tour tous les généraux en vue.

Ce n'est pas ici le lieu de rappeler les incidens qui provoquèrent la chute du ministère Duportail, l'avènement des Girondins et bientôt après la guerre. Il serait non moins superflu, sinon oiseux, de rechercher qui de la législative ou de la coalition eut les premiers torts et fut l'agresseur. Entre la France de 1789 et l'Europe féodale et monarchique, l'état de trêve armée pouvait bien à la rigueur subsister quelque temps; tout accord sérieux et durable était impossible. La révolution, sous peine de n'être qu'une aventure, devait s'imposer aux puissances par la force; les puissances, sous peine de voir leurs sujets se lever à leur tour, devaient écraser la révolution. L'occasion, d'ailleurs, était bonne pour s'arrondir aux dépens de la France, comme naguère en Pologne. Quoi qu'il en soit, l'agression, ou, si l'on préfère ce mot, l'initiative vint de Louis XVI; bon gré, mal gré, sincère ou contraint, ce fut lui qui, dans la séance du 20 avril 1792, déclara solennellement la guerre au roi d'Autriche et de Hongrie et bientôt après au roi de Prusse.

L'armée, toute décimée qu'elle fût par l'émigration, était demeu-

rée très belliqueuse, et la nouvelle de cette rupture fut accueillie par elle avec de véritables transports d'enthousiasme. Sans doute, la lutte promettait d'être rude et longue, et sans prévoir encore le régime affreux de la Terreur avec son cortège odieux de délateurs et d'espions et sa devise sanglante : La victoire ou la mort ! plus d'un parmi les chefs pouvait déjà, d'après ce qu'ils avaient souffert en pleine paix, se faire une idée des cruelles épreuves qui leur étaient réservées. Mais, à côté de cette élite d'officiers aristocrates voués à toutes les souffrances, victimes expiatoires, marqués d'avance en dépit de leur fidélité au drapeau, vraie chair à guillotine, il y avait la masse de la troupe, des bas-officiers et des officiers de fortune eux-mêmes, devant qui s'ouvrait soudain tout un monde d'espérances et d'ambitions inconnues jusque-là.

Muscar, un des premiers, toucha la terre promise : les hostilités n'étaient pas commencées qu'il recevait, le 26 avril, l'épaulette de sous-lieutenant ; elles l'étaient à peine, en juin, qu'on lui donnait celle de lieutenant ; enfin, le 20 septembre 1792, à Valmy, où Kellermann avait remarqué la belle tenue de sa compagnie, il était fait capitaine-adjudant aux adjudans-généraux, soit, en six mois, trois grades, alors qu'il avait mis quinze ans à conquérir son premier galon de sous-officier. C'est ainsi, pour conclure du particulier au général, que, dès le début de la guerre, le commandement se trouva renouvelé, rajeuni dans tous les anciens corps et qu'il fut possible de l'organiser, du jour au lendemain, dans les bataillons de formation nouvelle sans trop de difficultés.

Certes, dans ce mouvement inouï de bas officiers improvisés capitaines et d'officiers particuliers passant d'emblée au premier rang, il se glissa bien des erreurs et trop souvent l'impéritie bruyante, la jactance, le civisme, eurent le pas sur le mérite et le courage modeste. Mais, à côté de ces fautes inévitables, quelle bonne fortune et quelle précieuse ressource pour la révolution d'avoir trouvé dans l'héritage de la monarchie ces vieux cadres tout faits pour former sa jeune armée, lui donner confiance en elle-même et la discipliner ! Longtemps, par un sentiment de chauvinisme étroit et borné, l'honneur d'avoir sauvé la France de l'invasion a été rapporté tout entier aux volontaires de 1792, et, de nos jours même, en dépit des textes les plus décisifs, cette opinion prévaut encore. L'exemple de Muscar est bien peu de chose auprès de la belle démonstration de M. Camille Rousset ; mais n'y ajoutât-il qu'un trait qu'il aurait encore, à ce qu'il semble, son utilité, sinon pour la foule, au moins pour le trop petit nombre de gens que n'égare pas la haine de l'ancien régime et qui n'abdiquent pas en face de la révolution toute liberté de pensée.

III.

Après Valmy, par suite du nouveau plan adopté pour la fin de la campagne, de grands changemens étaient intervenus dans la disposition des troupes échelonnées, tout le long de la frontière, de Dunkerque à Strasbourg. Pendant qu'avec le gros de l'armée Dumouriez pénétrait en Belgique, que Kellermann, avec une division, menaçait Coblentz, Custine prenait une vigoureuse offensive et s'avançait, par une pointe hardie jusqu'à la témérité, sur la route de Francfort. Dans cette nouvelle répartition des forces, Muscar se trouva placé sous le commandement de ce dernier. La fortune, cette fois, ne le favorisait guère. Brave, incontestablement Custine l'était, entreprenant plus encore; quant à conduire avec suite et méthode une grande opération de guerre et quant à combiner ses propres mouvemens avec ceux des autres armées, il en était parfaitement incapable. Ayant longtemps servi dans les dragons, il eût peut-être fait un excellent commandant d'avant-garde et de cavalerie ; ce n'était pas un général en chef. Avec cela fort personnel, envieux, violent, hâbleur et mal embouché, traitant volontiers ses inférieurs comme des nègres, ses égaux comme des imbéciles, et son ministre, — il est vrai que c'était Pache, — comme le dernier des barbouilleurs de papier. Tel était l'homme sous les ordres duquel Muscar allait faire ses secondes armes. Au point de vue de son éducation professionnelle, l'école de Kellermann, moins brillante, mais plus sage et plus circonspecte, comptant moins sur la fortune, lui eût été bien meilleure. Il ne perdit pourtant pas tout à fait son temps au cours de cette campagne. Parmi tous ses défauts, Custine avait une qualité essentielle à la guerre : il était intraitable sous le rapport de la discipline. Dès la constituante, à l'époque des premiers troubles qui éclatèrent dans l'armée, il prônait publiquement l'exemple du maréchal Laudon, « qui n'avait pas craint, un jour de sédition, de casser de sa propre main la tête à deux de ses soldats. » A Spire, Muscar apprit de lui comme quoi rien ne vaut, au début d'une campagne, quelques bonnes exécutions sommaires pour ramener les voleurs et les pillards.

Il put voir aussi de quel élan, quand il est vigoureusement enlevé, le soldat français est capable dans l'attaque, et cette leçon, pas plus que l'autre, ne sera perdue pour lui. Au point de vue stratégique, la pointe de Custine sur Francfort avec 16,000 hommes de troupes seulement, quand les Prussiens, maîtres de Coblentz, pouvaient à tout moment lui jeter dans le flanc des forces doubles, était bien la plus folle entreprise qui se pût concevoir. Mais quel entrain et quel brio dans l'exécution! Quelle série de

succès! Spire et Worms enlevés en moins de quinze jours, Mayence ouvrant à première sommation ses portes; Francfort lui-même, la capitale politique et commerciale de l'Allemagne, tombant à son tour avec ses richesses entre nos mains! Jamais la *furia francesa* n'avait accompli plus belles prouesses, jamais coup d'audace n'avait été couronné d'un plus facile et d'un plus brillant résultat. Danton pouvait être fier : c'était sa flamme qui brûlait, son souffle puissant qui avait passé dans la poitrine de l'ex-comte de Custine et qui, par une inspiration du génie révolutionnaire, l'avait ainsi, d'un bond, porté jusqu'au cœur de l'empire.

A l'aller, dans cette course rapide, Muscar n'eut pas trop l'occasion de se distinguer, l'ennemi fuyant toujours ou se dérobant, comme à Mayence. En revanche, au retour, il fut de ceux qui, dans le désordre d'une retraite précipitée, contribuèrent le plus efficacement à maintenir le calme et à sauver l'armée de la panique. Sa ferme contenance, son sang-froid, l'habitude qu'il avait du commandement, imposèrent à la troupe et l'empêchèrent plus d'une fois de se débander. Un tel service, en pareil moment, valait toutes les actions d'éclat, et Custine, en le récompensant par le grade supérieur, n'en paya pas trop le prix. Le 20 avril 1793, une lettre datée de Sarrebruck et signée du général en chef, apportait à Muscar, accompagnée des considérans les plus flatteurs, sa nomination à la place d'adjudant à l'état-major de l'armée, qu'il échangea presque aussitôt pour celle de commandant élu du 8e bataillon du Bas-Rhin.

IV.

Le 8e du Bas-Rhin, composé tout entier de volontaires, était destiné pour la Vendée.

D'après l'état dressé par le commissaire des guerres, son effectif ne comptait que 421 sous-officiers et soldats et 30 officiers, formant huit compagnies de forces assez inégales. A l'état-major, 5 officiers seulement. C'était peu, mais dans le nombre figurait un excellent militaire, qui avait déjà fait ses preuves et sur qui Muscar pouvait se reposer en toute sécurité : Hugo (Brutus) (1), comme s'appelait alors le futur comte et général de l'empire. Le hasard avait eu la main singulièrement heureuse en rapprochant ces deux hommes : partis du même point, animés de la même ardeur et des mêmes passions, dévoués corps et âme à la révolution, également braves et loyaux, ils semblaient faits pour s'entendre et se compléter l'un l'autre, et bientôt allait se former entre eux une de ces belles amitiés de régi-

(1) Le père de Victor Hugo.

ment qui se scellent un jour de bataille et qui, purifiées au feu de l'ennemi, deviennent indestructibles.

La situation dans l'Ouest n'était plus à beaucoup près, lorsque Muscar y fut avec son bataillon, aussi grave que dans les derniers mois de 1793. La grande armée vendéenne était déjà détruite et l'insurrection générale, qui avait un instant menacé la convention, réduite aux proportions d'une guerre de partisans. Mais quelle triste et pénible guerre : toujours en l'air, harcelés dans leurs cantonnemens, dans leurs marches, de jour et de nuit, par un ennemi qui n'acceptait jamais le combat que contraint et forcé, qu'il fallait surprendre dans un pays coupé de fossés et de haies, ou couvert de forêts impénétrables, les détachemens républicains s'épuisaient sans succès en mouvemens incessans! A peine signalait-on sur un point la présence d'un parti qu'il était déjà trois ou quatre lieues plus loin. Croyait-on l'ennemi devant, il se montrait derrière; au nord, il était au sud.

Ajoutez à ces difficultés celles qui résultaient de l'abominable plan de destruction imaginé par la convention. Le décret du 1er août 1793, ce monument d'ivresse sanguinaire et de barbarie, était encore en pleine vigueur, et c'était à qui des généraux y tiendrait la main avec le plus de rigueur. Turreau venait pour son compte, en moins de trois mois, d'expédier plus de 15,000 brigands, ce qui n'empêchait pas le comité de l'accuser de lenteur (1) et Bouchotte de stimuler son zèle (2).

Huché, dit le boucher de la convention (3), Grignon, Commaire, Duquesnoy, les deux Cordellier, Carpentier, parcouraient la Vendée, devenue par un sinistre jeu de mots le département *vengé* et rivalisaient d'horreurs, massacrant, incendiant, pillant, n'épargnant même pas les femmes et les enfans. Et le comité de salut public, et les représentans en mission d'applaudir à ces atrocités! « Vivent les mesures rigoureuses et les hommes qui ont des c..! s'écriait Gar-

(1) Turreau à Bouchotte. (Archives de la guerre.)

(2) Bouchotte à Turreau (13 février 1794). « Attaque en masse, attaque sans relâche; détruis tous les endroits propres à servir de retraite et de défense aux rebelles: voilà ce que le comité te prescrit. »

(3) Celui-là valait presque Carrier : pour tirer des aveux des paysans qu'il rencontrait, il se donnait à eux pour un chef de chouans; après quoi, il se jetait sur eux comme une bête fauve et les sabrait, hommes et enfans, de sa propre main. (Voir aux archives de la guerre une lettre du commissaire Pilley.) Un jour, il entre dans une maison où ses soldats venaient d'assassiner un paysan; il s'attable et dit à la fille de ce malheureux d'aller lui chercher de la salade dans le jardin où se trouvait le cadavre de son père encore tout chaud. Comme elle hésitait : « Dépêche-toi b..., lui dit-il, ou je te prends, je te f... sur le cadavre et je te tue ensuite. » (Archives de la guerre, 6 octobre 1794.)

rau dans une lettre à Carnot. Qu'on me guillotine et que la Vendée soit détruite! » « J'applaudis à ton activité, écrivait Francastel à Grignon. Tu feras trembler ainsi tous les brigands, auxquels il ne faut pas faire quartier. Nos prisons en regorgent. Des prisonniers en Vendée!.. L'ordre général a été donné d'incendier tous les fours et les moulins, d'abord, puis toutes les maisons isolées, surtout les châteaux; enfin d'achever la transformation du pays en désert, après avoir soutiré les richesses qu'il renferme... C'est à quoi il faut s'attacher par ordre du comité de salut public. » (Archives de la guerre.)

De telles instructions, on le comprend, n'étaient pas pour faciliter la tâche des chefs de corps : d'une part, elles avaient achevé d'exaspérer les rebelles et les portaient, par voie de représailles, à beaucoup d'excès. D'autre part, elles avaient eu pour effet d'aggraver encore l'indiscipline. Les troupes employées en Vendée n'avaient jamais été, sauf les Mayençais, de première qualité. Dès le début, tout ce que l'armée comptait d'intrigans et d'aventuriers s'étaient, à la suite des Westermann et des Ronsin, abattus sur ce malheureux pays, comme sur une proie. Les premiers, les volontaires parisiens et la trop fameuse légion germanique, avaient donné l'exemple du brigandage; le reste avait suivi.

Après le décret du 1er août, ç'avait été bien pire; quand la convention elle-même ordonnait à ses généraux de brûler à blanc tout le pays, quelle autorité pouvait bien rester à ces mêmes généraux pour prévenir ou réprimer le pillage, et comment, quand toutes les lois de la guerre étaient violées, le code militaire eût-il été respecté? Il n'y avait qu'un remède à cette démoralisation croissante: c'était de donner beaucoup d'occupation à la troupe et de régler tous ses mouvemens de façon que, sans être surmenée, elle fût le plus possible en activité. Muscar, dans son expérience de vieux troupier, avait du premier coup jugé la situation.

A peine arrivé, son bataillon lui avait donné de l'inquiétude; un commencement de mutinerie s'y était même déclaré. Pour réagir contre ces mauvaises dispositions, il eut soin, désormais, au lieu de le laisser dans ses cantonnemens, de lui faire battre constamment la campagne. Son commandement comprenait tout l'arrondissement du château d'O; en quelques semaines, par une série de marches concertées avec les chefs des arrondissemens voisins, il eut balayé le pays, rétabli les communications interceptées, et dans plusieurs rencontres habilement choisies familiarisé ses hommes avec le feu.

Cependant, quelque effort qu'il fît pour se donner, comme on dit, de l'air, le cercle à peine rompu se reformait aussitôt autour de lui. Pour le briser une bonne fois, il fallait saisir l'occasion d'un

rassemblement ennemi, se jeter vivement sur lui et le prendre ou le détruire. Muscar n'était pas seul à penser cela : c'était aussi l'opinion du général Haxo, son chef immédiat, qui avait fait la grande guerre en 1793, avec Kléber et Marceau, et qui enrageait à présent d'en être réduit à des opérations de police et de gendarmerie. Mais les chouans se gardaient bien, grâce à la complicité des habitans, et l'occasion si désirée ne se présentait pas. Un jour pourtant, au commencement de 1794, il parut qu'elle était arrivée : le général s'étant avancé jusqu'à Machecoul, avec son état-major, apprit que les *brigands*, au nombre de 3,000, occupaient La Chevrolière, près Nantes. Aussitôt le commandant du 8e est prévenu par un courrier et reçoit l'ordre de se porter sur eux. Ils tenaient d'assez fortes positions en avant du village et leur supériorité numérique était énorme, n'y ayant du côté des bleus qu'un bataillon et une centaine de cavaliers. Cependant Muscar n'hésite pas : après une courte canonnade, il enlève ses hommes, se met à leur tête et se jette intrépidement sur le front de l'ennemi, pendant que ses dragons l'abordent de flanc. Devant cette double attaque, les chouans lâchent pied et, comme à leur accoutumé, s'enfuient dans la direction des bois. Muscar, sans perdre un moment, se lance à leur poursuite. Il va les atteindre, il est déjà sur eux, quand un coup de feu lui traverse le corps, le jette à terre et lui arrache au dernier moment sa proie. C'était encore un beau succès pour le 8e et pour son chef; car les chouans, malgré leur retraite précipitée, laissaient nombre d'entre eux sur le carreau. Mais il s'en fallait que le but de l'expédition fût atteint; le rassemblement n'était que dispersé, nullement détruit et il n'allait pas tarder à se reformer. Effectivement, à peine guéri, Muscar eut derechef affaire à lui du côté de Chinon et n'y fut pas plus heureux, une balle lui ayant fracassé le bras droit, et l'ennemi lui ayant, cette fois encore, échappé.

Dans ces deux rencontres, Muscar avait fait plus que déployer beaucoup de bravoure personnelle, il avait montré du coup d'œil et de réelles aptitudes d'homme de guerre. Mais quels que fussent ses talens et son activité, il était impossible qu'il se soutînt longtemps avec quelques centaines d'hommes, épuisés de fatigue et mal nourris, contre un adversaire toujours en mouvement et dont les forces, au lieu de diminuer, s'augmentaient incessamment. Chaque jour l'un ou l'autre de ses postes était attaqué et perdait du monde, chaque jour, au contraire, l'exaspération croissante des paysans contre la maraude et les excès des bleus amenait à Cœur-de-Lion de nouvelles recrues. Déjà ce hardi chef de bandes avait failli surprendre Châteaubriant et, pour ravitailler la malheureuse garnison de cette petite ville, étroitement bloquée, réduite à deux cartou-

ches par hommes et mourant de faim, Muscar avait eu « des peines incroyables. » Il lui avait fallu faire filer ses voitures « attelées de bœufs peu formés aux charrois et conduits par des hommes pleins de mauvaise volonté, par des chemins impraticables où dix fois les gens du pays avaient essayé de le perdre. » Encore pour ce coup de main, son nouveau chef, le général Tuncq, lui avait-il envoyé quelque renfort, qu'il s'était, d'ailleurs, empressé de lui retirer. Manifestement, la situation devenait intolérable, et c'est une angoissante lecture, encore aujourd'hui, que la correspondance de Muscar à cette époque. Elle n'éclaire, sans doute, qu'un très petit coin de la Vendée, mais quelle vive lumière elle y projette, et comme elle en étale crûment la laideur et les misères ! Quel tableau : d'un côté, la faiblesse du commandement, l'insouciance des administrations, le dénûment des troupes, leur indiscipline et leurs brigandages ; de l'autre, un obscur soldat, livré pour ainsi dire à lui-même, cerné de toutes parts, environné de traîtres et d'espions, sans approvisionnemens, presque sans pain et trouvant, néanmoins, dans le sentiment du devoir, la résignation et la force nécessaires pour triompher de tant d'obstacles.

Écoutez cette plainte : « Je fais part au général Tuncq des détails de l'expédition de Châteaubriant... A chaque instant, les différens postes de mon commandement se fusillent avec nos féroces ennemis, et tous ces postes sont trop faibles et deviennent de jour en jour plus dangereux. Si le poste de Derval était forcé d'évacuer, adieu toute communication, plus de correspondance! Hélas! mon général, je ne l'appréhende que trop. Il est temps qu'on secoure nos troupes par ici. Leurs fatigues les tuent et elles ne sont pas assez nourries. Aussi chaque jour je suis désolé par les plaintes de pillage. Je fais mes efforts pour en détruire les funestes habitudes, mais la crainte de la commission militaire n'opère rien. Je ne vois d'autre moyen pour empêcher les progrès de ce fléau dévastateur, que de faire des exemples terribles à la tête des corps; là seul (*sic*) ils produiront un bon effet et empêcheront le mal. Si l'on ne se hâte de donner aux chefs des moyens répressifs, les pillards rendront tout le monde chouan (1). »

Et plus loin cet appel, ce cri désespéré : « Il est temps, général, il est grand temps d'ouvrir les yeux sur cette guerre, qui commence à déployer un terrible caractère. Il est temps de nous envoyer des troupes, ou ce pays est à jamais perdu. Les chouans commencent à faire ce qu'ils auraient pu faire avantageusement depuis longtemps : ce ne sont plus des bandits épars, ils se réunissent en grande masse, ils égorgent en détail les faibles détachemens

(1) Lettre au général Chamberlin du 30 fructidor an II.

disséminés au milieu d'un pays qui n'offre de ressources qu'à nos ennemis; ils finiront bientôt, à moins qu'on ne s'avise de moyens énergiques, par tout envahir, tout saccager et tout inonder de leurs fureurs. Des secours ! des secours! ou les chouans nous exterminent et avec nous tout ce pays, et avec ce pays la république et avec la république... Je frémis d'horreur (1) ! » Cependant, sur ces instances répétées Tuncq, à la fin, se décide. Il arrive, en personne, à la tête d'une forte colonne au secours de son lieutenant, mais, au lieu de le dégager, il se contente d'une vaine démonstration et repart aussitôt, laissant derrière soi le pays plus exaspéré que jamais. Écoutons encore ici Muscar; cette fois, c'est à Hoche qu'il s'adresse :

« J'ai des vérités affligeantes à vous dire, mon général, lui écrit-il à la date du 23 vendémiaire. Le général Tuncq est venu ici dans l'intention de me secourir, avec une colonne suffisante pour écraser dans peu de jours tous les chouans de ce pays et pour leur enlever les grands magasins qu'ils établissent et qui bientôt échapperont à nos recherches. Quel fut l'effet de son expédition? Je tremble de vous le dire, général, et je me tairais, si, en ne révélant que la vérité sans aucune passion, je pouvais passer à vos yeux pour un délateur. La colonne de Tuncq a répandu dans le pays la consternation et le désespoir; elle a doublé par le désordre de sa marche, et par le plus infâme brigandage, le nombre de nos ennemis; voilà tout ce qu'elle a fait, voilà tout ce qu'elle pouvait faire d'après les dispositions qui la dirigeaient. Sa trace dans le pays, au lieu d'être marquée du sang des brigands, l'est par les larmes des malheureux et par le sang des patriotes. Je crois le général Tuncq assez sincère pour ne pas vous taire ces résultats désastreux de son expédition, et vous jugerez, d'après son rapport même, si son apparition dans le pays lui a été salutaire ou funeste. Mon âme se rouvrait à l'espoir quand, au fort des périls qui me menaçaient, j'ai vu arriver une colonne auxiliatrice. Que je me suis cruellement trompé! On m'abandonne au milieu de la crise la plus alarmante; Tuncq qui m'avait juré de revenir en deux jours, reçoit l'ordre en route de se rendre à Nantes. Me voilà donc isolé entre Nantes et Bain, distans de dix-huit lieues, avec deux cent quatre-vingt-dix fusiliers, entouré de milliers de brigands que Tuncq lui-même paraît avoir redoutés avec sa forte colonne. Me voilà réduit à une défensive tout au moins critique, à une inaction déshonorante, à une inutilité absolue. Je ne pourrai fournir aucune escorte aux voitures nationales et aux courriers ni jusqu'à Nantes, ni jusqu'à Bain, parce qu'il faudrait découcher. La seule ressource qui me

(1) Lettre au général Tuncq du 19 vendémiaire.

reste est de me laisser égorger inutilement. La perspective est consolante ! »

Elle n'était pas heureusement si prochaine que le pensait Muscar. Tout au rebours, dans le temps même qu'il écrivait ces lettres désespérées, d'importantes négociations se poursuivaient avec les principaux chefs de la chouannerie et, de ce côté déjà, bien qu'il n'y eût encore rien de signé, les opérations s'étaient sensiblement ralenties. Il arrive toujours un moment dans les guerres civiles où l'oubli s'impose aux belligérans par une commune lassitude. Après le 9 thermidor, il s'était fait un grand apaisement dans les esprits. L'exaltation révolutionnaire avait perdu beaucoup de sa force; les idées avaient pris une direction nouvelle, le ton, les manières, le langage même s'étaient modifiés. L'odieux tutoiement républicain avait disparu et la modération était redevenue, comme on disait, à l'ordre du jour.

Un des premiers actes du nouveau comité de salut public, élu sous le coup de la mort de Robespierre, avait été de rappeler les généraux et les représentans les plus compromis par leurs excès dans l'Ouest, et de proposer à la convention, qui s'était empressée de la voter, une loi d'amnistie pour tous les insurgés qui déposeraient les armes et se soumettraient aux lois de la république. En même temps, pour assurer l'exécution de ces décrets, quinze nouveaux représentans s'étaient vus investis des pouvoirs les plus étendus.

C'étaient là de sages et bonnes mesures et qui ne pouvaient manquer de porter leurs fruits, en l'état de fatigue et de dénûment où se trouvait, elle aussi, la chouannerie. Dans le courant de février 1795, étant à Châteaubriant, Muscar eut la joie d'apprendre la signature de la paix de La Jaunaye, entre les principaux chefs vendéens, Cormatin, Charette, Sapinaud et les mandataires de la convention. Pour la première fois depuis trois ans, après tant d'épreuves et de tribulations, il allait enfin pouvoir goûter un peu de repos, et certes il l'avait bien gagné.

V.

Le printemps de 1795 fut pour la révolution une heureuse époque; en même temps que la Vendée posait les armes, des trois grandes puissances continentales engagées dans la coalition, l'une, la Prusse, s'en retirait; l'autre, l'Espagne, était sur le point d'en faire autant. Quant à l'Autriche, affaiblie par vingt défaites, trahie par ses alliés, elle commençait à se lasser d'une lutte dont le poids allait désormais retomber sur elle seule. Victorieuse sur toutes ses frontières, et bien au-delà, maîtresse de la Belgique, de la Hollande et du

Palatinat, solidement établie sur le Rhin, la république semblait désormais invulnérable. Il y avait cependant plus d'une ombre à ce tableau : ni l'Angleterre n'était d'humeur à reculer, ni la Vendée n'avait encore dit son dernier mot. Effectivement, si les chefs vendéens et bretons s'étaient soumis, ce n'était pas seulement par lassitude, ni surtout qu'ils fussent ralliés à la république, c'était qu'ils en avaient reçu l'ordre du prétendant. Il entrait pour l'instant dans les vues du comte de Provence que ses partisans désarmassent, sauf à reprendre l'offensive un peu plus tard pour appuyer le mouvement qui se préparait sur un autre théâtre et par d'autres moyens. En attendant, ils continuaient d'intriguer et de tout disposer en vue d'un nouveau soulèvement.

Un seul peut-être, le vicomte de Scépeaux, faisait exception et semble bien, d'après les lettres autographes que j'ai sous les yeux, avoir été d'une absolue bonne foi. « Nous venons d'apprendre avec la plus vive douleur, écrivait-il à Muscar le 18 mars 1795, l'acte infâme que quatre de nos soldats ont commis. Qu'il est heureux que ces coquins n'aient pas fait périr de braves gens que nous estimons sans avoir l'honneur de les connaître ! Que de regrets nous leur témoignerions si nous pouvions les joindre ! En attendant que nous puissions le faire, nous vous renvoyons les chevaux, les sabres et les manteaux. L'exemple rigoureux que nous allons faire, et que vous apprendrez, vous convaincra que nous ne trempons nullement dans la conduite que tiennent quelques-uns de nos soldats. Si vous voyez ces quatre messieurs, qui ont été si maltraités, daignez leur témoigner nos sentimens et soyez plus que persuadés que nous travaillons avec zèle au rétablissement de l'ordre et de la tranquillité.

« *Signé :* Scépeaux et Cousin, dit Cœur-de-Lion. »

Muscar était trop honnête et trop Français pour ne pas se réjouir de trouver chez ses adversaires de la veille autant de loyauté, et c'est dans les termes les plus courtois qu'il leur répondit. Même « pour leur témoigner l'excès de sa sensibilité, » il eût bien voulu leur faire accepter « un repas fraternel, où il eût achevé de les convaincre combien leurs cœurs et leurs opinions étaient prêtes à sympathiser. » Scépeaux s'excusa ; pour ma part, je le regrette. Il eût été piquant de voir assis à la même table, et choquant leur verre, l'ex-sergent à Vivarais et le noble vicomte breton. Les guerres de Vendée n'offrent malheureusement pas beaucoup de traits semblables ; dans cette lutte antinationale, les plus précieuses qualités du caractère et de l'esprit français s'étaient singulièrement altérées. Avec l'humanité la Terreur avait banni des armées toute politesse et toute chevalerie. En les retrouvant après une si

longue et douloureuse éclipse, on éprouve une sensation de soulagement, on respire mieux : il semble qu'on revienne de chez les sauvages et que l'on remette enfin les pieds en terre civilisée.

Il s'en fallait toutefois que ce retour à des sentimens plus humains fût général, et Muscar n'allait pas tarder lui-même à en rabattre. Quand il connut les menées de Cormatin, nul plus que lui n'en fut indigné et, dès que les hostilités recommencèrent, il s'y jeta tête baissée et s'y montra cette fois implacable : tuant tout ce qui lui tombait entre les mains, enlevant l'argent, les grains, les fourrages, prenant dans chaque commune des otages, et ne les rendant qu'après entier désarmement. Vainement les municipalités tentent de le fléchir, vainement Cœur-de-Lion, qui s'était remis en campagne et qu'il bat dans plusieurs rencontres, essaie de renouer. Il faut voir de quel ton il repousse ses avances. « Quand on m'annonça hier une lettre de votre part, monsieur, j'ai dû m'imaginer que vous veniez m'annoncer votre reddition et celle de vos hordes vaincues. Mon étonnement à sa lecture et l'indignation dont elle me souleva furent aussi grands que votre ton est audacieux et révoltant. Quoi ! monsieur, vous osez tenir encore le langage qui ne pouvait être toléré qu'à l'époque funeste de la pacification ? Des négociations ! avec qui, grand Dieu ! Avec les plus lâches et les plus féroces assassins, avec le rebut de tous les bandits de l'Europe, avec l'écume du crime et de la scélératesse !.. »

Et la lettre se poursuit de ce style pendant plus de deux pages. Singulière époque et singuliers personnages, faits d'impulsions, de heurts et de mouvemens si divers ! Nous étions tout à l'heure à Fontenoy, nous voilà replongés en pleine barbarie. Manifestement, tous ces gens-là manquent d'équilibre. Ils vont un peu comme le sang les pousse, sans souci des nuances et de la mesure, plus sensibles aux mouvemens de la nature qu'à ceux de la réflexion, capables, comme sont les primitifs, des choses les plus extrêmes, en bien comme en mal, héroïques sans effort, à la façon des personnages d'Homère, mais aussi d'une rudesse qui va parfois jusqu'à la cruauté.

« Les Anglo-émigrés chouans sont, ainsi que des rats, renfermés dans Quiberon, » écrivait Hoche vers la même époque, et l'idée de faire subir à trois ou quatre mille de ses compatriotes le sort de rats pris au piège lui paraissait fort divertissante : tel chef, tel lieutenant. Muscar n'était pas à Quiberon, mais, pas plus que Hoche, il ne se piquait de générosité et, pas plus que lui, s'il avait tenu Sombreuil, il ne l'eût épargné. Il présida l'une des commissions militaires établies pour juger les émigrés et l'histoire ne dit pas qu'il en soit réchappé beaucoup.

Ce qu'on peut dire, en revanche, à son honneur et ce qui achèvera de peindre l'homme, c'est sa rare intégrité. Si, comme beau-

coup de ses contemporains nourris de rhétorique humanitaire, il manquait de sensibilité vraie, s'il fut dur aux chouans, impitoyable aux émigrés, Muscar ne l'était pas moins aux voleurs, et Dieu sait s'ils pullulaient en Vendée !

Il y en avait de toutes sortes et de toutes catégories ; de petits et de grands, de maigres et de repus. Les états-majors eux-mêmes en étaient infestés et donnaient l'exemple, rivalisant avec les fournisseurs, vivant dans le luxe et faisant, à qui mieux mieux, leurs mains sur le pays. De répression, naturellement, pas l'ombre ; le brigandage était trop général et trop en haut pour que les conseils militaires pussent ou osassent y atteindre. Quant aux autorités civiles, tout ce qu'elles pouvaient, c'était, quand on les écorchait par trop, de se plaindre à la convention.

« Vos généraux, lui mandait la société populaire de Nantes, ont fait de cette guerre une spéculation de commerce. La Vendée a été pour eux ce que fut jadis le Mexique pour les Espagnols. » — « Surtout, écrivaient d'autres, envoyez-nous des généraux qui aient déjà fait fortune et qui désirent la fin de la guerre. » (Archives de la guerre.)

Et ainsi de suite ; de 1793 à 1796, la correspondance est pleine de ces doléances, auxquelles ni les ministres, tant qu'il y en eut, ni la convention, ni le directoire, ne purent jamais rien. Il eût fallu frapper trop de têtes, et surtout trop à la tête. Muscar, lui, n'était pas homme à se laisser arrêter par des considérations de cette sorte ; sa nature de sanglier le poussait droit à l'obstacle, quel qu'il fût ; une fois lancé, rien ne l'arrêtait. Tel nous venons de le voir avec Cœur-de-Lion, tel nous le retrouvons, un peu plus tard, en lutte avec un de ses chefs à propos d'un incident qui montre bien à quel degré de démoralisation étaient tombées les armées de la république à l'intérieur.

De tous les généraux employés dans l'Ouest, nul peut-être, après Hoche, n'avait rendu plus de services qu'Humbert, et, de nos jours encore, aucune réputation n'est demeurée plus populaire et plus intacte. L'histoire a reporté sur ce beau jeune homme un peu de la tendresse qu'elle a toujours eue pour son chef, et quand, pour l'idéaliser encore, la poésie s'est emparée de sa figure, elle ne lui a trouvé dans toute la création qu'un seule ressemblance, celle du roi des animaux. Qui n'a retenu les beaux vers du *Lion amoureux*, de Ponsard :

Ah ! si je m'en souviens de la vieille tour sombre
Et des droits féodaux embusqués dans son ombre !
Je m'en souviens ! De là sur nos toits ruinés
S'abattaient comme autant de corbeaux acharnés,

Dérobant la moisson au bras qui la cultive,
Et dîmes et corvées et mainmorte et censive
Tout ce qu'ont entassé d'humiliations
De pillages, de vols, mille ans d'oppression.

Et plus loin :

Ainsi cette Circé qui nous prend tous les nôtres
A su t'ensorceler, Hoche, comme les autres,
Madame Tallien t'invite à ses banquets
. . . . . .
. . . . . .
Toi, républicain pur qu'on façonne au bon ton,
Tu mets ta noble main dans les mains scélérates
Des fripons enrichis et des aristocrates!

Il y a loin malheureusement de ce puritain de théâtre à l'original, et ce n'est pas précisément sous les traits d'une si rare vertu que nous apparaît Humbert dans ses rapports avec Muscar. Amoureux, sans doute, il l'était, car il traînait toujours quelque femme à sa suite. Mais lion! qu'on en juge :

Un jour, — c'était le 10 pluviose an IV, — il arrive à Châteaubriant avec une colonne de 1,300 hommes, se dirigeant sur Moidon. Muscar, bien que n'étant pas sous ses ordres, se fait un devoir de l'accompagner « pour le bien de la chose publique. » Mais quel n'est pas son étonnement de s'apercevoir qu'au lieu de s'occuper de la rentrée des contributions, Humbert n'est venu dans son arrondissement que pour y faire une razzia de grains et de fers! et que, cyniquement, celui-ci ne rougit pas de lui avouer qu'il s'est rendu acquéreur de ces marchandises à vil prix et « qu'il compte bien gagner dessus 50,000 francs en numéraire! »

En effet, à quelque temps de là, n'ayant pu tout enlever d'un seul coup, le général revient et se met en devoir de reprendre le cours de ses opérations. Indigné, ne voulant pas, nous dit-il, se prêter plus longtemps à ce commerce honteux, Muscar lui refuse l'aide de sa colonne et de ses voitures. Là-dessus, grande colère d'Humbert, qui enjoint à son subordonné de se rendre immédiatement aux arrêts; refus de celui-ci, ordre à la gendarmerie de l'empoigner, résistance de Muscar, qui fait assembler ses hommes et se retire avec eux au château : bref, un gros scandale et le plus déplorable conflit.

Qu'allait faire Hoche? Le cas était embarrassant. Étouffer l'affaire? Avec tout autre que Muscar, peut-être eût-ce été possible; mais avec ce diable d'homme, adoré de ses soldats, soutenu par la municipalité, qui avait dressé procès-verbal contre Humbert et qui demandait, elle aussi, justice, il fallait, coûte que coûte, une solution. Muscar la réclamait bruyamment dans des lettres enflammées, presque éloquentes qu'il adressait à ses divers chefs et qu'il commu-

niquait ensuite à ses camarades. J'en extrairai seulement ce passage : « Je suis républicain, et à ce titre, j'aurai toujours le courage de dire la vérité, même à la face des tyrans. Pourquoi ne la dirais-je pas à des chefs républicains comme vous? La conduite de Humbert indigne tout ce qu'il y a de patriotes. Un général, disposer des forces que la république lui confie pour bâtir l'édifice de sa fortune! quelle monstrueuse iniquité! Serions-nous donc encore à ces temps malheureux où le pouvoir n'était que la puissance de s'engraisser impunément de la fortune publique? Non, non, ces temps sont passés. Point de généraux commerçans! point de spéculateurs! La république serait bien périclitante si elle avait beaucoup de Humbert (1). » Devant cette attitude énergique, Hoche, après quelques hésitations, fut bien obligé de sacrifier son lieutenant : « J'approuve fort, écrivit-il à Muscar, votre conduite envers le général Humbert. J'envoie copie de votre lettre au ministre, en le priant de nous débarrasser (*sic*) de cet agioteur (2). »

L'exécution était complète; et, pour une fois, par hasard, justice était faite et bien faite. Humbert, il est vrai, n'en fut pas autrement incommodé, tant son cas était commun! Le directoire ne pouvait pas être plus sévère pour cet agioteur qu'il ne l'était pour lui-même et, lors de l'expédition d'Irlande, il n'hésita pas à le pourvoir d'un commandement important; quant à Muscar, il ne devait pas tarder à connaître à ses dépens comme quoi, pour avancer, en république, il ne faut pas commencer par se mettre à dos les loups-cerviers. Justement, le commandement de la place d'Ostende vint à vaquer; on l'y appela dans son grade. C'était une retraite déguisée, presque les invalides, pour ce vaillant homme, encore dans toute la force de l'âge et du sang.

VI.

A quelque chose, heureusement, disgrâce est quelquefois bonne : une surprise attendait Muscar dans son nouveau poste. S'il n'eut pas, comme beaucoup de ses camarades, qui avaient suivi Hoche sur le Rhin, la joie de porter à la coalition les derniers coups, il lui était réservé, la paix faite avec le continent, d'infliger à l'amour-propre britannique un des plus cuisans échecs qu'il eût encore éprouvés.

Ni Toulon, ni Quiberon n'avaient pu guérir les Anglais de leur goût pour les débarquemens, et l'Amirauté poursuivait toujours avec la même opiniâtreté ses projets contre nos ports. Le 30 floréal

(1) Lettre aux généraux Hoche, Noël et Rey, en date du 9 ventôse an IV.
(2) Lettre autographe du 18 ventôse an IV.

an VI (19 mai 1798), une vingtaine de vaisseaux (1), montés par 2 à 3,000 hommes de troupes, se montraient tout à coup devant Ostende. L'amiral Popham, qui les commandait, avait pour instructions de faire sauter les écluses du canal de Bruges, « afin de détruire la navigation intérieure entre la Hollande et la Flandre, » puis de s'emparer, s'il le pouvait, de la ville, après l'avoir bombardée. L'entreprise, encore que téméraire, eut d'abord un plein succès : la flotte, qui avait mouillé vers une heure du matin, ne fut aperçue de la place qu'à quatre heures moins le quart, après avoir eu le temps de jeter à terre presque tout le corps de débarquement « avec son artillerie, ses mineurs et ses pétards. » A six heures, le général Coote se mettait en mouvement sans être inquiété, et vers dix heures et demie, une forte explosion apprenait à l'amiral le succès du premier acte de ses opérations.

Cependant un duel très vif s'était engagé entre les vaisseaux les plus rapprochés de la place et celle-ci. Trois frégates et deux bombardes tiraient à boulets rouges sur le port et la ville. Muscar n'avait que 300 hommes de garnison pour faire face à l'ennemi, à l'incendie et aux habitans, les uns déjà fort ébranlés, les autres qui n'étaient même pas sûrs. N'importe! il connaît son devoir, et lorsque le général Coote, très au courant de sa situation, le somme de se rendre, c'est dans les termes les plus énergiques qu'il lui répond. Le feu redouble alors; et, déjà, sur plusieurs points, la ville brûlait quand un auxiliaire inattendu, le vent, devenu tout à coup très violent, se met de la partie. Aussitôt l'amiral est obligé de gagner le large avec tous ses vaisseaux avant d'avoir pu rembarquer son monde, et voilà nos Anglais pris comme à Quiberon, entre les forts et la mer démontée, sans une embarcation à portée. Sur ces entrefaites, la nuit était venue; mais avec elle aussi quelques renforts avaient eu le temps d'arriver. Le commandant de Bruges, prévenu dès le matin, s'avançait avec 500 hommes, les garnisons de Nieuwport et de Gand étaient en route. De tous côtés, enfin, le cercle se rétrécissait autour des assiégeans devenus à leur tour assiégés. Mais il ne convenait pas à Muscar de laisser à d'autres l'honneur de les réduire; dès la pointe du jour, il s'élance par la ville avec ses 300 hommes et, donnant la main à son collègue de Bruges, se jette à la baïonnette sur les retranchemens improvisés par les Anglais dans les dunes et les enlève après un court combat. L'ennemi n'avait perdu qu'une soixantaine d'hommes dans ce choc et ses forces étaient encore très supérieures; mais telle avait été la

(1) Vingt et un d'après le rapport officiel de l'amiral Popham, trente à quarante d'après les documens français. Il est probable que dans ce dernier chiffre figurent les *cutters* qui accompagnaient la flotte anglaise et lui servaient d'éclaireurs.

vivacité de l'attaque qu'il croit avoir affaire à 3 ou 4,000 hommes (1) et que le général Coote ordonne d'arborer le drapeau blanc. 1,424 hommes, dont un général et plusieurs officiers supérieurs, avec huit pièces de canon et 2 obusiers, mettant bas les armes devant quelques centaines de Français, commandés par un simple chef de bataillon, c'était là de quoi toucher le patriotisme français au point le plus sensible, dans la plus légitime et la plus profonde de ses haines. La victoire d'Ostende eut, en effet, un grand retentissement et, tour à tour, Merlin, au nom du directoire, Marie-Joseph Chénier, au nom du conseil des Cinq-Cents, retrouvèrent, pour la célébrer, les accens un peu démodés des fameuses *carmagnoles* de Barère. On compara Muscar à Léonidas, ses 300 fusiliers aux Spartiates, les dunes aux Thermopyles et les Anglais (ces satellites d'un gouvernement odieux) aux lâches soldats de Xerxès. Marie-Joseph alla même jusqu'à donner la préférence à Muscar sur le héros lacédémonien. Un autre orateur, après cet ingénieux parallèle, fit remarquer combien les victoires de la liberté l'emportaient sur celles de la tyrannie. Enfin, le conseil déclara, comme aux grands jours de la Convention, que les vainqueurs d'Ostende avaient bien mérité de la patrie.

Muscar n'avait jamais été à pareille fête : comme en 1790, son nom retentissait dans les gazettes, mais quelle différence entre la bouffée de mauvaise et basse popularité qui lui avait alors un moment tourné la tête et la bonne et franche odeur de juste célébrité qu'il respirait maintenant! De tous côtés, les lettres de félicitations pleuvaient sur lui et c'était à qui, du directoire, des ministres, des représentans en mission et de ses camarades ou compatriotes l'exalterait davantage. « Gloire à toi, gloire à tes intrépides compagnons! lui écrivait le représentant Dornier (de la Haute-Saône). Vous avez buriné pour l'histoire une de ces actions dont on ne retrouve d'exemple que dans l'ancienne Grèce, ou la France moderne ; heureux présage des brillans succès que la victoire doit encore au nom français sur les tyrans des mers! Oui, le genre humain touche au moment (2) que le génie de la liberté prépare pour le délivrer d'une peuplade de forbans. Le perfide Anglais va trouver sa ruine sous les coups de nos magnanimes guerriers. »

Ne souriez pas ; c'est à ce ton que les âmes étaient montées alors, et s'il y a quelque emphase ici dans les mots, c'est qu'elle est aussi dans les cœurs et qu'elle les soulève (3). N'est pas emphatique qui veut, l'est qui peut. Toute cette phraséologie révolutionnaire nous

(1) C'est le chiffre que donne le rapport officiel anglais.

(2) Allusion à la descente projetée de Bonaparte en Angleterre.

(3) A l'époque où le représentant Dornier écrivait cette lettre à Muscar, son fils ag

choque aujourd'hui ; notre modération, notre goût, en sont déconcertés et, de fait, elle est souvent insupportable en de certaines bouches : Robespierre, en particulier, y était odieux. Mais comme elle émeut encore, après tout, quand elle est sincère et sans apprêt, quand on sent qu'elle coule de source, quand au lieu d'être la parodie du patriotisme, elle n'en est que l'hyperbole ! Heureuses les nations hyperboliques en ce point ! La France a cru longtemps qu'elle possédait seule des guerriers « magnanimes » et qu'elle était le premier peuple du monde. C'est peut-être pour cela qu'elle l'a été si longtemps, et par la cause contraire qu'elle a cessé de l'être.

Cependant tout à une fin, même et surtout la gloire, elle s'en va, plus souvent qu'elle ne vient, sur des ailes. Muscar fut bien vite oublié. Qui le connaît aujourd'hui ? Il y a quelques mois, lorsqu'une pensée touchante voulut me confier ses papiers, j'ignorais jusqu'au nom de ce vaillant homme qui fit battre un instant la poitrine de nos pères. De son vivant même, Léonidas reçut plus d'eau bénite de cour que d'avancement et d'honneurs. On ne pouvait, après tant d'éclat, lui refuser une demi-brigade : Barras, qui n'aimait pas les gens trop vertueux, la lui donna, mais en lui laissant le commandement d'Ostende, et ce n'est que beaucoup plus tard, en 1811, qu'il eut la satisfaction de voir briller sur sa poitrine l'étoile des braves. Vraisemblablement, l'empereur avait gardé rancune à l'ex-bas-officier de Vivarais.

Toutefois, ces dernières années d'activité s'écoulèrent le plus heureusement du monde pour Muscar. Il s'était marié, — mieux vaut tard que jamais, — avec une fort belle personne qu'il adorait et qui le lui rendait. Il avait conservé quelques vieilles et solides amitiés, de celles que l'intérêt n'a pas nouées et que l'intérêt ne dénoue pas. Son fidèle Hugo, qui ne signait déjà plus Brutus et qui signera bientôt le comte Léopold-Sigisbert, lui écrivait souvent des lettres pleines de belle humeur et de bonne santé. Ah ! les heureuses gens ! Braves au lit comme au feu, la guerre et l'amour, Mars et Vénus, alternativement, quand ce n'était pas ensemble. Aussi, comme ils aimaient leur métier, j'allais dire comme ils le chantaient, car il était aussi poète à ses heures, entre deux batailles, Hugo le père ! A l'armée les fils ! à l'armée les frères, à l'armée toute la famille Hugo ! « J'ai trois enfans, mon cher Muscar, ce sont des garçons. Mon état est l'état des garçons. Qu'ils marchent sur mes traces, je serai satisfait. Qu'ils fassent mieux que je n'ai pu faire, je bénirai le jour de leur naissance comme j'adore

de seize ans seulement et qu'on appelle encore aujourd'hui Dornier l'*Anglais* dans la Haute-Saône, était sur les pontons anglais d'odieuse mémoire.

la mère qui me les a donnés. » — Une autre fois : « Mon frère est arrivé ici le 15; c'est un beau garçon de cinq pieds six pouces qui a fait toute la guerre, comme grenadier, à l'armée de Sambre-et-Meuse... Je l'ai fait faire sous-lieutenant dans la 110e demi-brigade de ligne.

« Il m'en reste un, que le général Favereau m'avait promis de placer dans l'artillerie de la marine, et, depuis deux ans, il ne m'a plus répondu. Il est trop âgé maintenant, puisqu'il a vingt ans, pour être reçu, quoiqu'il ait Joseph Bonaparte pour protecteur. Je suis bien embarrassé de le placer, et cependant, c'est un joli sujet. Il a fait de bonnes études et est auteur d'une tragédie qui n'est pas sans mérite... Il est décidé à s'engager dans une demi-brigade. »

N'est-ce pas touchant l'amour du métier poussé jusqu'à ce point, et comme il y aurait là, pour un philosophe, un curieux cas de sélection intellectuelle à déterminer! Par quelle mystérieuse élaboration de puissantes natures comme Sigisbert Hugo, comme le général Alexandre Dumas, cet autre colosse, qui, nouvel Horatius Coclès, un jour, au pont de Brixen, arrêtait à lui seul toute une compagnie de uhlans; par quel singulier travail d'affinement, ces rudes soldats de la révolution et du premier empire ont-ils fait souche de poètes et de lettrés, au lieu d'enfanter de francs-lurons à leur image? Explique qui voudra, par des raisons purement physiologiques, ce curieux phénomène. Pour moi, j'y vois simplement ceci : c'est que la guerre n'est pas seulement la source et l'aliment des plus hautes vertus, la condition même du patriotisme et de l'honneur, mais encore et surtout qu'elle a je ne sais quelle secrète et fécondante influence sur le génie même des nations. Et j'en conclus qu'au lieu de la représenter comme un mal nécessaire, il faut l'aimer comme le plus puissant agent de développement intellectuel et de civilisation qui soit.

Mais retournons à nos deux amis. Voici venir à présent, comme autant d'évocations, les souvenirs d'antan, les périls partagés, les balles affrontées en commun, sur le Rhin, en Vendée : « Il a osé dire que je n'avais pas fait la guerre (1), qu'on ne m'avait vu nulle part! Le brigand m'a jugé par lui-même. Le général Moreau m'a pourtant vu à ses côtés à quatre batailles dans huit jours; c'est sur le champ même de ces victoires qu'il m'a promu au grade que j'occupe. Je devais celui d'adjudant-major à l'amitié de Muscar, Muscar réputé parmi les braves. Quand six balles lui passèrent au travers des flancs, n'étais-je pas à ses côtés, ne fus-je pas un de ses vengeurs? Quand la ligne enfoncée, à Vihiers, se retirait, n'étais-je

(1) Il s'agit ici d'un certain Guestard qui avait accusé Hugo d'intriguer pour lui faire perdre sa place.

pas encore, avec une huitaine de braves, au milieu de la fumée des ennemis? Tu ralliais tes bataillons, toi, et tu me vis repasser traîné sur l'affût d'un canon. »

Quelle verve et quelle héroïque fanfare! On dirait le hennissement d'un cheval d'armes. Mais tout à coup le ton change, la voix se radoucit, le guerrier revient à ses pipeaux, et c'est dans la langue de Florian qu'il soupire un galant épithalame en l'honneur du jeune ménage :

« Bientôt, cher Muscar, n'ayant plus à cueillir de lauriers dans ta redoutable forteresse, tu folâtreras avec les amours; Mars désarmé s'unit à l'objet qu'il adore. Que de gens heureux jusque-là trouvent l'infortune sous des liens qu'ils croyaient de fleurs! Muscar, toujours invincible, toujours fortuné, jouit de l'hymen en amant enivré; il aime, il est aimé, adoré! Dans d'autres temps, Muscar, je n'aurais pas vu ton bonheur sans essayer ma lire (*sic*). Mais depuis longtemps je dis comme toi :

Hélas! mes pipeaux sont cassés!
Et si ma triste cornemuse...

Louise est toujours la compagne fidèle de l'adjudant divisionnaire Hugo; elle ne jouit qu'en me parlant de mes amis, de toi surtout. Je la presse souvent sur mon cœur, et je sens, à travers deux jolies sphères.... » Arrêtons-nous ici; nous tomberions de la galanterie dans la licence, de Florian en Paul de Kock.

C'est ainsi que le brigadier Muscar se consolait dans sa retraite d'Ostende, partageant ses loisirs entre sa femme et quelques vieux de la vieille, comme lui, plus jeune que bien des jeunes gens d'aujourd'hui, la main dans celle de sa *mie*, réchauffant son cœur au souvenir de ses anciennes prouesses, et le sentant bondir encore au récit des exploits de ses successeurs dans la carrière. Et c'est ainsi qu'il vécut encore de longues années, tantôt jasant avec les voisins des choses d'autrefois, tantôt racontant ses batailles aux enfans, ou leur apprenant l'exercice, n'ayant qu'un regret : que ses jambes ne fussent plus assez bonnes pour suivre son empereur, devenu son dieu, dans sa course folle à travers les royaumes culbutés, et, pour se venger de n'en pas être, chaque soir avant de rentrer chez lui s'en allant, du haut de la jetée, montrer le poing à la perfide Albion.

ALBERT DURUY.

JEAN-SÉBASTIEN BACH

ET

SES DERNIERS BIOGRAPHES

I. Philipp Spitta, *Johann Sebastian Bach*. Leipzig, 1873-1880. — II. Félix Grenier, *Vie, Talens et Travaux de Jean-Sébastien Bach*, traduit de l'allemand de J.-N. Forkel. Paris, 1878. — III. Ernest David, *la Vie et les Œuvres de J.-S. Bach*. Paris, 1882. — IV. Reissmann, *J.-S. Bach, sein Leben und seine Werke*. Berlin, 1881. — V. C.-H. Bitter, *Johann Sebastian Bach*, 2e édition. Berlin, 1882. — VI. R. Lane Poole, *Sebastian Bach*. Londres, 1882. — VII. William Cart, *Etude sur J.-S. Bach*. Paris, 1885.

Jean-Sébastien Bach est presque célèbre en France depuis que M. Charles Gounod a pris pour accompagnement d'une mélodie de sa composition le premier Prélude de clavecin du vieux maître. Grâce à cette collaboration posthume, il n'est plus aujourd'hui personne ayant quelque notion de la musique qui ne connaisse au moins de nom le patriarche d'Eisenach. Beaucoup, à la vérité, en sont restés là et n'en demandent pas davantage. Ce qu'ils ont pu entrevoir au premier aspect de l'homme et de l'artiste les a détournés de pousser plus avant. La tête massive à triple menton d'un chanoine d'Holbein le jeune encadrée dans la solennelle perruque du grand siècle, l'œil dur, les dents serrées, la lèvre ironique, le masque épais et rigide; au frontispice de l'œuvre, une collection de titres baroques ou maussades: fugues, gavottes, toccates, can-

tates d'église; ce *Clavecin bien tempéré* qui sent d'une lieue son *Jardin des racines grecques*, tout l'attirail suranné du pédantisme scolastique, et, qui pis est, un brevet de science colossale décerné par les universités d'outre-Rhin, voilà certes plus qu'il n'en fallait pour tenir à respectueuse distance l'admiration des gens du monde.

Celle des gens du métier s'est marchandée longtemps. Au Conservatoire, Bach avait été mis d'emblée à l'index pour son harmonie incorrecte et ses tendances subversives, sans que la proscription officielle lui donnât, d'ailleurs, la moindre saveur de fruit défendu. La malencontreuse perruque avait beau se poser de travers et scandaliser Chérubini par ses écarts, elle n'en restait pas moins perruque pour la jeune tribu romantique. « Dieu vous garde d'une fugue à quatre sujets sur un choral! » s'écriait Berlioz en sortant d'un concert du *Gewandhaus* à Leipzig. A quoi le pontife du lieu, Mendelssohn, qui n'entendait pas raillerie sur ce chapitre et qui renvoyait volontiers Berlioz à l'école, aura dû répondre que son confrère voulait parler, sans doute, d'une fugue à quatre parties, la fugue à quatre sujets étant un tour de force encore inconnu dans l'histoire du contre-point. Mais, avec Bach et Haendel, Berlioz n'y regardait pas de si près. Cet infatigable chercheur, cet esprit pénétrant entre tous a passé à côté d'eux sans soupçonner leur puissance. Il lui a manqué la fréquentation des grands contrepointistes du dernier siècle, et rien que cela peut-être, pour prendre place au premier rang des maîtres. Par le tempérament, par l'inspiration, par la profondeur des vues, Berlioz est de la race des plus grands. Meyerbeer n'a ni son originalité ni ses délicatesses; le sentiment religieux est moins ému chez Mendelssohn, le sens pittoresque moins développé chez Richard Wagner; la fantaisie de Weber et de Schumann n'a pas évoqué de plus terribles fantômes que ceux de « la course à l'abîme, » de visions plus suaves que les sylphes et les follets du « songe de Faust. » Mais toujours, la mise en œuvre de ces conceptions géniales pèche en quelque point; l'expression trahit la pensée, la cohésion manque, l'exécution pénible et tâtonnante accuse les lacunes d'une éducation qui s'est faite au jour le jour. Reproche capital, et que j'ai entendu adresser non-seulement à Berlioz, mais, d'une manière générale, à l'école française dans toutes les branches de l'art. Cette dextérité de main, cette plasticité qui a fait défaut à tant de compositeurs d'une valeur incontestable, et sans laquelle cependant l'homme doué des plus magnifiques dons ne sera jamais qu'un poète fourvoyé, cette aisance suprême des grands seigneurs et des grands maîtres, nul ne l'a possédée comme Jean-Sébastien Bach; c'est à son école qu'il faut

l'apprendre; les problèmes les plus ardus de l'art d'écrire ont été par lui abordés de front et résolus avec une audace, un bonheur dont les traités théoriques ne livreront jamais le secret. Peu à peu, cette vérité a fini par se faire jour chez nos artistes. Ce fut d'abord le vieux Boëly qui, le premier en France, se hasarda à faire entendre sur l'orgue les fameuses fugues dont le nom seul mettait Berlioz en fuite. Quelques années plus tard, P. Maleden, le théoricien profond, en quête d'une doctrine plus rationnelle que celle de nos conservatoires, partait à pied pour l'Allemagne et en rapportait, avec la fine fleur des leçons de Gottfried Weber, le culte de Jean-Sébastien. Vers la même époque, les travaux remarquables de Niedermeyer et de Lemmens pour la restauration de la musique religieuse, appelaient l'attention des musiciens français sur l'auteur de *la Passion*, et quand enfin l'on vit, sous la plume savante de M. Charles Gounod, la mélodie de Mozart se combiner harmonieusement avec les procédés de J.-S. Bach pour produire un style d'une richesse toute nouvelle, les compositeurs comprirent que la vieille crypte gothique qu'ils avaient dédaignée renfermait des trésors. Cette révélation a marqué le point de départ de notre jeune école. Tous nos symphonistes se proclament hautement disciples de Jean-Sébastien; on voit son nom figurer de temps à autre auprès de leurs sur les programmes de concerts; une société d'amateurs, *la Concordia*, s'est vouée à l'exécution de ses grandes compositions vocales, et elle a obtenu cette année de célébrer dans la salle du Conservatoire le deux-centième anniversaire de sa naissance. Bach est donc salué comme le maître par excellence de « ceux qui savent. » Mais l'est-il de ceux-là seulement? Ne doit-on voir dans sa musique qu'une vaste encyclopédie à l'usage des bibliothèques spéciales, ou faut-il la recommander à l'admiration de tous comme le monument caractéristique de l'une des grandes époques de l'art? Telle est la question qui commence à se poser, et sur laquelle je voudrais essayer de jeter quelque lumière à l'aide des travaux récens que sa vie et son œuvre ont inspirés à l'étranger.

I.

Rien de moins romanesque, de plus calme, de plus monotone si l'on veut, que la vie de Jean-Sébastien Bach. Pas de ces coups de foudre qui illuminent la route des grands hommes, pas de ces catastrophes tragiques qui sont comme la rançon du génie, mais soixante ans d'un travail acharné, sans une aventure, sans une faiblesse et, qu'on me passe le mot, sans un écart de régime. Le plus

illustre rejeton d'une longue lignée d'excellens musiciens, héritier de leur science, de leurs traditions, de leur modeste patrimoine, Bach n'a connu la lutte ni pour la vocation ni pour l'existence. Depuis près d'un siècle, sa famille défrayait d'organistes et de maîtres de chapelle les villes et les cours minuscules du nord de l'Allemagne, qui toutes entretenaient alors des musiciens à leur solde. Un artiste portant le nom de Bach était donc assuré par avance du vivre et du couvert; quant au reste, ces hommes de foi naïve comptaient sur la Providence, et leur mutuelle affection venait en aide à la grâce d'en haut dans les momens difficiles. Pour garder leurs bonnes relations malgré les distances, ils se donnaient rendez-vous chaque année à une sorte de congrès familial qui compta parfois jusqu'à cent vingt membres présens. Au jour dit, organistes, concertistes, *cantors*, *capellmeisters*, arrivaient de tous les points de la Franconie, de la Thuringe et de la Saxe. Après un cantique d'actions de grâces, on se communiquait les nouvelles, on causait des emplois vacans, on posait les candidatures; les derniers venus faisaient connaissance avec les grands parens, parfois, de cousin à cousine, on ébauchait une idylle, et la journée finissait par une bouffonnerie alors fort à la mode entre artistes, chacun chantant en même temps un air différent, choisi pourtant de manière à s'adapter sur celui du voisin. Ils tenaient leurs grands jours tantôt dans une ville, tantôt dans l'autre; plus habituellement à Eisenach, dont le nom latin *Isinacum* a fourni au bel esprit du temps l'anagramme *In musica*. C'est dans cette coquette petite ville, au pied de la Wartburg, témoin du tournoi des *minnesängers* et des premières luttes du protestantisme, que naquit Jean-Sébastien Bach, le 21 mars 1685. Orphelin à dix ans, sous la tutelle de son frère Jean Christophe, organiste à Ohrdruf, il entra au collège de cette ville en même temps qu'il commençait, sous la direction de son aîné, son éducation musicale. On peut croire que le génie précoce de l'élève s'irrita plus d'une fois des routines de la méthode; plus d'une fois, sans doute, il demanda vainement le pourquoi de ces prétendues règles d'harmonie que transgressent à plaisir tous les compositeurs. Aussi le grand frère tenait-il soigneusement sous clef ses recueils de pièces d'orgue et de clavecin. Mais l'enfant se relevait la nuit, coulait sa petite main à travers les barreaux de l'armoire, tirait à lui le rouleau de musique et le copiait au clair de lune. Tous les biographes, en narrant cette anecdote, attribuent à la jalousie la conduite de Jean-Christophe envers son jeune frère; c'est qu'ils connaissent peu les habitudes des professeurs de contre-point.

Au gymnase d'Ohrdruf et à l'école Saint-Michel de Lünebourg, où nous le retrouvons quelques années plus tard, Sébastien Bach ne

pouvait acquérir que des élémens de grammaire, de rhétorique et de latin. Il dut pourtant borner là ses études, ses ressources ne lui permettant pas de les poursuivre à l'université. A une époque où tant de bons musiciens, Kuhnau, Mizler, Mattheson, Telemann, étaient par surcroît mathématiciens, jurisconsultes ou philologues, ce défaut de culture constituait une infériorité réelle, et ses collègues de l'école de Saint-Thomas devaient plus tard le lui faire cruellement sentir. Mais Bach avait hâte de se suffire à lui-même. A dix-huit ans, il entre comme violoniste à la chapelle ducale de Weimar. De ce moment la musique l'absorbe tout entier. Sauf quelques voyages d'études, ses pérégrinations à travers les petites villes de la contrée, Arnstadt, Mulhaüsen, Weimar, Coethen, ne sont que les étapes de sa carrière d'organiste. A Arnstadt, il trouve un instrument excellent et des appointemens convenables, mais il ne peut résister au désir d'aller entendre, à Lübeck, le célèbre Dietrich Buxtehude. Parti pour quelques jours, il s'oublie trois mois entiers auprès de son confrère et dédaigne de s'excuser au retour de cette fugue incorrecte. Le consistoire le cita à sa barre pour s'expliquer sur sa conduite. M. Spitta a retrouvé le grotesque procès-verbal où sont consignés les griefs articulés contre l'organiste, notamment l'accusation grave entre toutes d'avoir fait chanter une femme au chœur. Au fond, ces braves gens du chapitre se seraient contentés d'une amende honorable ; par malheur, Bach prit mal la chose et donna sa démission. A Mülhausen, en Thuringe, où on l'accueille à la suite de cet incident, il épouse Marie-Barbe Bach, sa cousine, et presque aussitôt après, il se laisse tenter par l'offre de la place d'organiste à la cour de Weimar. Il y séjourne neuf années pendant lesquelles il commence à se faire connaître comme compositeur. En 1717, le prince Léopold d'Anhalt, qui l'honore d'une particulière amitié, l'emmène à sa cour de Coethen et l'attache à sa personne ; Bach croit enfin toucher au port, quand la mort subite de sa femme en 1720, le mariage de son protecteur en 1722, et l'aversion de la nouvelle princesse pour la musique, le déterminent à accepter les modestes fonctions de directeur du chant (*cantor*) à l'école de Saint-Thomas de Leipzig. C'est là qu'il passe les vingt-sept dernières années de sa vie, renonçant à toute ambition, réfugié dans le travail, en butte aux mesquines taquineries du recteur de l'école et des autorités locales. Dès 1721, il avait épousé, en secondes noces, Marie-Anne Wülken, fille d'un artiste de la chapelle ducale de Weissenfels et bonne musicienne, dont il utilisa souvent les talens de copiste. Vers 1748, sa vue fatiguée commence à s'altérer sensiblement. L'opération de la cataracte, tentée deux fois inutilement par un oculiste malhabile achève de compromettre sa santé ébranlée. Le 18 juillet 1750, il

recouvre subitement la vue, mais quelques heures après, il est frappé d'apoplexie et meurt au bout de dix jours entre les bras de sa femme, de ses filles, de son plus jeune fils, de son gendre Altnikol et de Müttel son élève.

Auprès de cet homme simple et modeste, non-seulement ses illustres contemporains Hasse et Haendel, mais Mendelssohn lui-même, type achevé de correction parfaite et de tenue exemplaire, pourraient passer pour des héros de roman. Mendelssohn a respiré l'air de l'Italie et de la France ; les chefs-d'œuvre de l'art ancien et moderne ont reçu son hommage ; Bach est resté dans son pays à composer de la musique. Avec lui, la chronique en est réduite à vivre sur quelques anecdotes plus ou moins authentiques : le défi présomptueux et la fuite de l'organiste français Marchand, le voyage à Potsdam, les variations improvisées sur un thème choisi par le grand Frédéric, etc. Les rares lettres que l'on a de lui donneraient de son caractère une idée médiocre si son désintéressement n'était attesté par ses contemporains. Il ne faudrait donc pas prendre trop au sérieux la naïve épître à Erdmann où il gémit de ce que le casuel des enterremens se ressent de l'excessive salubrité du climat de Leipzig : Bach est sujet à ces boutades. Il paraît bien que la douceur n'était pas sa vertu dominante, et dans ses démêlés continuels avec les consistoires, tous les torts ne sont pas du côté de l'église ; mais ni Haendel, ni Beethoven, ni Berlioz n'ont brillé par l'égalité d'humeur : *Omnibus hoc vitium est cantoribus*, et le *cantor* de Saint-Thomas ne fait pas exception à la règle. Son entourage l'aimait profondément malgré tout, et ses ennemis mêmes rendaient justice à son intégrité. Bien des traits sur lesquels j'aimerais à insister feraient ressortir sa bonhomie, son respect de l'art, sa piété profonde, ses vertus domestiques; ils ne nous apprendraient rien de son génie. Quand donc j'aurai rappelé qu'indépendamment de son merveilleux talent d'exécution, Bach possédait à fond la facture de l'orgue et celle des instrumens, qu'il savait graver sur cuivre et qu'il a construit l'horloge à musique du château de Coethen, quand j'aurai ajouté qu'il eut de ses deux femmes vingt enfans dont deux surtout, Wilhelm-Friedmann et Philippe-Emmanuel, furent des musiciens dignes de leur père, j'aurai fait à l'homme privé toute la part que comporte cette rapide esquisse musicale.

Sa mort passa inaperçue comme celle du bonhomme Corneille. Les gazettes de Leipzig n'enregistrèrent même pas l'événement ; le recteur Ernesti négligea d'en faire mention dans son compte-rendu annuel des travaux de l'école ; et le conseil de Saint-Thomas se vengea de l'indépendance de caractère du vieux *cantor* en refusant à sa veuve

la maigre pension d'usage, sous prétexte que J.-S. Bach, « grand musicien peut-être, » n'avait été qu'un détestable pédagogue. Un médiocre sonnet de Telemann, une notice nécrologique insérée dans la bibliothèque musicale de Mizler par les soins de Philippe-Emmanuel Bach et d'Agricola, son condisciple, c'est à quoi se réduisit, ou peu s'en faut, le tribut payé par les contemporains au maître de *la Passion*. Lorsqu'après eux, ses fils, héritiers de ses hautes facultés musicales, eurent disparu à leur tour, le silence se fit autour de cette grande mémoire. Les manuscrits de Jean-Sébastien, partagés entre ses nombreux enfans, furent vendus à vil prix, sa tombe même disparut dans un bouleversement du cimetière, sa veuve tomba dans le plus complet dénûment; Régina-Suzanna, la dernière de ses filles, aurait été réduite à mendier sans l'aide de Beethoven, qui lui délégua le produit d'une de ses œuvres, et de Rochlitz, qui ouvrit pour elle une souscription dans la *Gazette musicale* de Leipzig.

L'Allemagne, si prompte à nous reprocher notre indifférence pour ses musiciens illustres, oublie trop qu'elle-même a laissé disperser les cendres de Bach et de Mozart et qu'elle a mis cent ans à reconnaître le génie du père de la musique allemande. Bach, de son vivant, n'a été apprécié à sa valeur que comme organiste. Certes, la foule venait l'entendre de fort loin et s'en retournait émerveillée. Exécutant hors ligne et improvisateur incomparable, Jean-Sébastien, du thème le plus ingrat, tirait un monde. Il lançait en se jouant, sur les pédaliers rudimentaires de son époque, des traits devant lesquels pâlissent les organistes d'aujourd'hui. La richesse et l'imprévu de ses accompagnemens du chant liturgique allaient jusqu'à déconcerter les fidèles. Mais ses grandes compositions chorales et instrumentales, restées pour la plupart manuscrites, ne franchirent jamais l'étroite enceinte de la chapelle ou du temple pour lesquels elles étaient spécialement composées. Comme il avait pris l'habitude de célébrer chaque solennité par une œuvre nouvelle, choral, motet, oratorio ou cantate, on les entendait rarement plus d'une fois et le public n'en gardait nécessairement qu'un souvenir vague. La cérémonie terminée, elles allaient s'enfouir en bon ordre dans les profondeurs de quelque mystérieux placard pour y attendre en paix le jour de la résurrection bienheureuse. Le premier en date des biographes de Bach, Forkel, qui fut l'ami de ses fils et qui écrivait cinquante ans après sa mort, n'a pas connu la moitié de son œuvre, il dit à peine un mot des cinq *Passions*, qu'il n'a certainement jamais entendues ; il ne cite que douze fugues d'orgue sur les vingt-neuf que nous possédons. Des deux cent cinquante cantates d'église, quatre-vingts sont perdues. *La Passion selon saint Mathieu*, com-

posée en 1729, sommeillait depuis un siècle dans les catacombes de la bibliothèque de Saint-Thomas, lorsque Zelter suggéra à Mendelssohn l'idée de tirer de l'oubli cette œuvre admirable. Le vendredi saint de l'année 1829, on l'exécuta triomphalement à Berlin sous leur direction. Ce fut le signal de la résurrection dans la foi de laquelle s'était endormi le grand homme. A partir de ce jour, les éditions de sa musique se multiplient. En 1849, l'Angleterre, devançant l'Allemagne, a déjà son *Bach-Choir* et sa *Bach-Society*. En 1850, l'année du centenaire de sa mort, se fonde à Leipzig la *Bach-Gesellschaft* pour la publication complète de son œuvre. Trente-huit volumes in-folio ont déjà paru chez les éditeurs Breitkopf et Härtel. Il reste encore à publier les motets, les suites d'orchestre, *la Passion selon saint Luc*, beaucoup de pièces de clavecin et d'orgue, et cinquante cantates d'église! Mieux connues, ces compositions magistrales appelaient leurs commentateurs : Grosser, Mosewius, Hilgenfeld (1), et jusqu'à un ministre des finances de Prusse, M. Bitter (2). Mais c'est dans l'ouvrage de M. Philipp Spitta qu'il faut chercher le dernier état de la science, le résumé complet des recherches antérieures. Son livre de plus de 2,000 pages est le digne pendant de la grande édition Breitkopf et Härtel. On y trouve, classés méthodiquement, tous les renseignemens connus qui touchent de près ou de loin à la race des Bach, depuis le meunier cithariste Veit Bach de Wechmar, trisaïeul de Jean-Sébastien, jusqu'à son petit-fils, Wilhelm-Friedrich-Ernest Bach, cymbaliste de la reine de Prusse, mort à Berlin en 1846. M. Spitta a noté les moindres incidens de la vie du maître; il consacre plusieurs pages à rechercher la femme inconnue que Bach fit chanter au chœur d'Arnstadt. Il commente en détail chaque composition, il en retrace la genèse, il en établit l'ordre chronologique, il en donne l'analyse au double point de vue de l'esthétique et de la correction des textes. C'est un vaste chantier où sont préparés avec art les matériaux d'une œuvre qui, malgré tout, reste à faire; car rien n'est fait tant que la critique s'attache à détailler à la loupe les beautés de tel ou tel passage, au lieu de s'élever à la vue d'ensemble, son véritable domaine. Le seul moyen de rendre raison d'une impression musicale, c'est de la rattacher aux aperçus généraux qui sont le fonds commun de tous les arts, et, malgré ses développemens, il me paraît que l'ouvrage de M. Spitta est incomplet par ce côté. Les admirateurs de Jean-Sébastien s'y familiariseront avec leur maître de prédilection, les amateurs de documens y

(1) *J.-S. Bachs Leben, Wirken und Werke.* Leipzig, 1850.
(2) *Johann Sebastian Bach.* Berlin, 1865.

trouveront des trésors, mais il est douteux que, même dans la forme abrégée que lui a donnée M. Ernest David, il parvienne à dissiper tous les malentendus.

C'est à quoi M. Lane Poole et surtout M. William Cart ont eu le mérite de s'attacher de préférence. Pour la partie biographique, M. Cart suit fidèlement M. Philipp Spitta, et il ne pouvait assurément mieux faire. Mais sa critique est plus large, sa vue porte plus loin. Il a senti que Bach s'adresse aussi bien au cœur qu'à l'intelligence, que, dans son œuvre, l'inspiration n'a pas une part moindre que le travail ; sous le contrepointiste il cherche le poète. Cette tendance nouvelle donne à son livre un intérêt particulier pour le public français en vue duquel il semble avoir été spécialement écrit, et si la thèse que j'indique n'y est pas plus développée, c'est sans doute qu'en songeant à la frivolité proverbiale de nos compatriotes, l'auteur, qui est Suisse, se sera cru tenu à quelques ménagemens. Quoique nous n'en soyons plus tout à fait là, il est certain pourtant que nous aurions encore quelque peine à gravir les hautes cimes du monde musical sans un guide d'expérience pour nous montrer la route, nous indiquer les raccourcis, nous tendre la main dans les passages difficiles et se charger au besoin du bagage. M. William Cart est d'un pays qui nous a beaucoup gâtés sous ce rapport ; le pli est pris, le mieux donc est d'accepter ses bons offices, tout en nous réservant de discuter ses jugemens et de compléter ses aperçus.

II.

Jean-Sébastien Bach a surtout écrit pour l'église, et il faut convenir que beaucoup de ses formules ont vieilli. Mais de pareils griefs jureraient avec l'état présent de notre culture littéraire et artistique. Nos philologues ont remonté jusqu'aux chansons de geste pour y découvrir des beautés comparables à celles de l'*Iliade* ; nos archéologues et nos romanciers ont réhabilité l'art gothique ; il est de mode chez nos peintres de préférer Memling à Rubens et Masaccio à Raphaël. Les archaïsmes ne sont donc pas pour nous effaroucher. La langue de Bach, d'ailleurs (je parlerai plus tard de ses procédés de composition), la langue de Bach, dis-je, ne nous ramène pas si loin en arrière qu'elle exige un bien grand effort d'esprit. Pour lui trouver des affinités littéraires, il suffit de se reporter à la première moitié du XVIIe siècle. Elle en rappelle la plénitude, la grâce naïve et robuste, le tour libre, familier, hardi, brusque parfois, et, par-dessus tout, l'air

d'incomparable et naturelle grandeur : nouveau titre à notre sympathie pour le musicien, qui, comme quelques-uns de nos grands classiques, a puisé dans sa foi ses plus belles inspirations.

Ce côté méditatif et profondément religieux du caractère de Bach, son existence sédentaire, sont deux traits physionomiques que réfléchit son œuvre. Elle ne reçoit du monde extérieur que de lointains reflets, la nature n'y laisse pas de trace; en revanche, les plus secrets mouvemens de l'âme y sont rendus avec une profondeur d'expression inconnue jusque-là. Il faut bien vite ajouter que chez Sébastien Bach le croyant n'a jamais étouffé l'artiste. Ce vaste esprit ne se croit pas tenu d'emprisonner son inspiration dans la doctrine théologique. C'est l'amoindrir que de vouloir le confisquer au profit d'une secte religieuse. Du jour où des protestans ont cherché à faire de lui le représentant officiel du mysticisme orthodoxe, des catholiques ont immédiatement découvert dans sa musique la sécheresse dogmatique qu'ils reprochent à la réforme. M. Félix Grenier, dans la préface de sa traduction de Forkel, s'élève avec raison contre ces disputes confessionnelles à propos d'art. Mais s'il fallait absolument mettre le pied sur ce terrain étroit et brûlant, peut-être en viendrait-on assez vite à se convaincre que, même dans les cantates d'église, l'allure dramatique du style de Bach répond plutôt à l'esprit catholique qu'à l'idée qu'on se fait en général du rigorisme protestant.

Ces cantates sont une chose tellement à part, elles tiennent dans l'œuvre du maître une place si considérable qu'il faut bien s'y arrêter un peu. Dans les églises protestantes, jusqu'à la fin du XVIIe siècle, la cantate, étant destinée aux exercices du culte, empruntait exclusivement ses paroles à la Bible ou à l'Évangile. Mais pendant le séjour de J.-S. Bach à Weimar, le pasteur Neumeister, versificateur distingué, entreprit de substituer au texte sacré des vers de sa composition, et Bach, séduit par cette innovation, s'empressa de mettre ses poèmes en musique. La cantate d'église devint ainsi une méditation religieuse appropriée aux différentes fêtes du rite luthérien. Ses strophes, de mètres variés, se prêtèrent aux diverses formes musicales du temps : airs, duos, récitatifs et chœurs, entre lesquels Bach intercale volontiers des intermèdes symphoniques. Les accablemens et la consolation de l'âme chrétienne relevée par la grâce, l'entretien du fidèle avec Dieu, la terreur de la mort, l'allégresse des élus, toutes les tristesses, toutes les effusions, toutes les délicatesses de la psychologie mystique s'y reflètent, et, dans cette peinture du cœur, Sébastien Bach est sans rival. Une fois condamnation passée sur l'abus des vocalises, sur la monotonie de la reprise obligée, on est subjugué par la grandeur du style,

la variété des nuances, la vigueur des oppositions. L'émotion que provoqua cette transformation pathétique du style d'église, cette mise en scène de l'âme, fut extraordinaire. Piétistes, rigoristes, spénériens crièrent au scandale, et, de fait, c'était si bien la coupe et le ton de l'opéra d'alors qui pénétraient dans le temple, que l'air célèbre de la cantate de la Pentecôte est emprunté à une autre composition du maître, celle-là toute profane. J.-S. Bach comprit bientôt ce que la critique avait de juste, et, pour maintenir à la cantate d'église son caractère religieux, il y introduisit le choral. On sait en quel honneur les églises protestantes tiennent ces cantiques célèbres dont beaucoup remontent à Luther: les uns de sa composition, les autres arrangés par lui sur le chant grégorien ou sur des mélodies populaires. Ils sont aux offices protestans ce que le plain-chant est aux cérémonies catholiques. Dans la dernière manière de Bach, chaque cantate est la paraphrase poétique et musicale d'un choral luthérien. Le versificateur commente le sens religieux du texte, le compositeur développe avec son art souverain la pensée grave, tendre ou joyeuse du thème liturgique. Tantôt il l'expose, dès le début, à l'état le plus simple, pour le faire reparaître à plusieurs reprises sous une forme toujours grandissante; tantôt il prépare de longue main sa venue par de simples fragmens de la mélodie qu'il disperse dans l'orchestre et dans les parties d'accompagnement, jusqu'à ce qu'il les rassemble, le moment venu, pour une explosion formidable. Sous la puissante main de Bach, le choral prend les ingénieux aspects, il a les foudroyans retours du texte sacré chez nos grands sermonnaires. Dans la célèbre cantate *Ein feste Burg*, lorsque le cantique de Luther, annoncé dès les premières mesures et longtemps retardé à dessein, est enfin entonné par les voix d'hommes à l'unisson, l'effet est irrésistible. Le jour où *la Concordia* l'a fait entendre au Conservatoire, toute la salle a frémi d'enthousiasme à ce passage.

Cet art de la gradation est le dernier mot de la composition musicale. Mais Bach ne se contente pas de traiter le choral en grand musicien, il sait le choisir avec le génie d'un dramaturge pour en obtenir de véritables coups de théâtre. L'*Oratorio de la Nativité* débute par un chœur de fidèles attendant le Messie. « Comment te recevrai-je, toi que le monde attend? » demande l'église. Et alors, pour lui répondre, se lève, comme une apparition prophétique, le lugubre choral de la Passion : « O tête sanglante et mutilée! *O Haupt voll Blut und Wunden!* » Cette évocation du drame du Calvaire en face des joies de Noël est une opposition tragique digne de Corneille. La critique allemande ne nous dit pas s'il faut en faire honneur à Bach ou à son librettiste, mais le doute n'est pas per-

mis : le génie seul est capable de pareilles trouvailles. Dans la cantate funèbre qui porte le titre d'*Actus tragicus*, dans la *Passion de saint Matthieu*, dont les chorals ont tous été choisis par Bach, on trouve des traits du même genre. Et voilà pourtant l'homme en qui l'on n'a voulu voir longtemps qu'un harmoniste maussade! Mais aussi, que n'a-t-il composé des opéras, et quelle raison de se confiner trente ans de suite au fond d'un temple de Leipzig? La réponse est bien simple. Il eût fallu aller chercher l'opéra à Dresde; l'influence italienne y dominait d'ailleurs, et Jean-Sébastien n'aimait ni les dérangemens ni les compromis. A ce degré de puissance où il se sentait parvenu, peu lui importait le cadre ou le milieu; tous les moyens devaient lui être bons pour affirmer son génie. Aussi, personne ne s'est-il accommodé de meilleure grâce aux circonstances. En toute occasion, Bach sait se contenter des élémens qu'il a sous la main sans chercher au-delà. A Coethen, où l'esprit calviniste a banni de l'église la symphonie et l'orgue même, il se rabat sur la musique de chambre, et c'est là l'origine de ces modèles de fraîcheur et de grâce qu'on appelle les *Suites françaises*. Les compositeurs ne songeaient pas encore à réclamer des théâtres construits tout exprès pour leur musique et des auditeurs entraînés par un régime préparatoire. Sans sortir de Saint-Thomas, avec le chœur restreint et le peu d'instrumens dont il dispose, J.-S. Bach saura réaliser les grandioses conceptions qui se pressent dans son cerveau.

Par deux fois, cependant, il semble s'être senti à l'étroit dans son cercle habituel. On ne sait quelles préoccupations inquiètes le poussaient hors de sa sphère lorsqu'il écrivit, sous une inspiration toute catholique, le *Magnificat* et la *Messe solennelle* en *si* mineur. Peut-être n'y faut-il voir, après tout, qu'une boutade d'organiste mécontent qui veut faire pièce à son clergé. Toujours est-il que ce caprice, si caprice il y a, nous aura valu deux chefs-d'œuvre. Le *Magnificat* traverse comme un rayon joyeux l'œuvre un peu sombre et poussée au noir du vieux *cantor;* la messe en *si* mineur est, de l'avis de beaucoup d'artistes, ce qu'il a écrit de plus élevé : l'énorme fugue à cinq voix du *Kyrie*, les chœurs grandioses du *Credo*, sont les chefs-d'œuvre de la science. Mais, avec un déploiement de moyens plus extraordinaire encore, *la Passion selon saint Matthieu* parle bien autrement au cœur.

Cette grande œuvre, populaire en Allemagne, en Angleterre, en Suisse, n'a été exécutée que deux fois à Paris. Ceux qui ont eu la rare fortune de l'entendre en gardent le souvenir ineffaçable. Ses proportions gigantesques produisent sur les natures les plus réfractaires une impression profonde, et telle est la richesse des détails

que chaque audition nouvelle est une révélation. J'en ai fait récemment l'expérience à Zurich pendant les fêtes du bicentenaire de Bach. Zurich est une des villes de Suisse où la musique est cultivée avec amour. Ses sociétés chorales réunies peuvent mettre en ligne quatre cents chanteurs et un orchestre de cent vingt musiciens. La salle de la *Tonhalle*, de dimensions relativement restreintes, est d'une bonne sonorité et possède un orgue excellent. Le chef d'orchestre, M. Frédéric Hégar, représente dans son pays l'une des deux écoles rivales qui divisent l'Allemagne sur l'interprétation du chef-d'œuvre de la musique sacrée. A Bâle, M. Volkland tient pour le caractère strictement religieux; à Zurich, la tendance est plus dramatique et plus conforme, à mon sens, à la pensée du maître. Chaque année, M. Hégar dirige *la Passion*, avec le concours des premiers chanteurs de l'Allemagne : le célèbre ténor Vogl, de Munich, le baryton Liessmann, de Hambourg, et Mme Müller-Bachi, de Dresde. A l'attrait d'une exécution hors ligne se joignait pour moi le vif désir de comparer mes propres impressions avec celles d'un public qui connaît l'œuvre de longue date. Cette petite curiosité devait être complètement déçue. En pays protestant, toute salle où l'on exécute *la Passion* devient, selon le mot de Mendelssohn, une manière de temple. Les plus légères manifestations y sembleraient déplacées. Défense non-seulement de bisser, mais d'applaudir, même à la fin des morceaux. Quant à causer ou à sortir pendant l'exécution, personne ne s'y hasarderait impunément. Tout à l'heure, cette foule, si recueillie, va se précipiter bruyamment par les deux portes latérales qui communiquent de la *Tonhalle* avec le restaurant-concert, son annexe; d'autres musiciens, — les mêmes peut-être, — y transporteront leurs instrumens, chaque famille prendra d'assaut sa petite table, et, pendant des heures, tout ce monde se gorgera de viande froide et de bière au son des valses de Johann Strauss. En attendant, chacun est à son poste, l'oreille tendue, la bouche close, le livret ou la partition sur les genoux.

Le texte de *la Passion* de Bach n'est autre chose que la traduction littérale de l'évangile de saint Matthieu, entrecoupée d'intermèdes lyriques dans lesquels un groupe de fidèles exprime ses sentimens au spectacle de la divine tragédie qui est censée se dérouler sous ses yeux. Le récit de l'évangéliste, les paroles du Christ, des apôtres, de Pilate et des juifs alternent ainsi avec les airs, les récitatifs, les chœurs des assistans; dans les momens solennels, l'église élève à son tour la voix par le choral liturgique. Pour établir la démarcation entre ces trois élémens juxtaposés dans son œuvre, Bach a divisé ses exécutans en deux groupes princi-

paux qui ont chacun leur orchestre ; un troisième chœur, accompagné par l'orgue, est chargé du choral. Cette distribution systématique n'empêche pas cependant le maître, dès qu'il veut frapper un grand coup, de réunir en une seule masse les trois chœurs, les deux orchestres et l'orgue. Les nuances caractéristiques du coloris musical accusent d'ailleurs suffisamment les contrastes. Aussi longtemps qu'il suit le texte sacré, J.-S. Bach se renferme dans la déclamation mesurée, avec un simple accompagnement d'orgue pour la narration du récitant, avec de sobres dessins d'instrumens à cordes chaque fois que le Christ prend la parole. Les apostrophes des apôtres et des juifs, empruntées à l'évangile, sont brèves et heurtées, sans la moindre digression musicale ; mais, sitôt qu'il n'a plus affaire qu'à son librettiste, le compositeur déploie toutes ses richesses. Les chœurs de fidèles se développent en style figuré, les airs sont traités comme ceux des cantates. Dans les admirables récitatifs qui leur servent d'introduction, le génie de Bach donne sa pleine mesure. Rompant avec la coupe traditionnelle, libre de toute entrave, il s'abandonne aux élans de l'inspiration, pendant que le dessin obstiné des accompagnemens d'orchestre maintient, jusque dans le désordre lyrique des modulations et de la mélodie, l'unité de lignes et la cohésion de l'ensemble. Mais ces brusques élans vers le monde idéal n'ont que la durée d'un instant ; bientôt les instrumens se taisent et le douloureux récit reprend, accompagné par l'orgue seul. Par momens, le chœur des fidèles se mêle à l'action pour appeler sur la tête des Juifs les vengeances célestes ou proposer au Christ de veiller à sa place au mont des Oliviers. Le choral lui-même prendra sa part du drame : quand les disciples, interrogeant leur maître, demanderont l'un après l'autre lequel d'entre eux doit le trahir, l'église va se frapper la poitrine et s'écrier : « C'est moi qui devrais expier sur la croix, car c'est pour moi qu'il va mourir ! » Encore un de ces traits de génie familiers à Bach dans l'emploi du choral.

Ce vaste dessein d'un mystère où l'ode, le drame et l'épopée se donnent la main, est d'une telle audace que le compositeur a senti le besoin d'y préparer son auditoire par un prologue vocal et instrumental contenant la synthèse de l'œuvre. C'est une marche au Calvaire dont les harmonies douloureuses se déroulent sur une progression haletante, comme pour gravir les pentes du Golgotha. Les deux chœurs s'interpellent ; les filles de Sion invitent les fidèles à contempler ce spectacle inouï d'un Dieu marchant au supplice. Au milieu de leurs interjections de stupeur et de désespoir, le troisième chœur, qui semble planer sur la scène, entonne le choral : « Agneau de Dieu immolé sur la croix ! » Un pareil début transporte l'âme à

de telles hauteurs qu'on se demande comment l'on pourra s'y maintenir et qu'on appréhende le moment où le simple récit de l'évangéliste va succéder à la symphonie. Mais Bach fera ce tour de force de donner à la froide narration dont il doit respecter le texte un puissant intérêt musical. Il faut l'entendre en allemand pour comprendre ce que peut la seule force expressive de la musique. Les effusions de la Cène, l'angoisse du jardin des Oliviers, l'horreur du baiser de Judas, tout est rendu par le seul trait mélodique. Dans la question, réputée moderne, de l'accord de la musique et des paroles, le *cantor* de saint Thomas avait donc depuis longtemps dit son mot, et tel qu'on pouvait l'attendre de son esprit large et profond; il s'attache au sens général du texte et en souligne soigneusement les effets, mais sans jamais s'astreindre à un mot-à-mot puéril. La déclamation lyrique, dont on a fait honneur à Gluck, et qu'on prétend retrouver dans le drame musical de Richard Wagner, avait été ainsi portée, il y a cent cinquante ans, par Sébastien Bach, à sa plus haute puissance.

La scène au jardin des Oliviers est menée comme un acte de drame. Jésus, l'âme triste jusqu'à la mort, — (quelle modulation poignante sur cette simple phrase !) — Jésus se retire pour prier avec deux de ses disciples. Cependant, le chœur mystique des fidèles cherche à soutenir son courage. « Je veux veiller pour toi, » chante le ténor dans un mouvement d'ineffable tendresse. La basse se prosterne avec le Christ au pied de son Père, et le chœur gourmande les apôtres endormis. Les Juifs approchent et s'emparent de leur victime. Sur une marche lugubre de l'orchestre, deux voix de femmes qui se répondent font entendre une plainte déchirante; les fidèles s'indignent, ils crient aux soldats d'arrêter, puis, réunis aux disciples, ils demandent à la terre d'engloutir ces misérables. Un grand trait des basses, repris par l'orchestre et par les voix, roule à travers le chœur comme un tonnerre, scandé par de formidables accords en batteries; l'orgue éclate à son tour; il semble que le sol va s'entr'ouvrir... Soudain tout se tait, les disciples ont fui, et au milieu de cette solitude, le choral de Claude Goudimel : « Homme, pleure sur ton péché, » rappelle l'assistance au sentiment du repentir et de la foi.

Dans la seconde partie la scène change. Le Christ est abandonné de tous; les deux chœurs n'en formeront qu'un désormais; et cette foule hurlante va demander sa mort à grands cris. La piété des fidèles n'aura plus pour interprètes que des voix isolées, mais l'expression de la douleur n'en sera que plus pénétrante. Elle croît à chaque pas, et l'émotion semble gagner l'évangéliste lui-même. Dans sa bouche, le récit de la faute et du remords de Pierre est

plus touchant peut-être que le lamento qui vient ensuite, accompagné par les sanglots des violons. Lorsque Pilate demande de quel crime Jésus est coupable, le soprano répond pour lui : « Il a fait du bien à tous, il a rendu la vue aux aveugles, voilà tout ce qu'il a commis. » Le cri : « Barabbas ! » lancé sur l'accord de septième diminuée, le chœur : « Qu'il descende de la croix, s'il est le Fils de Dieu ! » ont une incroyable énergie. A partir du crucifiement, la musique prend un caractère extatique et vraiment surhumain. On dirait que l'âme dégagée des liens du corps flotte librement dans l'espace. L'arioso : « ô Golgotha! » est l'inspiration la plus sublime qu'il m'ait été donné d'entendre. Dans toute la musique, je ne vois guère que l'adagio de la Neuvième Symphonie à comparer avec ces quinze mesures brûlantes d'une flamme intérieure. Quand tout est consommé, le choral revient une derrière fois en sourdine et comme transfiguré par des harmonies qui n'appartiennent plus à la terre. Quelques mesures du récit de l'évangéliste pendant lesquelles le sol tremble et les tombeaux s'entr'ouvrent, puis le silence du sépulcre et l'adieu des fidèles, ramènent le chœur final, admirable épilogue où l'élan de la reconnaissance domine l'expression de la douleur.

Combien de chefs-d'œuvre justement admirés pâliraient devant cette composition unique, de proportions si vastes, d'aspects si variés, d'inspiration si haute, d'exécution si précise ! Peut-être va-t-on regretter maintenant qu'elle reste comme perdue au milieu de tant d'autres que l'on qualifiera de sèches et d'abstraites. Ce serait une nouvelle erreur. Ces fugues (voilà le terrible mot lâché !), ces chorals d'orgue, ces préludes, gardons-nous d'en médire. Leurs beautés sévères ont leur attrait. Si elles ne sont pas, comme un certain fétichisme voudrait le faire croire, l'expresssion dernière de la musique, elles ont leur place marquée dans l'œuvre du maître, et peut-être qu'en nous en montrant une face nouvelle, elles vont nous conduire à la solution du problème qui s'est posé au début de cette étude.

III.

Le génie de Bach éclate dans toutes ses œuvres. Mais c'est peu de le reconnaître, il faut le définir. De quelle race est-il, et de quel rang? Ici les commentateurs se dérobent par des généralités laudatives, où il entre peut-être, de la part de la critique allemande, une arrière-pensée de réparation et de remords. C'est trop peu cependant de quelques adjectifs pour une pareille tâche, et

quand on a réussi à appeler l'intérêt sur un tel maître, il faut s'attendre que la curiosité montrera plus d'exigences. En cette matière, les épithètes même les mieux choisies laissent toujours place à l'équivoque. J.-B. Bach est profond, mais Berlioz et Schumann non plus ne manquent pas de profondeur ; pathétique, mais Beethoven et Verdi le sont aussi, chacun à sa manière ; prodigieusement habile à manier les formes musicales, mais l'extrême habileté de main est le trait commun, — le seul, je dois le dire, — de Mozart et de Wagner. L'auteur de *la Passion* est un génie complexe qui commande l'observation attentive et fidèle, une grande figure qu'il ne faut pas traiter par les surfaces. Pour descendre par l'analyse dans les mystérieuses profondeurs de cette âme d'artiste, il serait indispensable de discuter la valeur esthétique de ses procédés, de retracer l'état complet de la musique à son époque, en France et en Italie aussi bien qu'en Allemagne. Alors seulement il nous apparaîtrait sous son aspect original et propre ; on saurait précisément ce qu'il doit à ses précurseurs, ce qu'il y a ajouté de son fonds, et, la part ainsi faite des temps et du milieu, le côté supérieur et impérissable de son œuvre se dégagerait nettement. M. Spitta, lui-même, a reculé devant cette entreprise ; il aurait dû tout au moins protester plus énergiquement contre les idées fausses qu'une admiration maladroite cherche à propager à cet égard. A entendre certains de ses biographes, J.-S. Bach serait une exception prodigieuse, un être à part créateur d'un monde à part, sans racines dans le passé, sans attaches avec son siècle, sans état civil, défiant tous les procédés de classification connus. Ils en font, pour employer la phraséologie allemande, un *autodidacte* qui n'a eu rien à apprendre de personne, étant parvenu de prime-saut par ses seules forces à l'apogée du savoir. Ce phénomène de génération spontanée serait inouï dans l'histoire de l'art. Un grand artiste est le produit de plusieurs siècles, la synthèse de toute une époque. Le génie ne crée pas l'art de toutes pièces, il rassemble seulement et met en mouvement les forces inertes que des légions d'ouvriers obscurs ont lentement accumulées. Jean-Sébastien n'échappe pas à la loi commune. Il n'a pas eu de professeur en titre, il a cherché lui-même et choisi ses modèles, peu importe. Qu'il ait appris ce qu'il sait à l'école des théoriciens, qu'il l'ait découvert par l'étude directe des maîtres, ou qu'il le tienne, par affiliation, de l'hérédité psychologique, ce musicien, descendant de quatre générations de musiciens, ne peut être que l'homme de la tradition. Ses maîtres, ils s'appellent Reinken, de Hambourg, Jean-Christophe Bach, son oncle, d'Eisenach, et George Böhm, qui lui apprit à développer le choral, et Diétrich Bux-

tehude, dont le style original présente avec celui des préludes de si frappantes analogies. Quant à ses modèles, il a pris soin de nous renseigner lui-même en leur empruntant des thèmes, en transcrivant leurs œuvres. On a trouvé, copiées de sa main, des pièces de Palestrina, de Frescobaldi, de Lotti, de Vivaldi, de Caldara, de Keyser, de Graun, de Couperin. Et ce n'étaient pas là des maîtres dont il n'y eût rien à apprendre. Dès ce moment, la langue de la musique était faite. Palestrina et Roland de Lassus avaient porté à sa perfection l'art d'écrire à plusieurs parties. Descartes, avant Rameau, avait posé les principes de la basse fondamentale ; Monteverde, en découvrant la loi de la tonalité, avait déterminé le véritable centre d'attraction des forces musicales et préparé ainsi l'unité de la composition; enfin le *tempérament*, audacieux compromis entre les tons dièses et bémols, venait d'ouvrir à la modulation des horizons sans limites. La période d'élaboration n'avait pas duré moins de quatre siècles. Comment, après avoir d'abord accompagné le chant grégorien en notes égales à l'octave et la quinte, l'idée vint aux *déchanteurs* gallo-belges du XIIIe siècle de faire servir les chansons populaires de leur temps à l'accompagnement du plain-chant liturgique ; comment ces accouplemens hideux suggérèrent peu à peu des combinaisons moins barbares ; comment la sélection en rejeta les élémens les plus imparfaits, comment, en un mot, la polyphonie du moyen âge engendra l'harmonie ; c'est ce que les excellens travaux de Bottée de Toulmont, de M. de Coussemaker et de l'abbé Morelot n'ont pas encore complètement éclairci. On reconnaît seulement pendant cette phase le double phénomène qui, partout, accompagne l'évolution moderne : la transfusion lente de l'idiome vulgaire dans la langue savante, l'action réflexe du Nord sur le Midi et du Midi sur le Nord, attestée par les continuelles migrations des artistes. Le contre-point naît dans le pays des Van-Eyck ; les Français Jehannot Lescurel, Guillaume de Machault, Josquin des Prés, Goudimel, le perfectionnent ; l'Italie s'y adonne la dernière et le transforme à son image. Pendant que son génie simplificateur élimine, résume, subordonne, et tend à faire dominer au-dessus de toutes les parties un chant unique sur lequel se concentre tout l'intérêt, le particularisme allemand, devinant la formule de nos positivistes, cherche le progrès dans la complication croissante. Un vieux maître de chapelle provençal fixé dans la France du Nord, Annibal Ganter, disait : « Il faut avouer que ceux de notre pays ont bien plus d'air en leur musique, mais ceux de celui-ci ont plus d'art en la leur, encore qu'il semble que l'un n'est pas bon sans l'autre, car en mariant l'art avec l'air, il y a de quoi contenter chacun. » La querelle, on

le voit, ne date pas d'hier entre la musique chantante et la musique abstraite, entre mélodistes et harmonistes, et il est également curieux de voir de bonne heure l'éclectisme français tracer sa route entre les deux. Comme toujours, l'abus était né de l'exagération des systèmes. Contemporaine de la scolastique, la polyphonie en avait apporté l'esprit dans la musique. Aucun art, il faut le dire, ne prête davantage à l'abstraction. Cette langue qui n'exprime pas d'idées, qui ne trouve ni modèle dans l'antiquité, ni terme de comparaison dans la nature, semble vouée aux subtilités, aux songes creux, à la logomachie, aux formules vides et stériles, et les primitifs s'en donnèrent à cœur-joie. Lorsque cette quintessence de rhétorique pénétra en Allemagne par les Flandres, elle y trouva le terrain particulièrement propice. Les pures combinaisons de mots, où le Français ne voit qu'un jeu d'esprit dont il se lasse vite, ont pour la race allemande un mystérieux attrait. L'Allemand croit à la vertu des paroles et prête aux grimoires une puissance cabalistique. L'influence des sciences occultes est encore reconnaissable aujourd'hui dans les pays d'outre-Rhin, et l'on prétend qu'avant de mettre à la scène la légende du docteur Faust l'alchimiste, Goethe s'adonna pour son propre compte à la recherche du grand œuvre. Rien d'étonnant si la période scolastique de la musique s'est prolongée pour l'école allemande plus que pour ses deux rivales. Depuis longtemps l'Italie et la France ont cédé au grand courant mélodique, que l'Allemagne, confinée dans ses laboratoires, s'attarde encore à des triturations polyphones. Elle a rêvé de produire l'harmonie par l'enchevêtrement de mélodies superposées, et ses efforts n'aboutissent qu'à détruire harmonie et mélodie, l'une par l'autre.

Comme la scolastique avait pris pour formule le syllogisme, la polyphonie trouva son expression dans la fugue. Dans ce genre de composition, deux phrases exactement symétriques modulant en sens contraire, forment un sujet qui se dédouble, se développe, se renverse, revient sur lui-même, passe successivement d'une partie à l'autre, en alternant avec un contre-sujet qui se meut d'après les mêmes lois. C'est, comme on voit, un procédé de composition reposant uniquement sur la symétrie, mais doué de cette beauté particulière qui résulte de toute ordonnance symétrique. Au début, l'Italie et l'Allemagne en font également leurs délices. Gabrieli, Frescobaldi, Scarlatti, y excellent avant Haendel et Buxtehude. En dehors du théâtre, toute pièce de musique est construite sur ce modèle. La mélodie sort du cerveau des musiciens armée en thème de fugue. Pour cette période de l'art, le mot de Novalis et de Charles Blanc est rigoureusement exact : La musique est une architecture sonore, et j'ajouterai : une architecture en mouvement.

La fugue est ainsi le premier type complet de la composition musicale. En y apportant pour la première fois l'enchaînement des idées, la cohésion des parties, l'harmonie de l'ensemble, elle l'a élevée au rang des beaux-arts. C'est donc à bon droit que les conservatoires lui dressent des autels. Mais d'y emprisonner décidément la musique, c'était une illusion qui dura peu. Un thème susceptible de plusieurs modes de renversement, une mélodie qui doit trouver son accompagnement en elle-même, ne jaillissent pas de source; il y faut l'effort d'une méditation laborieuse. Renfermer une idée naturellement belle dans une forme étroite et précise, c'est le propre du poète et de l'artiste; mais concevoir en vue de certaines conditions de forme est œuvre de géomètre. Les combinaisons artificielles de la fugue excluent toute spontanéité, l'inspiration étouffe sous ses lois mathématiques. Ce n'est plus la rigueur salutaire qui donne à l'expression son plein relief, c'est le lit de Procuste, d'où la pensée sort mutilée et grimaçante. Les Italiens, qui devinèrent ces choses de bonne heure, reléguèrent la fugue à l'église, où elle n'avait que faire. Les organistes de l'Allemagne, Schütz, Scheidt, Gaspard de Kerl, Kuhnau, Pachelbel, Froberger, cantonnés dans leurs formules sacramentelles, continuèrent à piétiner sur place, les uns rudes et gauches, les autres frottés de culture italienne, tous secs, étriqués, anguleux, sans imagination, sans personnalité. C'est alors que Haendel et Bach entrent en scène. Haendel, génie cosmopolite, ne garde de la polyphonie que la forte charpente harmonique; sa composition procède par grandes lignes et par masses, préoccupée avant tout de la perspective. Bach, génie de terroir, reste fidèle à la tradition nationale. S'il étudie les maîtres étrangers, ce n'est pas pour suivre leurs traces, mais pour prendre à chacun ce qu'il sait pouvoir s'approprier, à Couperin sa grâce, aux Vénitiens leur sentiment exquis de la couleur et de la forme. Il reste Allemand par la profondeur naïve de l'expression, par la mélancolie religieuse, par l'entrelacement compliqué des motifs, par la recherche du détail ornemental. A son tour, il s'empare de la fugue, l'assouplit, la développe en tous sens, y porte la lumière, le mouvement, la vie, pour en faire l'instrument docile de sa vaste pensée. Ce choix d'une forme particulièrement stricte et rebelle n'implique pourtant nulle abdication de son indépendance; c'est une pure coquetterie d'artiste qui se plaît à accumuler les difficultés pour se donner le plaisir de les vaincre en se jouant. Aussi en prend-il à son aise avec les prétendues règles du genre. Il faut voir quels ornemens capricieux sa fantaisie brode sur la trame serrée du contrepoint, avec quelle liberté il amène des épisodes inattendus, de quel air souverain il suspend brusquement le mouvement complexe des groupes pour laisser déborder son cœur dans de larges harmonies.

A chaque instant, il brise le cadre; mais, quand même disparaît la symétrie extérieure, l'œuvre se soutient par ses merveilleuses qualités de pondération et d'équilibre : ces épisodes sont tirés des entrailles mêmes du sujet; ces figures ornementales ont leur vie propre; tout est en pleine éclosion, tout prend une âme, tout chante et, comme le dit M. Cart, l'élan est tel que parfois les parties d'accompagnement entraînent dans leur mouvement les parties principales. Voilà, certes, des beautés sur lesquelles le temps n'a pas de prise. Le mot de Kiesewetter : « Il a ouvert son ère et il l'a fermée » est vrai de Palestrina, mais non de Bach. Traditionnel par les procédés, moderne par l'inspiration, Jean-Sébastien résume le passé et inaugure l'avenir; il anime les froides abstractions de l'école, et l'esprit scolastique est vaincu avec les armes mêmes que la scolastique a fournies.

Par ce dernier aperçu, nous nous trouvons reportés, non plus seulement à Bourdaloue et à Corneille, mais à la poésie du XIIIe siècle. Le nom de Dante s'impose immédiatement à l'esprit, et, du même coup, il semble que les côtés restés obscurs du génie de J.-S. Bach vont arriver en pleine lumière. Si l'on considère que le premier épanouissement de l'art musical retarde de près de quatre siècles sur la moderne évolution artistique et littéraire, que l'une et l'autre manifestation suit immédiatement la période de formation de la langue, que l'Allemagne protestante du XVIIe siècle a la même foi profonde, la même fraîcheur d'impressions que l'Italie de Cimabuë et de Brunetto Latini, qu'ainsi J.-S. Bach est placé, comme Dante, sur les confins d'un moyen âge et d'une renaissance, la similitude des milieux montrera chez ces deux génies, représentans des temps anciens et précurseurs de l'ère nouvelle, l'alliance intime d'élémens contradictoires en apparence, la beauté intellectuelle unie à la beauté sensible, la poésie formulée dans le langage scientifique, l'austérité passionnée, la sensibilité la plus délicate cachée sous les artifices de la rhétorique, un art à double face, naïf et raffiné, tendre et subtil, ingénieux et sincère, mystique et profondément humain, l'art des œuvres mystérieuses et sublimes qui gardent à travers les âges leur immortelle jeunesse :

Die unbegreiflich hohen Werke
Sind herrlich wie am ersten Tag...

IV.

« Toute la musique est dans les fugues de Bach, » répète volontiers l'un des maîtres de l'opéra français. C'est sans doute beau-

coup dire, quoique la fantaisie en *sol* mineur soit du même ordre que le final de *Don Juan*, quoique le prélude en *mi* bémol, la toccata en *fa*, la fugue brève en *mi* mineur et son prélude annoncent Beethoven. Une corde pourtant manque à cette lyre, et l'auteur de *Roméo* le sait mieux que personne. On chercherait inutilement dans les fugues, et même ailleurs, l'expression de l'amour profane. Mais si l'on veut dire seulement que toutes les formes musicales, les plus hardies comme les plus simples, s'y rencontrent, on dit vrai. De nos prétendues découvertes rythmiques, harmoniques, chromatiques, enharmoniques, il n'en est pas une qui n'y soit réalisée par le croisement, par la conjonction des parties. A peine pouvons-nous revendiquer pour nos modernes la science du coloris instrumental, car nous ignorerons toujours ce qu'à l'exécution le *cantor* de Saint-Thomas apportait d'élémens pittoresques dans sa musique, par l'ingénieux mélange des registres de l'orgue. Mais alors, pourquoi, depuis J.-S. Bach, n'écrit-on plus de fugues en dehors de l'école? D'abord, et sans parler des Français, il existe des fugues de Chérubini, de Mendelssohn, de Schumann, de Liszt, qui valent, comme passe-temps archéologique, les vers latins de Santeul. Et puis, la vitalité, l'autorité d'une œuvre, n'ont rien à voir avec la persistance du genre auquel elle appartient. Nous l'avons dit, chez Bach le style fugué n'est qu'un moyen, et un moyen qui n'est pas à la portée de tous. Lui seul était capable de le plier à l'expression pathétique; entre les mains des imitateurs, il reprend sa sécheresse, sa raideur originelle. La fugue était condamnée à disparaître avec lui; mais cette branche morte a poussé des rejets vigoureux dans toute la musique. Mozart, à qui le vieux Doles faisait les honneurs de la bibliothèque de Saint-Thomas, demeurait confondu en parcourant les quelques manuscrits de Bach qui s'y trouvaient encore. Le cri d'admiration qui lui échappe a toute la candeur d'un aveu : « Il y a donc encore quelque chose à apprendre! » Quelle simplicité, et quel hommage! Cette visite à Leipzig, pendant laquelle Mozart a dû connaître les motets, *la Passion de saint Matthieu*, et probablement aussi plusieurs cantates, est de l'année 1788, entre *Don Juan* et *Così fan tutte*. Qui oserait affirmer qu'elle est étrangère aux œuvres de la dernière manière, *la Flûte enchantée*, le *Requiem*, dans lesquelles la tendance allemande l'emporte décidément? Et cette transformation n'est pas un phénomène isolé. A mesure que l'influence italienne perd du terrain en Allemagne, on y voit grandir celle de J.-Sébastien Bach. Elle est visible chez Beethoven, plus sensible encore chez ses successeurs; elle s'affirme à chaque pas chez J. Brahms et chez Richard Wagner. Non, certes, que je veuille faire remonter à Jean-Sébastien les aberrations de la soi-disant musique de l'avenir!

Les bigarrures du style, l'harmonie trouble, la tonalité équivoque, la modulation louche, tout cela est bien à Wagner et à lui seul. Mais cette habileté technique à laquelle il faut rendre justice, et qui reste son titre le plus sérieux à l'admiration des musiciens, le meilleur de son bagage, il la doit à Sébastien Bach. La dangereuse utopie de l'incarnation du personnage dans un motif, Wagner l'a prise de Berlioz; mais l'art de transformer à l'infini ce motif, d'en varier les attitudes, d'en préparer le retour avec une dextérité que Berlioz a toujours ignorée, où Wagner l'aurait-il appris, sinon dans *l'Art de la fugue?* L'œuvre du *cantor* de Leipzig n'est donc pas restée stérile, et le parti qu'en tire l'école allemande depuis cent cinquante ans montre de quelle ressource elle peut être encore pour la génération nouvelle. S'il ne s'agissait que de lui emprunter des procédés ou des formules, ce serait affaire aux conservatoires de prôner les compositions de Bach. Mais la doctrine qui s'y cache est si forte qu'elle peut nous servir de guide au milieu du désarroi de l'esthétique contemporaine. Quand on voudra reprendre à l'Opéra la tradition toute française de la vérité dans le drame musical, compromise par l'esprit de système, le sensualisme effréné, les prétentions philosophiques, le charlatanisme de l'école de Bayreuth, c'est encore au vieil homme d'église qu'il faudra demander conseil. Conformer la musique au sens des paroles, c'est fort bien, mais à la condition qu'on s'attachera non pas au mot, mais à l'idée; — proscrire, au nom des vraisemblances scéniques, l'air à compartimens de l'ancien opéra italien, avec sa mélodie tirée au cordeau comme une plate-bande de Versailles, rien de mieux, pourvu cependant qu'à cette symétrie artificielle et tout extérieure on substitue des lignes, des horizons, une perspective; — imprimer à la tragédie musicale l'allure rapide du drame, à merveille, moyennant qu'on y fasse une part à l'élément lyrique, dont la musique ne peut absolument se passer. Voilà ce que répondrait le maître de *la Passion* à qui saurait l'interroger. Le jour où, par la pratique plus intime de son œuvre, ces convictions auront pénétré plus avant, le goût français n'aura rien à redouter des entreprises du wagnérisme.

René de Récy.

UN

HISTORIEN ROMANTIQUE

W. HEPWORTH DIXON.

I. *Her Majesty's Tower*, 4 vol., 1860. — II. *History of two queens*, 4 vol., 1873. — III. *Royal Windsor*, 4 vol., 1878.

Notre histoire nationale est pleine de la rivalité entre la France et l'Angleterre; il n'y en a que peu de traces dans l'histoire nationale des Anglais. C'est que les luttes sur les champs de bataille de la Picardie ou de la Guyenne ne furent pour nos voisins que des guerres de conquête; leur indépendance, leur existence propre, à l'inverse de nous, n'y furent jamais en jeu. En raison même de leur situation insulaire, les Anglais ont, plus qu'aucun autre peuple, le souci d'être seuls maîtres chez eux: les Français ne les y ont à aucune époque sérieusement menacés. La race anglo-saxonne est si imbue de cette idée qu'elle l'a transportée avec elle au-delà de l'Atlantique. Ce même esprit inspira la doctrine de Monroe : L'Amérique aux Américains. Or, qu'est-ce qui menaçait l'indépendance de l'Angleterre lorsqu'au sortir du moyen âge l'Europe actuelle se forma et que les nations entrèrent en relations de voisinage? Ce fut d'abord le saint-siège, puis son allié, son soutien, parfois son maître, le roi d'Espagne. Ce fut donc contre le pape et contre le roi d'Espagne que l'Angleterre eut à se défendre. La lutte commence dès la fin de la guerre des Deux Roses, dès qu'il existe à Londres un roi non contesté qui veut entrer en rapports diplomatiques avec les autres états du continent; elle se continue jusqu'au triomphe de l'autonomie anglaise par l'établissement sur le trône de la dynastie

d'Orange. En cet espace de deux siècles qui vit l'enfantement et la croissance de l'église anglicane, qui est à vrai dire la période critique du royaume britannique, la France est tour à tour l'alliée ou l'adversaire de l'Angleterre, suivant le hasard des événemens ou le caprice du prince ; l'Espagne est toujours l'ennemi héréditaire.

Voici un écrivain amoureux des traditions de son pays qui s'efforce, après avoir étudié les annales, de reproduire la physionomie de l'époque plutôt que les faits. Hepworth Dixon n'est pas un historien classique, ni par les idées ni par la méthode; s'il a étudié l'histoire par occasion, il y a été amené de loin, après s'être essayé dans d'autres genres bien différens. Après avoir débuté, jeune encore, dans des journaux de province, il avait tenté la fortune du barreau avec peu de succès; puis il était revenu à la littérature et y avait réussi. De 1853 à 1869, il dirigea l'*Athenæum*, qui fut entre ses mains un précieux recueil d'informations littéraires. Malgré les soins constans qu'exige une publication hebdomadaire, il trouvait le temps d'être un touriste intrépide. Parcourant tour à tour la terre-sainte, l'Amérique, la Russie, il racontait au retour ses impressions de voyage, s'attachant toujours à peindre sous un aspect nouveau les pays qu'il avait visités (1); mais, à toute époque et en toute contrée, il a toujours en vue la grandeur de sa patrie, les causes de sa prospérité actuelle ou de ses malheurs du temps passé. Hepworth Dixon a donné trois gros ouvrages sur les temps déjà anciens où s'est formée la nation anglaise : il y a raconté l'histoire à sa manière, plus anecdotique que précise; peut-être est-ce le meilleur moyen de bien décrire l'esprit du temps. On n'y trouvera pas un mot de haine ou même de simple rancune contre la France ; en revanche, la papauté et l'Espagne y sont les ennemis de tous les instans. Il nous est facile, à nous qui avons eu d'autres intérêts en jeu du XVIe au XVIIIe siècle, de dire que l'auteur n'est pas un juge impartial. Il n'est pas cependant sans intérêt de voir comment un Anglais apprécie à son point de vue les hommes et les événemens de cette époque.

I.

Lorsque Henri VII fut proclamé roi sur le champ de bataille de Bosworth (1485), l'Angleterre ne ressemblait plus à ce qu'elle avait été sous Henri V, soixante-dix ans auparavant. Bien que le souverain portât encore le titre de roi d'Angleterre, de France et d'Irlande, il ne comptait guère plus en Europe que le doge de Venise ou le roi d'Ecosse. Trente années de guerres civiles avaient épuisé le pays, anéanti la plupart des familles nobles, ruiné les villes et les campa-

(1) Voir *la Nouvelle Amérique*, par M. É. Montégut, dans la *Revue* du 1er mai 1868, et *la Russie libre*, par M. Cailliatte, dans la *Revue* du 15 avril 1871.

gnes. Après avoir possédé la moitié de la France, les Anglais ne détenaient plus que Calais sur le continent; leurs ports étaient bloqués par les flottes françaises. La nation entière était en décadence; on ne saurait citer de ce temps-là ni un poète, ni un savant, ni un orateur. L'église seule avait traversé cette épouvantable crise sans être diminuée. Au milieu des actes de violence, elle avait toujours su protéger ceux qui lui appartenaient, maintenir son droit d'asile, conserver ou plutôt accroître ses privilèges. Chacun des partis en lutte recherchait son appui. D'année en année le pape pouvait parler plus haut. Aussitôt entré dans Londres, Henri VII, dont les droits ne valaient pas mieux au fond que ceux de son compétiteur malheureux, n'eut rien de plus pressé que de faire publier en grande cérémonie dans la cathédrale de Saint-Paul, par le primat d'Angleterre entouré de nombreux évêques, la bulle d'Innocent VIII qui le reconnaissait roi d'Angleterre. On prétend qu'il enviait saint Louis à la France et que, pour ne pas être en reste, il voulut faire canoniser son oncle Henri VI. L'hommage qu'il rendait au souverain pontife était insolite. Lorsque le légat du pape avait demandé pareille déclaration à l'un de ses prédécesseurs, le parlement avait fièrement répondu : « Nous ne voulons, ni ne pouvons, ni ne devons permettre que notre seigneur le roi agisse ainsi. »

L'Espagne, au même moment, n'était pas moins dévouée au saint-siège. Ferdinand régnait en Aragon, Isabelle en Castille. Ni l'un ni l'autre n'avait été appelé au trône par droit de naissance; cependant ils avaient réussi à s'y établir solidement. Leur mariage même n'avait pu s'effectuer en vertu des lois alors en vigueur, car ils étaient cousins au degré prohibé; mais ils avaient obtenu la dispense du pape. Tout leur avait réussi. Il est vrai de dire que, si l'Espagne était alors prospère, le mérite en devait être attribué surtout aux Juifs dans le Nord, aux Maures dans les provinces du Midi. A la cour du roi Ferdinand, les hommes les plus influens étaient de race juive, convertis au christianisme, mais toujours attachés de cœur aux anciennes croyances de leurs familles. Tous ceux que la naissance ou l'éducation élevait au-dessus du vulgaire avaient conservé le goût de la liberté; nobles chevaliers, magistrats des villes ou professeurs des universités, ils s'intitulaient : Amis des lumières, *Amantes de las luces*. Les maires, les juges, les principaux personnages de la cour du roi Ferdinand étaient amis des lumières. Ils avaient leurs cortès, leur pacte fondamental, des institutions communales. L'un des articles de la charte d'Aragon disait expressément : « Aucune inquisition ne sera jamais établie. » Ils semblaient presque indépendans en comparaison de leurs voisins des plaines de Castille. Ces tendances libérales étaient favorisées par une culture scientifique et littéraire, car la renaissance des études grecques

et latines s'était étendue jusque dans ces montagnes. En revanche, les moines exerçaient une influence prépondérante sur le menu peuple, et le roi Ferdinand n'était que trop disposé à s'appuyer sur les moines et sur le peuple pour vaincre les résistances de ceux de ses sujets qui étaient plus éclairés et plus libéraux.

Dans le sud de la péninsule, c'était chez les Maures qu'étaient toutes les écoles, tout le commerce et tous les arts, on peut dire toute la civilisation. Les architectes maures bâtissaient les édifices publics de toute l'Espagne ; ils fabriquaient des armes et des vêtemens, ils fournissaient des artistes, des poètes, des médecins à l'Espagne entière. Leur supériorité intellectuelle était si bien reconnue que les jeunes Castillans allaient à Grenade se former aux belles manières, compléter leur éducation de gentilshommes. Qui pourrait dire ce que serait devenue l'Espagne au XVIIe siècle si cette vieille civilisation arabe s'était mélangée sans lutte, sous des princes tolérans, à la renaissance gréco-latine dont l'Aragon était le théâtre ! Au début du règne de Ferdinand et d'Isabelle, Juifs et Maures se sentaient également menacés, et les hommes intelligens prévoyaient déjà que l'expulsion de ces deux races enlèverait au pays tout ce qui s'y trouvait de science et de poésie, de commerce et d'industrie.

On sait comment Ferdinand et Isabelle accomplirent cette expulsion. L'œuvre était à peine commencée lorsque naquit leur cinquième enfant, Catherine d'Aragon, au mois de décembre 1485, dans le château fort d'Alcala. C'était une forteresse et en même temps un sanctuaire dont le cardinal Mendoza était le seigneur et prétendait être le seul maître ; terre d'église, soutenait-il, où la reine elle-même, bien que le château commandât la route de Saragosse à Tolède, ne jouissait d'aucun droit. Mendoza voulut seul enregistrer la naissance de la jeune princesse et seul lui conférer le baptême. Les deux souverains, quelque absolus qu'ils fussent envers leurs autres sujets, n'osèrent trancher la question dans le vif. L'affaire fut soumise à des arbitres qui eurent soin de la traîner en longueur de telle façon que tous les intéressés fussent morts avant que la sentence eût été prononcée.

S'il n'avait eu qu'à s'occuper de la guerre sainte, Ferdinand eût triomphé sans peine du calife de Grenade ; mais bien d'autres ennemis le menaçaient en Europe. Entre la France et l'Espagne subsistaient de petits états qu'il considérait comme dépendances de son royaume : d'une part, la Navarre ; de l'autre, le Roussillon et la Cerdagne. Or le roi de France possédait Perpignan ; il était tout-puissant à Pampelune grâce à une alliance de famille. Ferdinand avait à ménager le Portugal, où la princesse Jeanne, fille unique d'Henri le Libéral, dont Isabelle avait pris la couronne, vivait enfermée dans

un couvent. Maître de la Sicile et de la Sardaigne, héritier du roi de Naples, il ne pouvait qu'être vu d'un œil défiant par les princes et les républiques d'Italie et par l'empereur d'Allemagne, car il était connu pour être un voisin dangereux et envahissant. Où chercher un allié si ce n'est en Angleterre? Il y avait bien loin en ce temps de Tolède à Londres ; par terre, en traversant la France, le courrier le plus rapide ne restait pas moins de trois semaines en route ; par mer, la navigation était toujours longue, souvent périlleuse. On ne parlait plus guère sur le continent de l'Angleterre ravagée depuis vingt ans par la guerre civile ; on avait appris que des souverains y avaient été détrônés, d'autres assassinés ; à peine savait-on le nom de celui qui régnait alors. Cependant, entre la famille royale d'Espagne et celle des Tudors, il y avait des liens de parenté par des mariages anciens. Au surplus, la démarche courtoise que la politique commandait devait être, en outre, favorable aux intérêts du commerce espagnol. A cette époque, les traités internationaux prenaient fin par la mort du prince qui les avait signés. Depuis l'avènement d'Henri VII d'Angleterre, les navires de l'une des nations risquaient d'être saisis par les corsaires de l'autre. Et, pourtant, les deux pays avaient besoin de trafiquer ensemble. L'Espagne avait à vendre de l'huile, des vins, des cuirs ; l'Angleterre lui offrait en échange du blé et de l'étain. Les négocians assez habiles pour continuer leurs affaires au milieu de circonstances si difficiles s'y enrichissaient promptement. Ce n'est pas tout : l'amour des armes attirait en Espagne les cavaliers désireux de combattre les infidèles, et les pèlerins plus modestes venaient en pèlerinage aux sanctuaires de Santiago ou de Monserrat.

Bien des motifs justifiaient donc l'envoi d'une ambassade des souverains de Castille et d'Aragon au roi d'Angleterre. Ferdinand n'osa point s'y faire représenter tout d'abord par un homme d'importance. Il avait découvert auprès de Séville un certain Puebla, docteur en droit civil, quelque peu homme d'église parce qu'il était pourvu d'un canonicat, laïque néanmoins puisqu'il était père de famille, pauvre, délié, dépourvu de tout scrupule, du reste boiteux, frêle et maigre comme un ambitieux qui n'a point réussi. Ce fut à ce singulier personnage qu'il confia le soin d'aller sonder les intentions du roi Henri VII. Les instructions qu'il lui donna n'avaient pas plus de franchise que ne le comportait la mine de l'individu : « Amener l'Angleterre à déclarer la guerre à la France. Faire en sorte que, dans le traité d'alliance à conclure, toute la dépense et tous les risques soient du côté de l'Angleterre. Si les promesses d'amitié ne suffisent pas, offrir au prince de Galles la main de l'infante Catherine. » Puebla était de ces serviteurs qui ne compromettent jamais leur maître ; on les désavoue lorsqu'ils ne réussissent pas.

Embarqué sans suite et sans argent, le chanoine s'alla loger, dès son arrivée à Londres, dans une auberge d'ouvriers, avec lesquels il vivait à table commune. S'enrichir n'était pas le plus difficile; Ferdinand lui avait permis de vendre sa protection aux armateurs espagnols ou anglais qui voudraient acheter une sorte de garantie contre les risques que les corsaires leur faisaient courir. Il ne fut pas beaucoup plus embarrassé d'aborder un roi entouré de chapelains et d'aumôniers; son titre de chanoine lui servit d'introduction. Henri VII ne demandait pas mieux d'ailleurs que d'entrer en rapports avec son frère d'Espagne. Ces deux rois n'avaient pas seulement le même intérêt en Europe, qui était d'empêcher la France de s'étendre; ils avaient aussi les mêmes ennemis intérieurs, c'est-à-dire tous ceux qui discutaient l'autorité de l'église et réclamaient les libertés de la vieille charte. On ne les appelait pas encore les libéraux; le mot ne fut inventé que plus tard. Bien que très pieux pour la plupart, c'étaient en Angleterre des hommes qui contestaient l'autorité du saint-siège en matière temporelle, qui dédaignaient les saints et les images, méprisaient les moines et cherchaient volontiers la vérité dans la Bible. Henri VII voyait en eux des partisans de la maison d'York qu'il avait supplantée. Il les aurait livrés à l'inquisition, s'il l'avait eue à son service, comme Ferdinand avait livré à cette institution de la Castille les amis de la lumière dans son royaume d'Aragon. Il était d'un intérêt majeur pour lui de s'allier par mariage avec une dynastie que soutenait l'église de tout son pouvoir.

Puebla fut donc promptement admis à la cour et bientôt abouché avec les conseillers du roi d'Angleterre; mais celui-ci, pacifique par tempérament et par nécessité, — il ne voyait que trop combien son pays avait besoin de vivre en paix pendant bien des années encore, — voulait traiter en premier lieu la question du mariage et reléguer à une époque plus lointaine le traité d'alliance contre le roi de France. L'envoyé de Ferdinand vit qu'il ne pouvait avoir l'un sans l'autre. Ce fut alors sur les conditions accessoires que porta tout le débat, sur la dot en particulier. « Nous voulons une dot de 200,000 couronnes d'or, disaient les Anglais; et ils citaient d'autres mariages royaux de ce temps où la fiancée n'avait pas eu moins. — Mais les rois dont vous parlez, ripostait l'Espagnol, n'avaient qu'une fille à pourvoir; l'infante Catherine a trois sœurs aînées. — Que vous importe? ajoutait-on, votre roi en sera quitte pour établir un impôt de plus; c'est son peuple qui paiera. — Mais au moins l'argenterie, les joyaux que le roi donnera à sa fille seront acceptés comme acompte. » Le traité fut enfin conclu; non pas tel que Ferdinand l'avait désiré, car l'Angleterre ne s'engageait que vaguement à tenter la conquête de la Normandie et de la Guyenne, tandis

que les Espagnols attaqueraient le Roussillon et la Cerdagne. Il avait cependant promis sa fille, sans croire s'engager beaucoup, puisqu'elle n'avait que trois ans et que le prince Arthur était de quelques mois plus jeune. Henri VII prenait ce projet tout à fait au sérieux : il avait eu soin de recommander que la jeune infante apprît l'anglais et qu'on l'habituât dès lors à boire du vin, ayant appris que les infans de la maison d'Espagne n'avaient d'autre boisson que l'eau, ce qui ne convenait pas, à son avis, sous le climat brumeux du Nord.

Treize années s'écoulèrent; il n'était pas rare que les projets de mariages royaux fussent faits et défaits plusieurs fois dans ce laps de temps. Ferdinand avait toujours refusé, bien qu'il en eût été souvent sollicité, d'envoyer sa fille en Angleterre, où elle aurait reçu une éducation mieux appropriée à sa destinée future, n'y eût-elle appris que la langue de son époux. Cependant la situation du roi Henri VII s'était consolidée; grâce à de sévères économies, son trésor était plein; sa flotte en bon ordre; son armée bien disciplinée et pourvue d'une bonne artillerie. Il avait réduit à l'impuissance les factions hostiles, combattu avec succès les prétendans qui lui voulaient disputer le trône. Le pape et l'empereur étaient ses alliés; il était en paix avec le roi de France, qui offrait de marier le prince de Galles à une princesse mieux dotée que Catherine d'Aragon. Ferdinand, qui n'avait plus de motif d'ajourner l'alliance projetée, consentit à laisser partir sa fille.

L'enfance de l'infante Catherine avait été triste. Affiliée dès le plus jeune âge à l'ordre de Saint-François par le cardinal Ximénès, élevée entre un père que les soins de la politique occupaient seuls et une mère intolérante, elle avait vécu solitaire à l'Alhambra, au milieu d'un peuple terrifié par la persécution religieuse. Nul prince de sa famille ne l'escorta jusqu'au port d'embarquement. Elle partit seule avec une escorte de duègnes, d'écuyers, de chambellans, dont l'un, spécialement préposé à la garde de la dot qu'elle emportait, avait ordre de ne s'en dessaisir qu'après la consommation du mariage. Son entrée en Angleterre fut aussi brillante qu'avait été triste sa sortie d'Espagne. A peine débarquée à Plymouth, après une traversée longue et pénible qui lui fit jurer de ne jamais plus se remettre en mer, elle fut accueillie avec enthousiasme par la noblesse des comtés environnans; elle avait du sang de la famille d'York dans les veines; elle était la future reine; double motif pour qu'elle fût reçue mieux que ne l'aurait été le roi lui-même. Celui-ci accourut du reste à sa rencontre, accompagné du prince de Galles. La première entrevue ne fut pas sans embarras, car aucune personne de sa suite ne savait un mot d'anglais ni même de français, et les seigneurs anglais ne connaissaient pas davantage l'espagnol. L'étiquette espagnole faillit susciter une autre difficulté. Ferdinand, toujours

soupçonneux, avait peur que sa fille ne lui fût renvoyée si elle ne plaisait pas. Douée de moins de charmes que sa sœur Jeanne, archiduchesse d'Autriche, que Henri VII avait vue à Calais, elle pouvait déplaire à la cour d'Angleterre, où le roi, disait-on, ne voulait admettre que des beautés. Ferdinand avait donc prescrit que sa fille resterait voilée pour tous les yeux, même pour son futur beau-père et pour son fiancé, jusqu'au jour où le mariage serait consacré. Malgré les duègnes et les écuyers, Henri VII et son fils virent dès le premier jour le visage de la princesse, et ils laissèrent comprendre tout de suite qu'ils en étaient enchantés.

Le mariage eut lieu en novembre 1501, avec tant d'éclat que les Espagnols s'étonnèrent de trouver un tel luxe dans une île lointaine, qui était pour eux le bout du monde. Ferdinand et Isabelle, sans se préoccuper de l'extrême jeunesse des deux époux, avaient recommandé au roi d'Angleterre de ne jamais les séparer. Ils avaient hâte que leur fille eût des enfans. Leur seul héritier jusqu'alors, leur unique petit-fils, était Charles, fils de l'archiduchesse Jeanne, celui qui fut plus tard Charles-Quint, et c'était peu pour les nombreux royaumes qu'ils comptaient laisser à leur descendance. Mais le prince de Galles était chétif; son père l'avait envoyé au château de Ludlow, dans le pays de Galles; il y mourut cinq mois après son mariage. L'infante Catherine restait veuve en pays étranger, au milieu de gens dont les mœurs et la langue lui étaient inconnues.

C'était un rude échec pour les deux souverains de l'Espagne. Non pas qu'ils plaignissent beaucoup le sort de leur fille; ils l'avaient déjà sacrifiée à leur politique. Cette mort prématurée dérangeait toutes leurs combinaisons. Ils n'en voyaient qu'une conséquence: douairière du prince de Galles, Catherine ne serait jamais reine et n'aurait aucune influence sur ceux qui gouverneraient l'Angleterre. Plus que jamais, Ferdinand avait besoin d'être soutenu par l'Angleterre; le roi de France, Louis XII, lui disputait alors le royaume de Naples; le pape était favorable aux Français; l'Allemagne voulait rester neutre. Henri VII continuait de recevoir un subside annuel de 50,000 écus du roi de France, qui, pour mieux se l'attacher, proposait de marier le nouveau prince de Galles, Henri, à la princesse Marguerite, sœur du duc d'Angoulême. Ferdinand et Isabelle se dirent que le seul moyen de reprendre une situation prépondérante à Londres était de marier une seconde fois leur fille dans la famille des Tudors, au jeune prince Henri, frère de celui qui venait de mourir. Mais la parenté ou l'alliance était en ces temps un obstacle absolu au mariage d'après la loi canonique. On prétendait bien, en Espagne, que le pape avait tout pouvoir de lever la prohibition. Les docteurs anglais, moins disposés à admettre les prérogatives du saint-siège, soutenaient que la défense était d'ordre

naturel et que le pape n'avait pas lui-même faculté d'accorder une dispense. Henri VII était d'autant plus enclin à s'en tenir à ce dernier avis, qu'il se connaissait encore des ennemis et qu'il ne voulait accorder aucune prise à ceux qui seraient tentés plus tard de contester les droits de sa famille au trône.

Quinze années auparavant, lorsqu'il s'était agi pour la première fois d'entrer en relations avec un roi d'Angleterre dont le trône ne paraissait pas bien solide, les souverains de l'Espagne avaient pris pour intermédiaire un aventurier qu'ils se réservaient de désavouer en cas d'échec. Cette fois, après un traité d'alliance et un mariage dont une mort imprévue compromettait toutes les conséquences, un personnage plus important devait intervenir. Le duc d'Estrada fut donc envoyé à Londres; conseiller ordinaire et presque ami personnel de ses maîtres, il connaissait les secrets et les projets du gouvernement de l'Espagne. Il fut reçu avec les honneurs que méritait son rang à la cour; Catherine l'accueillit avec déférence; mais, dès qu'il voulut entretenir Henri VII du nouveau mariage que rêvaient les parens de la princesse, il comprit que la négociation dont on l'avait chargé avait peu de chance d'aboutir. L'Espagne voulait entraîner l'Angleterre dans une guerre contre la France; Henri VII avait renoncé depuis longtemps à revendiquer les prétendus droits que ses prédécesseurs avaient fait valoir sur la couronne de France; il ne songeait qu'à vivre en paix avec tout l'univers, espérant par là conserver la paix intérieure de ses états et faire oublier que ses droits avaient été jadis contestés. L'Espagne voulait marier l'héritier du trône avec la veuve de son frère; mais les conseillers les plus intimes du roi, entre autres le chancelier Warham, archevêque de Canterbury, objectaient la coutume et la loi canonique. Cependant personne ne voulait se brouiller avec Ferdinand et Isabelle. Quelqu'un suggéra que, dans le doute et même avec la certitude que le mariage projeté était incontestablement illicite, c'était une de ces affaires qu'il appartient au pape de juger ou même de résoudre par une dispense. Henri VII n'avait aucun motif de décliner cette proposition; il savait bien que l'appel à la cour de Rome était un ajournement lointain; tout délai permettrait d'attendre que les circonstances lui permissent un refus moins compromettant.

Son espoir fut en partie réalisé. Le pape régnant était Alexandre VI, enclin, par sa naissance espagnole, à satisfaire Ferdinand, et plus encore disposé à lui complaire, parce qu'il comptait sur la protection de ce monarque pour asseoir la fortune de son fils, César Borgia. Ce pontife n'avait pas moins d'intérêt à ménager le roi de France; des Tudors il n'avait rien à attendre. Mais à peine la question lui avait-elle été déférée qu'il mourut. Son successeur ne fut pape que trois semaines; il n'eut pas le temps d'y songer. Puis

Jules II fut élu. Henri VII se trouva dès lors avoir à Rome un défenseur influent en la personne du cardinal d'Amboise, qui, dans l'intérêt de son pays, voulait marier l'héritier du trône d'Angleterre avec une princesse française. La victoire remportée à Garigliano par Gonzalve de Cordoue sur les troupes françaises rendit, il est vrai, l'influence de l'Espagne prépondérante auprès du saint-siège. Jules II aimait trop l'Italie, il était trop jaloux de son indépendance, trop adroit politique, pour céder sans résistance aux injonctions de Ferdinand. Le cas de conscience qui préoccupait les principaux souverains de l'Europe avait été soumis à l'examen de deux vieux cardinaux; l'un d'eux était malade, il fallait attendre. A ce moyen dilatoire il fut répondu par un subterfuge. « La reine Isabelle est mourante dans son château de Medina del Campo, vint raconter l'ambassadeur d'Espagne. C'est pitié de lui refuser la décision qui fixera le sort de sa fille. » L'armée française était loin; l'armée espagnole menaçait Rome. Les cardinaux n'avaient pas encore émis leur opinion. Le pape crut se tirer d'affaire en donnant l'écrit qu'on lui demandait, sous condition que personne autre que la reine n'en aurait connaissance. Le sceau pontifical n'y était pas apposé. Ce n'était pas une bulle; au fond, c'était un document assez formel pour que le pape ne pût plus se déjuger. Les souverains de l'Espagne se hâtèrent, contrairement à la promesse donnée, d'en faire part à tous leurs conseillers et d'annoncer à l'univers entier le mariage de Catherine avec le second prince de Galles.

Ce prince avait treize ans; il n'était donc pas d'âge à contracter mariage, pas même à s'engager pour l'avenir. Henri VII avait juré que, lui vivant, cette union ne s'accomplirait jamais. Catherine restait à sa cour avec le titre de princesse de Galles, que le veuvage ne lui enlevait pas. Ferdinand ne pouvait qu'attendre jusqu'à ce que le prétendu fiancé de sa fille eût l'âge requis. Enfin, Henri VII mourut. Son fils était alors dans toute la force de la jeunesse, bien fait, habile à tous les exercices du corps, instruit, poète même lorsqu'il voulait s'en donner la peine. Les factions opposées, que son père avait dû calmer à force de prudence, ne lui suscitaient aucun compétiteur. Ce règne s'annonçait bien. Henri VIII et Catherine se connaissaient depuis longtemps; ils avaient su quels obstacles la politique, et plus encore la coutume, élevaient entre eux; ils s'aimaient. Le premier acte du nouveau roi fut d'annoncer à sa belle-sœur qu'il tenait à l'épouser plus qu'à toute autre chose sur la terre. Les conseillers laïques du jeune roi étaient favorables à cette alliance parce qu'ils redoutaient Ferdinand, alors plus puissant que jamais : les conseillers ecclésiastiques étaient divisés; si les plus rigides tenaient toujours pour prohibée une union entre beau-frère et belle-sœur, d'autres se montraient plus sensibles aux considéra-

tions politiques que l'affaire comportait. Ces derniers l'emportèrent; le mariage fut célébré au mois de juin 1509.

Quinze années se passèrent. Les événemens avaient donné raison à ceux qui prétendaient qu'une union contraire aux lois divines serait maudite et stérile. Des nombreux enfans que Catherine avait portés dans son sein, la plupart étaient venus au monde avant le terme; un seul avait vécu, et c'était une fille, la princesse Marie. Aigrie par le chagrin, vieillie par les infirmités, Catherine était plus mûre à quarante ans, en qualité d'Espagnole, que ne l'eût été une Anglaise de cet âge. Le roi, tout en continuant de lui témoigner de l'affection et de la confiance, avait cessé depuis longtemps de lui être fidèle. Il ne pouvait se mettre facilement en tête de la répudier, car il était toujours le fils dévot de l'église et le partisan sincère de l'autorité du pape. Sa dévotion au saint-siège était telle qu'il eut l'idée d'écrire un petit livre intitulé : *Défense des sept sacremens*. Précurseur des docteurs modernes de l'infaillibilité, il allait jusqu'à soutenir qu'un pape ne peut jamais se tromper. Ce petit livre, lourd par le style et banal par la pensée, lui valut de Clément VII le titre de défenseur de la foi ; Luther l'accusa d'avoir blasphémé Dieu. Quant aux Anglais, les plus sages, et Thomas Morus le premier, firent observer à leur souverain que le moment n'était pas venu de soutenir une telle doctrine puisque tous les rois de la chrétienté étaient en guerre contre le pape. Henri VIII ne consentit pas à atténuer en quoi que ce fût la thèse qu'il avait adoptée.

Néanmoins, quelques mois s'étaient à peine écoulés qu'il consultait les théologiens de son entourage au sujet de la validité de son mariage avec Catherine. A l'infaillibilité du pape il avait une autre doctrine à opposer : les rois ne sont pas liés par les mêmes lois que les autres hommes. Il n'avait pas besoin d'aller loin pour trouver des casuistes qui fussent de son avis. Du reste, toujours fier d'avoir été comparé à saint Augustin et à saint Jérôme à l'occasion de sa *Défense des sacremens*, il prétendait que l'affaire fût discutée par les canonistes les plus savans. Tout en recommandant le secret, il permit à Warham de soumettre l'affaire à une assemblée d'évêques, qui, sauf un seul, déclarèrent que le cas était douteux. Henri VIII, étonné de cette décision, consulta les plus illustres docteurs en hébreu et en droit canon qu'on pût lui indiquer. Alors la réponse fut plus précise : interrogés si l'obstacle à une union entre beau-frère et belle-sœur avait pu légalement être levé par le pape, ces docteurs déclarèrent que le pape n'avait pas pouvoir de lever les prohibitions établies par les saintes Écritures.

La plupart des historiens d'Henri VIII ont raconté qu'il répudia Catherine d'Aragon par amour pour Anne de Boleyn, qu'il désirait épouser. C'est un récit que les faits contredisent. L'affaire secrète

était déjà débattue par les docteurs et soumise aux délibérations des évêques d'Angleterre avant que le roi eût remarqué Anne de Boleyn. Le plan que poursuivait le cardinal Wolsey, alors tout-puissant, était tout autre. Archevêque d'York, premier ministre, légat du pape auprès de son souverain, il rêvait plus encore : il voulait la tiare. Les cardinaux d'Espagne et d'Allemagne, subjugués par Charles-Quint, ne pouvaient lui être qu'hostiles ; il crut gagner les suffrages des Français et des Italiens, opposés à l'empereur, en préparant un traité d'alliance entre François Ier et Henri VIII. L'une des conditions de ce traité était le mariage du roi d'Angleterre avec une princesse française, Marguerite de Valois ou Renée de Savoie. Ce fut au milieu de ces négociations qu'Henri VIII rencontra par hasard Anne de Boleyn dans une visite qu'il fit au vicomte de Rochford, son père. Il n'avait alors que trente-cinq ans ; il était dans la force de l'âge ; à toutes les qualités d'un brillant gentilhomme il joignait les séductions du souverain pouvoir. Les femmes qu'il avait remarquées ne lui avaient jamais été cruelles. Soit vertu, soit calcul, Anne refusa d'écouter le langage qu'il voulut lui faire entendre. On raconte qu'elle lui fit la réponse de doña Sol à Charles-Quint : trop noble pour être sa maîtresse, elle ne l'était pas assez pour être son épouse. Dans le monde où elle vivait, le caractère légal du mariage entre le roi et Catherine n'était plus admis. Le vicomte de Rochford revenait précisément d'une ambassade en France, où il avait discuté, d'après les instructions de Wolsey, l'union d'Henri VIII avec une parente de François Ier.

Ce que l'on avait appelé d'abord l'affaire secrète du roi était devenu une affaire publique à laquelle prenaient intérêt non-seulement les Anglais, désireux que leur souverain eût un héritier mâle, mais encore les monarques de l'Europe, puisque du mariage d'Henri VIII dépendait l'alliance de l'Angleterre. Que Catherine fût répudiée, l'influence espagnole s'évanouissait à Londres ; la petite-fille de Ferdinand et d'Isabelle ne pouvait plus être reine ; aussi Charles-Quint soutenait-il la cause de sa tante encore plus par raison politique que par affection de famille. Pour le même motif, le pape Clément VII, que presque tous étaient encore disposés à prendre pour arbitre, hésitait, partagé entre la crainte de l'empereur, qui dominait l'Italie, et le désir de se concilier les rois de France et d'Angleterre. Enfin le pape, se dérobant à l'influence de l'empereur, consentit à remettre la décision de l'affaire aux soins de deux cardinaux, qui se constitueraient à Londres en cour de justice. L'un des deux était Wolsey, le propre ministre d'Henri VIII ; son avis était connu d'avance. L'autre était Lorenzo Campeggio, sur qui le roi pouvait compter tout autant, parce qu'il se l'était attaché depuis longtemps par de nombreux bienfaits et, notamment, en lui donnant

un palais à Rome et en le nommant à l'évêché richement doté de Salisbury. Campeggio avait son plan arrêté d'avance. C'était d'exploiter les sentimens religieux de la reine et d'obtenir d'elle qu'elle consentît à se retirer dans un couvent. Il ne manquait pas d'exemples à citer de femmes de sang royal qui s'étaient soustraites par une résolution semblable aux vicissitudes de la vie politique. Mais Catherine n'y voulut rien entendre. Reine elle avait été et reine elle mourrait, bien que le roi ne voulût plus la voir ni même habiter sous le même toit.

Tous moyens dilatoires étant écartés par la résistance de la reine, les deux cardinaux ne pouvaient tarder davantage à ouvrir le débat pour lequel ils avaient été appointés. Un jour donc, ils entrèrent en séance au palais de Blackfriars, entourés du corps entier des évêques; devant la barre se tenaient d'un côté les avocats du roi, de l'autre ceux de la reine. Henri VIII était présent. Lorsque l'huissier eut appelé la cause, survint une scène que les partisans de Catherine invoquent volontiers en sa faveur, et non sans cause, car elle est empreinte d'une véritable grandeur : cette malheureuse princesse, semblant ne pas voir la cour qui avait mission de la juger, se jeta aux pieds du roi : « Sire, s'écria-t-elle, je vous bénis pour tout l'amour qui a été entre nous. Ayez pitié et compassion de moi, car je suis une pauvre femme étrangère à vos états. Je prends Dieu et le monde entier à témoin que j'ai été votre épouse humble, fidèle et obéissante... Épargnez-moi la douleur de ce jugement. Si vous me refusez cette faveur, que votre volonté soit faite; je remets ma cause entre les mains de Dieu! » Elle se releva et partit aussitôt, quelque effort que ses conseillers fissent pour la retenir. Le roi, tout troublé par cet incident inattendu, ne put se retenir d'admirer une fois de plus la femme qui l'avait tant charmé jadis : « Puisqu'elle n'est plus là, dit-il tout haut à l'assemblée, je dois déclarer, en effet, que jamais épouse n'a été si docile, ni si fidèle; elle possède toutes les qualités que comporte son rang. » Les assistans crurent que l'affaire se terminait par une réconciliation. Mais Henri VIII n'était pas homme à céder longtemps aux émotions les plus légitimes. Peu après, la cour se réunit de nouveau, et, cette fois sans la présence de Catherine. Les conseillers du roi exposèrent le cas. Catherine avait été la femme du prince Arthur; c'était un fait reconnu par la bulle du pape Jules II, qui avait accordé la dispense; elle n'avait pu épouser le frère de son premier mari, puisque les canons de l'église le défendaient. Le prétendu mariage du roi était donc nul. Campeggio, qui était venu de Rome tout exprès pour arranger l'affaire par une voie détournée, ne pouvait ainsi laisser mettre en échec le pouvoir du souverain pontife à accorder une dispense. Il leva la séance en déclarant qu'il en référerait au pape. Les

lords du royaume, qui assistaient en grand nombre, attendant une décision avec des intérêts très divers, se montrèrent très froissés de cet ajournement et surtout de ce nouveau recours à Rome : « Il n'a jamais été bon pour l'Angleterre, dit l'un d'eux, qu'il y eût tant de cardinaux parmi nous. » Ces quelques mots exprimaient les sentimens de toute l'Angleterre, sans en excepter les évêques.

Déjà, tandis que l'Angleterre tout entière discutait si le mariage de Henri VIII et de Catherine devait être ou non annulé, un docteur en théologie de l'université de Cambridge, Cranmer, avait émis une opinion nouvelle. Cranmer, vivant dans la retraite, timide dans le monde et hardi dans ses discours comme un homme qui ne puise ses opinions que dans l'étude des livres et qui ne tient aucun compte des circonstances, Cranmer soutenait que la grande affaire du jour n'était pas susceptible d'être jugée par le pape ou par ses délégués. La seule question, suivant lui, était de savoir si un homme peut valablement épouser la veuve de son frère. Il n'était pas douteux que cette union fût défendue par les saintes Écritures ; on n'avait qu'à consulter les universités de toute l'Europe ; non-seulement à Oxford et à Cambridge, mais encore à Paris, à Padoue, à Bologne, partout, sauf dans les états de l'empereur, on aurait la même réponse. Cela étant, il n'y avait pas eu mariage ; le roi et la reine avaient vécu dans le péché sans s'en douter. Dès qu'ils se sépareraient, ils seraient libres de contracter une autre union, chacun de son côté. Plus d'un laïque en avait déjà dit autant, mais avec moins d'autorité. Si l'on peut appliquer des expressions modernes à des événemens d'un autre siècle, il est permis de dire que Clément VII, en engageant Catherine à se retirer dans un couvent, avait conseillé aux deux époux une séparation de corps ; que Henri VIII, désireux de redevenir libre, avait demandé le divorce, et que Cranmer, avec ses partisans plus hardis, plaidait ni plus ni moins que la nullité du mariage royal. Ce dernier avis était, dans la circonstance, la négation de l'autorité du saint-siège : c'était, à vrai dire, le premier mot d'une révolution.

Qu'en pensait le peuple anglais ? Il n'avait guère eu l'occasion de manifester son opinion autrement que par des démonstrations populaires ; Wolsey, tout-puissant depuis bien des années, n'aimait pas les parlemens ; à peine avait-il réuni les chambres quelques semaines en treize ans. Son pouvoir était chancelant. Les lords et les députés des communes le détestaient et le roi s'était dégoûté de lui depuis qu'il avait constaté ses allures louches dans l'affaire qu'il avait le plus à cœur. Archevêque d'York et premier ministre de la couronne, Wolsey parlait ouvertement en faveur du divorce du roi. Cardinal et prétendant à la tiare, il conseillait en secret au pape de ne pas céder, parce qu'il ne voulait mécontenter ni le col-

lège des cardinaux, ni l'empereur Charles-Quint, dont l'influence devait être prépondérante dans le futur conclave. Il avait, du reste, si mal joué ce double jeu que Catherine elle-même ne se fiait plus à lui. A peine le parlement était-il réuni qu'il fut traduit en justice, par ordre du roi, pour avoir exercé les fonctions de légat du pape en Angleterre contrairement à la loi. Il ne pouvait nier qu'il l'eût fait, pas plus que le roi, si quelqu'un avait été en situation de l'interroger, n'eût pu nier l'y avoir autorisé, bien plus, avoir sollicité cette dignité pour lui. Après l'avoir déclaré coupable, ses juges laissèrent à la sagesse du roi le soin de prononcer la peine dont il devait être frappé. C'était une sentence d'usage, et, le plus souvent, même avec un monarque plus clément, la mort s'ensuivait. Toutefois, la chute de Wolsey était pour ainsi dire le triomphe d'Anne de Boleyn. Personne douce et charitable, celle-ci déclara que son ennemi ne devait tomber que sur un lit de plume. Déchu de ses dignités, révoqué des fonctions civiles et ecclésiastiques qu'il occupait, il eut la liberté de se retirer dans l'une de ses terres. Quelques mois plus tard, compromis dans les intrigues de l'envoyé espagnol en faveur de Catherine, il fut arrêté pour être conduit à la tour de Londres et mourut en chemin, soit de dépit, soit de fatigue ou de maladie.

La chute de Wolsey ne suffit pas pour apaiser l'opinion publique. Un vent de réforme soufflait sur l'Angleterre, moins orageux que celui qui avait bouleversé l'Allemagne, assez fort néanmoins pour troubler tout le royaume. Les familles, les assemblées, l'église même se partageaient en deux camps : d'un côté, ceux qui respectaient la tradition ; de l'autre, ceux qui acceptaient les idées nouvelles. Il faut toujours que les partis s'incorporent en certaines personnes ; ici deux femmes personnifiaient ces tendances opposées, Catherine et Anne. L'affaire secrète du roi était devenue une affaire publique. Un seul fait permet d'apprécier à quel point la crise était devenue aiguë : les universités, siège de tout savoir et théâtre de toutes discussions, s'étaient prononcées en grande majorité en faveur de Henri VIII et d'Anne de Boleyn.

Toujours irrésolu, ou plutôt désireux peut-être de conserver, en suivant le cours de ses idées nouvelles, le titre de défenseur de la foi qu'un pape lui avait conféré, Henri VIII envoya d'autres ambassadeurs à Rome. Le premier fut le vicomte de Rochford, récemment créé comte de Wiltshire, le propre père d'Anne, que l'empereur fit congédier aussitôt comme trop intéressé au succès de la négociation. Puis vint Cranmer, qui s'y rendit, se croyant appelé à débattre une question de droit canon devant une assemblée de théologiens et qui revint bien vite après avoir constaté que l'épée de Charles-Quint pesait plus que toutes les raisons devant les tribunaux du saint-siège. Un troisième n'eut pas plus de succès. Le roi

en prit alors son parti, et, le 25 janvier 1533, se décidant enfin à considérer comme nulle l'union contractée avec la fille de Ferdinand et d'Isabelle, il épousa Anne de Boleyn. Il y avait sept ans qu'il s'était épris d'amour pour elle. Hepworth Dixon soutient, et nous voulons le croire, qu'elle avait su se défendre pendant ce long stage contre les entraînemens d'une passion partagée. Ce n'était que le premier acte de la révolution ; le second, la rupture entre l'Angleterre et le saint-siège, ne se fit pas attendre. Dès sa réunion au mois d'avril, le parlement fut saisi du projet de loi qui créait une église nationale, avec le roi pour chef suprême. Les modérés, tels que Thomas Morus, qui n'auraient pas voulu se séparer de Rome, s'étaient mis à l'écart, de leur plein gré ou par la volonté du roi. Cranmer, l'un des partisans les plus convaincus de la séparation, était devenu archevêque de Canterbury. Les prélats dévoués à l'église romaine, qui s'étaient gorgés de bénéfices, à l'exemple de Wolsey, leur supérieur hiérarchique, avaient été terrifiés par la d' grâce du cardinal. La loi fut votée. Quelques mois plus tard, Anne mettait au monde une fille, celle qui fut plus tard la reine Élisabeth.

L'Angleterre était irrémédiablement brouillée avec l'Espagne ; par compensation, elle avait l'alliance de la France. Quant aux Anglais eux-mêmes, ils acceptaient, la plupart satisfaits, quelques-uns résignés, une révolution qui consacrait l'indépendance de leur pays.

II.

A Londres et dans toute l'étendue des comtés qui environnent la capitale, cette révolution était faite dans les esprits avant d'avoir été consacrée par une loi du royaume ; on y haïssait l'influence espagnole et tout ce qui s'y rattachait ; mais il n'en était pas de même dans le nord. L'Angleterre était à cette époque, comme elle l'est encore aujourd'hui, divisée en deux provinces ecclésiastiques, York et Canterbury, avec la différence que cette division était alors autre chose qu'une expression géographique. D'une rive à l'autre de la Trent, comme d'une rive à l'autre de la Tweed, c'étaient d'autres mœurs, parfois d'autres lois, presque d'autres races d'hommes. L'aristocratie industrielle, la richesse que la houille, le fer et le coton ont engendrées dans les comtés du nord, datent du siècle dernier au plus loin. Il y a trois cents ans, il n'existait qu'une ville, York, au-delà de la Trent ; grande ville sans contredit, dont les habitans parlaient avec dédain de Londres et des autres villes du Sud. Mais, en dehors d'York, il n'y avait qu'une population rurale, pauvre, ignorante, maintenue dans ses convictions religieuses, moins encore par le clergé séculier que par les moines, qui s'y étaient rendus populaires. C'était dans les vallées de la Severn et de

la Tamise, non dans celles de l'Humber et de la Tyne, que vivaient les poètes, les philosophes, les hommes politiques du temps. Au sud, le paysan était mieux nourri et mieux habillé, le gentleman était plus civilisé, le prêtre plus instruit. L'esprit national y avait été aiguisé, soit par les querelles intestines, soit par les guerres contre l'étranger. On y était plus exposé à l'invasion, partant, plus patriote.

Aussi y eut-il grande émotion parmi les campagnards du Nord lorsqu'ils apprirent que le roi avait rompu avec Rome et répudié son épouse. Les grands seigneurs, lord Northumberland, lord Darcy et d'autres, parlaient librement d'une révolution qui leur déplaisait; mais ils n'agissaient guère, parce que, représentans de l'autorité royale dans leurs comtés, ils se savaient trop faibles pour faire obstacle aux événemens accomplis. Les moines, menacés dans leur existence, la *gentry*, entraînée par les prédications des moines, soulevèrent les paysans; ceux-ci se mirent en tête que le roi était le jouet de conseillers malfaisans, qu'il fallait aller à Londres le débarrasser de ces conseillers, le réconcilier avec sa femme légitime, et rétablir l'autorité du pape dans toute l'Angleterre. Ils s'assemblèrent donc au nombre de trente mille environ, mal équipés, encore plus mal commandés. Ce n'était pas la guerre qu'ils prétendaient faire, mais un « pèlerinage de grâce; » à vrai dire un pèlerinage à main armée. Leur chef était un avocat de Londres, nommé Robert Aske, que le hasard avait mis sur leur route. L'un des fils du duc de Northúmberland était avec eux, mais sans exercer le commandement que sa naissance lui aurait donné partout ailleurs. Arrivés à Doncaster, après s'être emparés d'York sans coup férir, ils y rencontrèrent le duc de Norfolk, l'un des plus vaillans et des plus fidèles serviteurs de Henri VIII. Le duc de Norfolk eut le talent de les apaiser, de leur promettre la paix, et finalement de les renvoyer chez eux. Ce fut toute la résistance que rencontra l'apostasie du roi. Quelques-uns des chefs les plus marquans furent décapités ou pendus, et personne ne protesta plus. Le parti espagnol avait perdu toute influence pour le moment.

Pour le voir revivre, il faut arriver au règne de Marie, fille de Henri VIII. Cette princesse, issue du mariage de son père avec Catherine d'Aragon, était restée fidèle aux croyances de sa jeunesse. Elle montait sur le trône à l'âge de trente-sept ans, sans y avoir été préparée, puisqu'elle avait vécu dans la disgrâce, réputée bâtarde, depuis que sa mère avait été répudiée. Restée catholique, elle était hostile à la religion que professait la majorité de ses sujets; les hommes d'état auxquels son père et son frère avaient accordé leur confiance ne pouvaient que lui déplaire; aussi prit-elle tout de suite pour conseiller intime Renard, ambassadeur de Charles-Quint. Rigide, intolérante, elle fit mettre à mort sa cousine Jeanne Grey,

l'infortunée reine de neuf jours que les partisans de la succession protestante lui avaient opposée ; elle fit enfermer sa sœur Élisabeth, sur qui se reportaient toutes les espérances des défenseurs de la religion anglicane.

C'est à cette sœur que la couronne devait revenir après elle à moins qu'elle ne se mariât et qu'elle n'eût des enfans. Son premier souci était donc de choisir un époux, mais où le prendre ? Les Anglais auraient voulu qu'elle épousât son cousin Courtenay, petit-fils d'Édouard IV par sa mère et rejeton d'une des plus nobles familles du royaume. Jeune encore, Courtenay avait passé presque toute sa vie en prison parce qu'il était regardé comme un compétiteur dangereux ; son père avait été mis à mort. Une union entre lui et la reine eût été un gage de paix et de stabilité. Mais l'influence prépondérante de Renard détermina Marie à préférer un prince espagnol, Philippe, fils de Charles-Quint. La nation tout entière s'indigna de ce choix. Sur le conseil de son ambassadeur, Philippe vint en Angleterre accompagné de ses cuisiniers et d'une garde nombreuse : il n'osa se montrer en public que revêtu d'une cotte de mailles. Il avait tout à craindre, le poison dans ses alimens aussi bien que l'assassinat en pleine rue. Froid, débauché, dédaigneux, il ne s'était résigné d'ailleurs à ce mariage que par pure ambition, et il ne fut pas long à s'apercevoir qu'il ne pouvait pas plus espérer un héritier que se concilier l'affection de ses nouveaux sujets. Il retourna sur le continent avant même d'y avoir été rappelé par l'abdication de son père. Ce mariage ne fit qu'accentuer la haine que les Anglais manifestaient déjà contre l'Espagne.

L'avènement de la reine Élisabeth fut une revanche du sentiment national aussi bien que de l'église anglicane. Les actes de cruauté que nos historiens reprochent à cette reine ne sont, aux yeux des Anglais, que des actes de légitime défense. Voici, par exemple, la décapitation de Marie Stuart. Les malheurs de cette princesse, trois fois veuve et toujours victime des événemens, toujours belle et séduisante, lui ont valu une sorte d'auréole. Nous nous apitoyons sur les épreuves qu'elle a subies plus que nous ne nous indignons des crimes auxquels elle a coopéré. Mais les Anglais n'ont-ils pas quelque motif d'en juger autrement ? Elle est à peine entrée dans une prison du Yorkshire, après une dernière défaite de ses partisans, qu'arrive en Angleterre la bulle de Pie V qui excommunie Élisabeth et tous ses adhérens, la déclare bâtarde et déchue de tous droits à la couronne. Un peu plus tard, les catholiques des frontières d'Écosse s'insurgent sous la conduite d'un des plus grands seigneurs du royaume, Percy, comte de Northumberland. En France, le massacre de la Saint-Barthélemy terrifie les protestans de toute l'Europe. Cependant les années s'écoulent, et Marie Stuart pourrait se laisser ou-

blier dans sa prison ; mais non, elle suscite des ennemis à sa rivale, elle est de toutes les conspirations, tantôt complice, le plus souvent instigatrice. La situation que lui donne sa naissance est au surplus bien singulière. Qu'Élisabeth meure ou soit détrônée, c'est la reine d'Écosse qui la remplacera, et les partisans de la réforme ne peuvent songer sans terreur au règne éventuel de cette autre Marie qui, de même que la fille de Catherine d'Aragon, se signalera sans aucun doute par une violente et sanguinaire réaction en faveur de l'église catholique. Quel est le prélat, le juge, l'homme d'état que cette perspective ne doive effrayer? On a prétendu que les hésitations d'Élisabeth après la condamnation à mort de la reine d'Écosse furent pure hypocrisie et qu'elle eut l'art de rejeter sur ses conseillers l'odieux de cette exécution capitale. Il est pourtant bien vraisemblable que la princesse prisonnière inspirait plus de crainte au peuple et au parlement qu'à la souveraine.

L'année d'après, l'*Invincible Armada* croisait dans la Manche, allait prendre à Calais les troupes de Flandre pour les débarquer sur les côtes de la Grande-Bretagne. A aucune époque des temps modernes, la nation anglaise ne courut un si grand péril, et, de fait, elle ne fut jamais plus unie en face du danger ; les catholiques du Nord se montrèrent aussi ardens que les protestans du Sud à s'armer contre l'étranger; mais, dans cette circonstance encore, les fanatiques ne renonçaient pas à la lutte. Philippe, comte de Norfolk et d'Arundel, enfermé dans la tour de Londres à la suite d'une conspiration, y faisait célébrer la messe pour le succès des Espagnols. Si ceux-ci avaient réussi, Philippe et ses complices auraient passé pour des héros ; les Espagnols échouèrent; ces prisonniers furent condamnés à mort, Élisabeth refusa de faire exécuter la sentence. Mais est-il surprenant que tout bon Anglais ait conservé des sentimens de haine envers ces traîtres et envers la religion qui les inspirait? Le rêve d'Élisabeth fut de vivre en paix avec tout le monde, et ce fut une de ses gloires. Sauf quelques insurrections partielles, son autorité n'avait jamais été sérieusement compromise à l'intérieur; au nord, elle n'eut plus rien à craindre des Écossais après la chute de Marie Stuart; au sud, elle entretenait des relations amicales avec le roi de France, tout en manifestant sa préférence pour les protestans au milieu des querelles religieuses qui ensanglantaient alors notre pays. Avec l'Espagne, après la défaite de l'Armada, elle semblait avoir conclu une trêve plutôt qu'un traité de paix ; c'était toujours de ce côté que les Anglais et leur souveraine croyaient voir surgir le péril.

Sévère à l'occasion, ferme en ses desseins, inspirée par un sentiment juste de la politique qui convenait à son pays, Élisabeth fut en somme une vraie reine. L'Angleterre lui dut de longues années

de tranquillité à l'intérieur et au dehors, et de plus une influence efficace sur les affaires de l'Europe. Peut-être sa conduite privée ne fut-elle pas irréprochable ; du moins elle ne se laissa jamais guider par des volontés étrangères. A peine cette grande souveraine était-elle descendue dans la tombe, que la situation changeait par l'effet du caractère timide et irrésolu de son successeur. Il y avait deux partis à la cour ; celui de la guerre, à la tête duquel était Raleigh, voulait soutenir les Hollandais contre la maison d'Autriche, fût-ce au prix d'une guerre. L'autre, dont le chef était Cecil, déjà ministre sous Élisabeth, préférait une politique moins aventureuse. Le premier était plus populaire ; le second, à défaut de popularité, devait chercher un appui à l'extérieur. Un nouvel ambassadeur d'Espagne, don Juan de Taxis, venait d'arriver à Londres, avec mission d'acheter les adhésions. Cecil, demeuré ministre de Jacques Ier, ne refusa pas, dit-on, la pension que lui faisait offrir Philippe III. Mais si Cecil consentait à recevoir une subvention de l'étranger pour maintenir la paix, parce qu'il savait parfaitement qu'en temps de guerre, l'influence d'hommes d'épée tels quel Raleigh et ses compagnons, l'emporterait sur la sienne, il ne voulait point cependant livrer son pays au parti catholique, dont le roi d'Espagne était le principal inspirateur. Il le voulait d'autant moins que ses compatriotes, restés fidèles au pape, n'avaient pas moins que les protestans la haine de l'influence espagnole.

Quelle était, en effet, la situation des catholiques anglais à cette époque ? A l'avènement d'Élisabeth, nous raconte M. Hepworth Dixon, il y avait une corporation catholique dans le royaume, mais il n'y en avait qu'une. Pendant son règne, une seconde apparut. Les premiers étaient des catholiques anglais, les autres furent des catholiques romains, et ces deux sectes d'une même église se trouvèrent, au début du règne de Jacques Ier, non-seulement séparées, mais bien plus, en état d'hostilité. Au premier de ces deux partis appartenaient les milliers de familles qui, dans chaque comté, que les événemens fussent favorables ou contraires, restaient fidèles aux croyances de leurs ancêtres, parce que ces croyances étaient intimement associées à toute leur existence sociale et intellectuelle. Leurs pères avaient inséré dans la charte du roi Jean un article portant que l'église devait être libre ; ils en étaient encore là. Ils respectaient le pape, mais ils lui déniaient le droit de dicter la loi aux habitans de l'Angleterre ; ils déclinaient son autorité en matière temporelle. Ils avaient leurs fêtes et leur iturgie, autres que les fêtes et la liturgie romaines, et c'était à leurs yeux l'un des élémens constitutifs de leur église nationale.

Les autres, peu nombreux, étaient les prosélytes que les jésuites avaient détournés de l'église anglicane. Néophytes trop ardens, on

leur reprochait de s'être convertis plutôt par passion ou par haine que par conviction religieuse. Qu'un noble échouât à la cour, qu'un cadet de famille eût à se plaindre de son père, qu'un seigneur de comté dissipât sa fortune, se voyant obligé de changer de vie, il changeait aussi de religion pour cacher ses fautes ou ses malheurs sous une apparence de persécution. Les anciens catholiques étaient de cœur avec leurs compatriotes protestans dans tous les événemens qui touchaient à leur vie nationale, à la guerre aussi bien qu'en temps de paix. Les nouveaux convertis se mettaient sous la direction des jésuites, inféodés à la politique des rois d'Espagne.

Les jésuites n'avaient peut-être pas plus d'un millier de partisans en Angleterre, tandis que les catholiques anglais formaient presque la moitié de la population. Ceux-ci comptaient dans leurs rangs un tiers des pairs, la moitié des gentilshommes campagnards, les deux tiers des paysans. Ce n'est pas en un an, ni même dans un siècle, qu'un grand pays change de religion. La réforme n'avait à elle que les villes, et encore les anciennes croyances y conservaient-elles beaucoup d'adhérens.

Cet exposé de la situation de l'Angleterre, au commencement du XVIe siècle, est-il exact? Hepworth Dixon ne fait-il pas revivre à une autre époque, par un effort de son imagination, le fantôme du jésuitisme dont tant de cerveaux sont hantés de notre temps? Les intrigues qui agitèrent Londres pendant les premières années du règne de Jacques Ier sont si compliquées, que l'historien a peine à en démêler les inspirateurs. D'un côté, les jésuites sont compromis dans la conspiration de Guy Fawkes, qui a pour but de faire sauter le parlement avec le roi et les ministres. D'autre part, le premier ministre Cecil est à la solde du roi d'Espagne. Puis, lord Grey, un ami de Raleigh, conspire avec des catholiques pour renverser les ministres. Hepworth Dixon veut que l'Espagne ait suscité tous ces événemens, tenu les fils de toutes ces intrigues. Peut-être un historien plus impartial n'y verrait-il qu'une preuve de l'habileté de Cecil, comte de Salisbury, qui compromettait ses ennemis tous ensemble, opposait les jésuites à Raleigh, les catholiques aux protestans, et se ménageait pour lui seul les bénéfices d'une entente secrète avec le roi d'Espagne.

Satisfaire les catholiques sans irriter les réformés; contenir les jésuites et leurs partisans; se montrer en apparence l'ami des protestans d'Allemagne et de Hollande, auxquels l'opinion publique était favorable, et cependant rechercher l'alliance du roi d'Espagne: telle fut en vingt-deux ans de règne toute la politique de Jacques Ier. Il avait trop du sang des Guises dans les veines pour ne pas rester catholique de cœur, tout en étant le souverain d'une nation protestante. Aussi son vœu le plus cher était-il de marier

le prince de Galles à une princesse espagnole. Ce mariage était de même l'espoir de tous ceux qui rêvaient de détruire le régime établi par Henri VIII et par Élisabeth. L'ambassadeur de la cour de Madrid à Londres était alors le comte de Gondomar, fort bien informé des intrigues qui s'agitaient autour du roi, car les personnages les plus importans recevaient une pension de son maître. Il eut ordre de laisser croire qu'un mariage serait possible entre Charles, fils de Jacques Ier, et l'infante dona Maria. Ce projet était peu compromettant; cette infante n'avait que six ans lorsqu'il en fut parlé pour la première fois; bien des événemens pouvaient venir à la traverse avant qu'elle fût nubile. Toutefois son portrait, envoyé à Londres, fut exposé au palais de Whitehall et présenté à tous les courtisans comme celui de la future reine d'Angleterre. Elle n'était pas belle, paraît-il; très brune, le teint foncé, elle avait mérité le sobriquet de princesse Olive. A peine les deux fiancés furent-ils d'âge à entendre parler l'un de l'autre qu'ils se détestaient cordialement. « Epouser un hérétique, disait dona Maria; être la mère d'enfans qui seront brûlés en enfer, plutôt rester au couvent. » Charles n'était pas moins libre dans ses propos : « Si ce n'était pas un péché, soupirait-il en regardant le portrait de Whitehall, les princes devraient avoir deux femmes, l'une pour la politique, et l'autre pour leur agrément. » Quant à l'opinion du dehors, elle était unanime à condamner ce projet d'alliance. Membres des communes et citoyens de Londres étaient d'accord pour y voir une atteinte aux libertés du royaume; Gondomar était devenu l'homme le plus impopulaire qu'il y eût dans la capitale. Il s'en souciait peu, ayant le plus complet dédain pour le peuple et pour le parlement. « Un roi n'est vraiment roi, disait-il à Jacques, que lorsqu'il est son propre maître. Le roi d'Angleterre ne serait l'égal des autres souverains que s'il se débarrassait des sujets qui prétendent lui imposer des conseils. » Juste à ce moment, des membres des communes suppliaient Jacques, dans une pétition, de se mettre à la tête des états réformés, de déclarer la guerre au roi d'Espagne et de marier son fils à une princesse protestante. Quantité de volontaires anglais, soldats et gentilshommes, avaient pris du service dans les Pays-Bas et y combattaient contre l'Espagne. Le roi répondit aux pétitionnaires que ses sujets n'avaient pas à juger sa politique. La chambre répliqua par une protestation où elle invoquait ses anciens droits. Jacques vint en personne au parlement faire déchirer devant lui la feuille des procès-verbaux où cette déclaration était enregistrée; puis le parlement fut dissous. Gondomar avait imposé silence à l'opinion publique; les hauts emplois de l'état étaient occupés par des hommes dont il payait le dévoûment. Ce n'était pas assez; il fallait encore, pour éviter tout

retour de fortune, qu'il compromît le roi avec ses alliés naturels.

La guerre se poursuivait avec des chances diverses entre l'Espagne et la Hollande; l'Angleterre était neutre en apparence; mais les deux grands personnages qui commandaient sur le littoral, le lord gardien des cinq ports et l'amiral de la flotte de la Manche, étaient au nombre des pensionnaires de l'Espagne et, en toute circonstance, molestaient les marins hollandais que les hasards de la mer amenaient sur les côtes anglaises. Comme de juste, les Hollandais rendaient aux Anglais les mauvais traitemens qu'ils en avaient reçus, et notamment ils s'efforçaient de les évincer des îles de la Sonde et des Moluques, où ils s'attribuaient le monopole du commerce des épices. Gondomar fit entrevoir à Jacques que le roi d'Espagne serait bientôt maître de Leyde et d'Amsterdam, comme il était déjà maître d'Anvers : si les Anglais se joignaient à lui, ils auraient leur part dans la conquête. Un traité secret d'alliance éventuelle contre la Hollande fut débattu, traité si secret que le roi, le prince de Galles, Buckingham et Digby, ambassadeur d'Angleterre à Madrid, en eurent seuls connaissance. Gondomar eut l'adresse de s'en faire offrir la minute, qu'il s'empressa de transmettre à Madrid. C'était le renversement de la politique populaire et traditionnelle de l'Angleterre.

Ce n'était pas assez cependant. Gondomar repartait pour l'Espagne. Il sut persuader au prince de Galles que le mariage projeté avec l'infante ne réussirait que s'il allait en personne demander sa main. Un jour, Charles vint annoncer à son père qu'il partait pour Madrid incognito, sans autre compagnon que Buckingham. Outre ce qu'une telle démarche avait d'insolite, la sécurité du prince n'était même pas assurée. Les Hollandais étant maîtres de la mer; Richelieu, hostile à une alliance entre l'Angleterre et l'Espagne, ne lui permettrait pas de traverser la France. Le roi d'Espagne lui-même, et surtout son tout-puissant ministre, le duc d'Olivarès, se montreraient de moins facile composition lorsque le prince de Galles serait à leur discrétion. Le vieux roi fit en vain toutes ces objections; les deux jeunes gens partirent malgré lui. Voyageant à toute vitesse, ils eurent l'heureuse chance de courir la poste de Calais à la Bidassoa sans être reconnus ; ce ne fut qu'arrivés à Madrid qu'ils s'aperçurent combien leur entreprise était téméraire et chimérique. La maison d'Autriche se trouvait, il est vrai, dans une situation critique. En guerre contre les protestants sur le Rhin et contre les Hollandais dans les Pays-Bas, elle était menacée en arrière par les Turcs qui s'avançaient à travers la Hongrie jusque sous les murs de Pesth. La France se tenait prête à profiter de ses revers. S'aliéner le roi d'Angleterre, c'était le rejeter, suivant le vœu du peuple anglais, vers les Hollandais. Il fallait amuser le prince de Galles et traîner la négociation du mariage en longueur sans lui faire perdre pa-

tience; les conditions à discuter étant si nombreuses qu'il n'était pas à craindre que l'accord fût trop prompt d'autant que les Espagnols se montraient plus exigeans à mesure que de nouvelles garanties leur étaient concédées. « Notre infante est catholique, disait Olivarès à Buckingham, et votre prince est protestant. Est-il disposé à se convertir? » Et comme on lui répondait que non, il déclarait qu'une permission du pape était nécessaire, qu'il allait envoyer un ambassadeur à Rome. Un autre jour, il voulait avoir l'engagement formel que la princesse de Galles pourrait conserver auprès d'elle à Londres un évêque, un confesseur, tous les prêtres de sa religion qu'il lui plairait d'emmener. Puis, comme cela lui était accordé, il demandait que le roi Philippe fût accepté comme protecteur des catholiques anglais, de fait sinon de nom, et que Jacques Ier promît de faire la paix avec le saint-siège. Une autre fois on rappelait aux deux jeunes gens, en leur demandant de nouveaux serments, le traité contre la Hollande que Gondomar avait si bien préparé avant de quitter Londres. Charles faisait toutes les promesses, prêtait tous les sermens qui lui étaient demandés, promesses et sermens qui, lorsqu'il fut plus tard en lutte contre ses sujets, ne furent pas sans influence sur sa destinée lamentable. Plusieurs mois se passèrent ainsi, jusqu'à ce que la nouvelle arriva que les Impériaux étaient vainqueurs sur le Rhin. Ce furent alors de nouvelles exigences; il comprit enfin que les Espagnols n'avaient jamais eu l'intention sérieuse de conclure avec lui. Pris de peur, se croyant déjà menacé dans sa vie ou tout au moins dans sa liberté, il repartit pour l'Angleterre aussi vite qu'il en était venu.

C'est ainsi que, pendant une période d'environ cent cinquante ans, la politique des rois d'Angleterre, sauf le règne glorieux d'Elisabeth, fut influencée toujours et dominée parfois par la crainte de l'Espagne ou par le désir de se rendre cette puissance favorable. Cette politique n'avait de soutien qu'à la cour; la nation y était hostile. Mais les sessions du parlement étaient alors si rares, l'opinion publique si peu écoutée que la vraie couleur historique de ces temps ne se distinguerait pas bien si l'on négligeait les chroniques dont Hepworth Dixon a rempli ses volumineux récits. L'histoire de Catherine d'Aragon et d'Anne de Boleyn, c'est la lutte entre l'influence espagnole et l'influence anglaise dans les conseils du gouvernement. Raconter les souvenirs de Windsor, le palais séculaire des rois et de la Tour de Londres, où toutes les victimes des luttes politiques furent renfermées, c'est mettre en parallèle aux diverses époques les volontés royales et les tendances populaires. De l'un et de l'autre monument, Hepworth Dixon parle avec une fierté patriotique. C'est à Windsor qu'ont vécu tous les Stuarts; mais tous les souverains dont le pays conserve un souvenir reconnais-

sant y ont laissé les traces de leur passage. Quant à la Tour de Londres, édifiée sur l'emplacement d'un camp romain et d'une forteresse saxonne, consacrée en sa forme actuelle par Guillaume le Conquérant, elle résume depuis neuf siècles l'histoire nationale. Que comparer à ce monument où toutes les traditions restent vivantes? Le Kremlin de Moscou, le palais des doges à Venise, le Louvre, les Tuileries, l'Escurial et Sans-Souci sont de date comparativement récente.

Il n'est pas sans inconvénient toutefois de s'éprendre d'un tel amour pour des murailles, si vénérables qu'elles soient par l'âge ou par les souvenirs. Qu'il s'agisse d'un homme ou d'un édifice, tout biographe est prompt à l'enthousiasme; il prépare pour son héros une trop large place au soleil de l'histoire. Hepworth Dixon a souvent l'air d'écrire une tragédie pour un décor fabriqué d'avance; d'accommoder les hommes aux choses; d'imposer aux personnages les aventures qu'exige la trame préconçue de son récit; c'est une méthode familière aux auteurs de romans historiques. S'ils ne nous apprennent pas l'exacte chronologie des faits, ils ont du moins le mérite de nous rendre quelquefois la vraie couleur de l'époque.

Présenter les événemens sous une couleur dramatique et peindre les hommes par les traits saillans de leur caractère, tel a été le but constant de l'écrivain dont on vient d'analyser les principaux ouvrages historiques. Il ne cherche pas à être toujours exact et complet, et il ne lui déplaît guère d'aller contre les opinions reçues. Il raconte, dans son livre sur la terre-sainte, qu'il rencontra quelque part un fermier de l'Ukraine qui, s'étant mis en tête de faire une prière près de la Fontaine de la Vierge et sur le tombeau du Sauveur, partit un jour de chez lui à cheval et avec quelques kopecks dans sa poche. Arrivé à Odessa, il vendit sa monture pour payer son passage jusqu'à Beyrouth. Du Liban à Nazareth, de Nazareth à Jérusalem, il alla à pied, tantôt seul, tantôt avec des caravanes, couchant tantôt dans un couvent, tantôt au pied d'un olivier, toujours gai et toujours affamé, vivant d'aumônes et de fruits qu'il cueillait sur la route. Cet homme, insouciant des précautions vulgaires et dédaigneux de la science qu'enseignent les Guides, c'est bien l'image de notre auteur qui voyage de même à travers l'espace et à travers le temps, ayant assurément plus de souci du bien-être matériel, mais autant de dédain pour les notions acquises ou pour les jugemens tout faits. Dixon est mort en 1879. Les œuvres nombreuses qui sont sorties de sa plume portent un cachet d'originalité que d'autres moins féconds n'ont pas su trouver.

H. Blerzy.

REVUE DRAMATIQUE

Gymnase : *la Doctoresse*, comédie en 3 actes, de MM. Paul Ferrier et Henri Bocage. — Vaudeville : *l'Age ingrat*. — Odéon : *Coup de soleil*, comédie en 1 acte, de MM. Albéric Second et Th. de Grave; *Cynthia*, comédie en 1 acte, en vers, de M. Louis Legendre. — Comédie-Française : *Jean Baudry*. — Renaissance : *un Duel S. V. P.*, vaudeville en 3 actes, de MM. Fabrice Carré et Maurice Desvallières.

Il fait feu des quatre pieds, sur le seuil de l'hiver, avant de prendre sa grande allure et de montrer ses plus puissans efforts, cet art dramatique français que des juges moroses donnent volontiers comme fourbu. Gymnase, Vaudeville, Odéon, Comédie-Française, pour ne citer que ces noms-là, en l'espace d'un mois, ont changé ou rafraîchi leur affiche : avant les nouveautés importantes, — dont la dernière, nous y comptons, ne se fera pas attendre, — avant *Sapho*, de M. Alphonse Daudet, et *Georgette*, de M. Sardou, avant *les Jacobites*, de M. Coppée, *le Parisien*, de M. Gondinet, et *Chamillac*, de M. Feuillet, voici des nouveautés moindres ou des reprises qui sont plus qu'il ne faut pour amuser la galerie. J'ai lu dans un journal, cette semaine, que le principal ou, pour mieux dire, le seul théâtre de Genève, faute de directeur, et de public apparemment, vient de se fermer; l'ombre de Voltaire, sans doute errante à Ferney et aux Délices, doit en gémir : avoir tant mené d'intrigues, tant livré de combats pour imposer ce divertissement à cette ville, l'y avoir établi enfin (1), et le voir s'évanouir juste un siècle après soi ! Joli centenaire !.. Du moins, nous ne sommes pas menacés, à Paris, d'une semblable catastrophe : dans cette crise politique, industrielle et commerciale, où tous les citoyens voient diminuer leur revenu ou leur gain, il est bien vrai que plusieurs restreignent leur dépense; il est vrai, par suite, que les théâtres (la Comédie-Française exceptée) font des recettes plus modiques :

(1) Voir le récent volume de MM. Lucien Percy et Gaston Maugras : *la Vie intime de Voltaire aux Délices et à Ferney*. — Calmann Lévy, éditeur.

pourtant ils ne sont pas près de chômer. Le temps est loin encore où MM. Zola et Busnach, pour braver de nouveau l'indestructible censure, pourront se proposer de mettre face à face des gendarmes et des directeurs, des acteurs, des auteurs dramatiques en grève. Ici la demande ne fait pas défaut à l'offre, ni, Dieu merci! l'offre à la demande; même la demi-saison n'est pas morte saison.

Voilà douze ans déjà que M. Paul Ferrier s'est annoncé, rue Richelieu, par une gentille petite pièce, *Chez l'avocat* (1). Il s'est dépensé, depuis, sur des scènes de genre : je ne sache qu'il y ait rencontré de succès plus décisif que celui de *la Doctoresse*, composée en collaboration avec M. Henri Bocage et représentée maintenant au Gymnase. L'idée de cet ouvrage est d'une comédie de mœurs; elle se distribue en trois actes avec clarté; elle est traitée en farce avec drôlerie; même parmi des traits heureusement burlesques, parmi d'autres aussi d'un esprit vulgaire et qui se force, quelques-uns conviendraient à l'ordre plus élevé d'où procède la donnée première. Montrer l'équilibre nouveau d'un ménage dans les conditions nouvelles que détermine l'accès de la femme aux professions viriles, et particulièrement à une profession scientifique; montrer comment cet équilibre se rompt; et comment, à la fin, l'ancien lui succède et se rétablit, c'est assurément l'objet d'une comédie de mœurs modernes. Elles sont même si modernes, ces mœurs, qu'elles existent encore à peine : MM. Ferrier et Bocage, évidemment, ont jugé qu'une comédie avancerait sur elles, et que le public n'en verrait pas l'application; ils n'en ont pas risqué l'entreprise. A l'heure qu'il est, paraît-il, on ne compte encore dans Paris que trois femmes médecins : ces exceptions ne pouvaient guère, de bonne foi, servir de prétexte qu'à une farce, où les vérités de détail, si elles étaient invraisemblables, seraient mises, aussi bien que les imaginations les plus folles, sur le compte de la fantaisie de l'auteur. Cette farce nous est offerte : loin que nous lui reprochions d'être ce qu'elle est, et non quelque chose de plus noble, sachons-lui gré de présenter çà et là des indications plus fines qu'on n'était en droit de s'y attendre.

Angèle Frontignan, c'est une petite-nièce de Philaminte et d'Armande, tournée aux sciences plutôt qu'au beau langage, et non plus à la spéculation mais à la pratique; c'est Philaminte ou Armande en 1885, alors que les nuages soufflés par les fauteurs de l'émancipation des femmes se condensent déjà en quelques gouttes de réalité: gare l'averse! Il n'est même plus besoin, on le sait, qu'elle soit nihiliste ou Yankee pour qu'une jeune fille suive les cours de la faculté de médecine, pour qu'elle brigue le doctorat, voire l'internat des hôpi-

(1) Voir *les Mille et une nuits du théâtre*, par Auguste Vitu; deuxième série. — Ollendorff, éditeur.

taux. Ainsi a fait, jusqu'au doctorat au moins, la belle Angèle, avant d'épouser Alfred Frontignan. Son premier client, M. de Serquigny, malade pour l'amour d'elle, a été suivi de bien d'autres; son cabinet, à présent, est des mieux achalandés. Elle passe la journée en consultations, en visites; la nuit, elle pâlit sur de gros livres; cependant, son mari vaque aux soins domestiques, lui demande l'argent qu'il faut pour la cuisine et gronde la cuisinière. Au matin, sortant de la chambre conjugale, où il a dormi seul, voici qu'il paraît, le teint reposé, douillettement vêtu de couleurs tendres et la boutonnière fleurie; comme une bonne ménagère, il présente le chocolat au docteur, à sa femme, veux-je dire, qui, depuis la veille au soir, en costume sombre, fume des cigarettes sous la lampe studieuse. Se plaint-il de son abandon, des rigueurs et des froideurs d'Angèle? Vite, en personne occupée, qui ne se soucie pas des bagatelles du sentiment, elle riposte : « Laissez-moi gagner notre fortune !.. Est-ce vous qui la faites? » Et Alfred de répondre : « J'ai apporté ma dot ! »

Mais, chez Alfred, si féminisé qu'il paraisse, la nature prend sournoisement sa revanche. Serquigny l'a présenté à une étoile du Cirque, une dompteuse, qui vit en famille, entre un père, ancien clown, et une sœur, ex-danseuse de corde, devenue plutôt femme colosse. C'est là que nous le retrouvons au deuxième acte; nous voilà en pleine bouffonnerie. Pourtant la pièce ne s'abîme pas dans ces calembredaines : une scène, au moment où elle vacille, la fixe et la soutient comme un clou. Alfred, chez la dompteuse, s'est donné pour célibataire : sommé d'épouser la belle, et, dans le fort de la discussion, renversé par une pichenette de la géante, il s'évanouit. On va chercher du secours : la doctoresse ! Elle secoue à son tour le malade, sous prétexte de le faire revenir à lui, avec une rudesse de poigne que ces gymnastes admirent. C'est que la femme est ranimée en elle par la jalousie, et qu'au service de sa passion elle trouve la vigueur acquise par ses habitudes viriles. Nous le voyons bien dans l'explication qui suit, alors que le médecin et le patient sont laissés en tête-à-tête : c'est une querelle de femme et de maîtresse, et de maîtresse femme, que la robuste Angèle fait à l'infidèle Alfred. Lui, balbutie des excuses, fond en larmes et s'écrie : « Ah ! ma mère,.. ma pauvre mère !.. »

« Je me retire chez ma mère, » soupire-t-il encore au début de ce troisième acte, où le revirement, nécessaire après la crise, va s'opérer. Angèle, pressée par cette leçon, a déjà couru les fleuristes et les modistes : voici qu'une profusion de plantes orne et embaume son cabinet; voici qu'elle tire des cartons je ne sais quels vêtemens de dentelle plus séduisans encore, plus galans conseillers que ceux de la dompteuse. D'autre part, Alfred qui n'a jamais cessé d'aimer où il doit et n'est allé que faute de grives légitimes braconner des merles, — encore est-il resté bredouille, — Alfred surprend une tentative de

Serquigny, qui veut tourner à son bénéfice le dépit d'Angèle; sur-le-champ, il le provoque. Elle s'étonne de sa bravoure; redevenue femme, elle s'émerveille de le retrouver homme : « Vous irez vous battre? lui dit-elle. — Oui. — Et vous n'aurez pas peur? — Si! » fait-il résolûment, et il ajoute : « Mais quand on n'a pas peur.., où est le courage?.. » L'affaire s'arrange, — est-il besoin de le dire? — entre Alfred et Serquigny; et de même entre Alfred et Angèle. « Tu feras ôter la sonnette de nuit? demande-t-il. — Bêta! répond elle, c'est déjà fait. » Chacun, dans le ménage, a repris sa place; la pyramide, — d'abord posée plaisamment sur sa pointe, — après une oscillation plaisante, est remise sur sa base.

On aperçoit assez par où cette farce touche à la comédie, et comment l'esprit y peut trouver un emploi ; on devine aussi qu'une jovialité laborieuse peut s'y carrer, et que la trivialité peut s'y faire jour. Il est regrettable que l'exécution grossière d'une certaine scène, au premier acte, l'ait fait supprimer après une soirée : dans le défilé des malades qui se présentaient à la consultation, une dame arrivait, et, quand elle apprenait du valet de chambre que le docteur Frontignan était une femme : « Une femme! s'écriait-elle. Jamais je n'oserai! » Elle faisait mine de s'enfuir. Le trait, à coup sûr, était plaisant; il semblait un paradoxe ingénieux et pouvait bien, toutefois, être pris de la nature; il est fâcheux que la suite l'ait compromis.

Mlle Marie Magnier prête à la doctoresse l'autorité comique et la violence qu'il faut, tempérées, comme il convient, par l'agrément de sa personne ; M. Noblet joue Alfred avec une drôlerie minutieuse et nette; Mme Desclauzas donne à la géante sa physionomie fantasque et rejouie; Mlles Darlaud, Netty et Pierval, MM. Lagrange et Numès méritent au moins d'être nommés. *La Doctoresse*, avec ces aides, pourrait, pendant quelque temps, être en vogue.

C'est encore une crise de ménage, et même une double crise (*les Deux ménages*, tel serait facilement le sous-titre), qui fait le fond de la pièce de M. Pailleron, *l'Age ingrat*, applaudie, voilà bientôt sept ans, au Gymnase, et aujourd'hui transportée au Vaudeville. L'âge ingrat, au sens de l'auteur, c'est « l'âge critique des hommes; » l'âge où « l'homme encore jeune, » quel que soit le nombre de ses années, « n'est plus un jeune homme;.. où les uns, las d'aventures, cherchent le repos, et les autres, las du repos, cherchent aventure. » Exemple de la première espèce : M. de Sauves, officier de cavalerie, « marié trop tard à une femme trop jeune,.. jadis amoureux fou des autres femmes et séparé pour ce fait, aujourd'hui amoureux fou de la sienne...» Exemple de l'autre : « Fondreton, Marius, ancien fort en theme, » archiviste paléographe, « marié trop tôt, celui-là, » — marié à la marraine de Mme de Sauves, — et dont « la jeunesse tardive éclate comme la fleur de l'aloès, » avec un bruit de pétard. A côté de ces deux ménages,

notez que deux célibataires évoluent, Désaubiers et Lahirel, contemporains moralement de ces deux maris, donc, eux aussi, en état de crise : l'un essaie de s'établir dans une liaison sérieuse avec Mme de Sauves, et l'autre, après avoir bien louvoyé, séduit par une sœur de Mme Fondreton, abordera au mariage. *La Crise*, tel serait proprement le titre de la pièce : pourquoi M. Feuillet l'avait-il pris? L'état que celui-ci avait diagnostiqué subtilement chez la femme, M. Pailleron, avec une amusante variété de cas, en a montré l'analogue chez l'homme.

C'est de s'amuser, en effet, qu'il s'agit : en peut-on douter, lorsqu'a été prononcé le nom de M. Pailleron? Comme un maître de maison qui serait riche, bien portant, heureux en ses entreprises, spirituel et familier, qui recevrait copieusement, joyeusement, et même avec une affectation de rondeur; qui aurait, pour allure de pensée habituelle, la plaisanterie; qui serait accoutumé à se divertir en divertissant ses convives, et qui pourtant craindrait toujours de paraître s'ennuyer une minute et de laisser une minute s'ennuyer les autres, M. Pailleron se met en frais pour s'égayer et pour égayer le public. L'aisance, l'agilité, la verve du discours et du dialogue, dans cet ouvrage, sont merveilleuses; surtout dans les rôles de Lahirel et de Fondreton, dans celui du *cocquebin* aussi bien que du viveur, est imitée parfaitement la causerie de Parisiens qui s'entretiennent avec abandon et qui pourtant veulent briller l'un devant l'autre. C'est un laisser-aller, un entrain en même temps, qui ravissent l'auditeur; c'est un flot, une cascatelle de plaisanteries qui passent, chatoient, disparaissent éclipsées par d'autres. Si quelques-unes sont trop faciles et presque vulgaires, elles ne font, dans cette multitude, que donner à l'ensemble un air plus naturel, un aspect d'improvisation à la bonne franquette. Combien d'autres, sans plus d'apprêt, sont vraiment malicieuses et fines, éclairent à la course un coin de caractère, un détail de mœurs contemporaines! Mais la plupart, du moins, sont de qualité bonnement ordinaire, — si c'est une qualité ordinaire que d'être inspiré par la belle humeur.

Puisque la consigne est de rire, un mari qui se dérange est plus avantageux qu'un mari qui se range : il y a plus de joie au théâtre pour un Fondreton qui pèche, ou qui fait mine de pécher, que pour un Sauves qui se repent. C'est dire que de ces deux histoires de ménage, dont les courans s'accompagnent par toute la pièce et restent pourtant distincts, l'une, la divertissante, est contée avec plus de complaisance, écoutée avec plus de plaisir que l'autre, la sentimentale, et même qu'elle lui fait tort. Il y a de bien jolies et délicates nuances dans ce roman scénique de M. et Mme de Sauves : les causes de leur séparation, leurs sentimens réciproques lorsqu'ils sont séparés; le dépit, la méfiance, la fierté, la froideur voulue de la jeune femme,

et son amour qui persiste en secret; l'adresse et la dignité de sa politique envers des tiers, envers ce tiers surtout, Désaubiers; les alternatives de résipiscence et de colère du mari, sa demi-rechute et son retour définitif au bien; et, dans l'intervalle de cette brouille à ce raccommodement, le manège de l'ami commun, ce Désaubiers, prétendu courtier en réconciliations et qui, pour son courtage, suspend les préliminaires de la paix au moment qu'elle va se faire, raccommodeur de ménages fêlés qui juge que les morceaux en seraient bons, — tout cela est exposé avec une philosophie souriante, avec une aimable entente des conditions moyennes de la vie, avec une connaissance rassise du monde, de ses préjugés et de ses sentimens. Un roman, oui, peut-être, c'est ce qu'il fallait faire de cette histoire, à moins qu'on n'en fît toute une comédie : soit une grande comédie, où l'on aurait pu mettre au plein vent le pathétique de la donnée; soit une petite, où l'on aurait baissé le ton, qui, déjà ici, paraît quelquefois trop élevé : on aurait alors, grâce au personnage du célibataire, tourné la chose à l'enjouement. Telle quelle, et côtoyant l'aventure de Fondreton, celle de M. et Mme de Sauves la quelque peine à se faire prendre au sérieux. Nous sommes en train de gausser : que prétend-on nous intéresser et même nous émouvoir? Nous ne sentons pas tout le mérite des efforts qu'on fait pour y parvenir; si nous les remarquons, c'est presque avec impatience. Au premier acte, il semble que ce morceau de résistance allonge inutilement le service; au troisième, la suite en paraît encombrante et indigeste. Et pourtant, par elle-même, cette partie était digne de plus de faveur.

C'est aussi que la vue de ce Fondreton est si exhilarante! Son courant est le meilleur; il file à travers toute la pièce, et partout il brille, il scintille. C'est un ruisseau de comique, pas bien profond, mais limpide et rapide, sans amertume, innocent et français. Au milieu de l'ouvrage, il jaillit en gerbe et s'épanouit; et tout autour, par une heureuse affinité, de sources récentes et à fleur de terre, d'autres ridicules s'élèvent et brillent en pluie fine : ce deuxième acte, par ses fusées à droite, à gauche, devant, derrière, il éblouit, il étourdit comme les grandes eaux de Versailles. On se rappelle, — et comment l'oublier? — le salon de la comtesse Wacker, cette agitée, agitante personne, Anglaise ou Américaine, femme du monde et suspecte, dont le mari est invisible, et le père affiché comme un père de louage; galante et capable de tenue; aimée, quittée par M. de Sauves, courtisée par Fondreton, hébergée, défrayée d'aubades par un général qui n'envoie pas pour rien sa musique. Le jour de son emménagement à Montmorency, elle reçoit à dîner (un dîner envoyé de Paris avec l'argenterie et la vaisselle) des gens qu'elle a connus à Vienne, à Florence, à Madrid, et des gens qu'elle ne connaît pas; elle a des convives dans son cabinet de toilette et sur l'escalier; elle quitte, à l'aube, ce salon, qui ressemble au

pont d'un transatlantique, pour aller en breack assister à une exécution ; elle déjeune au cabaret, visite les égouts, se fait photographier avec ses compagnons de partie, va aux courses, au skating, revient souhaiter la bienvenue au fiancé de sa sœur, embrasse son enfant, le chasse, se plaint d'être fatiguée, s'élance sur une balançoire... Ni bonne ni méchante, au demeurant, elle n'a peur de rien que de s'ennuyer. Étrangère chez nous, — on ne sait guère où elle ne le serait pas, — elle se moque de l'opinion encore plus que de la vertu. Et c'est chez elle, parmi ces passagers de tout pays et de toute classe, entre un colonel de fantaisie et une jeune fille authentique, entre une princesse russe pour pianistes italiens et un pianiste italien pour princesses russes, dans cette « pétaudière élégante, » dans ce capharnaüm cosmopolite, dans ce tohu-bohu demi-mondain, c'est là que l'honnête et bourgeois Fondreton, Fondreton de l'école des chartes ou des chastes, Fondreton « pris tout petit » par sa tante, qui devint sa belle-mère, et parvenu intact au mariage, c'est là que Fondreton se gaudit et se sent vivre, c'est là qu'il exulte et qu'il triomphe. Naïf, mais non pas sot, il nous fait lui-même, avec une verve haletante, qui ne laisse pas d'être spirituelle, les honneurs de son déniaisement, il nous en confesse les angoisses et les délices, il nous en donne le réjouissant spectacle. Veut-il se déclarer à la comtesse : « Moi, dit-il, dans ces momens-là, je patauge... Mon latin me revient ! » Et, en effet, comme il s'enhardit à l'appeler : « Chère Julia ! » elle l'interrompt, il balbutie : « *Cur nescire pudens...* » La caricature est fine, elle est toute vive, digne de figurer auprès de cette esquisse d'étrangère si lestement, si brillamment touchée, dans ce tableau d'intérieur brossé à petits coups si justes et de couleurs si vibrantes. Il a tellement plu, ce tableau, qu'on a proposé, il y a quelques années, de le détacher du triptyque et de réduire l'ouvrage à ce deuxième acte : après cela, estimez si le comique de la pièce gêne la justice qu'on doit au reste !

Cependant, à la fin de ce deuxième acte, une scène se trouve, qui rattache le comique au sentimental et noue les deux histoires ensemble : Mme de Sauves vient chez la comtesse pour réclamer Fondreton. Ce n'est pas la seule rencontre, dans le théâtre contemporain, d'une femme honnête et d'une autre à tout le moins suspecte : c'est la seule aussi importante sans que le dialogue se tende sévèrement, ni que le ton de la comédie soit quitté pour celui du drame ; la seule peut-être où les adversaires, sans effort apparent, se contentent d'une escrime courtoise et d'autant plus savante. Aucune des deux n'est sacrifiée à l'autre, ni pour la dignité pendant le combat, ni pour son issue ; aucune ne manque de sang-froid ni d'adresse. De ce côté-ci et de celui-là, cette vraisemblance des caractères et des mœurs, qu'il est si rare et si agréable de voir durer au théâtre, est maintenue jusqu'au bout, sans

que la morale y perde rien. Il fallait, pour ménager ainsi les choses, une légèreté de main, une souplesse, un tact littéraire que nous ne saurions trop louer : toutes les espèces de tact nous sont chères; combien d'autres scènes, — combien de scènes du *Monde où l'on s'ennuie*, — nous donnerions pour celle-là !

Mlle Tessandier a repris son rôle de Julia Wacker ; elle le joue presque à la perfection, en comédienne de race, avec des intonations variées, délicates, originales, qui ne sonnent pas le théâtre. M. Jolly a recueilli le personnage de Fondreton : moins nuancé que M. Saint-Germain, il a de la désinvolture, de l'assurance, un débit drôlatique et des grimaces facétieuses. Mlle Legault, depuis sept ans qu'elle avait joué Mme de Sauves, a pu acquérir du talent; elle reste froide, et sa froideur, aussi bien que la raideur de M. Montigny, qui n'est pas non plus sans mérite, a contribué à rendre indigeste la partie pathétique de l'ouvrage. M. Dieudonné, plus lent et plus gourmé qu'à son ordinaire, n'a que médiocrement aidé, sous le nom de Lahirel, au succès de la partie plaisante. M. Alexandre Michel, sous les cheveux rares de Désaubiers, manque d'élégance. Mlle Vrignault représente aimablement l'ingénue Geneviève, la sœur de Mme Fondreton, celle qui, dans une jolie scène du troisième acte, vient trouver le célibataire endurci pour s'excuser des avances de sa mère, et, avec la résolution des timides, commence par lui dire en face : « Monsieur Lahirel !.. les jeunes filles ne sont pas des bêtes ! »

L'Odéon, pour renforcer *Conte d'avril*, a pris le soleil et la lune : *Coup de soleil* et *Cynthia;* si les étoiles ne lui manquent pas, voilà un théâtre bien fourni ! *Coup de soleil* n'est qu'un badinage parfaitement honnête et assez spirituel, signé de MM. Albéric Second et Théodore de Grave, et qui pourrait bien être à la mode, l'automne prochain, dans les châteaux. *Cynthia* est une petite comédie en vers, ou plutôt une idylle mythologique, de M. Louis Legendre, dont j'avais signalé, l'an dernier, un à-propos qui passait l'ordinaire, *Célimène*. J'avais remarqué chez M. Legendre des qualités de versificateur français, né sans doute et déjà exercé pour la comédie ; c'était de quoi prédire, avec des chances, que sa mythologie ne serait pas celle de M. Leconte de Lisle et de ses disciples : il ne prétend pas, en mettant la déesse au théâtre, nous faire ressentir les émotions religieuses qu'éprouvèrent jadis les adorateurs d'Artémis et de Diane. Aussi bien Artémis ou Diane, ou Cynthia encore, c'est tout un pour lui : il mêle sans scrupule aux noms latins de Jupiter, de Mercure et de Minerve le nom hellénique d'Éros ; sa mythologie est à la française, c'est-à-dire de fantaisie, aussi bien que l'aventure qu'il nous expose.

Diane, longtemps farouche, s'est éprise enfin du chasseur Hylas, une sorte d'Hippolyte d'humble condition et purement forestier; elle le

visite pour se faire aimer de lui sous la qualité d'une mortelle. Mais Hylas aime une fillette, la modeste Néère. Tandis que Mercure occupe la pauvrette et la courtise vainement, Hylas résiste à la tentation : qu'il prenne cette beauté engageante pour une princesse déguisée ou qu'elle se révèle déesse, il décline toujours l'honneur de son caprice ; dépitée d'abord et courroucée, elle regagne le ciel en faisant grâce à tant de fidélité et d'amour.

Telle est cette simple légende ; elle vaut surtout par la manière dont elle est contée. Sa langue et sa prosodie ont la correction et l'aisance. Les vers agréables y viennent comme d'eux-mêmes. Sans doute, c'est par l'influence de Diane que sa rivale, Néère, parle si joliment la langue des dieux, et que leur « objet » commun, Hylas, lui répond d'un style pareil :

Car enfin ma beauté ne te fait point honneur,
Et lorsque je me penche au miroir des fontaines,
Je n'y vois qu'un visage aux lignes incertaines,
Une bouche trop grande et des yeux trop petits ;
Nous sommes pour la taille aussi mal assortis :
Je suis la fleur perdue au pied du chêne auguste...
— Qu'on critique mon goût, enfant, je laisse dire !
Petite ou non, ta bouche est le nid du sourire !
Ton front vient au niveau de mon baiser ! Tes yeux
Sont assez grands pour moi, s'ils contiennent les cieux !

Cynthia, naturellement, ne saurait adresser à Hylas de moins harmonieux discours :

J'avais l'éternité, mais non pas la jeunesse !
Toi seul me l'as donnée ! Il faut que je connaisse
L'espérance amoureuse et l'amoureux effroi...
Lorsque tu dors la nuit, sur ton lit de feuillage,
Mes rayons jusqu'à toi tracent un blanc sillage,
Et j'arrête ma course au fond du firmament
Pour les laisser sur toi se poser longuement...

Et Hylas, d'autre part, ne peut faire moins que de lui dire :

Ta beauté m'éblouit, mais ton rang m'embarrasse !
Je croirais en m'aimant que tu m'aimes par grâce ;
Je croirais, si complet que fût ton abandon,
Que je dois à genoux t'en demander pardon...
Je n'étends pas la main quand le soir est tombé,
Pour saisir dans les cieux le croissant de Phébé ;
L'humble flambeau suffit dans une humble chaumière,
Et Néère en mon cœur fait assez de lumière !

Voilà des vers, sans conteste, ingénieux et charmans. Celui que je vais

marquer est d'un poète : comme Diane plaisante la pauvreté, la nudité de son abri, le chasseur lui réplique, avec un geste large :

> L'homme des villes, pris entre quatre murailles,
> A sans doute besoin de parer sa prison :
> *Le mur de ma demeure, à moi, c'est l'horizon!*

Mais ce que je préfère, comme le plus original dans l'œuvre de M. Legendre, et le mieux significatif pour son avenir, c'est le ton et le tour de certains passages comiques, moins avantageux à détacher, mais excellens à leur place et convenables au genre scénique. Le rôle de Mercure, en ce sens, est le mieux partagé : il rappelle que l'auteur, pour sa *Célimène*, a dû fréquenter chez Molière ; il évoque le souvenir d'*Amphitryon*. Un homme, dit Mercure à Diane,

> Est pour vous beaucoup moins compromettant qu'un dieu,
> Car l'un dure toujours et l'autre dure peu.

Et quand la déesse, remontée au ciel, caresse encore le rebelle chasseur de sa lumière bénigne, il lance une dernière boutade :

> C'est prendre l'aventure en déesse d'esprit!

N'est-ce pas là, en matière mythologique, le badinage français? Il n'était pas nécessaire pourtant de moderniser Mercure au point de lui faire dire que l'Olympe est « assommant, » ni Diane à ce point qu'elle s'écrie, parlant aux dieux : « Vous, les blasés du ciel! » Plus que ces libertés, d'ailleurs, je reprocherai à M. Legendre la platitude de quelques vers, et, plus encore, la facilité qu'il a prise de placer trop d'épithètes, et d'épithètes banales, à la rime : quelques morceaux de ce léger ouvrage en sont déparés. Nous ne retrouverons pas ces taches, sans doute, dans les comédies plus considérables et surtout plus comiques dont *Cynthia* nous donne l'espoir. M. Legendre, pour cette épreuve, n'a point à se plaindre de ses interprètes : M. Paul Mounet, qui fait Hylas, est magnifique et mélodieux ; Mlle Baréty est une Diane superbe et qui s'applique à bien dire ; Mlle Laisné, une gentille Néère ; M. Kéraval, un Pasquin céleste qui fait rire.

M. Jules Claretie est nommé administrateur général de la Comédie-Française :

> Sa bienvenue au jour lui rit dans tous les yeux ;

mais particulièrement, à l'heure qu'il est, dans les yeux de M. Vacquerie, — d'où elle se reflète, on le sait, dans les yeux de M. Meurice, — et d'ici et de là, dans ceux de M. Lockroy, « premier élu » de Paris, et de tous les lieutenans de ce vieil et à jamais vénérable Alexandre

qu'on a mené, le printemps dernier, au Panthéon. En effet, M. Kæmpfen, administrateur provisoire, a légué au nouveau titulaire l'honneur avantageux de reprendre *Jean Baudry*. Accueillie avec estime par les uns, avec colère par les autres, avec curiosité par tous en 1863, ressuscitée dans sa gloire en 1889, l'œuvre est écoutée, cette fois, sans surprise ni prévention, en toute équité d'esprit, avec une déférence qui ne va que par sursauts jusqu'à l'admiration. Grandiose par la conception, héroïque par les sentimens, romantique par le style, ce drame est bourgeois par les personnages. Ce contraste de la forme, sinon de l'idée première ni des passions, avec la qualité des acteurs, nous déconcerte, et, à la longue, nous fatigue.

La donnée, on s'en souvient, est du genre sublime : M. Vacquerie, qui, à la suite de Victor Hugo, a pris l'habitude de franchir les abîmes d'un coup d'aile et compare volontiers, pour montrer leur différence, Prométhée à Chrysale, me pardonnera si je définis Jean Baudry un Perrichon tragique. Ce diocésain de l'évêque Myriel a surpris naguère un gamin de douze ans, un petit sauvage des rues, qui lui volait son portefeuille ; il l'a recueilli, nourri, apprivoisé, instruit : il s'est fait « le père de son âme. » Aujourd'hui, Jean Baudry, âgé de quarante-six ans, aime une jeune fille accomplie, Andrée Bruel. Enhardi par la ruine du père, qui ne peut accepter d'être sauvé que par son gendre, il demande la main d'Andrée, il l'obtient. Mais Andrée aime secrètement Olivier, le pupille de Baudry, qui a vingt-deux ans. Olivier, esprit chagrin, cœur tumultueux, aime Andrée avec une sourde rage ; la nuit qui doit précéder ses noces, il veut pénétrer dans sa chambre, il est arrêté par Baudry sur le seuil. L'offensé considère ce qu'il a déjà fait pour l'offenseur et ce qu'il peut encore faire ; il regarde l'intérêt de l'humanité qui veut que cette âme, en progrès vers le bien, ne recule pas, mais avance ; il pèse le privilège de la jeunesse : il se sacrifie. Olivier veut s'exiler ; il le suit pour le ramener bientôt : « Laisse faire le temps, dit-il presque à Andrée,.. ma vertu et ton droit. »

Le bienfait oblige le bienfaiteur : telle est la substance morale de la pièce ; elle est pure, elle est belle ; nous ne demandons qu'à en applaudir la manifestation. Nous admettrons d'ailleurs qu'elle se manifeste par des hommes en redingote, nos contemporains, et que l'auteur leur attribue pour cela tous les sentimens qu'il faut. Si la générosité de Baudry nous semble rare, nous réprimerons cependant la velléité de soupçonner qu'elle n'existe pas : en ce temps comme anciennement, l'homme est un personnage tragi-comique, et capable également de montrer l'un ou l'autre masque ; pourquoi pas Jean Baudry aussi bien que Perrichon ? Nous nous garderons surtout d'accueillir le héros par l'ironie ; naguère il a pu s'écrier : « L'enfant vole ; tant mieux ! C'est bon signe... Il pourra devenir honnête. » Nous ne lui dirons pas, avec un sourire, qu'il doit aujourd'hui s'estimer heureux :

« Il viole à présent; tant mieux!.. Le jeune homme a encore des progrès à faire! » Nous résisterons même à la tentation plus forte, de récuser Olivier comme peu vraisemblable, ou de l'expulser comme déplaisant, sous le prétexte qu'étant comblé de bienfaits, il est ingrat, qu'étant amoureux il est encore méchant, et que, méchant et ingrat, il l'est presque sans lutte ni remords : au contraire, après réflexion, nous accepterons ce grand reste de férocité, quelque pénible qu'en soit le spectacle, comme une marque de naturel; nous saurons gré à l'auteur de sa franchise et de son courage, de sa témérité même contre les habitudes du théâtre, selon lesquelles un pareil jeune premier est proprement un monstre. Est-il besoin de dire ensuite que nous n'aurons pas de peine à goûter la délicatesse et la fermeté de Mlle Bruel? La bonhomie de son père nous reposera; les travers de sa tante nous permettront de rire; la violence et la cautèle du créancier Gagneux ne nous offriront qu'une saine amertume. D'ailleurs, si la structure du drame est simple et solide, si la distribution en est claire, — elle peut le paraître aujourd'hui surtout que nous savons qui est Olivier, et que nous n'avons pas besoin d'attendre, comme en 1863, le récit de Baudry au troisième acte pour connaître la condition de ce mystérieux personnage, — si les scènes sont ouvertes, établies, conclues, reliées ensemble avec force, comment arriverait-il que nous ne fussions pas pris par ce drame et jusqu'au bout, sans relâche, maintenus dans l'admiration?

Hélas! c'est la forme qui nous laisse nous défendre et nous reprendre: non qu'elle soit négligée; au contraire, elle n'est que travaillée avec trop de suite, d'après un système, et ouvrée trop curieusement. Quelques déclamations d'Olivier sur ses contemporains, qui sont « les Guèbres de l'or, » et sur l'or, « dont les pièces sont rondes pour ressembler à toute la terre et plates pour ressembler à tous les hommes; » — ou de Baudry, qui vocifère : « Nous verrons si mes rides ne valent pas tes haillons; » — ou même du paisible Bruel, qui s'écrie : « Quand ce n'est pas aux souliers qu'on a de la boue, c'est à l'âme, » — quelques tirades de ce goût pourraient facilement se négliger : aussi bien le romantisme de M. Vacquerie est à l'ordinaire plus sobre. Que dis-je? En maint passage, dans les entretiens d'Andrée avec son père, notamment, et de Baudry avec Andrée, il se permet d'être fort avec simplicité ou délicat tout uniment; il s'élève même, dans quelques discours de Baudry et d'Olivier, jusqu'à une mâle et concise éloquence, jusqu'à un lyrisme sincère, et ne se met pas, malgré l'occasion, à bouillonner en billevesées ambitieuses. Mais le plus souvent il est précieux : il est vigoureux précieusement et précieusement subtil. Exact à se surveiller, ennemi de tout abandon, il affecte même d'être simple. Il sème de sentences et de concetti, en des accès de passion, les paroles de ses héros; en des circonstances familières, il leur impose une rigueur d'expression parfois ingénieuse, parfois heureuse, mais qui

inquiète; il donne à leurs moindres propos un aspect raide et martelé qui fait peur. Par ses soins, un bonhomme d'armateur, une jeune fille de la classe moyenne, un petit rentier hargneux, aussi bien qu'un négociant philosophe et qu'un médecin, s'expriment volontiers en hommes de lettres, et en hommes de lettres d'une certaine école, j'allais dire d'une certaine coterie. Peu s'en faut que cet apprêt de langage, nous étonnant chez des bourgeois, nous rende les sentimens suspects; il est pénible par lui-même : de là un double malaise, qui nous empêche de jouir, autant du moins que nous le voudrions, du talent de l'auteur. *Jean Baudry* est une œuvre de mérite, où l'on sent de louables efforts, mais, justement, trop d'efforts : elle ne restera, j'imagine, qu'à titre de document sur la seconde génération des romantiques.

L'interprétation est la même qu'il y a cinq ans, sauf que M. de Féraudy succède à M. Thiron dans le rôle de Gagneux : à chaque épreuve, ce jeune homme tient plus fermement la promesse d'être un excellent comédien. Mlle Bartet demeure l'Andrée idéale : un ange laïque. M. Barré représente à merveille Bruel; Mlle Jouassain, Mme Gervais; M. Truffier, le domestique. J'ai gardé pour la fin MM. Got et Worms, Baudry et Olivier; on connaît l'autorité pathétique du premier, la chaleur intime du second; peut-être ils pourraient sauver, en certains points, par quelque détente, excuser par quelques nuances plus humaines, ce que leurs personnages ont d'extraordinaire.

Mais quoi! est-on attristé par *Jean Baudry?* qu'on aille à la Renaissance : on y trouvera un vaudeville tout plein d'inventions joyeuses, *un Duel, s'il vous plaît!* de MM. Fabrice Carré et Maurice Desvallières. On y verra comment un nouveau Me André, qui avait toujours désiré être témoin d'un duel, surprit son ami intime, un autre Clavaroche, mais un Clavaroche pacifique et même poltron, qui sortait de chez sa Jacqueline à quatre heures du matin; comment il s'écria : « Toi ici!... Je devine : tu as un duel; » si bien que l'autre dut se procurer un duel dans les vingt-quatre heures; comment, après avoir vainement cherché l'affaire dont il avait besoin, le séducteur en rencontra plusieurs quand il n'en souhaitait plus aucune; comment le mari fut son témoin et comment il eut l'honneur, en cette qualité, de recevoir une balle dans le mollet..; — le tout exposé avec une verve sémillante, avec une abondance d'humeur folle. Et cela dans ce petit théâtre, puisque le directeur d'aucune scène mieux classée n'a su attirer cette pièce.

LOUIS GANDERAX.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 novembre.

Depuis longtemps, certes, une session des assemblées françaises ne s'était ouverte dans des conditions à la fois plus sérieuses et mieux faites pour piquer la curiosité. Ce n'est point que cette inauguration d'un parlement nouveau et d'une législature qui s'est accomplie il y a cinq jours ait été accompagnée de circonstances particulièrement intéressantes ou dramatiques. Tout s'est passé, au contraire, dans ce jour réputé solennel, aussi simplement et même aussi vulgairement que possible.

Nos chambres sont rentrées dans leurs palais respectifs sans appareil et sans cérémonie. Le sénat s'est retrouvé au Luxembourg pour se donner aussitôt quelques jours de repos ou de répit en attendant les événemens. Les hôtes nouveaux que le suffrage universel a envoyés au Palais-Bourbon sont allés tranquillement prendre leur place et se faire reconnaître. C'est une entrée en scène sans éclat; mais il n'y a point à se méprendre à ce début encore indécis d'une législature, à ce calme apparent et momentané de la vie parlementaire renaissante. On sent bien qu'il y a de l'inconnu dans la situation nouvelle où nous entrons, que les circonstances ne sont plus ce qu'elles étaient lorsque les chambres se sont séparées cet été, que, depuis trois mois, il s'est passé quelque chose d'assez sérieux en France. Ce qui s'est passé, on le sait bien, c'est qu'il y a eu un de ces mouvemens d'opinion qui, au premier instant, peuvent ressembler à une surprise et qui ne produisent tous leurs effets que graduellement, qui s'imposent bon gré, mal gré, à ceux-là mêmes qui les nient ou qui essaient d'en éluder la puissance. Ce qui s'est passé, c'est qu'il s'est révélé dans le pays une force d'instinct public avec laquelle il faut compter, c'est qu'il y a eu le désaveu d'une

politique, un jugement prononcé sur une série de fautes, sur des excès de parti, des violences de secte et des imprévoyances de gouvernement : tout cela manifesté plus ou moins distinctement par une réaction croissante d'opinion. C'est là ce qui s'est passé, c'est ce qui a créé cette situation nouvelle dont on a le sentiment. La vérité est, en effet, que tout a singulièrement changé en peu de temps dans les conditions de la vie publique de la France, que les partis, rentrés dans le parlement nouveau en ce moment réuni, ne se retrouvent plus dans les mêmes proportions ni dans les mêmes relations, que toutes les combinaisons, tous les calculs sont confondus. On est réduit aujourd'hui à s'observer, à chercher sa voie, à se demander, non sans quelque anxiété, ce qui arrivera. Tout le monde en est là, et au lieu de se payer de mots et de jactances, au lieu de se figurer qu'ils peuvent remédier à tout avec des réunions plénières, avec des expédiens ou des représailles de parti, les républicains qui ont encore la majorité, mais qui ne sont plus aussi sûrs de la garder qu'ils affectent de le croire, seraient les premiers intéressés à aller au fond des choses, à voir clair dans leur situation. Ils feraient beaucoup mieux d'avouer simplement et virilement qu'ils se sont trompés, de reconnaître que, s'il y a des crises peut-être décisives pour les institutions nouvelles, c'est qu'ils les ont préparées en faisant de la république une domination de parti, un régime de confusion, de discrédit et d'effacement forcé pour la France devant le monde.

Au fond, c'est là la première, la grande question qui domine toutes les autres. Non, sans doute, ces trois millions et demi de voix qui ont été données à des conservateurs aux élections dernières, et avec lesquelles on sera bien obligé de compter aujourd'hui, ne sont pas toutes essentiellement, systématiquement, des voix ennemies pour la république; mais elles sont certainement une protestation contre la politique qui a fait de la république ce qu'elle a été jusqu'ici, un régime aussi pénible pour l'orgueil que pour les intérêts de la France, et cette politique, ce sont bien les républicains seuls qui l'ont voulue, qui l'ont imposée, uniquement pour satisfaire leurs passions et leurs préjugés. Ils restent d'autant plus responsables devant l'opinion qu'ils ont été entièrement libres dans leur choix, que rien ne les obligeait à faire ce qu'ils ont fait. Assurément lorsqu'ils arrivaient au pouvoir il y a quelque dix ans, il y a surtout sept ou huit ans, ils avaient une chance heureuse, ils prenaient la direction des affaires dans les conditions les plus favorables. Les grandes difficultés léguées par une effroyable guerre étaient à peu près vaincues. La France, à demi remise de ses épreuves, délivrée de l'occupation étrangère par le paiement de toutes ses rançons, ne demandait qu'à vivre en paix avec elle-même et avec toutes les nations. La république, après avoir été longtemps contestée, venait d'être définitivement fondée par le vote d'une constitution qui

lui donnait les avantages et la force de la légalité. Pour la première fois, la république avait cette fortune d'être consacrée, non comme un fait accompli par la violence, comme une œuvre d'insurrection et de révolution, mais comme une œuvre de nécessité à laquelle bien des esprits modérés n'avaient pas refusé de concourir. Les républicains arrivant au gouvernement trouvaient cette question constitutionnelle tranchée, la paix civile assurée, la dignité nationale suffisamment sauvegardée, des finances prospères, un pays qui, fatigué d'incertitudes, acceptait de la meilleure volonté le régime qui venait de lui être donné. Ils avaient, de plus, une majorité dans les chambres et ils ne rencontraient devant eux que des adversaires découragés, déconcertés par l'échec de leurs espérances. Tout leur était facile, et ils n'avaient qu'à le vouloir, à se pénétrer de la situation du pays dont ils se trouvaient les maîtres improvisés, pour faire de la république nouvelle un régime qui aurait eu des chances de durée, qui pouvait même servir l'influence et la bonne renommée de la France dans le monde.

C'était le moment d'un choix décisif. Prétendre réveiller les souvenirs de la république révolutionnaire et propagandiste qui est devenue si promptement conquérante, on ne pouvait certainement plus; c'eût été une chimère surannée et une impossibilité. On aurait été vraisemblablement bientôt arrêté; mais ce qui était réellement nouveau, possible et utile, c'était d'offrir à l'Europe l'exemple d'une république régulière et libérale, sachant s'approprier toutes les forces sociales et les traditions de la France, rassurante pour tous les intérêts, tolérante pour les croyances aussi bien qu'économe de la fortune nationale, ménageant le pays dans ses mœurs comme dans ses idées. A la propagande par la révolution et par la guerre on substituait d'un seul coup la propagande la plus légitime : celle de la raison éclairée, de la bonne politique et du bon gouvernement. Croit-on qu'il eût été sans profit pour l'influence et l'autorité de la France d'offrir, au milieu des vieux états monarchiques de l'Europe, ce spectacle d'un grand pays sachant vivre en paix sous la république, faisant honorablement ses affaires par une diplomatie attentive comme par une administration équitable, conciliant dans sa vie intérieure la libéralité des lois et les garanties d'un ordre conservateur ? C'eût été en vérité la plus efficace des propagandes, et pour un pays éprouvé le meilleur moyen de retrouver les sympathies aussi bien que la considération des peuples. C'est là ce que les républicains n'ont pas compris. Ils se sont figuré que, puisque le pouvoir tombait tout à coup en leurs mains, ils étaient libres d'en abuser dans des intérêts de fausse popularité. Ils ont cru qu'ils pouvaient impunément tout se permettre, tendre tous les ressorts de la fortune publique, ébranler toutes les conditions de la paix religieuse et sociale, pratiquer la politique des exclusions, des épurations à outrance, — en se donnant au besoin le luxe de quelque expédition loin-

taine. C'est là ce qu'ils ont appelé la république ! Le résultat a été ce qu'il pouvait être, particulièrement pour la position de la France dans le monde. Il est certain que les gouvernemens monarchiques ne redoutent guère la contagion de nos exemples dans leurs états, et que les peuples eux-mêmes semblent assez peu portés à nous envier ou à nous imiter, que malheureusement personne ne paraît craindre ou rechercher notre influence. On nous laisse à nos expériences, à nos agitations stériles, à nos guerres de secte; on s'accoutume à se passer de nous, et il serait peut-être permis de se demander si le conseil municipal de Paris, qui est un personnage essentiel de la république ainsi comprise, n'a pas contribué par son esprit à éloigner bon nombre d'étrangers qui avaient l'habitude de rechercher l'hospitalité de la grande ville. La France elle-même, la France comme nation, nous persistons à le croire, n'a pas perdu l'estime et les sympathies du monde; mais il est bien clair que depuis longtemps on sait au dehors ce qu'on doit penser de ceux qui gouvernent la France, et le jour est venu où le pays lui-même a saisi l'occasion de manifester son opinion sur une politique par laquelle il se sent effacé et diminué devant l'Europe.

Eh bien ! toute la question est de savoir aujourd'hui si les républicains veulent reconnaître les fautes par lesquelles ils ont compromis la république, ou s'ils ne voient dans les élections dernières qu'un encouragement à continuer la politique qui a si merveilleusement réussi. A vrai dire, les républicains, tout à la fois effarés des progrès des conservateurs dans les élections et à demi rassurés par la majorité incohérente qu'ils ont gardée ou retrouvée eux-mêmes au second scrutin, semblent singulièrement perplexes. Ils sentent bien qu'il y a eu, qu'il y a peut-être encore un danger; ils ne voient pas ou ils ne veulent pas voir ce qui a préparé ce danger, ce qui a créé cette situation si étrangement ébranlée où ils se trouvent, et, faute de se rendre à l'évidence des choses, ils se figurent qu'ils remédieront à tout encore une fois avec des expédiens de parti, avec d'équivoques procédés de stratégie parlementaire.

Ils croient tout sauver avec des replâtrages de factions rivales, avec des réunions plénières imaginées pour refaire entre tous les républicains, révolutionnaires et modérés, une alliance sans laquelle il n'y aurait pas même une majorité dans le nouveau parlement. Or, quel est jusqu'ici le caractère, quel est le seul résultat de ces tentatives passablement confuses? La seule chose évidente, c'est la soumission à merci des opportunistes rendant les armes devant les radicaux, qui se considèrent comme les maîtres de la situation nouvelle, qui ne le sont pas autant qu'ils le prétendent, mais à qui on le laisse dire. Ces radicaux, d'ailleurs, sont d'humeur débonnaire, ils sont prêts à faire des concessions pour le bien de la paix et de l'union entre frères

ennemis d'hier; ils consentiront, par exemple, à ne pas proposer la mise en accusation de M. Jules Ferry et de ses collègues de l'ancien ministère, — à la condition toutefois que ceux-ci et leurs amis voteront une amnistie en faveur des condamnés politiques, anarchistes, socialistes, praticiens de l'émeute et de la dynamite pour la bonne cause. De sorte que M. Jules Ferry et ses amis auraient à payer rançon pour échapper à une mise en accusation; à la rigueur même on pourrait croire que l'amnistie réclamée s'applique à eux comme aux condamnés politiques qu'on veut délivrer. C'est là ce qui s'appelle sceller l'alliance entre républicains! Il y a un autre point sur lequel on est d'accord : c'est l'épuration nécessaire du personnel administratif, financier, judiciaire, par la raison bien simple que, si les républicains ont échoué aux élections, c'est qu'évidemment tous les fonctionnaires sont des traîtres, eux, leurs femmes, leurs alliés et leurs amis. Mais, direz-vous, c'est une opération qui a déjà été faite et qui n'a eu qu'un médiocre succès pour l'administration, qui n'a servi qu'à avilir les mœurs par le développement de la délation et des plus vulgaires convoitises. N'importe, c'est le procédé républicain! Il faut épurer encore une fois, — bien entendu jusqu'au jour où l'épuration recommencera à l'égard de ceux qui auront remplacé les épurés d'aujourd'hui. Et on va gravement porter au gouvernement, à M. le président du conseil ces doléances, ces propositions comme le programme de la « concentration » républicaine, de la reconstitution de la majorité! C'est là ce qui s'appelle comprendre les choses.

Les républicains ne voient pas qu'au lieu d'aborder sérieusement une situation devenue difficile pour eux, ils ne font que tout méconnaître et tout aggraver en rendant plus éclatante la contradiction qui s'est manifestée aux dernières élections entre les vœux du pays et leur politique. Le pays a certainement demandé la paix religieuse et civile, l'ordre des finances, la prévoyance et la modération dans l'administration de ses affaires; les républicains répondent par des désordres d'esprit, par des colères, par des programmes où ils inscrivent pêle-mêle les épurations, les réformes radicales, l'évacuation du Tonkin, la dénonciation du concordat, justement à l'heure où un grand pape parle, en politique supérieur, de conciliation et de paix. Si c'est ainsi qu'ils entrent dans la session nouvelle, qu'ils pensent relever les affaires de la république, réparer le mal que leurs passions et leurs systèmes ont fait à la France, ils s'abusent étrangement; ils risquent fort au contraire de donner une force nouvelle et croissante à une réaction qu'ils ont provoquée et qui pourrait ne pas s'arrêter devant leurs menaces.

Les difficultés de vie publique ont un caractère particulier en France; elles ne sont pas uniquement et exclusivement dans notre pays, nous en convenons. Il y en a un certain nombre, de plus d'un genre, en

Europe, et, avant tout, au premier rang, il y a celles qui intéressent toutes les nations, tous les gouvernemens, qui tiennent à de vieilles luttes d'influences, à de vieux antagonismes toujours prêts à renaître. On aurait beau se faire illusion, la crise qui a éclaté, il y a deux mois, dans les Balkans par la révolution de Roumélie, et qui pourrait si aisément devenir la crise de l'Orient tout entier, cette crise n'a nullement l'air de s'apaiser; elle semble, au contraire, se compliquer et s'aggraver tous les jours, et par l'attitude de ces jeunes états orientaux qui ont pris feu au signal de l'insurrection bulgare et par le conflit croissant de toutes les politiques appelées à délibérer dans une conférence à Constantinople. On a laissé malheureusement la question se développer et devenir peut-être inextricable. La Turquie, soit prudence, soit impuissance, n'a pas voulu ou n'a pas pu intervenir sur-le-champ pour arrêter le mouvement rouméliote. Les cabinets de l'Europe, tout en protestant, en faveur des droits de la Porte, contre la révolution bulgare, tout en témoignant la volonté de maintenir l'autorité des arrangemens de Berlin, ont passé quelques semaines à s'observer ou à négocier, à paraître chercher des combinaisons. On a laissé le champ libre aux incidens et aux passions. Qu'en est-il aujourd'hui? L'Europe, il est vrai, a fini par se rendre à la conférence de Constantinople; elle y est allée en prenant officiellement pour programme le maintien des dispositions du traité de Berlin qui règlent l'état des Balkans. On a, si l'on veut, gagné ainsi un peu de temps en contenant les impatiences déchaînées par la révolution de Philippopoli, en obligeant, autant que possible, la Serbie, la Grèce à attendre tout au moins les décisions de la conférence. On a obtenu une sorte de trêve apparente; mais ce temps qu'on a cru gagner n'a été peut-être, en définitive, que du temps perdu pour la paix, pour une solution réelle, et pendant qu'on se préparait à délibérer, la crise n'a pas moins suivi son cours. La situation, au lieu de s'éclaircir et de se simplifier, n'a fait que s'obscurcir et s'envenimer de toute façon, au point qu'il serait peut-être assez difficile maintenant de savoir comment pourra se dénouer ce nouvel imbroglio oriental.

D'un côté, tout s'est visiblement aggravé sur le théâtre même de ces agitations nouvelles. Les Bulgares, en dépit des remontrances officielles qu'ils ont essuyées et des rivalités dangereuses qu'ils ont rencontrées autour d'eux, n'ont pas renoncé à l'unification qu'ils ont entreprise sous la direction du prince Alexandre de Battenberg; ils poursuivent, au contraire, leur œuvre fiévreusement, en se hâtant autant que possible de réaliser la fusion militaire, administrative, financière des deux provinces ou principautés avec lesquelles ils prétendent former un nouvel état. Ils affirment chaque jour de plus en plus leur résolution de maintenir l'union comme un fait accompli et

irrévocable. Les Bulgares persistent obstinément, les Grecs, les Serbes persistent à leur tour dans les revendications dont la révolution rouméliote leur a offert l'occasion. La Grèce, après avoir épuisé ses ressources pour se mettre sous les armes, ne veut plus désarmer sans avoir obtenu les compensations auxquelles elle croit avoir droit, et elle est prête à tout risquer pour l'idée hellénique. La Serbie, depuis quelques semaines, n'est plus qu'un camp. Elle a mis sur pied toutes ses forces comme si elle était provoquée à une lutte suprême; elle a son armée sur la frontière prête à marcher en avant, violant sans façon le territoire de la principauté voisine, et même entre Serbes et Bulgares des coups de fusils ont été échangés. En réalité, c'est une situation des plus étranges, où peuvent naître à tout instant des conflits qui n'ont ni motif plausible ni objet précis. La guerre est latente, imminente dans cette région des Balkans, elle aurait même peut-être déjà éclaté si dans le camp serbe on ne se croyait encore tenu d'attendre ce qui sera décidé à la conférence de Constantinople. Un incident, une étincelle peut tout enflammer. — D'un autre côté, c'est justement la question de savoir quelle peut être l'efficacité de cette intervention de la diplomatie européenne qui jusqu'ici a tenu tout en suspens. Au premier moment, sans doute, on n'a parlé que de la nécessité d'agir d'intelligence, de faire respecter le traité de Berlin, surtout de sauvegarder la paix générale, et c'est, en effet, avec cette pensée, avec le sentiment de l'intérêt commun de la paix qu'on s'est réuni. Malheureusement, on ne peut plus s'y tromper, l'accord était plus apparent que réel et les dissentimens n'ont pas tardé à se manifester entre les puissances dont les représentans recevaient la mission de dénouer la crise des Balkans, d'en atténuer tout au moins la gravité et les conséquences. On a commencé par témoigner l'intention d'opposer le faisceau de toutes les volontés à des perturbations nouvelles; on finit par ne plus s'entendre du tout.

La Russie, cela n'est pas douteux, a pris depuis quelques jours une attitude des plus nettes, des plus décidées dans cette phase nouvelle des affaires orientales. Si elle a été pendant longtemps la première et à peu près la seule à encourager les idées d'émancipation et d'union qui ont préparé le dernier mouvement bulgare, elle se prononce aujourd'hui avec une vivacité presque imprévue contre cette révolution rouméliote qui ne répond plus visiblement à ses calculs, qui lui apparaît peut-être comme un échec ou comme une menace pour son influence. De toutes les puissances, la Russie est celle qui propose le plus nettement, le plus résolument de tout ramener dans les Balkans aux termes du traité de Berlin, de ne rien laisser subsister de la révolution de Philippopoli. La Russie ne s'est pas bornée à rappeler ses officiers qui servaient en Bulgarie, elle a mis dans l'expression de ses

opinions et dans ses procédés une certaine rudesse hautaine, un peu inattendue de la part d'un protecteur tout-puissant à l'égard d'un ancien client. Le tsar lui-même, dans un mouvement d'irritation, a tenu à témoigner ses ressentimens au prince Alexandre de Battenberg en le rayant assez brusquement des cadres de l'armée russe où il figurait, en lui enlevant le titre de colonel d'un régiment de chasseurs. Il est certain que cet acte de colère de l'empereur Alexandre III, sans nuire peut-être à la popularité du prince bulgare à Philippopoli ou à Sofia, le place dans une situation au moins difficile vis-à-vis de la diplomatie, et qu'il dénote de la part de la Russie l'intention bien arrêtée de ne point transiger avec la révolution des Balkans. L'Angleterre, au contraire, paraît être depuis quelque temps assez disposée à se prêter à tout en Orient. Elle est de l'humeur la plus conciliante et la plus bienveillante, non seulement pour le prince Alexandre, qui est allié à la famille de la reine Victoria, mais pour la Bulgarie et pour sa révolution. Lord Salisbury, qui a été, avec lord Beaconsfield, un des créateurs de l'état présent des Balkans, un des promoteurs de la division de la Bulgarie, lord Salisbury, dans son dernier discours au banquet du lord-maire, à Guildhall, s'est exprimé d'un ton assez dégagé sur toutes ces affaires. Il n'a point hésité à déclarer que, dans sa pensée, le traité de Berlin pouvait bien avoir eu pour objet de préparer l'union bulgare, qu'il avait fait son œuvre plus vite qu'on ne le croyait, et que tout ce qu'on pourrait essayer de rétablir aujourd'hui contrairement au vœu des populations risquerait d'être artificiel et sans durée. Il y a, il est vrai, la question des compensations que réclament la Serbie et la Grèce, qui ne laissent pas d'être un embarras : le premier ministre de la reine ne s'y arrête que pour s'en étonner, — ce qui n'est pas absolument une solution. Bref, lord Salisbury ne demanderait pas mieux que de substituer l'influence anglaise à l'influence russe dans les Balkans, et il n'a probablement pas été fâché de saisir cette occasion de se montrer favorable à l'union bulgare, au moment où le cabinet de Saint-Pétersbourg se replie sur le terrain des traités.

Entre la Russie et l'Angleterre, dont les dispositions semblent pour le moment si différentes, l'Autriche a sans doute, elle aussi, sa politique, la politique d'une puissance qui a plus que jamais ses intérêts en Orient, qui entend les protéger autant que possible, sans se séparer des deux autres empires du Nord avec lesquels elle reste en alliance. Le comte Kalnoky a eu à se prononcer, il y a quelques jours, devant la délégation hongroise, plus récemment devant la délégation cisleithane, et sûrement il n'a rien dit de trop. Il s'est expliqué avec la réserve calculée d'un homme qui veut tout ménager, tout concilier, qui ne se prêtera bien évidemment à aucune solution trop hasardeuse, à rien de ce qui pourrait affaiblir la position et l'influence

de l'Autriche en Orient. De sorte que telle est la situation, à l'heure qu'il est : d'un côté, des agitations belliqueuses de populations surexcitées, de jeunes états impatiens de satisfaire leurs ambitions ; de l'autre, des contradictions ou des divergences de conseils qui ne pourront que précipiter et aggraver la crise, si les puissances n'ont pas la sagesse de se mettre d'accord pour maintenir, pour imposer au besoin la paix. Que sortira-t-il de tout cela? On dit qu'aujourd'hui, après bien des tâtonnemens ou des débats préliminaires, les diplomates qui représentent l'Europe à la conférence de Constantinople ont fini par s'entendre sur le principe du rétablissement de l'ancien ordre de choses dans la Roumélie. C'est un premier acte, ce n'est point évidemment le plus sérieux et le plus décisif. La vraie difficulté est dans la mesure où l'on croira devoir appliquer ce principe d'une restauration qui n'a vraisemblablement rien d'absolu, et dans le choix des moyens qu'on emploiera pour faire prévaloir les résolutions qu'on aura adoptées. Quelle sera la sanction effective des décisions européennes? Comment réussira-t-on à ramener la Roumélie sous l'autorité du sultan et à désarmer la Serbie, la Grèce, qui savent bien qu'en aucun cas elles ne seront abandonnées, qu'elles n'ont tout au plus à perdre que des hommes et de l'argent? Quel rôle l'Europe entend-elle accepter pour elle-même et quel rôle réserve-t-on à la Turquie? On n'est point assurément au bout des difficultés et des complications.

Est-ce à dire que ces incidens des Balkans, quelque incommodes qu'ils soient, doivent réveiller à courte échéance cette éternelle question du démembrement de l'empire turc? Il y a bien longtemps qu'on parle à propos de tout de cette disparition imminente de l'empire ottoman. Il y a plus d'un siècle déjà, le prince Potemkin disait à M. de Ségur : « Vous voulez protéger un empire à l'agonie... » Sous l'empire, sous la restauration, sous la monarchie de juillet, on n'a cessé de voir se reproduire cette question qu'un ambassadeur du roi Louis-Philippe posait à M. de Metternich : « Que ferez-vous si, après avoir épuisé toutes les chances de conserver la Porte, elle devait crouler? » Plus d'un demi-siècle après Potemkin, il y a déjà trente ans et plus, l'empereur Nicolas, dans des conversations fameuses avec un ministre anglais, sir Hamilton Seymour, parlait du Turc comme de « l'homme malade, » des provinces ottomanes comme d'une propriété en déshérence qu'il n'y avait plus qu'à se partager pacifiquement pour n'avoir point à se la disputer les armes à la main. Ce qu'on répète si souvent et si légèrement aujourd'hui, on l'a toujours dit depuis un siècle. La Turquie cependant vit encore, en dépit de tous les assauts qu'elle a essuyés ; on serait même fort embarrassé pour la remplacer, on n'en doute pas, et puisqu'on le sait, mieux vaudrait ne pas parler toujours de sa mort. Ce qu'il y aurait certainement de mieux à faire, ce serait de la respecter, de lui laisser les moyens de vivre, au lieu de

suivre cette étrange politique qui consiste à inscrire la conservation de la Turquie parmi les grands principes du droit européen, comme le faisait récemment encore lord Salisbury, et à se servir en même temps de tous les incidens pour ébranler ce vieil empire dont on sent la nécessité.

Cette crise nouvelle de l'Orient qui est assurément assez grave pour qu'on ne la complique pas encore et que la diplomatie européenne doit tenir à dénouer dans l'intérêt de la paix du monde, elle a éclaté, il faut l'avouer, à une heure singulière; elle est née dans un moment où un certain nombre de pays avaient à s'occuper de la plus sérieuse affaire de leur vie intérieure, de leurs élections. La France était à la veille du grand scrutin qui allait lui donner une chambre nouvelle. La Prusse a eu plus récemment, elle aussi, ses élections pour le renouvellement de son Landtag, et si ces élections prussiennes ont fait moins de bruit, c'est qu'elles n'ont en définitive que peu d'influence sur la politique du chancelier. Telles qu'elles sont cependant, sans répondre peut-être entièrement aux vues du gouvernement, elles ne laissent pas d'avoir une couleur conservatrice assez marquée, et, avec un peu d'industrie, M. de Bismarck, qui est un parlementaire d'une originalité particulière, est parfaitement homme à s'assurer une majorité dont il ne peut après tout se passer complètement. Tout cela est fini à Berlin comme en France, avec moins de bruit qu'en France, et certainement aussi avec des conséquences moins sérieuses. Restent maintenant les élections anglaises qui se préparent, qui vont être la grande lutte entre les conservateurs conduits par le ministère et les libéraux ralliés, ramenés au combat par M. Gladstone lui-même sorti tout exprès de sa retraite pour livrer cette dernière bataille réservée à sa verte vieillesse. L'Angleterre n'a plus désormais que peu de jours à passer avant de voir s'ouvrir le scrutin où des millions d'électeurs nouveaux créés par la dernière réforme vont se prononcer entre les partis et dire ce qu'il y a au fond de cette puissante masse de la nation britannique; mais pendant ces quelques jours, on peut le croire, les partis vont redoubler d'activité et d'énergie dans leur propagande pour conquérir ces électeurs nouveaux qui représentent le grand inconnu du prochain scrutin, qui, en définitive, décideront de tout.

Déjà la lutte semble singulièrement animée dans presque toute l'Angleterre, et il y a même des régions, des villes, où le pugilat traditionnel se mêle aux discours des candidats et de leurs partisans. Bref, l'agitation est partout avec son cortège ordinaire et inévitable de scènes violentes, de manifestations tumultueuses et d'incidens qui ne sont souvent rien moins que sérieux, qui se produisent d'ailleurs dans tous les camps. Au fond, que peut-on augurer de ces élections anglaises, de cette bataille nouvelle entre libéraux et conservateurs,

entre les ministres d'hier et les ministres d'aujourd'hui? Le résultat reste provisoirement fort énigmatique. Au premier abord, à ne considérer qu'une logique apparente, on pourrait croire que les libéraux devraient avoir quelque chance de profiter de la dernière réforme, qui est leur œuvre, et qui serait de nature à les populariser dans les masses; mais ce ne serait là, peut-être, qu'un calcul assez douteux. On a vu, au contraire, assez souvent, au lendemain de presque toutes les grandes réformes électorales anglaises, les conservateurs profiter de l'œuvre accomplie par les libéraux. La réforme réalisée, il y a un peu plus de dix ans, par M. Gladstone, était pour lord Beaconsfield une occasion et un moyen de reconquérir le pouvoir. Ce n'est donc là qu'un élément fort incertain du problème électoral qui s'agite aujourd'hui en Angleterre. Le malheur des libéraux, dans cette lutte nouvelle, c'est qu'ils sont profondément divisés d'opinions, d'instincts, de traditions. On ne cesse, il est vrai, de parler d'union dans les discours, de démontrer la nécessité de l'entente, de la conciliation; en réalité, on ne s'entend pas. On pourrait presque dire que radicaux et whigs de vieille race ne parlent pas la même langue. L'ancien ministre radical du cabinet Gladstone, M. Chamberlain, de concert avec son collègue sir Charles Dilke, promène partout et défend obstinément son programme de semi-socialisme, de séparation de l'église et de l'état. Il ne ménage pas, dans ses discours, les modérés, et récemment encore il parlait d'un ton assez acerbe des libéraux comme M. Goschen, qui voudraient « immobiliser la politique du parti libéral et empêcher la réforme électorale de conduire aux vastes réformes démocratiques pour lesquelles elle a été faite. » Des hommes comme lord Hartington, lord Derby, lord Rosebery, n'acceptent pas naturellement toutes les audaces de ce terrible allié, qu'ils s'efforcent assez vainement de ramener à une certaine modération. La question est de savoir si l'intervention de M. Gladstone suffira pour rétablir l'union parmi les libéraux. M. Gladstone, en effet, vient de quitter sa résidence de Hawarden pour se rendre à Édimbourg, pour reparaître sur ce vieux théâtre de ses succès, le Midlothian, où il a livré, il y a quelques années, tant de batailles d'éloquence contre les tories. Il a déjà commencé sa campagne, qu'il va poursuivre, au milieu des ovations, dans une contrée où sa popularité est immense. Son élection, à lui, n'est certes pas douteuse, il n'aurait pas même eu besoin de prodiguer encore une fois sa vieillesse dans les réunions populaires. Il ne combat plus pour lui, il combat pour sa cause. Quelle que soit, cependant, son autorité, réussira-t-il à remettre un peu d'ordre dans son armée, à ramener la paix ou l'union parmi ses alliés et à faire accepter son programme de libéralisme modéré sans s'aliéner ou décourager les radicaux? Seul il peut accomplir ce miracle, et la nécessité

même de son intervention prouve le danger auquel son parti se sent exposé.

Les conservateurs trouvent bien évidemment une force dans ces divisions des libéraux. Ils ont, quant à eux, le sérieux avantage d'être assez unis, de marcher au combat électoral d'un même pas, sous un chef dont le programme habilement présenté est accepté sans contestation par le parti tout entier, et ils déploient certainement dans la lutte autant d'ardeur que les libéraux. En réalité, les conservateurs vont au scrutin dans des conditions assez favorables. Il n'est point douteux que la politique extérieure du ministère peut avoir quelque influence sur l'opinion et sur le vote. Après tout, le chef du cabinet a réussi à régler au moins pour le moment la redoutable question des frontières de l'Afghanistan, et il a pu récemment, dans son discours au banquet du lord-maire, mettre son arrangement avec les Russes au compte de ses succès. S'il n'a pas définitivement réglé les affaires égyptiennes par la mission de sir Henry Drummond Wolf à Constantinople, il a du moins signé avec la Turquie une convention qui peut aider l'Angleterre à accomplir son œuvre sur les bords du Nil. Lord Salisbury, il est vrai, paraît avoir pris dans les affaires d'Orient une attitude assez singulière, en engageant une sorte de lutte d'influence avec la Russie, en se faisant le patron de la révolution bulgare; mais il n'a sûrement pas l'intention de pousser bien loin cette lutte, de compromettre l'Angleterre dans des interventions aventureuses, et ce qu'il en a dit était vraisemblablement bien moins une opinion diplomatique qu'une tactique électorale, un moyen de capter la popularité. D'un autre côté, les libéraux, ou plutôt leurs alliés les radicaux, ont eu la dangereuse idée de soulever une question redoutable partout, en Angleterre autant que dans bien d'autres pays, la question de la séparation de l'église et de l'état. Ce qui était facile à prévoir est arrivé. Le clergé anglican a répondu à cette menace en se jetant avec passion dans la lutte, en déployant toute son influence contre les libéraux, et c'est là encore une circonstance assurément favorable pour les conservateurs. M. Gladstone ne s'y est point mépris et il a essayé d'écarter la question, de dégager son parti; le coup n'est pas moins porté, l'intervention du clergé n'est pas moins vive et ardente. Évidemment, à l'heure qu'il est, entre les partis qui se servent de toutes les armes, les chances restent à peu près égales. Chacun d'eux a ses avantages et ses faiblesses devant l'opinion. C'est ce qui met une sorte d'intérêt dramatique dans ces élections, dont le dernier mot restera jusqu'au jour du scrutin une grande énigme.

CH. DE MAZADE.

LE MOUVEMENT FINANCIER DE LA QUINZAINE.

La dernière liquidation a vu se produire un phénomène en apparence au moins fort singulier. Jamais les taux des reports n'étaient encore tombés à un niveau aussi bas; pour parler plus exactement, les capitaux qui ont voulu s'employer en reports n'ont obtenu, sur aucune valeur, une rémunération, même des plus minimes. De plus, il a été coté sur plusieurs titres un déport assez élevé pour accuser avec certitude un important découvert. A citer notamment un déport de 20 fr. sur la Banque de France, de 8 francs sur le Crédit foncier, de 2 fr. 50 sur le Lyon, de 7 francs sur le Panama.

Ainsi, reports insignifians et déports importans, tels ont été les traits caractéristiques de la liquidation. Dans des circonstances ordinaires, un mouvement de hausse eût suivi fatalement la journée où l'existence du découvert se fût trahie par des signes aussi manifestes. Cette fois, au contraire, c'est la baisse qui s'est produite, et une baisse s'étendant indifféremment à nos fonds publics, aux grandes valeurs françaises, ainsi qu'aux fonds et titres internationaux, du moins à ceux de ces fonds et valeurs dont la spéculation s'occupe, et qui, par suite, sont encore compris dans le courant régulier des négociations.

L'opinion du monde financier était mal disposée, tant à l'égard de la rentrée des chambres, qui était imminente, qu'à celui de la conférence, dont on commençait à désespérer de voir annoncer la première réunion. Ici on redoutait les divisions et les querelles des deux fractions du parti républicain, l'éventualité d'une crise ministérielle et le dépôt prochain, à grand fracas, de propositions radicales et révolutionnaires.

Au dehors, on comptait avec anxiété les heures qui devaient encore s'écouler avant l'ouverture des hostilités entre Serbes et Bulgares, et l'on ne s'entretenait que du désaccord profond entre l'Angleterre et la Russie sur le sort futur du prince Alexandre de Bulgarie.

Sous l'influence de ces appréhensions, le 3 pour 100 a fini par reculer jusqu'à 79.35, le 4 1/2 à 107.65, l'Italien au-dessous de 96, le Suez à 2,005, le Crédit foncier à 1,286, le Lyon à 1,215, le Nord à 1,485, le Hongrois à 79 1/4, le Turc à 13.90, la Banque ottomane à 488, l'Uni-

fiée à 316, les Chemins du nord de l'Espagne et du Saragosse à 420 et 317.

Cependant les Consolidés se tenaient avec une fermeté inébranlable au-dessus de 100 francs, et s'élevaient encore de 1/16 ou 1/8 chaque jour. Les fonds russes ne baissaient pas à Berlin, le Hongrois s'était promptement rétabli au-dessus de 79.50, l'Italien ne semblait nullement disposé à abandonner le cours rond de 96. Les marchés européens se rassuraient donc au sujet de la marche des choses en Orient. La conférence a fini par se réunir et a déjà tenu plusieurs séances. Dire que l'accord s'est établi entre les puissances serait s'avancer beaucoup. On estime cependant que les chances du maintien de la paix se sont sensiblement accrues; il a suffi de l'expression quelque peu nette de la volonté de l'Europe, pour que les Serbes et les Grecs hésitent à brusquer les événemens en cherchant pour leur compte, les armes à la main, une solution de la difficulté rouméliote.

A l'intérieur, non plus, les événemens n'ont pas répondu à l'attente des vendeurs à découvert. On a évité la crise ministérielle; le parti radical et la fraction opportuniste ont paru se rapprocher; la session s'est ouverte sous des auspices moins sombres qu'on ne l'avait auguré; on espère que les événemens graves, s'il doit s'en produire, seront ajournés aux premiers mois de 1886.

Pendant que s'opérait, dans les dispositions de la spéculation, un revirement dans le sens optimiste, les haussiers travaillaient le marché du comptant, en y faisant coter des cours plus élevés qu'à terme. Au parquet, on procédait à des escomptes; on mettait en jeu tous les appareils habituels d'intimidation contre les baissiers, et ceux-ci ont fini par s'émouvoir.

La reprise a commencé par nos rentes, l'Italien, le Suez et le Crédit foncier. Dans les deux dernières journées, elle s'est étendue rapidement, gagnant le Hongrois, l'Extérieure, le Panama, les valeurs ottomanes, le Rio-Tinto, les Chemins français et étrangers.

La hausse du taux de l'escompte, de 2 à 3 pour 100, à la Banque d'Angleterre, non plus que l'annonce d'une émission, par notre ministre des finances, d'obligations du Trésor à court terme jusqu'à concurrence de 45 millions, n'ont entravé l'essor en hausse. C'est, au contraire, le jour où se sont produits ces deux incidens financiers que le 3 pour 100 a repris le cours de 80 francs, et le 4 1/2 celui de 108.

L'émission des obligations du Trésor a cependant ralenti pendant deux jours les demandes en rente 3 pour 100. Les nouveaux titres émis à 100 fr. 50 par 4 francs d'intérêt, et remboursables en septembre 1889, constituent, en effet, un placement en 3 pour 100 sur l'état à 75 fr. 35, tandis que la rente perpétuelle est cotée 80 francs. Il y avait certes là matière à un arbitrage avantageux. Mais, d'une part, il ne s'agissait que d'une somme de 45 millions; de l'autre, ces obligations

n'étaient émises que par coupures de 10,000 francs. Ce n'était pas là un régal de petite épargne. L'émission ne s'adressait qu'aux gros portefeuilles; ils n'en auront fait qu'une bouchée.

L'élévation du taux de l'escompte à Londres était attendue depuis la fin d'octobre. L'argent se resserre toujours en Angleterre à cette époque de l'année; c'est un fait local et qui n'annonce point la fin de cette abondance de disponibilités qui a permis jusqu'ici aux spéculateurs haussiers de résister à toutes les entreprises des vendeurs à découvert, si bien servis que ceux-ci aient été à de fréquentes reprises par la menace d'événemens graves.

Après avoir payé leur tribut à la faiblesse générale du début du mois, les actions de nos grandes compagnies se sont relevées au niveau des derniers cours de compensation. Les recettes sont toujours en diminution; on se plaît cependant à espérer que l'on touche au terme de cette période d'alanguissement du trafic. L'espoir d'un revirement analogue dans les conditions générales du commerce a ramené des acheteurs sur les titres des Chemins lombards, du Nord de l'Espagne et du Saragosse. Ces deux derniers ont paru à la spéculation avoir subi toute la dépréciation que pouvait leur infliger la crise par laquelle l'épidémie cholérique a fait passer l'Espagne durant tout l'été. Les Chemins méridionaux ont été tenus avec fermeté aux environs de 700 francs.

La Banque de France s'est relevée à 4,770. Les bénéfices sont en diminution par suite de la restriction des affaires. On ne pourrait donc attendre une amélioration nouvelle des cours que d'une hausse du taux de l'escompte à Paris, hausse peu probable actuellement.

Un décret du 31 octobre dernier a prorogé pour vingt ans, à partir de 1887, la durée du Comptoir d'escompte. La Banque de Paris, après avoir fléchi jusqu'à 585, a repris à 600 francs. Le Crédit foncier a remonté de 1,292 à 1,313. La hausse principale de la quinzaine est celle de l'action Suez, qui, de 2,000, a regagné le cours de 2,060. Les recettes s'améliorent et ne sont plus inférieures que d'un million environ à celles de l'année dernière.

La confiance croissante dans le maintien de la paix a profité à tous les fonds étrangers. L'Extérieure d'Espagne doit une reprise de 56 à 57 francs à la nouvelle que le pape aurait rendu une décision favorable aux prétentions espagnoles dans l'affaire des Carolines. Depuis que les actionnaires du Panama ont été avisés officiellement qu'ils auront à effectuer en février prochain le versement du troisième quart sur leurs titres, des rachats précipités du découvert ont ramené l'action à 420 francs.

Le directeur-gérant : C. Buloz.